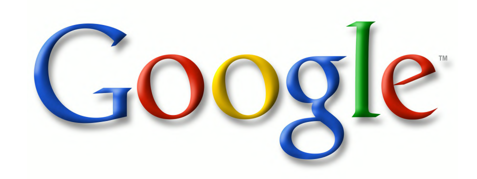
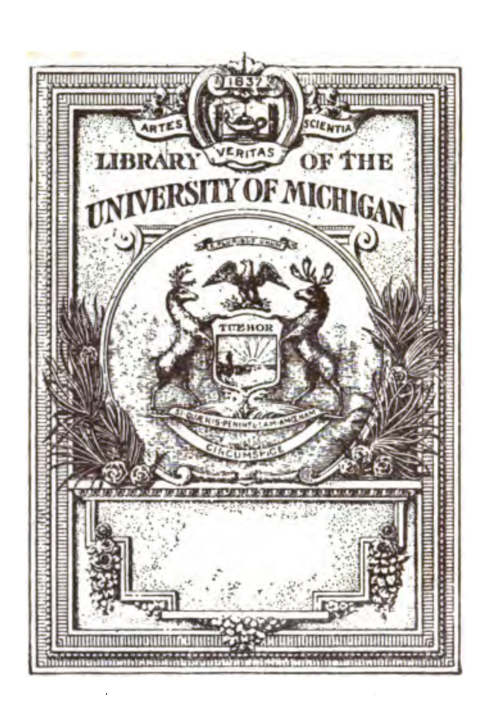



1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

VOYAGES
AUTOUR
DU MONDE.

TOME SEPTIÈME.

RELATION DES VOYAGES

ENTREPRIS PAR ORDRE

DE SA MAJESTÉ BRITANNIQUE,

Et *successivement exécutés par le Commodore BYRON, le Capitaine CARTERET, le Capitaine WALLIS & le Capitaine COOK, dans les Vaisseaux le* Dauphin, *le* Swallow *& l'*Endéavour;

TRADUITE DE L'ANGLOIS.

TOME SEPTIÈME.

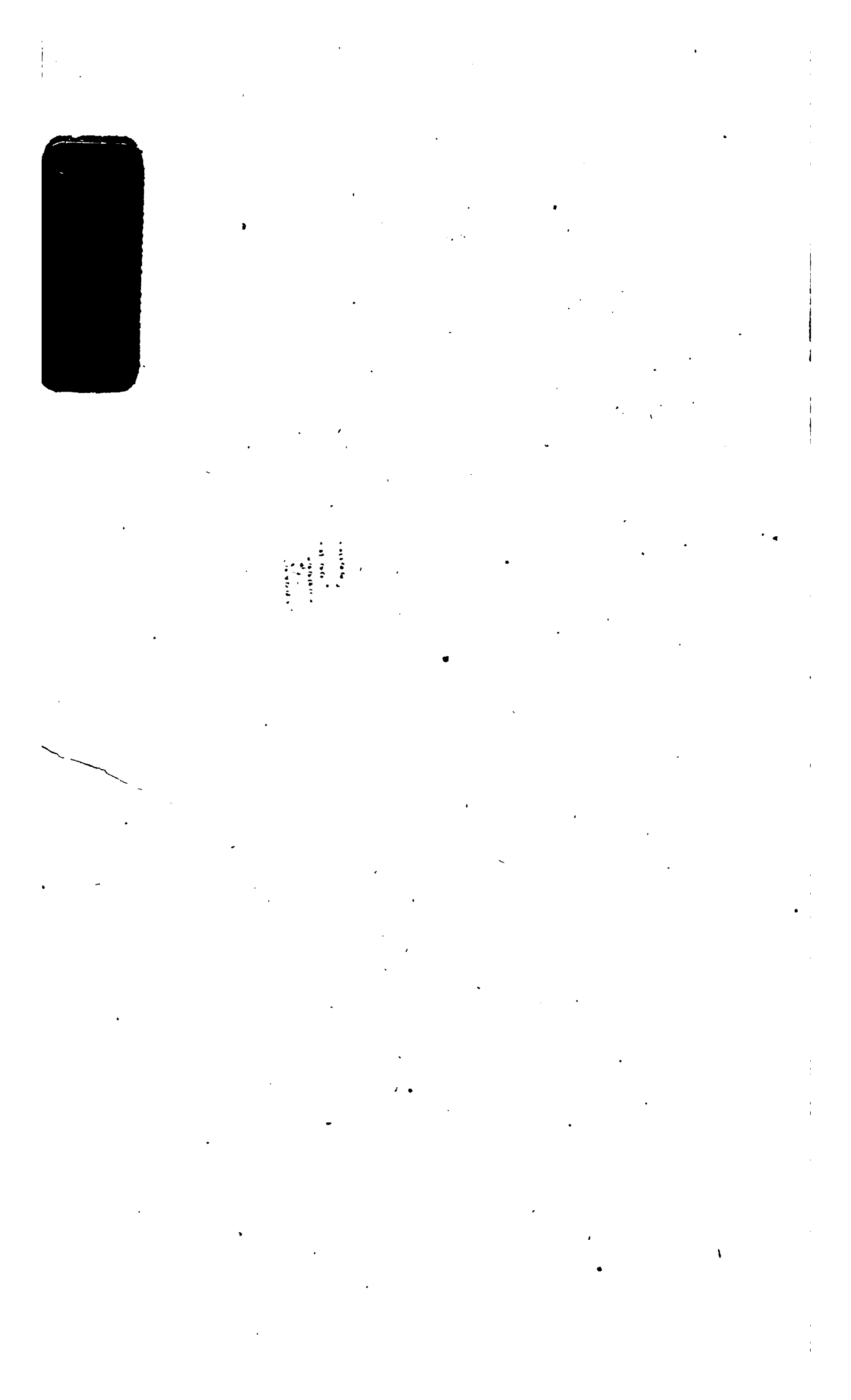


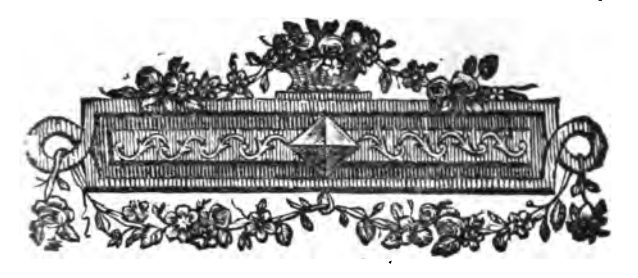
A PARIS,

Chez {NYON, l'aîné, rue du Jardinet.
MÉRIGOT, le jeune, quai des Augustins.

M. DCC. LXXXIX.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.





RELATION D'UN VOYAGE FAIT AUTOUR DU MONDE;

Dans les années 1769, 1770 & 1771;

Par JACQUES COOK, *commandant le Vaisseau du Roi l'*Endéavour.

LIVRE III.

CHAPITRE III.

Situation dangereuse où se trouva le vaisseau dans sa traversée de la Baie de la Trinité *à la Rivière* Endéavour.

JUSQU'ICI nous avions navigué sans accident sur cette côte dangereuse où la mer, dans une étendue de vingt-deux degrés de ANN. 1770. Juin.

ANN. 1770. Juin.

latitude, c'eſt-à-dire, de plus de treize cens milles, cache par-tout des bas-fonds qui ſe projettent bruſquement du pied de la côte & des rochers qui s'élèvent tout-à-coup du fond en forme de pyramide. Juſques-là aucuns des noms que nous avions donnés aux différentes parties du pays, n'étoient des monumens de détreſſe; mais, en cet endroit, nous commençâmes à connoître le malheur, & c'eſt pour cela que nous avons appellé *Cap de Tribulation* la pointe la plus éloignée qu'en dernier lieu nous avions apperçue au Nord.

CE cap gît au 16d 6′ de latitude S. & au 214d 39′ de longitude Oueſt. Nous gouvernâmes au N. $\frac{1}{4}$ N. O. à trois ou quatre lieues le long de la côte, ayant de 14 à 12 & 10 braſſes d'eau : nous découvrîmes au large deux iſles ſituées au 16d de latitude S. à environ ſix ou ſept lieues de la grande terre. A ſix heures du ſoir, la terre la plus ſeptentrionale qui fût en vue, nous reſtoit au N. $\frac{1}{4}$ N. O. $\frac{1}{2}$ O., & nous avions au N. $\frac{1}{2}$ O. deux iſles baſſes & couvertes de bois, que quelques-uns de nous prirent pour des rochers qui s'élevoient au-deſſus de l'eau. Nous diminuâmes alors de voiles, & nous ſerrâmes le vent au plus près, en voguant à la hauteur de la côte à l'E. N. E. & N. E $\frac{1}{4}$ E., car c'étoit mon deſſein de tenir le large toute la nuit,

non-seulement pour éviter le danger que nous appercevions à l'avant, mais encore pour voir s'il y avoit quelques isles en pleine mer, d'autant plus que nous étions très-près de la latitude assignée aux isles découvertes par Quiros, & que des Géographes, par des raisons que je ne connois pas, ont cru devoir joindre à cette terre. Nous avions l'avantage d'un bon vent & d'un clair-de-lune pendant la nuit; en portant au large depuis six, jusqu'à près de neuf heures, notre eau devint plus profonde de 14 à 21 brasses; mais, pendant que nous étions à souper, elle diminua tout-à-coup, & retomba à 12, 10 & 8 brasses dans l'espace de quelques minutes. Sur-le-champ j'ordonnai à chacun de se rendre à son poste, & tout étoit prêt pour virer de bord & mettre à l'ancre; mais la sonde marquant au jet suivant une eau profonde, nous conclûmes que nous avions passé sur l'extrémité des bas-fonds que nous avions vus au coucher du soleil, & qu'il n'y avoit plus de danger. Avant dix heures, nous eûmes 20 & 21 brasses; comme cette profondeur continuoit, les Officiers quittèrent le tillac fort tranquillement & allèrent se coucher. A onze heures moins quelques minutes, l'eau baissa tout d'un coup de 20 à 17 brasses, & avant qu'on pût rejetter la sonde, le vaisseau

Ann. 1770. Juin.

ANN. 1770. Juin.

toucha. Il resta immobile, si l'on en excepte le soulèvement que lui donnoit la houle en le battant contre le rocher sur lequel il étoit. En peu de momens tout l'équipage fut sur le tillac, & tous les visages exprimoient avec énergie l'horreur de notre situation. Comme nous avions gouverné au large avec une bonne brise l'espace de trois heures & demie, nous savions que nous ne pouvions pas être très-près de la côte. Nous n'avions que trop de raisons de craindre que nous ne fussions sur un rocher de corail; ces rochers sont plus dangereux que les autres, parce que les pointes en sont aiguës, & que chaque partie de la surface est si raboteuse & si dure qu'elle brise & rompt tout ce qui s'y frotte, même légèrement. Dans cet état, nous abattîmes sur-le-champ toutes les voiles & les bateaux furent mis en mer pour sonder autour du vaisseau. Nous découvrîmes bientôt que nos craintes n'avoient point exagéré notre malheur, & que le bâtiment ayant été porté sur une bande de rochers, il étoit échoué dans un trou qui se trouvoit au milieu. Dans quelques endroits il y avoit de 3 à 4 brasses d'eau, & dans d'autres il n'y en avoit pas quatre pieds. Le vaisseau avoit touché le cap au N. E., & à environ trente verges à stribord, l'eau avoit une profondeur de 8, de 10 & de 12

brasses. Dès que la chaloupe fut en mer, nous abattîmes nos vergues & nos huniers, nous jettâmes l'ancre de toue à stribord, nous mîmes l'ancre d'affourche avec son cable dans le bateau, & on alloit la jetter du même côté; mais, en sondant une seconde fois autour du vaisseau, l'eau se trouva plus profonde à l'arrière; nous portâmes donc l'ancre à la poupe plutôt qu'à l'avant, & après qu'elle eut pris fond, nous travaillâmes de toutes nos forces au cabestan, dans l'espoir de remettre à flot le vaisseau si nous n'enlevions pas l'ancre; mais à notre grand regret nous ne pûmes jamais le mouvoir; pendant tout ce tems, il continua à battre contre le rocher avec beaucoup de violence, de sorte que nous avions de la peine à nous tenir sur nos jambes. Pour accroître notre malheur, nous vîmes à la lueur de la lune, flotter autour de nous les planches du doublage de la quille & enfin la fausse quille, & à chaque instant la mer se préparoit à nous engloutir. Nous n'avions d'autre ressource que d'alléger le vaisseau, & nous avions perdu l'occasion de tirer de cet expédient le plus grand avantage; car malheureusement nous échouâmes à la marée haute, & elle étoit alors considérablement diminuée; ainsi, en allégeant le bâtiment de manière qu'il tirât autant de pieds d'eau

de moins que la marée en avoit perdu en tombant, nous ne nous ferions trouvé que dans le même état où nous étions au premier inftant de l'accident. Le feul avantage que nous procuroit cette circonftance, c'eft que la marée montante foulevant le vaiffeau fur les rochers, il ne battoit pas avec autant de violence. Nous avions quelque efpoir fur la marée fuivante, mais il étoit incertain que le bâtiment pût tenir jufqu'alors; d'autant plus que le rocher grattoit fa quille fous l'épaule du ftribord, avec une fi grande force qu'on entendoit le ratiffement de la cale de l'avant; notre fituation ne nous permettoit pas de perdre du tems à des conjectures, & nous fîmes tous nos efforts pour opérer notre délivrance que nous n'ofions efpérer. Les pompes travaillèrent fur-le-champ; nous n'avions que fix canons fur le tillac: nous les jettâmes à la mer avec toute la promptitude poffible, ainfi que notre left de fer & de pierres, des futailles, des douves & des cerceaux, des jarres d'huile, de vieilles provifions & plufieurs autres des matériaux les plus pefans. Chacun fe mit au travail avec un empreffement qui approchoit prefque de la gaieté, & fans la moindre marque de murmure ou de mécontentement : nos matelots étoient fi fort pénétrés du fentiment de leur fituation qu'on n'entendit pas un feul

jurement; la crainte de ſe rendre coupable de cette faute, dans un moment où la mort ſembloit ſi prochaine, réprima à l'inſtant cette profane habitude, quelqu'empire qu'elle eût. ANN. 1770. Juin.

ENFIN la pointe du jour (le 11) parut, & nous vîmes la terre à environ huit lieues de diſtance, ſans appercevoir dans l'eſpace intermédiaire, une ſeule iſle ſur laquelle les bateaux euſſent pu nous conduire pour nous tranſporter enſuite ſur la grande terre, en cas que le vaiſſeau fût mis en pièces. Le vent tomba pourtant par degrés, & nous eûmes calme tout plat d'aſſez bonne heure dans la matinée; s'il avoit été fort, notre bâtiment auroit infailliblement péri. Nous attendions la marée haute à onze heures du matin; nous portâmes les ancres en dehors, & nous fîmes tous les autres préparatifs pour tâcher de nouveau de remettre le vaiſſeau à flot; nous reſſentîmes une douleur & une ſurpriſe qu'il n'eſt pas poſſible d'exprimer, lorſque nous vîmes qu'il ne flottoit pas de plus d'un pied & demi, quoique nous l'euſſions allégé de près de cinquante tonneaux, car la marée du jour n'étoit pas parvenue à une auſſi grande hauteur que celle de la nuit: nous nous mîmes à l'alléger encore davantage, & nous jettâmes à la mer tout

Ann. 1770. Juin.

ce qui ne nous étoit point absolument nécessaire. Jusqu'ici le vaisseau n'avoit pas fait beaucoup d'eau ; mais à mesure que la marée tomboit, l'eau y entroit avec tant de rapidité, que deux pompes, travaillant continuellement, pouvoient à peine nous empêcher de couler à fond : à deux heures, deux ou trois voies d'eau s'ouvrirent à stribord, & la pinasse, qui étoit sous les épaules, toucha fond. Nous n'avions plus d'espoir que dans la marée de minuit, & afin de nous y préparer, nous plaçâmes deux ancres d'affourche, l'un à stribord, & l'autre directement à la poupe ; nous mîmes en ordre les cap-moutons & les palans dont nous devions nous servir, pour tirer les cables peu-à-peu, & nous attachâmes fortement une des extrémités des cables à l'arrière, afin que l'effort suivant pût produire quelque effet sur le vaisseau, & qu'en raccourcissant la longueur du cable, qui étoit entre lui & les ancres, on pût le remettre au large & le détacher du banc de rochers sur lequel il étoit. Sur les cinq heures de l'après-midi nous observâmes que la marée commençoit à monter ; mais nous remarquâmes en même-tems que la voie d'eau faisoit des progrès alarmans, de sorte qu'on monta deux nouvelles pompes ; malheureusement il n'y en eut qu'une qui

fut en état de travailler ; trois pompes manœuvroient continuellement, mais la voie d'eau avoit si fort augmenté que nous imaginions que le vaisseau alloit couler à fond, dès qu'il cesseroit d'être soutenu par le rocher. Cette situation étoit effrayante, & nous regardions l'instant où le vaisseau seroit remis à flot, non pas comme le moment de notre délivrance, mais comme celui de notre destruction : nous savions bien que nos bateaux ne pourroient pas nous porter tous à terre, & que quand la crise fatale arriveroit, comme il n'y auroit plus ni commandement ni subordination, il s'ensuivroit probablement une contestation pour la préférence, qui augmenteroit les horreurs du naufrage même & nous feroit périr par les mains les uns des autres ; cependant nous savions très-bien que si on en laissoit quelques-uns à bord, ils auroient vraisemblablement moins à souffrir en périssant dans les flots, que ceux qui gagneroient terre, sans aucune défense contre les habitans, dans un pays où des filets & des armes à feu suffiroient à peine pour leur procurer la nourriture ; & que, quand même ceux-ci trouveroient des moyens de subsister, ils seroient condamnés à languir le reste de leurs jours dans un désert horrible, sans espoir de goûter jamais les consolations de la

ANN. 1770.
Juin.

ANN. 1770. Juin.

vie domeſtique, ſéparés de tout commerce avec les hommes, on en excepte des Sauvages nuds qui paſſoient leur vie à chercher quelque proie dans cette ſolitude, & qui étoient peut-être les hommes les plus groſſiers & les moins civiliſés de la terre.

La mort ne s'eſt jamais montrée dans toutes ſes horreurs qu'à ceux qui l'ont attendue dans un pareil état; & comme le moment affreux qui devoit décider de notre ſort, approchoit, chacun vit ſes propres ſentimens peints ſur le viſage de ſes compagnons; cependant tous les hommes qu'on put épargner ſur le ſervice des pompes, ſe préparèrent à travailler au cabeſtan & au vindas, & le vaiſſeau flottant ſur les dix heures & dix minutes, nous fîmes le dernier effort & nous le remîmes en pleine eau. Nous eûmes quelque ſatisfaction à voir qu'il ne faiſoit pas alors plus d'eau que quand il étoit ſur le rocher; & quoiqu'il n'y eût pas moins de trois pieds neuf pouces dans la cale, parce que la voie d'eau avoit gagné ſur les pompes, cependant nos gens n'abandonnèrent point leur travail, & ils parvinrent à empêcher l'eau de faire de nouveaux progrès. Mais, ayant ſouffert pendant plus de vingt-quatre heures une fatigue de corps & une agitation d'eſprit exceſſives, & perdant toute eſpérance, ils commencèrent à tomber

dans l'abattement : ils ne pouvoient plus travailler à la pompe plus de cinq ou six minutes de suite; après quoi chacun d'eux, entièrement épuisé, s'étendoit sur le tillac, quoique l'eau des pompes l'inondât à trois ou quatre pouces de profondeur. Lorsque ceux qui les remplaçoient avoient un peu travaillé, & qu'ils étoient épuisés à leur tour, ils se jettoient à terre de la même manière que les premiers, qui se relevoient pour recommencer leurs efforts; c'est ainsi qu'ils se soulageoient les uns les autres, jusqu'à ce qu'un nouvel accident fut près de terminer tous leurs maux. Le bordage qui garnit l'intérieur du fond d'un navire est appellé *la carlingue*, & entre celui-ci & le bordage de l'extérieur, il y a un espace d'environ dix-huit pouces : l'homme qui, jusqu'alors, avoit mesuré la hauteur de l'eau, ne ne l'avoit prise que sur la carlingue & avoit fait son rapport en conséquence; mais celui qui le remplaça pour le même service, la mesura sur le bordage extérieur, par où il jugea que l'eau avoit gagné en peu de minutes, sur les pompes, dix-huit pouces, différence qui étoit entre le bordage du dehors & celui de l'intérieur : à cette nouvelle le plus intrépide fut sur le point de renoncer à son travail ainsi qu'à ses espérances, ce qui auroit bientôt jeté tout l'équipage dans la confusion du

ANN. 1770. Juin.

Ann. 1770. Juin.

désespoir. Quelque terrible que fût d'abord pour nous cet incident, il devint par occasion la cause de notre salut : l'erreur fut bientôt découverte, & la joie subite que ressentit chacun de nous en trouvant que son état n'étoit pas aussi dangereux qu'il l'avoit craint, fut une espèce d'enchantement qui sembla faire croire à tout l'équipage qu'à peine restoit-il encore quelque véritable péril. Cette confiance & cet espoir, mal-fondés, inspirèrent une nouvelle vigueur ; & quoique notre état fût le même que lorsque nos gens ralentirent leur travail par fatigue & par découragement, cependant ils reitérèrent leurs efforts avec tant de courage & d'activité, qu'avant huit heures du matin les pompes avoient gagné considérablement sur la voie d'eau. Chacun parloit alors de conduire le vaisseau dans quelque havre, comme d'un projet sur lequel il n'y avoit pas à balancer ; & tous ceux qui n'étoient pas occupés aux pompes, travaillèrent à relever les ancres. Nous avions pris à bord l'ancre de toue & la seconde ancre, mais il nous fut impossible de sauver la petite ancre d'affourche, & nous fûmes obligés d'en couper le cable ; nous perdîmes aussi le cable de l'ancre de toue parmi les rochers ; mais, dans notre situation, ces pertes étoient des bagatelles auxquelles nous ne faisions pas

beaucoup

beaucoup d'attention. Nous travaillâmes ensuite à aborder le petit mât de hune & la vergue de misaine, & à remorquer le vaisseau au Sud-Est ; &, à onze heures, ayant une brise de mer, nous remîmes enfin à la voile & nous portâmes vers la terre.

Il étoit cependant impossible de continuer long-tems le travail nécessaire, pour que les pompes gagnassent sur la voie d'eau; &, comme on ne pouvoit pas en découvrir exactement la situation, nous n'avions point d'espoir de l'arrêter en-dedans: dans cet état M. Monkhouse, un des Officiers de poupe, vint à moi & me proposa un expédient dont il s'étoit servi à bord d'un vaisseau marchand, qui, ayant une voie qui faisoit plus de quatre pieds d'eau par heure, fut pourtant ramené sain & sauf de la *Virginie* à Londres. Le maître du vaisseau avoit eu tant de confiance dans cet expédient, qu'il avoit remis en mer son bâtiment, quoiqu'il connût son état, ne croyant pas qu'il fût nécessaire de boucher autrement sa voie d'eau. Je n'hésitai point à laisser à M. Monkhouse le soin d'employer le même expédient, qu'on appelle *larder de la bonnette*; quatre ou cinq personnes furent nommées pour l'aider, & voici comment il exécuta cette opération: il prit une petite bonnette en étui, & après avoir mêlé ensemble une grande quantité de

Ann. 1770. Juin.

fil de carret & de laine, hachés très-menu, il les piqua sur la voile aussi légèrement qu'il lui fut possible, & il étendit par-dessus le fumier de notre bétail, & d'autres ordures; si nous avions eu du fumier de cheval il auroit été meilleur. Lorsque la voile fut ainsi préparée on la plaça au-dessous de la quille, au moyen de quelques cordes qui la tenoient étendue; la voie, en tirant de l'eau, tira en même-tems de la surface de la voile, qui se trouvoit au trou, la laine & le fil de carret, que la mer ne pouvoit pas entraîner, parce qu'elle n'étoit pas assez agitée pour cela; cet expédient réussit si bien que notre voie d'eau fut fort diminuée, & qu'au lieu de gagner sur trois pompes, une seule suffit pour l'empêcher de faire des progrès. Cet évènement fut pour nous une nouvelle source de confiance & de consolation; les gens de l'équipage témoignèrent presqu'autant de joie que s'ils eussent déjà été dans un port; loin de borner dès-lors leurs vues à faire échouer le vaisseau dans quelque havre, ou d'un continent, & à construire de ses débris un petit bâtiment qui pût nous porter aux Indes orientales, ce qui avoit été quelques momens auparavant le dernier objet de notre espoir, ils ne pensèrent plus qu'à ranger la côte de la *Nouvelle-Hollande*, afin de chercher un lieu

convenable pour le radouber, & pour suivre ensuite notre voyage comme si rien ne fût arrivé. Je dois à cette occasion rendre justice & témoigner ma reconnoissance à l'équipage, ainsi qu'aux personnes qui étoient à bord, de ce qu'au milieu de notre détresse, on n'entendit point d'exclamations de fureur & de ce qu'on ne vit point de gestes de désespoir; quoique tout le monde parût sentir vivement le danger qui nous menaçoit, chacun, maître de soi, faisoit tous ses efforts avec une patience paisible & constante, également éloignée de la violence tumultueuse de la terreur & de la sombre léthargie du désespoir.

ANN. 1770. Juin.

SUR ces entrefaites, comme nous avions un petit vent de l'E. S. E., nous dressâmes le grand mât de hune & la grande vergue, & nous portâmes vers la terre jusqu'à environ six heures du soir (du 12), quand nous mîmes à l'ancre, par 17 brasses, à sept lieues de distance de la côte & à une lieue du banc de rochers sur lequel nous avions touché.

CE banc de rochers ou ce bas-fond, gît au 15^{d} 45' de latitude S., & à six ou sept lieues de la *Nouvelle-Hollande*; ce n'est pas le seul bas-fond qu'il y ait sur cette partie de la côte, sur-tout au Nord, & nous en avons vu un autre au Sud, sur l'extrémité duquel nous passâmes, pendant que nous avions des son-

ANN. 1770. Juin.

des si inégales, environ deux heures avant d'échouer : une partie de ce bas-fond est toujours au-dessus de l'eau & a l'apparence d'un sable blanc ; une partie de celui qui manqua de nous faire périr, est aussi à sec à la marée basse, il consiste en cet endroit de pierres de sable ; mais tout le reste est un rocher de corail.

TANDIS que nous étions à l'ancre, pendant la nuit, nous trouvâmes que le vaisseau faisoit environ quinze pouces d'eau par heure, ce qui n'annonçoit pourtant pas un danger prochain, & à six heures du matin du 13, nous appareillâmes pour porter au N. O. avec une petite brise du S. S. E., en tenant toujours le cap vers la terre. A neuf heures, nous passâmes tout près & en-dehors de deux petites isles situées au 15^{d} 41′ de latitude Sud, & à environ quatre lieues de la *Nouvelle-Hollande*; je les appellai *Hope Islands*, (*Isles de l'Espérance*) parce que, dans notre danger, le dernier objet de notre espérance, ou plutôt de nos desirs, auroit été d'y aborder. A midi, nous étions à environ trois lieues de la terre, & au 15^{d} 37′ de latitude Sud; la partie la plus septentrinale de la *Nouvelle-Hollande* qui fût en vue, nous restoit au N. 30^{d} O., & les *Isles de l'Espérance* s'étendoient du S. 30^{d} E. au S. 40^{d} Est. La sonde rapportoit alors douze brasses, & nous

avions plusieurs bancs de sable en-dehors de nous; à ce tems la voie d'eau n'avoit pas augmenté; mais afin d'être prêts à tout évènement, nous fîmes des préparatifs pour larder une autre bonnette : l'après-midi, ayant une petite brise du S. E. $\frac{1}{4}$ E., j'envoyai le maître avec deux bateaux, pour sonder à l'avant du vaisseau, & pour chercher un havre où nous pussions nous radouber & remettre le vaisseau en estive. A trois heures, nous vîmes une ouverture qui avoit l'apparence d'un havre, & nous louvoyâmes tandis que les bateaux l'examinoient; mais ils trouvèrent bientôt que l'eau n'étoit pas assez profonde pour le vaisseau. Quand le soleil fut près de se coucher, comme il y avoit plusieurs bas-fonds autour de nous, nous mîmes à l'ancre par quatre brasses à environ deux milles de la côte, la terre s'étendant du N. $\frac{1}{2}$ E. au S. $\frac{1}{4}$ S. E. $\frac{1}{2}$ Est. La pinasse étoit toujours en mer avec un des contre-maîtres, qui revint à neuf heures, & rapporta qu'à environ deux lieues au-dessous du vent, il avoit précisément découvert un havre convenable, où il y avoit assez d'eau, & qui offroit d'ailleurs toutes les commodités qu'on pouvoit desirer pour débarquer sur la côte, ou pour mettre le vaisseau à la bande.

ANN. 1770. Juin.

EN conséquence de cette découverte, je

ANN. 1770. Juin.

levai l'ancre à six heures du matin, du 14, &, après avoir détaché deux bateaux en avant, pour se tenir sur les bas-fonds que nous avions apperçus dans notre route, nous courûmes vers le havre; mais, malgré toutes nos précautions, nous n'eûmes un moment que trois brasses d'eau. Dès que nous eûmes dépassé ces bas-fonds, j'ordonnai aux bateaux d'aller dans le canal qui conduit au havre, & alors le vent commença à souffler : heureusement nous avions un endroit pour nous réfugier; car nous reconnûmes bientôt que le vaisseau ne vouloit plus manœuvrer; il avoit deux fois refusé de prendre le vent : notre situation n'étoit pas sans danger, quoiqu'elle eût pu être plus périlleuse. Nous étions embarrassés parmi des bas-fonds, & j'avois de fortes raisons de craindre d'être chassés dessous le vent, avant que les bateaux pussent se placer de manière à diriger notre route; je mouillai donc par quatre brasses à environ un mille de la côte, & je fis signal aux bateaux de revenir; j'allai ensuite moi-même dans le canal que je trouvai très-étroit, & je le balisai. Le havre étoit aussi plus petit que je ne comptois, mais il étoit très-propre à l'usage que j'en voulois faire; & il est très-remarquable que, dans tout notre voyage, nous n'avions trouvé aucun mouillage qui pût nous procurer les

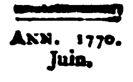
mêmes avantages dans les circonſtances où nous étions. A midi, notre latitude étoit de 15ᵈ 26′ Sud. Le reſte du jour & toute la nuit, le vent fut trop frais pour nous haſarder à lever l'ancre & à entrer dans le havre; & afin de nous mettre encore plus en ſûreté, nous mîmes les vergues de perroquet ſur le pont, nous déſenverguâmes la grande voile & quelques-unes des petites; nous amenâmes le mât du petit perroquet, nous rentrâmes le boute-hors de beaupré; & nous déſagréâmes la vergue de civadière; dans la vue d'alléger l'avant du vaiſſeau autant qu'il ſeroit poſſible, afin de pouvoir parvenir à ſa voie d'eau, que nous ſupposâmes être dans cette partie : au milieu de la joie d'une délivrance inespérée, nous n'avions pas oublié que notre conſervation ne tenoit qu'à un bouchon de laine. Le vent continuant, nous gardâmes notre poſte toute la journée du 15 : le 16, il ſe modéra; &, ſur les ſix heures du matin, nous virâmes à pic, dans le deſſein de mettre à la voile; mais nous fûmes obligés d'abandonner l'entrepriſe & de filer de nouveau le cable. Il faut obſerver que la briſe de mer qui ſouffloit très-frais, quant nous mîmes à l'ancre, continua avec la même force preſque tous les jours que nous y reſtâmes : nous n'eûmes calme que pendant que nous étions ſur le rocher & une

ANN. 1770. Juin.

ANN. 1770. Juin.

autre fois; le vent même qui nous porta ſur la côte, s'il s'étoit levé dans le tems de notre détreſſe, auroit certainement mis notre bâtiment en pièces. Le ſoir de la veille, nous avions apperçu un feu près du rivage vis-à-vis de nous, & comme nous étions forcés de reſter quelque tems dans cet endroit, nous ne déſeſpérions pas de faire connoiſſance avec les Naturels du pays. Nous vîmes le jour un plus grand nombre de feux ſur les collines, & nous découvrîmes avec nos lunettes quatre Indiens qui marchoient le long de la côte; ils s'arrêtèrent & allumèrent du feu, mais il nous fut impoſſible de deviner quelle étoit leur intention.

Le ſcorbut commença alors à ſe manifeſter parmi nous avec des ſymptômes très-effrayans : notre pauvre Otahitien, Tupia, qui ſe plaignoit depuis quelque tems que ſes gencives étoient malades & enflées, & qui, ſuivant l'avis du Chirurgien, prenoit une grande quantité de jus de limon, avoit alors des boutons livides ſur les jambes & d'autres marques infaillibles que la maladie avoit fait un progrès rapide, malgré tous nos remèdes parmi leſquels on lui avoit adminiſtré ſur-tout du quinquina. La ſanté de M. Green, notre aſtronome, s'affoibliſſoit, & ces circonſtannces, entre pluſieurs autres, nous faiſoient deſirer impatiemment d'aller à terre.



LE matin, du 17, quoique la brise fût toujours fraîche, nous nous hasardâmes à lever l'ancre & pousser la barre au vent vers le havre; mais, dans la route, le vaisseau toucha deux fois. Nous le remîmes à flot la première, sans peine, mais la seconde il tint fortement. Nous abattîmes la vergue de misaine, les petits mâts de hune & les boute-dehors, & nous en fîmes un radeau le long du vaisseau: heureusement la marée montoit, &, à une heure de l'après-midi, le bâtiment flotta. Nous le remorquâmes bientôt dans le havre, &, après l'avoir amarré le long d'une grève escarpée au Sud, nous portâmes à terre, avant la nuit, les ancres, les cables & toutes les hansières.



CHAPITRE IV.

Ce que nous fîmes sur la Rivière Endéavour *pendant qu'on y radouboit le Vaisseau. Description du Pays adjacent de ses Habitans & de ses productions.*

Ann. 1770. Juin.

LE MATIN, du 18, nous construisîmes un pont du vaisseau au rivage; la côte étoit si escarpée, que le bâtiment flottoit à vingt pieds de distance de la grève : nous dressâmes aussi deux tentes à terre, une pour les malades & l'autre pour les provisions qui furent débarquées dans le courant de la journée. Nous y envoyâmes toutes les futailles vuides & une partie de l'équippement. Dès que la tente pour les malades fut prête, ils allèrent à terre au nombre de neuf, & je dépêchai le bateau afin de tirer la seine, dans l'espoir de nous procurer quelques poissons, mais il revint sans avoir rien pris. Sur ces entrefaites, je gravis une des collines les plus élevées de celles qui dominoient le havre; elle ne présentoit pas un coup-d'œuil qui nous promît beaucoup d'avantages; la terre basse près de la rivière

étoit entièrement couverte de palétuviers inondés d'eau salée à chaque marée, & la terre élevée sembloit être par-tout pierreuse & stérile. M. Banks fit aussi une promenade dans l'intérieur du pays, & il rencontra les restes de plusieurs vieilles maisons indiennes, & des endroits où les habitans avoient apprêté des poissons à coquilles; ils ne paroissoient cependant pas avoir fréquenté ces lieux depuis quelques mois. Tupia, qui s'occupoit à pêcher à la ligne, & qui vivoit uniquement du produit de sa pêche, recouvra bientôt sa santé, mais M. Green étoit toujours fort mal.

LE lendemain, au matin, 19, je tirai les quatre canons qui étoient dans la calle, & je les fis monter sur le tillac. Je fis encore porter à terre une ancre de rechange, des cables & le reste de l'équippement & du lest que renfermoit la calle. L'après-midi, on en sortit en outre tout le bagage des Officiers & les futailles; de sorte qu'il n'y restoit rien à l'avant & au milieu que les charbons & une petite quantité de lest de pierre. On dressa la forge, & le Serrurier & son aide travaillèrent à faire des clous & les autres choses nécessaires pour la réparation du vaisseau. M. Banks traversa la rivière pour examiner le pays de l'autre côté; il trouva qu'il consistoit principalement en

ANN. 1770. Juin.

collines de sable, & il vit quelques maisons d'Indiens qui avoient été habitées depuis peu. Il rencontra, dans sa promenade, de grandes troupes de pigeons & de corneilles; il tua plusieurs des premiers oiseaux qui étoient extrêmememement beaux, mais les corneilles, qui sont exactement les mêmes que celles d'Angleterre, étoient si sauvages qu'il ne put pas les approcher assez pour les tirer.

Le 20, nous débarquâmes la poudre & nous vuidâmes la calle du lest de pierre & du bois, & après cet allégement le vaisseau ne tiroit plus que huit pieds dix pouces d'eau à l'avant, & treize pieds à l'arrière. Je crus que cette diminution, jointe à celle que produiroit d'ailleurs un meilleur arrimage des charbons à l'arrière, seroit suffisante, car je trouvai que l'eau s'élevoit & retomboit perpendiculairement de huit pieds dans les hautes marées; mais, dès qu'on eut ôté les charbons de dessus la voie d'eau, nous entendîmes l'eau qui se précipitoit un peu à l'arrière du mât de misaine, à environ trois pieds de la quille; ce qui me détermina à vuider entièrement la calle. Le soir, M. Banks observa que, dans plusieurs parties du golfe, il y avoit de grandes quantités de pierres-ponces qui étoient à une distance considérable

au-delà de la marque de la marée haute, & où elles avoient été portées par les inondations ou par les marées extraordinairement hautes, car on ne pouvoit pas douter qu'elles ne vinssent de la mer. ANN. 1770. Juin.

LE lendemain, au matin, 21, nous nous mîmes de bonne heure à l'ouvrage, & à quatre heures de l'après-midi, nous avions sorti tous les charbons & toué le vaisseau un peu plus haut dans le havre, à un endroit que je jugeai plus commode pour le mettre à la bande & arrêter sa voie d'eau : il tiroit alors sept pieds neuf pouces d'eau à l'avant, & treize pieds six pouces à l'arrière. La marée étant haute à huit heures, j'amenai l'avant du bâtiment à terre, mais je tins la poupe à flot, parce que je craignois d'échouer : il étoit cependant nécessaire d'approcher tout le corps du bâtiment le plus près possible de la côte.

LE 22, à deux heures du matin, le jusant de la marée ayant fini, nous fûmes en état d'examiner la voie d'eau qui se trouva au premier bordage du flottaison un peu devant les cadences de l'avant de stribord. Dans cet endroit les rochers avoient fait une ouverture à travers quatre bordages, & même dans les couples; trois autres bordages étoient fort endommagés, & ces brèches formoient un

ANN. 1770. Juin.

coup-d'œil très-extraordinaire. On ne voyoit pas un seul éclat de bois, mais le tout étoit aussi uni que s'il avoit été coupé avec un instrument. Heureusement les couples étoient très-bien joints dans cette partie du vaisseau, sans cela il auroit été absolument impossible de le sauver; sa conservation dépendit d'une autre circonstance qui est encore plus remarquable. L'un des trous étoit assez large pour nous couler à fond, quand même nous aurions fait aller continuellement huit pompes au lieu de quatre, mais par bonheur il se trouva en grande partie bouché par un morceau de roche qui, après avoir fait l'ouverture, y étoit resté engagé; de sorte que la seule eau, qui passoit entre la pierre & le bois, avoit d'abord gagné sur nos pompes, d'où l'on peut juger de ce qui seroit arrivé si la brèche n'avoit été remplie par rien : nous reconnûmes aussi que plusieurs morceaux de la bonnette lardée s'étoient fait un passage entre les couples, & avoient presque entièrement arrêté la partie de la voie d'eau que la pierre avoit laissée ouverte; en l'examinant plus attentivement nous vîmes qu'outre la voie d'eau, la calle avoit été fort endommagée; & qu'une grande partie du doublage s'étoit détachée dessous l'épaule du bas-bord. Il manquoit aussi un

morceau considérable de la fausse quille, & effectivement nous avions vu flotter ces débris autour de nous, tandis que le vaisseau battoit contre les rochers; le reste étoit aussi très-délabré. Le brion & la quille avoient d'ailleurs été endommagés, mais non pas assez pour causer un danger bien imminent. Nous ne pouvions pas encore connoître exactement quels dommages le bâtiment avoit reçus à l'arrière, mais nous avions lieu de croire qu'ils n'étoient pas grands, puisqu'il entroit peu d'eau dans la calle, lorsque la marée basse se trouvoit au-dessous de la voie d'eau qu'on vient de décrire. Les charpentiers se mirent à l'ouvrage à neuf heures du matin, pendant que les forgerons travaillèrent à faire des chevilles & des clous. Sur ces entrefaites, j'envoyai quelques-uns de nos gens de l'autre côté de la rivière afin de tuer des pigeons pour les malades; ils dirent à leur retour qu'ils avoient vu un animal aussi gros qu'un lévrier, qui avoit le corps mince, d'une couleur de souris & qui étoit extrêmement agile; ils apperçurent aussi plusieurs maisons d'Indiens & un beau courant d'eau douce.

ANN. 1770. Juin.

Le lendemain, au matin, 23, je dépêchai un bateau pour jetter la seine; mais, à midi, ils ne rapportèrent que trois poissons, quoique nous en vissions un grand nombre sauter

ANN. 1770. Juin.

aux environs du havre. Les charpentiers finirent ce jour-là de radouber le côté du ſtribord ; à neuf heures du ſoir, nous mîmes le vaiſſeau ſur l'autre côté & nous le tirâmes au large d'environ deux pieds, dans la crainte d'échouer. Preſque toutes les perſonnes de l'équipage virent, ce même jour, l'animal dont les chaſſeurs avoient fait la deſcription la veille, & un des matelots qui venoit de roder dans les bois, nous dit à ſon retour qu'il croyoit ſincèrement avoir vu le diable ; nous lui demandâmes ſous quelle forme il lui avoit apparu ; il nous donna ſa réponſe d'un ſtyle ſi ſingulier que je vais rapporter ſes propres paroles « Il étoit, dit-il, auſſi gros qu'un » gallon (*a*) & lui reſſembloit beaucoup ; il » avoit des cornes & des ailes, cependant il » ſe traînoit ſi lentement dans l'herbe, que » ſi je n'avois pas eu peur, j'aurois pu le » toucher. » Nous découvrîmes bien-tôt que cet objet formidable étoit une chauve-ſouris ; il faut convenir que les chauve-ſouris ont ici une figure effrayante, car elles ſont preſque entièrement noires & auſſi groſſes qu'une perdrix. Il eſt vrai qu'elles n'ont point de cornes, mais l'imagination d'un homme qui

(*a*) Meſure d'Angleterre qui contient 231 pouces cubes (Anglois).

croyoit

croyoit voir le diable, pouvoit aisément suppléer à ce défaut. ANN. 1770. Juin.

LE 24, dès le grand matin, les charpentiers commencèrent à raccommoder le doublage au-dessous du bas-bord, où nous trouvâmes deux planches presqu'à moitié coupées. J'envoyai alors M. Gore avec un détachement, chercher des rafraîchissemens pour les malades; ils revinrent vers le midi, & rapportèrent un petit nombre de choux palmistes & des fruits du plane sauvage. Les fruits du plane étoient les plus petits que j'eusse jamais vus, & la chair, quoique d'un assez bon goût, étoit remplie de petites pierres. Comme je me promenois le matin à peu de distance du vaisseau, je vis un des animaux que les gens de l'équipage m'avoient décrit si souvent. Il étoit d'une légère couleur de souris, & il ressembloit beaucoup par la grosseur & la figure à un lévrier; il avoit aussi une longue queue qu'il portoit comme l'animal auquel on vient de le comparer; & je l'aurois pris pour un chien sauvage, si au lieu de courir, il n'avoit pas sauté comme un lièvre ou un daim. On disoit que ses jambes étoient très-minces; & la trace de son pied semblable à celui d'une chèvre; mais l'herbe étoit si élevée dans l'endroit où je l'apperçus qu'elle lui cachoit les jambes; & le terrein étoit trop dur pour qu'il pût

ANN. 1770. Juin.

y imprimer la trace de ſon pied. M. Banks vit imparfaitement cet animal, & il penſa que ſon eſpèce étoit encore inconnue.

APRÈS que le vaiſſeau eut été tiré à terre, toute l'eau qui y entroit ſe retiroit vers la proue, de façon qu'il étoit à ſec à l'avant, & avoit neuf pieds d'eau à l'arrière. Comme on ne pouvoit pas examiner l'intérieur de la calle en cet endroit, je profitai le ſoir de la marée baſſe, & je fis deſcendre au-deſſous le Maître & deux hommes pour examiner tout le côté extérieur du bas-bord. Ils reconnurent que le doublage s'étoit détaché autour du premier bordage de flottaiſon dans la partie correſpondante au grand mât & qu'une portion d'une planche étoit un peu endommagée, mais ils convinrent qu'ils n'avoient point reçu d'autre dommage important. La perte ſeule du doublage étoit un grand malheur, parce que les vers pouvoient attaquer la quille, ce qui nous exposeroit à beaucoup d'inconvéniens & de dangers; mais comme je n'y voyois de remède que de mettre le bâtiment à la bande, & que cette opération, en ſuppoſant qu'elle fût praticable, demandoit un travail immenſe & un tems fort long, je fus obligé de me contenter de ce que nous avions fait. Cependant les charpentiers continuèrent dans la ſoirée, à

calfater au-dessous de la quille, jusqu'à ce que la marée interrompît leur ouvrage. La marée du matin ne descendit pas assez pour leur permettre de le reprendre; le flot & le jusant n'étoient considérables qu'une fois dans vingt-quatre heures, ainsi que nous l'avions éprouvé tandis que nous étions sur le rocher. La position du vaisseau, qui rejettoit l'eau à l'arrière, fut très-près de priver les sciences de toutes les connoissances que M. Banks avoit rassemblées au prix de tant de travaux & de périls. Il avoit déposé la collection curieuse de plantes qu'il a faite pendant tout le voyage, dans la soute au biscuit qui est à l'arrière du vaisseau, pensant que c'étoit l'endroit le plus sûr. Personne n'ayant prévu le danger auquel on les exposoit en élevant la proue du bâtiment beaucoup plus haut que la poupe, on les trouva sous l'eau. On en rétablit cependant la plupart dans leur premier état, à force de soins & d'attention, mais quelques-unes furent entièrement pourries & perdues.

ANN. 1770. Juin.

LE 25 fut employé à remplir les futailles & à raccommoder les agrês; & à la marée basse les chapentiers finirent le raboub au-dessous du bas-bord, & dans tous les endroits que la marée permit de visiter; on attacha quelques tonneaux au-dessous des épaules du vaisseau, afin qu'il pût flotter plus facilement,

ANN. 1770, Juin.

ils rencontrèrent aussi plusieurs amas de fourmis blanches, qui ont de la ressemblance avec celles des Indes orientales, & qui sont les insectes les plus nuisibles du monde. Les fourmillières étoient d'une figure pyramidale, de deux ou trois à six pieds de hauteur, & ressembloient beaucoup aux pierres qui sont en Angleterre, & qu'on dit être des monumens des Druides. M. Gore, qui, ce jour-là, fit aussi quatre ou cinq milles dans l'intérieur du pays, rapporta qu'il avoit vu des pas d'hommes & des traces de trois ou quatre différentes sortes d'animaux, mais qu'il n'avoit pas été assez heureux pour appercevoir ni les Indiens ni les bêtes.

LE 29, à deux heures du matin, j'observai conjointement avec M. Green, une émersion du premier satellite de Jupiter : elle arriva à $2^d\ 18'\ 53''$, ce qui nous donna $214^d\ 42'\ 30''$ O, pour notre longitude; nous étions au $15^d\ 26'$ de latitude Sud. A la pointe du jour, j'envoyai de nouveau le bateau, pour pêcher à la seine, & l'après-midi il revint avec une assez grande quantité de poissons, pour en donner une livre & demie à chaque personne de l'équipage. Un de mes Officiers de poupe, Américain, qui étoit allé à terre avec un fusil, rapporta qu'il avoit vu un loup exactement pareil à ceux de son pays, & qu'il l'avoit tiré sans le tuer.

Ann. 1770. Juin.

Le lendemain, au matin, 30, encouragé par le succès de la veille, j'envoyai de nouveau le bateau pêcher à la seine, & un détachement d'hommes pour cueillir des herbages; je chargeai aussi quelques jeunes Officiers de dresser le plan du havre, & je montai une colline, qui est sur la pointe méridionale, afin d'examiner la mer. La marée étoit basse alors, & je vis avec douleur une quantité innombrable de bancs de sable & de brisans, qui sont le long de la côte dans toutes les directions; le plus avancé gît à environ trois ou quatre milles de la côte; le plus éloigné s'étendoit aussi loin que je pouvois appercevoir avec ma lunette; & la plupart des autres s'élevoient à peine au-dessus de la surface de l'eau: il y avoit quelqu'apparence d'un passage au Nord, & je n'espérois sortir du milieu des bas-fonds que de ce côté; car, comme le vent souffle constamment du S. E., il auroit été difficile, pour ne pas dire impossible, de nous en retourner au Sud.

M. Gore dit que ce jour-là il avoit apperçu deux animaux semblables à un chien & de couleur de paille, qu'ils couroient comme le lièvre, & qu'ils étoient à-peu-près de la même grosseur. L'après-midi, nos gens revinrent de la pêche, qui avoit été encore

Ann. 1770. Juin. plus heureuse que le jour précédent, car je fus en état de donner deux livres & demie de poisson à chaque personne. Je fis bouillir avec des pois les herbages qu'on avoit cueillis; on en fit un mets très-agréable, qui, joint à la provision abondante de poisson, nous procura un excellent rafraîchissement.

Juillet. Le lendemain, premier Juillet, tout le monde eut la liberté d'aller à terre, excepté un homme de chaque chambrée, qui fut envoyé à la pêche; elle fut encore heureuse, & les gens qui allèrent dans l'intérieur du pays nous firent la description de plusieurs animaux qu'ils avoient vus, sans pouvoir en attraper aucun. Ils apperçurent aussi un feu à environ un mille au-dessus de l'embouchure de la rivière. M. Goré, mon second Lieutenant, trouva une coque de coco remplie de bernacles, elles venoient probablement de quelque isle au-dessus du vent, peut-être de la terre *del Espirito sancto de Quiros*, puisque nous étions alors dans la latitude où l'on dit qu'elle est située : ce jour-là le thermomètre, à l'ombre, s'éleva à 87, c'est-à-dire plus haut qu'il n'étoit monté depuis notre arrivée sur la côte.

Le lendemain, 2, dès le grand matin, j'envoyai le Maître dans la pinasse, hors du havre, pour sonder aux environs des bancs de sable dans le large, & pour examiner s'il

y avoit un canal au Nord; nous avions alors une brise de terre qui dura jusqu'à environ neuf heures, & qui fut la première depuis notre entrée dans la rivière. A la marée basse, nous attachâmes quelques futailles vuides sous les épaules du vaisseau, espérant qu'il se trouveroit à flot à la première marée haute; nous continuâmes de pêcher avec beaucoup de succès, & à la marée haute nous entreprîmes de nouveau de mettre le bâtiment en mer, mais tous nos efforts furent inefficaces.

LE lendemain, 3, à midi, le Maître revint & nous apprit qu'il avoit trouvé un passage entre les bancs de sable, & il nous décrivit sa situation; il dit que les bancs étoient des rochers de corail, dont la plupart étoient à sec à mer basse, & qu'il étoit descendu sur l'un d'eux : il y trouva quelques pétoncles d'une si énorme grosseur que deux hommes ne pouvoient pas en manger une seule, & beaucoup d'autres poissons à coquille, dont il nous apporta une grande quantité. Il avoit débarqué le soir à environ trois lieues de notre mouillage dans une baie où il trouva quelques-uns des Naturels du pays qui étoient à souper; ils s'enfuirent tous avec la plus grande précipitation à son approche, en laissant quelques-uns de leurs mets, & un

ANN. 1770. Juillet.

feu qui venoit d'être allumé; mais il n'y avoit dans cet endroit ni maison ni rien qui pût en tenir lieu. Nous remarquâmes que quoique les bancs de sable, qui sont à la portée de la vue de la côte, abondent en poissons à coquilles, qu'on peut attraper aisément à la marée basse; cependant nous ne vîmes aucuns restes de coquillages aux environs des endroits où on avoit fait du feu. Nous apperçûmes aussi pendant quelque tems un Caïman nager autour du vaisseau, & à la marée haute, afin de remettre le bâtiment à flot, nous fîmes de nouveaux efforts, qui heureusement réussirent; nous reconnûmes pourtant que pour avoir eu trop long-tems le cap à terre, & la poupe à flot, il avoit fait une voie d'eau entre les ponts, à la hauteur des grandes cadènes, de sorte que nous fûmes forcés de le ramener de nouveau à terre.

La matinée du lendemain, 4, fut employée à le mettre en estive, & après l'avoir remorqué plus loin dans le havre, nous attendîmes la marée haute; & nous l'échouâmes ensuite sur le banc de sable qui est sur le côté méridional de la rivière, parce que le premier endroit étoit sujet à des inconvéniens. J'avois grande envie d'essayer de nouveau de visiter sa quille, dans la partie où le doublage avoit

été rongé ; mais quoiqu'il y eût à peine quatre pieds d'eau au-dessous du bâtiment, à la marée basse, cet endroit n'étoit pas à sec.

LE 5, j'engageai un des charpentiers, homme de confiance, de descendre au fond du vaisseau & d'examiner ce dommage : il me dit que trois bandes du doublage, d'environ huit pouces de long, manquoient, & que le grand bordage avoit été un peu gâté ; ce rapport étoit parfaitement conforme à celui du Maître & des autres personnes qui avoient visité le dessous de la quille. J'eus pourtant la consolation de voir que, dans l'opinion du charpentier, ces dommages étoient de peu de conséquence ; c'est pour cela qu'après avoir réparé les autres plus dangereux, nous remîmes le vaisseau à flot, & nous l'amarrâmes le long de la grève, où l'équippement avoit été déposé : nous reprîmes alors nos provisions à bord, & nous tînmes le bâtiment en état de faire voile. M. Banks traversa ce jour-là l'autre côté du havre, où, en se promenant le long du rivage sablonneux, il trouva un nombre prodigieux de fruits, dont plusieurs n'étoient pas les productions des plantes qu'il avoit découvertes jusqu'alors dans le pays ; entr'autres il y avoit quelques noix de coco, que Tupia dit avoir été ouvertes par une espèce de crabe, que

ANN. 1770. Juillet.

d'après sa description, nous jugeâmes être le même que les Hollandois appellent *Beurs-Krabbe*, & que nous n'avions point vu dans ces mers. Toutes les substances végétales qu'il trouva en cet endroit, étoient incrustées de productions marines & couvertes de bernacles, signe certain qu'elles étoient venues par mer de fort loin ; & comme le vent alisé souffle directement sur la côte, il est probable qu'il les y avoit apportées de la terre *del Espirito sancto*, dont nous avons déjà fait mention.

Le lendemain au matin, 6, M. Banks, le Lieutenant Gore & trois matelots, remontèrent la rivière sur un petit bateau, dans la vue de faire une incursion de deux ou trois jours, pour examiner le pays & tuer quelques-uns des animaux que nous avions vus si souvent à une certaine distance de nous.

Le 7, j'envoyai de nouveau le Maître sonder aux environs des bancs de sable, le rapport qu'il m'avoit fait d'un canal n'étant point du tout satisfaisant : nous passâmes le reste de ce jour & la matinée du suivant à pêcher & à d'autres occupations nécessaires.

Le 8, sur les quatre heures de l'après-midi, M. Banks revent avec ses compagnons, & il nous fit le récit de son expédition. Après avoir marché environ trois lieues parmi des

terreins marécageux & des palétuviers, ils avoient pénétré dans l'intérieur du pays qu'ils trouvèrent très-peu différent de ce qu'ils avoient déjà vu; ils continuèrent leur route le long de la rivière, qui, à quelque distance, se resserre dans un canal étroit, bordé non par des marais des palétuviers, mais par un terrein escarpé & couvert d'arbres de la plus belle verdure, parmi lesquels on trouvoit celui qui est appellé *Mohoe*, dans les isles d'Amérique, ou l'arbre du quinquina, (*hibiscus tiliaceus*). La terre dans l'intérieur étoit en général basse & revêtue d'une herbe longue & épaisse : le sol sembloit promettre une grande fertilité à tous ceux qui voudroient le planter & le cultiver. Dans le courant de la journée Tupia vit un animal que, d'après sa description, M. Banks jugea être un loup. Nos gens en apperçurent aussi trois autres qu'ils ne purent ni attraper ni tuer, & une espèce de chauve-souris aussi grosse qu'une perdrix, dont il leur fut également impossible de se rendre maître. Le soir, ils firent leur établissement tout près des bords de la rivière, & ils y allumèrent du feu; mais il y avoit une si grande quantité de mosquites qu'à peine purent-ils y tenir; ces insectes les suivoient dans la fumée & presque dans le feu, que nos voyageurs aimoient mieux endurer, malgré la chaleur du climat, que

ANN. 1770. Juillet.

la piquure de ces animaux qui leur caufoit une douleur infupportable. Le feu, les mouches & la terre qui leur fervoit de lit, rendirent la nuit extrêmement dure, de forte qu'ils la pafsèrent à veiller & à former des fouhaits pour le retour du jour. Au premier crépufcule du matin, ils allèrent chercher du gibier, & dans une courfe de plufieurs milles, ils virent quatre animaux de la même efpèce dont deux furent très-bien chaffés par le lévrier de M. Banks; mais ils le laifsèrent bientôt derrière en fautant par-deffus l'herbe longue & épaiffe qui empêchoit le chien de courir. On obferva que cet animal ne marchoit pas fur fes quatre jambes, mais qu'il fautoit fur les deux de devant, comme le *Jerbua* ou *Mus jaculus*. Sur le midi, ils retournèrent au bateau & remontèrent enfuite la rivière qui ne formoit un peu plus haut qu'un ruiffeau d'eau douce, & où cependant la marée s'élevoit à une hauteur confidérable. Comme le foir approchoit la marée baiffa, & même fi fort qu'ils furent obligés de defcendre du bateau & de le traîner le long du rivage, jufqu'à ce qu'ils trouvaffent un endroit où ils puffent repofer pendant la nuit. Enfin ils rencontrèrent un lieu convenable, & pendant qu'ils déchargeoient le bateau, ils obfervèrent de la fumée à environ trois cens pas de diftance; ils pensèrent que

Ann. 1770. Juillet.

quelques-uns des Naturels du pays, avec qui il deſiroient depuis ſi long-tems & avec tant d'empreſſement de faire connoiſſance, étoient autour du feu. Trois de nos gens allèrent auprès d'eux, dans l'eſpoir qu'un ſi petit nombre ne les mettroit pas en fuite ; cependant lorſqu'ils furent arrivés à l'endroit de la fumée, il étoit abandonné, ce qui les fit conjecturer que les Indiens les avoient découverts. Ils trouvèrent le feu qui brûloit encore dans le creux d'un vieil arbre pourri & pluſieurs branches nouvellement rompues avec leſquelles des enfans ſembloient s'être amuſés. Ils obſervèrent pluſieurs pas ſur le ſable au-deſſous de la marque de la haute marée, ce qui prouvoit que les Indiens y avoient marché depuis peu. Ils rencontrèrent pluſieurs maiſons à une petite diſtance de-là & quelques fours creuſés en terre de la même manière que ceux d'*Otahiti*, & dans leſquels il leur parut qu'on avoit apprêté des alimens dès le matin. Il y avoit dans les environs des coquillages & quelques fragmens de racines qui étoient les débris du repas. Nos gens, mortifiés de s'être trompés, retournèrent à leur quartier, qui étoit un large monceau de ſable au-deſſous d'un buiſſon. Ils formèrent leurs lits de feuilles de plane qu'ils étendirent ſur le ſable & qui étoient auſſi douces qu'un ma-

Ann. 1772. Juillet.

telas ; leurs manteaux leur ſervirent de couvertures & des paquets d'herbes de couſſins. D'après ces arrangemens, ils comptoient paſſer une meilleure nuit que la dernière, d'autant plus qu'à leur grande joie on ne voyoit pas une moſquite. Ils ſe couchèrent, & telle eſt la force de l'habitude, qu'ils s'endormirent ſans penſer une ſeule fois qu'il étoit probable que les Indiens les trouveroient dans cette ſituation, & à combien de dangers ils s'expoſoient? Si ce fait paroît étrange, on doit réfléchir un moment qu'on ſe familiariſe après un tems avec tous les périls & tous les accidens & qu'ils ne font plus d'impreſſion ſur l'eſprit. S'il étoit poſſible qu'un homme, arrivé à un âge où l'entendement a toute ſa force, & où la jeuneſſe, la vigueur & la ſanté rendent chères les jouiſſances de la vie, connût pour la première fois qu'il eſt mortel ou même qu'il eſt ſujet à la foibleſſe & aux infirmités du vieil âge, avec combien de frayeur & de chagrin apprendroit-il cette nouvelle! Cependant, inſtruits & familiariſés peu-à-peu avec ces vérités déſolantes, elles perdent toute leur force, & nous ne réfléchiſſons pas plus ſur l'approche de la vieilleſſe & de la mort, que ces hommes errants dans un déſert inconnu ne penſoient au malheur qui les menaçoit, à l'approche des Sauvages

dans

dans un tems où ils pouvoient facilement devenir la proie de la méchanceté ou de la crainte de ces Indiens. On peut remarquer encore que la plus grande partie de ceux qui sont condamnés à souffrir une mort violente dorment la nuit qui précède leur exécution, quoiqu'il n'y ait peut-être pas d'exemple d'une personne accusée d'un crime capital qui ait passé dans le sommeil la première nuit de sa prison. C'est ainsi que les maux de la vie en deviennent en partie les remèdes, & quoique tous les hommes à vingt ans desirent de parvenir seulement à l'âge de quatre-vingt, le vieillard arrivé à cette époque est aussi attaché à la vie que le jeune-homme, & s'il n'est point affligé de quelque maladie douloureuse, il jouit aussi-bien des plaisirs qui lui restent, quoiqu'il réfléchisse qu'il est sur le bord du tombeau & que la terre s'écroule déjà sous ses pieds, qu'il en jouissoit autrefois dans la fleur de l'âge, quand il supposoit que sa dissolution certaine étoit encore éloignée. ANN. 1770. Juillet.

Nos Voyageurs après avoir dormi jusqu'au matin sans s'éveiller une seule fois, examinèrent la rivière, & voyant que la marée étoit favorable à leur retour & que le pays ne promettoit rien qui méritât de les retenir plus long-tems, ils se rembarquèrent & revinrent promptement au vaisseau.

ANN. 1770. Juillet.

BIENTÔT après l'arrivée de ce détachement, le Maître, qui avoit fait ſept lieues en mer, revint auſſi à bord, & il penſoit alors qu'il n'étoit pas poſſible de déboucher par l'endroit où il avoit cru qu'il y avoit un paſſage. Son expédition nous procura cependant quelques avantages, car il alla une ſeconde fois ſur le rocher où il avoit vu les groſſes pétoncles, & il y trouva un grand nombre de tortues; quoiqu'il n'eût pas d'autre inſtrument qu'un croc de bateau, il en attrapa trois qui peſoient enſemble ſept cens quatre-vingt-onze livres.

LE lendemain au matin, 9, je le renvoyai à la même pêche, avec des inſtrumens plus convenables; M. Banks alla avec lui, mais le ſuccès ne répondit pas à notre attente, & ils ne prirent pas une ſeule tortue; cependant M. Banks débarqua ſur le récif, où il vit pluſieurs des groſſes pétoncles: après avoir raſſemblé pluſieurs coquillages & des productions marines, il revint à onze heures du ſoir dans ſon petit bateau, tandis que le Maître reſta avec le grand ſur le rocher. L'après-midi ſept ou huit Naturels du pays parurent ſur la côte méridionale de la rivière, & deux d'entr'eux s'avancèrent juſqu'à la pointe ſablonneuſe, qui étoit vis-à-vis le vaiſſeau; mais quand ils virent que je m'embar-

quois pour aller leur parler, ils s'enfuirent tous avec la plus grande précipitation.

ANN. 1770. Juillet.

COMME le Maître fut absent pendant toute la nuit avec le bateau, je fus obligé d'envoyer après lui mon second Lieutenant dans l'esquif, dès le grand matin du lendemain 10; bientôt après nous vîmes sur la pointe sablonneuse, au côté septentrional de la rivière, quatre Naturels du pays, qui avoient une petite pirogue avec des balanciers. Ils parurent pendant quelque tems fort occupés à harponner du poisson; plusieurs de nos gens avoient envie d'aller auprès d'eux dans un bateau, mais je ne voulus point le permettre; une expérience réitérée m'avoit convaincu que cette démarche seroit plus capable d'empêcher que de nous procurer une entrevue avec ces Indiens. Je résolus d'employer la méthode contraire, pour voir si nous serions plus heureux; en conséquence je les laissai seuls, paroissant ne pas faire la moindre attention à eux; ce stratagême réussit si bien, qu'enfin deux d'entr'eux vinrent dans la pirogue à une portée de fusil du vaisseau, & là ils parlèrent beaucoup d'un ton de voix fort élevée; nous ne comprîmes rien à ce qu'ils disoient, & nous ne pûmes répondre à leur harangue que par des cris & en leur faisant tous les signes d'invitation & d'amitié que nous y imaginâmes.

Ann. 1770. Juillet.

Pendant cette conférence ils s'approchoient peu-à-peu, tenant leurs lances, non d'une manière menaçante, mais comme s'ils eussent voulu nous dire que si nous leur faisions du mal ils avoient des armes pour se venger. Lorsqu'ils furent presque au côté de notre bâtiment, nous leurs jettâmes quelques étoffes, des clous, des verroteries & du papier, & d'autres bagatelles qu'ils reçurent sans la moindre marque de satisfaction. Enfin un de nos gens leur donna un petit poisson; à ce présent ils témoignèrent la plus grande joie, & en nous disant par signes qu'ils iroient chercher leurs compagnons, sur-le-champ ils ramèrent vers la côte. Sur ces entrefaites, quelques personnes de notre équipage, & entr'autres Tupia débarqua sur le côté opposé de la rivière; la pirogue, ayant les quatre Indiens à bord, revint bientôt au vaisseau, elle se rangea tout près de nous, sans exprimer ni crainte ni défiance; nous leur distribuâmes quelques nouveaux présens, & dans peu ils nous quittèrent & allèrent aborder sur le même côté de la rivière, où nos gens étoient allés à terre; chaque Indien portoit dans sa main deux javelines & un bâton dont ils se servoient pour les lancer: ils s'avancèrent vers l'endroit où Tupia & le reste de nos gens étoient assis. Tupia les eut

bientôt déterminés à mettre bas les armes, & à s'approcher dans cet état; il leur fit signe ensuite de venir s'asseoir près de lui, ils y consentirent sans donner des marques de de crainte ou de répugnance. Il arriva que je débarquai à terre avec plusieurs autres personnes de notre équipage, mais les Indiens semblèrent craindre que ces derniers venus n'allassent se placer entre l'endroit où ils étoient & celui où ils avoient laissé leurs armes; nous eûmes grand soin de leur faire voir que ce n'étoit pas là notre intention, & après les avoir joints nous leur fîmes des présens, comme un nouveau témoignage de notre bienveillance & du desir que nous avions d'obtenir la leur. Nous restâmes ensemble avec beaucoup de cordialité jusqu'au tems du dîner, & leur faisant entendre alors que nous allions manger, nous les invitâmes par signes à venir avec nous; ils refusèrent, &, dès que nous les eûmes quittés, ils s'en retournèrent dans leur pirogue. L'un de ces Indiens étoit un peu au-dessus du moyen-âge, & les trois autres étoient jeunes; ils étoient en général d'une taille ordinaire, mais ils avoient les membres d'une petitesse remarquable; leur peau étoit couleur de suie ou de ce qu'on peut nommer couleur de chocolat foncé; leurs cheveux noirs, sans être laineux, étoient

ANN. 1770. Juillet.

ANN. 1770. Juillet.

coupés courts, les uns les avoient lisses & les autres bouclés : Dampierre dit qu'il manquoit deux dents de devant aux habitans qu'il vit sur la côte occidentale de ce pays, mais ceux-ci n'avoient pas ce défaut ; quelques parties de leur corps avoient été peintes en rouge, & l'un d'eux portoit sur la lèvre supérieure & sur la poitrine des raies de blanc qu'il appelloit *Carbanda* : les traits de leur visage étoient bien loin d'être désagréables ; ils avoient les yeux très-vifs, les dents blanches & unies, la voix douce & harmonieuse, & ils répétèrent après moi plusieurs mots avec beaucoup de facilité. Le soir, M. Gore & le Maître revinrent avec la chaloupe, & rapportèrent une tortue & un petit nombre de poissons à coquilles ; ils avoient laissé l'esquif & six hommes sur le banc de sable, pour tâcher de prendre des tortues.

LE lendemain, au matin, 11, nous reçûmes une autre visite de quatre des Naturels du pays ; trois d'entr'eux nous étoient déjà connus, mais le quatrième étoit un étranger qui s'appelloit *Yaparico*, comme nous l'apprîmes de ses compagnons qui l'introduisoient. Cet Indien étoit distingué par un ornement fort extraordinaire ; il portoit dans un trou fait à travers le cartilage qui sépare les deux narines, l'os d'un oiseau qui étoit à-peu-près de

de la grosseur d'un doigt & de cinq ou six pouces de long : nous n'avions encore vu qu'un exemple de cette parure dans la *Nouvelle-Zélande*; mais, après un examen plus attentif, nous reconnûmes que tous ces peuples faisoient un trou dans cette partie du nez, pour y mettre un ornement de cette espèce. Ils avoient des trous à leurs oreilles quoiqu'ils n'eussent point de pendans; la partie du bras de l'épaule au coude étoit ornée d'un bracelet, composé de cheveux tressés, par où l'on voit que ces Indiens, ainsi que les habitans de la *Terre de Feu*, aiment passionnément la parure, quoiqu'ils soient absolument sans vêtement ; je donnai à l'un d'eux un morceau de vieille chemise, mais au lieu de le jetter sur quelque partie de son corps, il en fit une bande qu'il entortilla autour de sa tête. Ils apportèrent avec eux un poisson qu'ils nous donnèrent en retour, à ce que nous supposâmes, de celui dont nous leur avions fait présent la veille : ils sembloient fort contens de rester avec nous, & peu empressés de nous quitter ; mais, en voyant que quelques-uns de nos Officiers examinoient leur pirogue avec beaucoup d'attention & de curiosité, ils parurent alarmés ; ils sautèrent promptement dans leur petit bateau, & s'enfuirent à force de de rames sans dire un seul mot.

Ann. 1770. Juillet.

VERS les deux heures du lendemain matin, 12, l'eſquif qu'on avoit laiſſé ſur le banc, revint avec trois tortues & une grande raie ; comme il étoit probable qu'on pouvoit continuer cette pêche avec avantage, je le renvoyai après le déjeûner pour en chercher une nouvelle proviſion. Bientôt après trois Indiens ſe haſardèrent à venir à la tente de Tupia, & ils furent ſi ſatisfaits de la réception qu'il leur fit, que l'un deux alla chercher dans ſa pirogue deux autres de ſes compatriotes, que nous n'avions pas encore vus : à ſon retour il introduiſit auprès de nous les nouveaux venus, en les appellant par leur nom, cérémonie qu'ils n'omettoient jamais dans de pareilles occaſions. Comme ils avoient reçu avec beaucoup de plaiſir le poiſſon qui fut jetté dans leur pirogue, lorſqu'ils s'approchèrent pour la première fois du vaiſſeau, nous leur en offrîmes encore quelques-uns, & nous fûmes fort ſurpris de voir qu'ils les acceptoient avec la plus grande indifférence ; ils firent cependant ſigne à quelques-uns de nos gens de le leur apprêter, ce qui fut fait ſur-le-champ ; mais, après qu'ils en eurent un peu mangé, ils jettèrent le reſte au chien de M. Banks : ils paſsèrent avec nous toute l'après-midi, ſans vouloir jamais s'écarter à plus de vingt verges de leur pirogue. Nous nous apperçûmes que la couleur de leur

peau n'étoit pas aussi brune qu'elle nous avoit paru d'abord; ce que nous avions pris pour leur teint n'étoit que l'effet de la poussiere & de la fumée, dans laquelle nous imaginâmes qu'ils étoient obligé de dormir, malgré la chaleur du climat, parce qu'ils n'ont que ce seul moyen de se mettre à l'abri des mosquites; entr'autres choses que nous leur distribuâmes, quand nous les vîmes pour la première fois, il y avoit quelques médailles que nous suspendîmes autour de leur col avec un ruban, la fumée avoit tellement terni ces rubans, que nous ne pouvions pas distinguer aisément de quelle couleur ils avoient été; ce qui nous engagea à examiner plus particulièrement la couleur de leur peau. Tandis que ces Indiens étoient avec nous, nous en découvrîmes deux autres à environ deux cens verges, sur la pointe de terre qui est du côté opposé de la rivière, & nous reconnûmes avec nos lunettes que c'étoit une femme & un enfant; la femme, comme le reste des Insulaires, étoit entièrement nue: nous observâmes qu'ils avoient tous les membres fort petits, & qu'ils étoient d'une activité & d'une agilité extrêmes. L'un de ceux-ci avoit un collier de coquillage très-bien fait, & un bracelet formé de plusieurs cordons, ressemblant à ce qu'on appelle en Angleterre *gymp* (*guipure*): ils portoient tous

ANN. 1770. Juillet.

ANN. 1770. Juillet.

deux un morceau d'écorce attaché ſur le devant du front, & l'os qu'ils avoient dans le nez leur défiguroient le viſage. Leur langue nous a paru plus rude que celle des Inſulaires de la mer du Sud, & ils répétoient continuellement le mot *chercau*; d'après la manière dont ils le prononçoient, nous imaginâmes que ce terme exprimoient l'admiration : lorſqu'ils voyoient quelque choſe de nouveau, ils s'écrioient *cher*, *tut*, *tut*, *tut*, *tut*, paroles qui avoient probablement une ſignification pareille. Leur pirogue, qui étoit très-étroite, n'avoit pas plus de dix pieds de long; elle étoit garnie d'un balancier, & reſſembloit beaucoup à celles des iſles de la mer du Sud, quoiqu'elle fût beaucoup mieux faite; lorſqu'elle étoit dans une eau baſſe, ils la faiſoient marcher avec de longues perches, & quand ils ſe trouvoient dans une eau profonde, ils ſe ſervoient pour cela de rames d'environ quatre pieds de long : elle ne contenoit que quatre hommes, de ſorte que les Indiens qui nous rendirent viſite ce jour-là, s'en allèrent en deux fois. Leurs javelines ſont ſemblables à celles que nous avions vues dans la *Baie de Botanique*, excepté qu'elles n'avoient qu'une ſeule pointe faite ordinairement de l'aiguillon de la paſtenade, & barbelée avec deux ou trois os aigus du même poiſ-

ſon ; c'étoit certainement une arme terrible ; & l'inſtrument dont ils ſe ſervoient pour la lancer, ſembloit être fait avec beaucoup plus d'art que tous ceux que nous avions vus juſqu'alors. Le lendemain, 13, ſur le midi, l'eſquif rapporta une autre tortue avec une groſſe paſtenade, & le ſoir je le renvoyai à la même pêche. ANN. 1770. Juillet.

LE lendemain au matin, 14, deux Indiens vinrent à bord, &, après y être reſtés très-peu de tems, ils s'en allèrent le long de la côte, & s'occupèrent avec beaucoup d'activité à harponner du poiſſon. M. Gore qui, ce jour-là, fit une promenade dans l'intérieur du pays avec ſon fuſil, eut le bonheur de tuer un des quadrupèdes qui avoient été ſi ſouvent le ſujet de nos ſpéculations ; le Lecteur pourra s'en former une idée d'après la planche ; ſans cette figure la deſcription par écrit, la plus exacte que nous pourrions en faire, ſeroit aſſez inutile ; car cet animal n'a pas aſſez de rapport avec aucun autre déjà connu, pour qu'on puiſſe en faire la comparaiſon. Sa figure eſt très-analogue à celle de *Gerbo*, à qui il reſſemble auſſi par ſes mouvemens ; mais ſa groſſeur eſt fort différente, le *Gerbo* étant de la taille d'un rat ordinaire, & cet animal, parvenu à ſon entière croiſſance, de celle d'un mouton. Celui que tua

Ann. 1770. Juillet.

mon Lieutenant étoit jeune ; & comme il n'avoit pas encore pris tout son accroissement, il ne pesoit que trente-huit livres : la tête, le col & les épaules sont très-petits en proportion des autres parties du corps ; la queue est presque aussi longue que le corps ; elle est épaisse à sa naissance, & elle se termine en pointe à l'extrémité ; ses jambes de devant n'ont que huit pouces de long, & celles de derrière en ont vingt-deux ; il marche par sauts & par bonds ; il tient alors la tête droite & ses pas sont fort longs ; il replie ses jambes de devant tout près de la poitrine, & il ne paroît s'en servir que pour creuser la terre : sa peau est couverte d'un poil court, gris ou couleur de souris foncé ; il faut en excepter la tête & les oreilles, qui ont une légère ressemblance avec celles du lièvre : cet animal est appellé *Kanguroo* par les Naturels du pays.

Le lendemain, 15, notre *Kanguroo* fut apprêté pour le dîner, & nous trouvâmes que c'étoit un excellent mets. On peut dire que nous faisions alors grande chère tous les jours, car nous avions des tortues en abondance ; nous convînmes tous qu'elles étoient beaucoup meilleures que celles que nous avions goûtées en Angleterre ; nous pensâmes que ce bon goût provenoit de ce que nous les mangions

en sortant de la mer, avant qu'elles eussent perdu leur graisse naturelle ou leur première saveur, par la nourriture qu'on leur donne dans la traversée & la situation dans laquelle on les tient. La plupart de celles que nous prîmes étoient de l'espèce appellée *tortue verte*, & pesoient des deux à trois quintaux; en les ouvrant nous les trouvâmes toujours remplies d'*herbe de tortue*) *turtle graſſ*), que nos Naturalistes prirent pour une sorte de *Conserva*: deux d'entr'elles étoient de tortues à grosse tête; la chair en étoit moins agréable, & nous ne trouvâmes dans leur estomac que des coquillages.

ANN. 1770. Juillet.

Le matin du 16, tandis que nos gens étoient occupés comme à l'ordinaire à faire les préparatifs nécessaires pour remettre en mer, je montai sur une des collines qui sont au côté septentrional de la rivière; du sommet je découvris fort au loin l'intérieur du pays, qui étoit agréablement entrecoupé par des collines, des vallées & de grandes plaines, & en plusieurs endroits très-couvert de bois. Nous observâmes le soir une émersion du premier satellite de Jupiter, qui nous donna 214^d 53′ 45″, pour notre longitude. L'observation, faite le 19 *Juin*, nous avoit donné 214^d 42′ 30″; en prenant le terme moyen de ces deux quantités, nous eûmes 214^d 48′ 7$\frac{1}{2}$″ pour la longitude

ANN. 1770. Juillet.

de cet endroit à l'Oueſt du méridien de Greenwich.

LE 17, j'envoyai le maître & un des Contremaîtres ſur la pinaſſe, pour chercher un paſſage au Nord, & j'allai avec MM. Banks & Solander dans les bois, de l'autre côté de la rivière; Tupia, qui y avoit déjà été, nous dit avoir vu trois Indiens qui lui avoient donné quelques racines à peu-près auſſi groſſes que le doigt, d'une forme aſſez reſſemblante à celle du radis, & d'un goût très-agréable; cette raiſon nous engagea à entreprendre le même voyage, dans l'eſpérance de cultiver notre connoiſſance avec les Naturels du pays. A peine fûmes-nous arrivés au rivage que nous en apperçûmes quatre dans une pirogue, qui s'avancèrent vers nous ſans aucune marque de ſoupçon ou de crainte, dès qu'ils nous virent deſcendre à terre; deux de ceux-ci avoient des colliers de coquillages, qu'ils ne voulurent jamais nous vendre, malgré tout ce que nous leur en offrîmes : nous leur préſentâmes cependant quelques verroteries, & après être reſtés très-peu de tems avec nous, ils partirent. Nous entreprîmes de les ſuivre, eſpérant qu'ils nous conduiroient dans un endroit où nous trouverions un plus grand nombre de leurs compatriotes, & où nous aurions occaſion de voir leurs femmes; mais ils nous firent entendre

par ſignes qu'ils ne deſiroient pas que nous les accompagnaſſions.

ANN. 1770. Juillet.

LE lendemain, 18, à huit heures du matin, nous reçûmes la viſite de pluſieurs Naturels du pays, qui étoient devenus alors extrêmement familiers : l'un d'eux, à notre prière, lança ſa javeline, qui avoit environ huit pieds de long ; elle fendit l'air avec une promptitude & une roideur qui nous ſurprit, quoique dans ſa direction elle ne s'élevât pas au-deſſus de quatre pieds de terre, & elle entra profondément dans un arbre placé à cinquante pas de diſtance : il ſe haſardèrent enſuite à venir à bord ; je les y laiſſai, fort contens ſuivant ce que je puis juger, & je m'embarquai avec M. Banks pour jetter un coup-d'œil ſur le pays, & ſur-tout pour ſatisfaire une curioſité qui nous tourmentoit, en examinant ſi la mer, autour de nous, étoit auſſi dangereuſe que nous l'imaginions. Après avoir fait environ ſept ou huit milles au Nord, le long de la côte, nous montâmes une très-haute colline & nous fûmes bientôt convaincus que nos craintes ne nous exagéroient pas le danger de notre ſituation ; de quelque côté que nous tournaſſions les yeux, nous n'appercevions que des rochers & des bancs de ſable ſans nombre, & nul autre paſſage qu'à travers les tours & retours des

Ann. 1770. Juillet.

canaux qui se trouvoient dans les intervalles; & où l'on ne pouvoit naviguer sans s'exposer à des périls & à des peines extrêmes. Nous retournâmes donc au vaisseau aussi inquiets qu'au moment de notre départ; plusieurs Indiens y étoient encore, & l'on nous dit que douze tortues, que nous avions sur le tillac, avoit attiré leur attention plus fortement que tous les autres objets qu'ils avoient vus dans le vaisseau.

Le 19, dans la matinée, dix autres Naturels vinrent nous voir; ils habitoient pour la plupart le côté opposé de la rivière, où nous en apperçûmes encore six ou sept, parmi lesquels il y avoit des femmes entièrement nues, ainsi que le reste des Indiens que nous avons rencontrés dans ce pays; ils apportoient avec eux un plus grand nombre de javelines qu'ils n'avoient encore fait auparavant, & après les avoir placées sur un arbre, ils chargèrent un homme & un enfant de les garder; les autres arrivèrent à bord. Nous remarquâmes bientôt qu'ils avoient résolu de se procurer une de nos tortues, qui étoient probablement une aussi grande friandise pour eux que pour nous; ils nous la demandèrent d'abord par signes, & sur notre refus, ils témoignèrent par leurs regards & par leurs gestes beaucoup de ressentiment

de ressentiment & de colère: nous n'avions point alors d'alimens apprêtés; mais j'offris à l'un d'eux du biscuit, qu'il m'arracha de la main & qu'il jetta dans la mer avec un dédain très-marqué; un autre réïtéra la première demande à M. Banks, &, sur un second refus, il frappa du pied la terre & le repoussa dans un transport d'indignation. Après s'être adressés inutilement tour-à-tour à presque toutes les personnes qui sembloient avoir quelque autorité sur le vaisseau, ces Indiens saisirent tout-à-coup deux tortues & les traînèrent vers le côté du bâtiment où étoit leur pirogue; nos gens les leur reprirent bientôt de force & les replacèrent avec les autres ils ne voulurent cependant pas abandonner leur entreprise: ils firent plusieurs nouvelles tentatives de la même espèce, & voyant que c'étoit toujours avec si peu de succès, ils sautèrent de rage dans leur pirogue & ramèrent vers la côte. Je m'embarquai en même-tems dans le bateau avec M. Banks & cinq ou six hommes de l'équipage, & nous arrivâmes avec eux à terre, où plusieurs de nos gens étoient occupés à divers travaux; dès que les Indiens furent débarqués ils saisirent leurs armes, &, avant que nous puissions nous appercevoir de leur dessein, ils prirent un tison de dessous une chaudière où ils

ANN. 1770. Juillet.

ANN. 1770. Juillet.

faisoient bouillir des pois, & faisant du côté du vent un circuit qui embrassoit le peu de choses que nous avions à terre, ils enflammèrent avec une promptitude & une dextérité surprenantes l'herbe qui se trouva sur leur chemin; cette herbe qui avoit cinq ou six pieds de hauteur, & qui étoit aussi sèche que du chaume, s'alluma avec furie, & le feu fit un progès très-rapide vers une tente de M. Banks, qu'on avoit dressée pour Tupia quand il étoit malade. Une truie & ses petits se trouvant sur le chemin du feu, un de ces animaux fut tellement brûlé qu'il en mourut. M. Banks sauta dans un bateau, & prenant quelques personnes avec lui, il arriva assez à tems pour sauver sa tente, en la tirant sur la grève; mais tout ce qu'il y avoit de combustible dans la forge du serrurier fut consumé. Pendant que tout ceci se passoit, les Indiens allèrent à quelque distance de-là à un endroit où plusieurs de nos gens lavoient du linge, & où ils avoient mis sécher une grande quantité de toiles avec des filets, parmi lesquels étoit la seine; ils mirent encore le feu à l'herbe, sans s'embarrasser des menaces & des prières que nous leur fîmes; nous fûmes donc obligés de tirer un fusil chargé à petit plomb; le coup atteignit & mit en fuite l'un d'eux, qui étoit éloigné d'environ quarante

verges ; nous éteignîmes alors ce second feu, avant qu'il eût fait beaucoup de progrès; mais du lieu où ils avoient allumé l'herbe pour la première fois, il se répandit dans les bois à une grande distance. Comme nous appercevions toujours les Indiens, je fis tirer au milieu des palétuviers vis-à-vis d'eux, un fusil chargé à balle, pour les convaincre qu'ils n'étoient pas encore au-delà de notre portée ; dès qu'ils entendirent le sifflement de la balle, ils doublèrent le pas, & nous les perdîmes bientôt de vue. Nous crûmes qu'ils ne causeroient plus d'inquiétude, mais nous fûmes frappés bientôt après du son de leurs voix, qui sortoient des bois, & nous nous apperçûmes qu'ils se rapprochoient peu-à-peu de nous ; j'allai à leur rencontre, accompagné de M. Banks & de trois ou quatre autres personnes; lorsque nous nous vîmes réciproquement, ils firent halte, excepté un vieillard qui s'avança vers nous, & après avoir prononcé quelques mots que nous fûmes très-fâchés de ne pas entendre, il retourna vers ses compagnons, & ils firent tous retraite à pas lents; cependant nous trouvâmes moyen de saisir quelques-uns de leurs dards, & nous continuâmes à les suivre l'espace d'un mille ; nous nous assîmes alors sur des rochers, d'où nous pouvions observer leurs mouvemens, & ils

ANN. 1770. Juillet.

ANN. 1770. Juillet.

s'aſſirent auſſi à environ cent verges de diſtance. Après une petite pauſe, le vieillard s'avança de nouveau vers nous, portant dans ſa main une javeline ſans pointe; il s'arrêta à pluſieurs repriſes & à différentes diſtances, & parla; nous lui répondîmes par tous les ſignes d'amitié que nous pûmes imaginer; ſur quoi ce vieillard, que nous ſuppoſions être un meſſager de paix, ſe retourna & dit quelques paroles d'un ton de voix élevé à ſes compatriotes, qui dreſsèrent leurs javelines contre un arbre, & qui s'approchèrent de nous d'un air pacifique. Quand ils nous eurent abordé, nous leur rendîmes les dards & les javelines que nous leur avions pris, & nous remarquâmes avec beaucoup de ſatisfaction que cela achevoit notre réconciliation. Il y avoit dans cette troupe d'Indiens quatre hommes que nous n'avions pas encore vus, & qu'on introduiſit auprès de nous comme à l'ordinaire en les annonçant par leur nom: l'homme qui fut bleſſé dans l'entrepriſe qu'ils formèrent pour brûler nos filets & nos toiles, n'étoit point parmi eux; nous ſavons cependant qu'à raiſon de l'éloignement, ſa bleſſure ne pouvoit pas être dangereuſe. Nous leur donnâmes en préſent toutes les bagatelles que nous avions, & ils s'en revinrent avec nous vers le vaiſſeau; chemin faiſant, ils nous

dirent par ſignes qu'ils ne mettroient plus le feu à l'herbe; nous leur diſtribuâmes quelques balles de fuſil, en tâchant de leur faire comprendre quels en étoient l'uſage & les effets. Lorſqu'ils furent vis-à-vis du vaiſſeau ils *s'aſſirent*, & nous ne pûmes pas les engager à venir à bord; nous les quittâmes donc; ils s'en allèrent environ deux heures après, & nous apperçûmes bientôt les bois en feu à environ deux milles de diſtance. Si cet accident étoit arrivé un peu plutôt, les ſuites auroient pu en être terribles; car il n'y avoit pas long-tems qu'on avoit rapporté au vaiſſeau la poudre & la tente qui contenoit l'équippement de notre bâtiment, & pluſieurs autres choſes très-précieuſes dans notre ſituation : nous n'avions pas d'idée de la violence avec laquelle l'herbe s'allumoit dans un climat chaud, ni pas conſéquent de la difficulté qu'il y avoit d'éteindre le feu; nous réſolûmes de commencer par dépouiller le terrein autour de nous, ſi jamais nous étions obligés de dreſſer nos tentes à terre en pareille ſituation.

L'APRÈS-MIDI, nous embarquâmes toutes nos proviſions; nous changeâmes le vaiſſeau de place, & nous le laiſsâmes flotter avec la marée; le Maître revint le ſoir avec la fâcheuſe nouvelle qu'il n'y avoit point de

ANN. 1770. Juillet.

passage au Nord, par où le bâtiment pût débouquer.

Le lendemain, au matin, 20, à la marée basse, j'allai sonder & baliser la barre, le vaisseau étant tout prêt à remettre en mer. Nous ne vîmes point d'Indiens ce jour-là, mais toutes les collines autour de nous, dans un espace de plusieurs milles, étoient en feu, ce qui présentoit dans la nuit un spectacle affreux & magnifique.

Le 21 se passa sans que nous apperçussions aucun des habitans & sans qu'il nous arrivât rien digne d'être rapporté. Le 22, nous tuâmes pour la provision du jour une tortue, & en l'ouvrant, nous trouvâmes en-dedans de ses deux épaules un harpon de bois à-peu-près aussi gros que le doigt, d'environ quinze pouces de long & barbelé à l'extrémité, tel, en un mot, que nous en avions vu dans les mains des Naturels du pays. Il nous parut que cet animal avoit reçu cette blessure depuis long-tems, car la plaie étoit parfaitement guérie.

Le 23, dès le grand matin, j'envoyai quelques personnes dans l'intérieur du pays pour y cueillir l'espèce de légumes dont nous avons parlé plus haut sous le nom de *Indian kale* (*chou caraïbe*). Un de nos gens s'étant séparé des autres, rencontra tout-à-coup quatre Indiens, trois hommes & un enfant

qu'il n'apperçut dans le bois qu'au moment où il se trouva devant eux. Ils avoient allumé du feu & ils faisoient griller un oiseau & un quartier de *Kanguroo*, dont le reste étoit suspendu, ainsi qu'un catacoua, à un arbre voisin. Notre homme étant sans armes, fut d'abord très-effrayé, mais il eut la présence d'esprit de ne pas s'enfuir, jegeant avec raison qu'il s'exposeroit à un danger véritable, s'il paroissoit le redouter. Au contraire, il s'avança & s'assit près d'eux, d'un air de gaieté & de bonne humeur; il leur offrit son couteau, la seule chose qu'il eût & qu'il crût pouvoir leur faire plaisir; ils le reçurent, &, après l'avoir fait passer de main en main, ils le lui rendirent. Il leur fit signe alors qu'il alloit les quitter; mais ils ne parurent pas disposés à y consentir. Cependant il dissimuloit toujours ses craintes & il s'assit de nouveau; ils l'examinèrent avec beaucoup d'attention & de curiosité; ses habits attirèrent sur-tout leurs regards; ils lui tâtèrent ensuite les mains & le visage, & ils se convainquirent enfin que son corps étoit fait comme le leur. Ils le traitèrent de la manière la plus honnête, & après l'avoir retenu environ une demi-heure, ils lui dirent par signes qu'il pouvoit partir. Il n'attendit pas une seconde permission, mais comme il ne savoit en les quittant quel

ANN. 1770. Juillet.

ANN. 1770. Juillet.

chemin conduisoit directement au vaisseau ; ils s'éloignèrent de leur feu pour lui servir de guides; car ils savoient bien d'où il venoit.

SUR ces entrefaites, M. Banks revenant de l'excursion qu'il avoit faite de l'autre côté de la rivière pour ramasser des plantes, trouva dans un seul monceau la plus grande partie des étoffes que nous avions données aux Indiens; ils les avoient probablement laissées là comme des choses inutiles qui ne valoient pas la peine d'être emportées : peut-être que s'il avoit fait d'autres perquisitions, il auroit trouvé également nos clincailleries; car ils paroissoient attacher très-peu de valeur à tout ce que nous avions, si l'on en excepte la tortue qu'il ne nous fut pas possible de leur céder.

LE mauvais tems qui nous empêchoit de remettre en mer continuant toujours MM. Banks & Solander retournèrent à terre le 24, pour voir s'ils pourroient découvrir quelque plante nouvelle; ils coururent les bois sans succès pendant toute la journée; mais, en s'en revenant à travers une vallée profonde, ils trouvèrent que les côtés en étoient couverts d'arbres & de buissons, quoiqu'ils fussent presque aussi perpendiculaires qu'une muraille. Ils ramassèrent à terre plusieurs

noix d'anacarde (*anacardium orientale*); ce qui les engagea à rechercher avec soin l'arbre qui les avoit produits, & que peut-être aucun Botaniste d'Europe n'a jamais vu; mais, à leur grand regret, ils ne purent pas le découvrir, de sorte qu'après avoir employé beaucoup tems & abattu quatre ou cinq arbres, ils revinrent au vaisseau épuisés de fatigue. ANN. 1770. Juillet.

LE 25, en remontant la rivière, je trouvai une pirogue appartenante à nos amis les Indiens, que nous n'avions pas revus depuis l'affaire de la tortue; ils l'avoient laissée attachée à des palétuviers, à environ un mille du vaisseau, & leurs feux me firent appercevoir qu'ils s'étoient retirés à six milles au moins dans l'intérieur du pays.

M. Banks parcourant de nouveau la campagne, le 26, pour faire des recherches d'Histoire Naturelle, eut le bonheur de prendre un animal de la classe des *Opossum*; c'étoit une femelle, & il prit en outre deux petits. Il trouva qu'il ressembloit beaucoup au quadrupède remarquable que M. de Buffon a décrit dans son Histoire Naturelle sous le nom de *Phalanger*; mais ce n'est pas le même. Cet Auteur suppose que cette espèce est particulière à l'Amérique; mais il s'est sûrement

ANN. 1770. Juillet.

trompé en ce point; il est probable, comme Pallas l'a observé dans sa Zoologie, que le phalanger est indigène des Indes orientales puisque l'animal que prit M. Banks avoit quelque analogie avec lui par la conformation extraordinaire de ses pieds, en quoi il differe de tous les autres quadrupèdes.

LE 27, M. Gore tua un *Kanguroo*, qui, avec la peau, les entrailles & la tête, pesoit quatre-vingt-quatre livres. En l'examinant, nous reconnûmes cependant qu'il n'avoit pas pris toute sa croissance, parce que les dents machelières intérieures n'étoient pas encore formées. Nous l'apprêtâmes pour le dîner du lendemain; mais il avoit plus mauvais goût qu'aucun des animaux que nous eussions jamais mangés.

LE vent souffla toujours dans le même rhumb & avec la même violence jusqu'à cinq heures du matin du 29, que nous eûmes calme. Bientôt après il s'éleva une brise de terre, & la marée refluant depuis environ deux heures, j'envoyai un bateau voir quelle profondeur d'eau il y avoit sur la barre. En atttendant nous levâmes l'ancre & nous tînmes tout prêt pour remettre en mer. Lorsque le bateau fut de retour, l'Officier dit que la profondeur d'eau sur la barre n'étoit

que de treize pieds, c'eſt-à-dire, ſix pouces de moins que n'en tiroit le vaiſſeau. Nous fûmes donc obligés de mouiller de nouveau; & la briſe de mer ſe relevant ſur les huit heures, nous perdîmes l'eſpoir d'appareiller ce *jour-là*. ANN. 1770. Juillet.

NOUS eûmes des briſes fraîches du S. E. accompagnées de brume & de pluie, juſqu'à deux heures du matin du 31; alors le tems s'étant un peu modéré, je penſai à eſſayer de remorquer le vaiſſeau hors du havre; mais en m'embarquant d'abord dans le bateau, je vis que le vent étoit encore trop frais pour exécuter ce projet. Pendant tout ce tems-là, l'eſquif & la pinaſſe continuèrent à pêcher au filet & à l'hameçon avec quelque ſuccès; ils prenoient quelquefois une tortue & rapportoient ſouvent deux ou trois quintaux d'autre poiſſon.

LE premier Août, le charpentier examina les pompes, &, à notre grand regret, il les trouva toutes fort endommagées; ce qui provenoit, ſuivant lui, de ce qu'on y avoit employé du bois trop vieux. L'une d'elles étoit en ſi mauvais état qu'elle tomboit en pièces quand on vouloit la faire agir; les autres n'étoient guères meilleures; nous n'avions plus de confiance alors que dans le bon état de notre bâtiment, qui heureuſement ne Août.

ANN. 1770. Août.

faisoit pas plus d'un pouce d'eau par heure.

Le 3, à six heures du matin, nous fîmes une autre tentative inutile pour touer le vaisseau hors du havre; le 4, vers la même heure, nos efforts eurent un meilleur succès, & sur les sept heures, nous remîmes à la voile, à l'aide d'une petite fraîcheur de terre qui tomba bientôt & fut suivie de brises de mer du S. E. $\frac{1}{4}$ S. avec lesquelles nous portâmes au large à l'E. $\frac{1}{4}$ N. Est, ayant la pinasse en avant qui sondoit continuellement. L'esquif avoit été envoyé au banc des tortues pour y prendre le filet qu'on y avoit laissé; mais comme le vent fraîchit, nous partîmes sans lui. Un peu avant midi, nous mîmes à l'ancre par 15 brasses, fond de sable; je ne croyois pas qu'il fût sûr de naviguer parmi les bas-fonds avant de les avoir bien examinés à la marée basse, de la grande hune, pour savoir de quel côté je devois gouverner. Je doutois encore s'ils falloit retourner au Sud, autour de tous les bas-fonds, ou chercher un passage à l'Est ou au Nord, tous ces partis me paroissoient alors également difficiles & dangereux. Lorsque nous étions à l'ancre, le havre dont nous partîmes nous restoit au S. 70[d] O. à environ cinq lieues; nous avions au N. 20[d] O. à trois lieues & demie, la

pointe la plus ſeptentrionale de la terre qui fût en vue, que je nommai le *Cap Bedford*, & qui eſt ſituée au 15^d $16'$ de latitude S. & au 214^d $45'$ de longitude Oueſt. Au N. E. de ce cap, nous appercevions une terre qui avoit l'apparence de deux iſles élevées; les bancs de fortue nous reſtoient à l'Eſt à la diſtance d'un mille; notre latitude par obſervation étoit de 15^d $32'$ S., & notre profondeur d'eau en quittant la côte de $3\frac{1}{2}$ à 15 braſſes. Ann. 1770. Août.



ANN. 1770. Août.

CHAPITRE V.

Départ de la Rivière Endéavour. *Description particulière du Havre où le Vaisseau fut radoubé, du Pays adjacent & de plusieurs Isles près de la Côte. Traversée de la Rivière* Endéavour *à l'extrémité septentrionale de la* Nouvelle-Galles. *Dangers de cette navigation.*

JE DONNAI le nom de *Rivière Endéavour* au havre que nous venions de quitter. Ce n'est qu'un petit havre avec une barre ou crique qui s'enfonce à trois ou quatre lieues dans un canal tortueux & au fond duquel il y a un petit ruisseau d'eau douce. L'eau n'est pas assez profonde pour un vaisseau, au-delà d'un mille dans l'intérieur de la barre. Sur le côté septentrional de la barre, le bord est si escarpé dans l'espace d'un quart de mille, qu'à la marée basse un vaisseau peut rester à flot assez près de la côte pour qu'on y puisse aborder avec un pont, & la situation est extrêmement commode pour y mettre un bâtiment sur le côté. A la marée basse, il n'y a pas plus de neuf ou dix pieds d'eau sur la

barre, ni plus de dix-sept ou dix-huit à la marée haute, de sorte que la différence entre la haute & la basse marée est d'environ neuf pieds. La marée est haute entre neuf ou dix heures dans les nouvelles & les pleines lunes: il faut remarquer que cette partie de la côte est tellement embarrassée par des bancs de sable, que l'entrée du havre est extrêmement difficile; l'endroit le plus sûr pour en approcher est du côté du Sud, en serrant de près, pendant toute la route, la grande terre: on pourra toujours trouver sa situation au moyen de la latitude, qui a été déterminée très-exactement. Il y a quelques terres élevées sur la pointe méridionale, mais la pointe du nord est formée par une grève basse & sablonneuse qui s'étend à environ trois milles au Nord, où la terre commence à devenir haute.

ANN. 1770. Août.

LES tortues furent le principal rafraîchissement que nous nous y procurâmes; mais comme on ne peut pas en prendre sans aller à cinq lieues en mer, & que le tems étoit souvent orageux, nous n'en eûmes pas une grande abondance; celles que nous prîmes, ainsi que les poissons, furent également partagées parmi toutes les personnes de l'équipage, & le dernier mousse en eut autant que moi: je pense que tous les Commandans, qui entreprendront un voyage semblable à

ANN. 1770. Août.

celui-ci, reconnoîtront qu'il est de leur intérêt de suivre la même règle. Nous trouvâmes sur les grèves sablonneuses & les collines de sable, du pourpier en plusieurs endroits, & une espèce de féve qui croît sur une tige rampante sur la terre: le pourpier étoit très-bon bouilli; & il ne faut pas mépriser les féves, car elles furent très-salutaires à nos malades; cependant les meilleurs herbages qu'on puisse s'y procurer, sont les choux, dont on a déjà parlé, & qu'on connoît dans les isles d'Amérique sous le nom de chou caraïbe; cette plante, suivant nous, n'est pas fort inférieure à l'épinard dont elle a un peu le goût; il est vrai que la racine n'en est pas bonne; mais il est probable qu'on pourroit la rendre meilleure en la cultivant: on la trouve principalement dans les terreins où il y a des fondrières. Le peu de choux palmistes que nous y cueillîmes étoient en général petits, & la partie mangeable étoit si peu de chose qu'elle ne valoit pas la peine qu'on se donnoit à les chercher.

OUTRE le *Kanguroo* & l'*Opossum*, dont il a déjà été fait mention plus haut, & une espèce de putois: il y a des loups sur cett partie de la côte, si nous n'avons pas été trompés par les pas que nous avons vus sur le terrein, & plusieurs sortes de serpens; quelques-uns

quelques-uns des ſerpens ſont venimeux & les autres ne le ſont pas. Il n'y a point d'animaux apprivoiſés, ſi l'on en excepte les chiens, dont nous n'avons apperçu que deux ou trois qui venoient ſouvent autour des tentes, ronger les os & les reſtes d'alimens qui s'y trouvoient par haſard; ces os ſembloient être pour la plupart des os de *Kanguroo*: nous n'avons vu qu'une fois une autre quadrupède; mais nous rencontrions des *Kanguroos* preſque toutes les fois que nous allions dans les bois. Nous apperçûmes des volées d'oiſeaux de terre, des milans, des faucons, des catacouas de deux ſortes, les uns blancs & les autres noirs, une très-belle eſpèce de loriots, quelques perroquets, des pigeons de deux ou trois ſortes, & pluſieurs petits oiſeaux inconnus en Europe. Les oiſeaux aquatiques ſont les hérons, des canards ſifflants, qui ſe perchent & qui, à ce que je penſe, ſe juchent ſur les arbres, les oies ſauvages, les corlieux, & un petit nombre d'autres, qui n'y ſont pas en grande quantité. La ſurface du pays, dont on a eu occaſion de parler plus haut, eſt agréablement entrecoupée par des collines, des vallées, des prairies & des bois; le ſol des collines eſt dur, ſec & pierreux; cependant, outre le bois, il produit une groſſe herbe; celui des plaines & des vallées eſt en

ANN. 1770. Août.

Ann. 1770. Août.

quelques endroits sablonneux & argilleux en d'autres, ou pierreux & rempli des rochers comme sur les collines; en général, il est pourtant couvert, & il a la plus grande apparence de fertilité : tout le pays, collines & vallées, bois & plaines, abonde en fourmillières, dont quelques-unes ont six ou huit pieds de haut & douze ou seize de circonférence.

Il n'y a pas beaucoup d'espèces différentes d'arbres; le gommier, que nous trouvâmes sur la partie méridionale de la côte, est le plus commun, mais il n'est pas grand; tout le long & de chaque côté de la rivière, il y a un grand nombre de palétuviers, qui, en quelques endroits, s'étendent à un demi-mille dans l'intérieur des terres. Le pays est bien arrosé par-tout; il y a plusieurs beaux ruisseaux à une petite distance les uns des autres, mais il n'y en avoit point au lieu de notre mouillage; il faut remarquer que c'étoit alors la saison sèche, & que peut-être on y en trouveroit en d'autres tems: les sources qui ne sont point éloignées, ne nous laissèrent pas manquer d'eau.

L'après-midi du 4, nous eûmes une petite brise du S. E. & un tems clair; mais, comme je ne voulois mettre à la voile que le lendemain au matin, j'envoyai tous les bateaux sur le récif, pour y prendre toutes les tortues

& les autres poissons à coquilles qu'ils pourroient attraper. A la marée basse, je montai sur la grande hune & j'examinai les bancs de sable, qui présentoient un aspect très-menaçant; j'en appercevois plusieurs à une distance éloignée, & la plus grande partie des autres s'élevoit au-dessus de la surface de l'eau: la mer paroissoit être plus ouverte au N. O. du récif des tortues, & je résolus de prendre ce chemin en serrant le vent de près, parce que si nous ne trouvions pas un passage, nous pourrions toujours retourner sur nos pas par l'endroit où nous étions entrés. Le soir, les bateaux rapportèrent une tortue, une pastenade, & assez de grosses pétoncles pour en donner une livre & demie à chaque personne de l'équipage, chacun de ces poissons à coquilles ne fournissoit pas moins de deux livres de chair: nous prîmes aussi plusieurs goulus, qui servirent à augmenter nos provisions fraîches, quoiqu'ils ne fussent pas trop bons.

ANN. 1770. Août.

Le matin du 5, j'attendis avant d'appareiller que le jusant fût dans son milieu, parce qu'alors les bancs commencent à paroître; mais le vent souffloit avec tant de force que je fus obligé de rester à l'ancre; cependant le vent étant devenu plus modéré l'après-midi, nous mîmes à la voile, & nous

Ann. 1770. Août.

quelques endroits sablonneux & argilleux en d'autres, ou pierreux & rempli des rochers comme sur les collines; en général, il est pourtant couvert, & il a la plus grande apparence de fertilité : tout le pays, collines & vallées, bois & plaines, abonde en fourmillières, dont quelques-unes ont six ou huit pieds de haut & douze ou seize de circonférence.

Il n'y a pas beaucoup d'espèces différentes d'arbres; le gommier, que nous trouvâmes sur la partie méridionale de la côte, est le plus commun, mais il n'est pas grand; tout le long & de chaque côté de la rivière, il y a un grand nombre de palétuviers, qui, en quelques endroits, s'étendent à un demi-mille dans l'intérieur des terres. Le pays est bien arrosé par-tout; il y a plusieurs beaux ruisseaux à une petite distance les uns des autres, mais il n'y en avoit point au lieu de notre mouillage; il faut remarquer que c'étoit alors la saison sèche, & que peut-être on y en trouveroit en d'autres tems: les sources qui ne sont point éloignées, ne nous laissèrent pas manquer d'eau.

L'après-midi du 4, nous eûmes une petite brise du S. E. & un tems clair; mais, comme je ne voulois mettre à la voile que le lendemain au matin, j'envoyai tous les bateaux sur le récif, pour y prendre toutes les tortues

& les autres poiſſons à coquilles qu'ils pourroient attraper. A la marée baſſe, je montai ſur la grande hune & j'examinai les bancs de ſable, qui préſentoient un aſpect très-menaçant; j'en appercevois pluſieurs à une diſtance éloignée, & la plus grande partie des autres s'élevoit au-deſſus de la ſurface de l'eau: la mer paroiſſoit être plus ouverte au N. O. du récif des tortues, & je réſolus de prendre ce chemin en ſerrant le vent de près, parce que ſi nous ne trouvions pas un paſſage, nous pourrions toujours retourner ſur nos pas par l'endroit où nous étions entrés. Le ſoir, les bateaux rapportèrent une tortue, une paſtenade, & aſſez de groſſes pétoncles pour en donner une livre & demie à chaque perſonne de l'équipage; chacun de ces poiſſons à coquilles ne fourniſſoit pas moins de deux livres de chair: nous prîmes auſſi pluſieurs goulus, qui ſervirent à augmenter nos proviſions fraîches, quoiqu'ils ne fuſſent pas trop bons.

Ann. 1770. Août.

Le matin du 5, j'attendis avant d'appareiller que le juſant fût dans ſon milieu, parce qu'alors les bancs commencent à paroître; mais le vent ſouffloit avec tant de force que je fus obligé de reſter à l'ancre; cependant le vent étant devenu plus modéré l'après-midi, nous mîmes à la voile, & nous

ANN. 1770. Août.

portâmes au large sur un vent de N. E. $\frac{1}{4}$ E.; laissant le récif des tortues au-dessus du vent, & ayant la pinasse en avant pour sonder. Nous ne naviguâmes pas long-tems dans cette direction, sans découvrir des bancs devant nous & à nos deux côtés; à quatre heures & demie, après avoir fait environ huit milles, la pinasse signala un bas-fond, dans un endroit où nous ne nous attendions guères à en trouver, sur quoi nous virâmes de bord, & nous louvoyâmes tandis que la pinasse s'avançoit plus loin à l'Est; & comme la nuit approchoit, je mis à l'ancre par 20 brasses, fond de vase. La rivière *Endéavour* nous restoit alors au S. 52^{d} O., & le cap *Bedford* à l'O. $\frac{1}{4}$ N. O. $\frac{1}{2}$ N. à cinq lieues; nous avions au Nord la terre la plus septentrionale qui fût en vue, & qui avoit l'apparence d'une Isle, & au N. E., à deux ou trois milles, un banc, dont une petite partie sablonneuse s'élevoit au-dessus de la surface de l'eau. En venant du récif des tortues à cet endroit, la sonde rapportoit de 14 à 20 brasses, mais quand la pinasse fut à environ un mille plus loin à l'E. N. Est, elle ne trouva plus que quatre ou cinq pieds d'eau, fond de roche, sans pourtant que nous nous en apperçussions dans le vaisseau. Le matin du 6, nous eûmes un vent fort, de sorte qu'au lieu de lever

l'ancre, nous fûmes obligés de filer plus de cable & d'abattre nos vergues de perroquet: à la marée basse je me tins sur la grande hune avec plusieurs Officiers, pour tâcher d'appercevoir un passage entre les bancs, mais nous ne vîmes rien que des brisans qui s'étendoient du S. à l'E. jusqu'au N. O., & au-delà de la portée de notre vue; ces brisans ne paroissoient pourtant pas être formés par un seul banc, mais par plusieurs, détachés les uns des autres: la mer brisoit à une grande hauteur, sur celui qui étoit le plus loin à l'Est, ce qui me fit penser que c'étoit le dernier, car les brisans étoient peu considérables sur plusieurs des bancs situés dans l'intérieur, & depuis environ le milieu du jusant jusqu'au milieu du flot, on ne les appercevoit pas du tout; d'où il faut conclure qu'il est très-dangereux de naviguer au milieu de ces bancs, d'autant qu'ils consistent principalement en rochers de corail, qui sont aussi escarpés qu'une muraille; sur quelques-uns cependant, & en général sur ceux qui sont à l'extrémité septentrionale, il y a des monceaux de sable, qui ne sont couverts qu'à la marée haute, & qu'on découvre à une certaine distance. Convaincu alors qu'il n'y avoit d'autre passage qu'à travers le labyrinthe dangereux que formoient ces bancs,

ANN. 1770. Août.

Ann. 1770 Août.

j'étois très en peine de savoir de quel côté gouverner quand le tems, nous permettroit de mettre à la voile : le Maître étoit d'avis que nous nous en retournassions par le chemin que nous avions suivi en venant ; mais c'étoit nous engager dans des travaux sans fin que de prendre cette route, car le vent soufloit avec force du rhumb opposé, & presque sans interruption ; d'un autre côté, si l'on ne trouvoit point de passage au Nord, il falloit bien s'y résoudre. Ces réflexions affligeantes nous occupèrent jusqu'à onze heures du soir, quand tout-à-coup le vaisseau chassa sur ses ancres & nous obligea de filer un cable & un tiers de cable, ce qui le ramena au mouillage. Le matin du 7, le vent augmenta, le vaisseau chassa de nouveau ; nous jettâmes la petite ancre d'affourche, & nous filâmes par-dessus un cable entier, & deux cables sur l'autre ancre ; cependant le bâtiment chassoit toujours, quoique moins fortement. Nous abattîmes nos mâts de perroquet, nos vergues & nos hunières, & enfin nous eûmes la satisfaction de le faire rentrer au lieu du mouillage. Le Cap *Bedford* nous restoit alors à l'O. S. O., à trois lieues & demie ; dans cette situation nous avions à l'Est des bancs qui s'étendoient du S. E. ¼ S. au N. N. O., & dont le plus proche étoit éloigné

d'environ deux milles. Comme le vent continuoit presque sans relâche, nous restâmes à l'ancre jusqu'à sept heures du matin du 10; il devint alors plus modéré; nous appareillâmes & nous portâmes vers la terre, après avoir enfin résolu de chercher un passage le long de la côte au Nord, en tenant toujours le bateau en avant : nous courûmes vers la terre environ une heure, ayant de 19 à 12 brasses; nous mîmes ensuite le cap vers trois petites isles situées au N. N. E. ½ E., à trois lieues du cap *Bedford*, & que le Maître avoit visitées pendant que nous étions dans le havre : à neuf heures, nous étions à leur hauteur, entr'elles & la côte orientale de la *Nouvelle-Hollande*. Entre nous & la grande terre il y avoit une isle basse gisant au N. N. O., à quatre milles des trois isles, & dans ce canal la sonde rapportoit 14 brasses : la pointe la plus septentrionale de la terre qui fût en vue, nous restoit au N. N. O. ½ O. à environ deux lieues. Quatre ou cinq lieues au Nord de ce cap, nous vîmes trois isles, près desquelles il y en a quelques autres qui sont encore plus petites, & nous appercevions en dehors de nous les bancs & les récifs, qui s'étendoient au Nord aussi loin que ces isles. Nous dirigeâmes notre route entre ces récifs & le

ANN. 1770. Août.

cap, laissant à l'Est une petite isle qui gît au N. $\frac{1}{4}$ N. E., à quatre milles des trois isles. Nous nous trouvâmes à midi entre le cap & les trois isles, éloignés de deux lieues du cap & de quatre des isles; notre latitude par observation étoit de 14^{d} 51'. Nous crûmes voir alors une ouverture sûre devant nous, & nous espérâmes qu'enfin nous étions hors de danger; notre espérance fut trompée, & c'est ce qui me fit donner au cap le nom de *Cap Flattery*. Il gît au 14^{d} 56' de latitude S. & au 214^{d} 43' de longitude Ouest; c'est un promontoire élevé qui se termine près de la mer en deux collines qui en ont une troisième parderrière, avec un terrein bas & sablonneux de chaque côté. Il sera encore plus facile de le reconnoître au moyen des trois isles qui sont en mer; la plus septentrionale & la plus grande gît à environ cinq lieues du cap au N. N. Est. Depuis le cap *Flattery*, la terre court N. O. & N. O. $\frac{1}{4}$ Ouest. Nous gouvernâmes le long de la côte N. O. $\frac{1}{4}$ O. jusqu'à une heure, vers l'endroit que nous regardions comme un canal ouvert, quand l'Officier qui étoit sur la grande hune, nous cria qu'il voyoit en avant une terre s'étendant autour des isles qui étoient en dehors de nous, & un grand récif entre nous & elles. Je montai moi-même sur la grande hune, d'où

j'apperçus très-clairement le récif qui étoit alors si loin au vent, que nous ne pouvions pas le doubler; mais la terre qu'il supposoit faire partie de la *Nouvelle-Galles méridionale*, me parut seulement être un grouppe de petites isles. Dès que je fus descendu de la grande hune, le Maître & quelques autres y montèrent, & ils soutinrent tous que la terre que nous voyions en avant n'étoit pas une isle, mais qu'elle faisoit partie de la *Nouvelle-Galles*; &, pour rendre cette nouvelle plus alarmante, ils ajoutèrent qu'ils voyoient des brisans tout autour de nous. Dans cette conjoncture, nous serrâmes le vent en gouvernant vers la terre, & nous fîmes signal au bateau qui sondoit en avant de venir à bord; comme il étoit fort éloigné sous le vent nous fûmes obligés de mettre le cap de son côté pour le rejoindre, & bientôt après nous mîmes à l'ancre au-dessous d'une pointe de la grande terre, par un peu moins de 5 brasses & à environ un mille de la côte. Le cap *Flattery* nous restoit alors au S. E. à trois lieues & de demie. Dès que le vaisseau fut à l'ancre, je débarquai sur la pointe qui est élevée, & d'où j'appercevois distinctement la côte de la mer qui couroit au N. O. $\frac{1}{4}$ O. à huit ou dix lieues; comme le tems n'étoit pas très-clair, il m'étoit

Ann. 1770. Août.

impossible de voir plus loin. Je découvrois au travers de la côte neuf ou dix petites isles basses & quelques bancs; je vis aussi des bancs étendus entre la grande terre & les trois isles élevées, & j'étois persuadé qu'en dehors de celles-ci, il y en avoit un plus grand nombre d'autres, dont la terre ne faisoit point partie de la *Nouvelle-Galles*. Excepté la pointe sur laquelle j'étois, que j'appellai pointe *Look-Out* & le cap *Flattery*, la grande terre au Nord du cap *Bedford* est basse, couverte de sable blancs & de buissons verts, dix à douze milles dans l'intérieur du pays & au-delà; elle s'élève à une hauteur considérable. Au Nord de la pointe *Look-Out*, la côte sembloit être plate & former un banc dans un espace considérable, ce qui nous faisoit craindre que le canal que nous avions trouvé ne s'étendît pas dans toute la longueur de la terre. Sur cette pointe, qui étoit étroite & du plus beau sable, nous apperçûmes des pas d'hommes, & nous vîmes aussi de la fumée & du feu à quelque distance dans l'intérieur du pays.

Je retournai au vaisseau le soir, & je résolus de visiter le lendemain une de ces isles élevées; comme elles gisent à cinq lieues en mer, j'espérois de son sommet découvrir plus distinctement la situation

des bancs, & le canal qui est dans le milieu.

ANN. 1770. Août.

LE matin du 11, je m'embarquai dans la pinasse pour la plus septentrionale & la plus grande des trois isles, avec M. Banks, dont le courage & la curiosité l'entraînoient toujours à chaque expédition; j'envoyai en même-tems le Maître au-dessous du vent dans l'esquif, pour sonder entre les isles basses & la grande terre. En mon chemin, je passai sur un récif de rocher de corail & de sable qui gît à environ deux lieues de l'isle, & j'en laissai un autre sous le vent à environ trois milles de la même isle. Sur la partie septentrionale du récif, sous le vent, il y a une isle basse & sablonneuse où nous apperçûmes des arbres, & nous vîmes plusieurs tortues sur le récif par où nous passâmes. Nous en chassâmes une ou deux, mais comme nous avions peu de tems à perdre, & que le vent étoit frais, nous n'en prîmes aucune.

NOUS débarquâmes dans l'isle à une heure, & sur-le-champ nous gravîmes sur la colline la plus élevée, avec un mélange d'espérance & de crainte proportionné à l'importance de l'objet & à l'incertitude de l'évènement. En regardant autour de moi, je découvris un récif de rochers gisant à deux ou trois lieues en

Ann. 1772. Août.

dehors des Isles, & qui s'étendoient sur une ligne au N. O. & S. Est, plus loin que je ne pouvois appercevoir & sur lequel la mer brisoit en formant une houle terrible. Cette houle me fit croire qu'il n'y avoit point de bancs au-delà; & je conçus l'espoir de sortir du milieu de ces rochers, en voyant plusieurs coupures dans le récif & une eau profonde entre ce récif & les isles. Je restai sur cette colline jusqu'au coucher du soleil, mais le ciel fut si brumeux pendant tout ce tems, que je descendis mal satisfait. Après avoir réfléchi sur ce que je venois de voir, & l'avoir comparé avec ce que je m'attendois à découvrir; je résolus de passer la nuit sur l'isle, dans l'espérance que le tems seroit plus clair le lendemain matin, & que ma vue pourroit appercevoir les objets plus au loin & plus distinctement. Nous nous couchâmes à l'abri d'un buisson qui étoit sur la grève; à trois heures du matin, j'envoyai un des Contremaîtres que j'avois amené avec moi, dans la pinasse, sonder entre l'isle & les récifs, & examiner le canal qui paroissoit être au milieu, & je remontai au haut de la colline; mais, à mon grand regret, je trouvai le tems plus sombre encore qu'il ne l'avoit été la veille. La pinasse revint sur le midi, après avoir été jusqu'au récif & trouvé entre 15 & 28 brasses d'eau; mais le

vent étoit si fort, que le Contremaître n'osa pas entrer dans un des canaux, qu'il dit lui avoir paru très-étroit; son rapport ne me découragea nullement, car, d'après la description de l'endroit où il avoit été, je jugeai qu'il l'avoit vu un peu désavantageusement. Tandis que j'étois occupé à examiner ce parage, M. Banks s'appliquoit à son étude favorite; il faisoit des recherches sur l'Histoire Naturelle, & rassembloit plusieurs plantes qui lui étoient inconnues. Nous reconnûmes que cette isle qu'on apperçoit à douze lieues de distance, a environ huit lieues de tour, & qu'en général elle est stérile & remplie de rochers. Sur le côté N. Ouest, il y a pourtant quelques baies sablonneuses & des terres basses couvertes d'une longue herbe clair-semée & d'arbres de même espèce que ceux qui sont sur la grande terre; cette partie de l'isle abondoit aussi en lézards très-gros; nous en prîmes quelques-uns. Nous trouvâmes de l'eau douce en deux endroits; l'une étoit un peu salée, je la goûtai tout près de la mer; l'autre, que je puisai dans un lac ou étang derrière la grève sablonneuse, étoit très-douce & très-bonne. Cette isle étant fort éloignée de la grande terre, nous fûmes très-surpris de voir qu'elle étoit quelquefois visitée; car nous trouvâmes les restes de sept ou huit huttes, & de gros

ANN. 1770. Août.

ANN. 1770. Août.

monceaux de coquillages dont nous supposâmes que les habitans de la *Nouvelle-Galles* s'étoient nourris. Nous remarquâmes que toutes ces huttes étoient bâties sur des hauteurs & entièrement exposées au Sud-Est ; situation différente de celles que nous avions sur la grande terre ; car celles-ci étoient en général placées sur le penchant d'une colline, ou au-dessous de quelques buissons qui les mettoient à l'abri du vent : d'après la structure de ces huttes & leur situation, nous conclûmes qu'à certaines saisons de l'année le tems y est invariablement calme & beau ; car les habitans de la *Nouvelle-Galles méridionale* n'ont point de bâtiment sur lequel ils puissent naviguer en mer, dans un tems pareil à celui que nous eûmes depuis l'époque de notre première arrivée sur la côte. Comme nous ne vîmes dans cette isle d'autres animaux que des lézards, je l'appellai *Lizard Island* (*Isle des Lézards*) ; les deux autres isles élevées, qui sont à quatre ou cinq milles de distance, sont petites en comparaison de celle-ci. Dans le voisinage, & sur-tout au S. E., il y en a trois autres encore plus petites & basses, avec plusieurs bancs ou récifs. On trouve cependant un passage sûr du cap *Flattery* à ces isles, & même jusqu'en dehors des récifs, en laissant l'*Isle des Lézards* au N. O. & les autres au S. E.

A deux heures de l'après-midi, comme il n'y avoit point d'apparence que le tems s'éclaircît, nous partîmes de l'*Isle des Lézards* pour retourner au vaisseau, &, dans notre chemin, nous débarquâmes sur l'isle basse, sablonneuse & couverte d'arbres que nous avions reconnue en allant. Nous y vîmes un nombre incroyable d'oiseaux & sur-tout d'oiseaux de mer; nous trouvâmes aussi le nid d'un aigle où étoient des petits que nous tuâmes, & un autre nid d'une grandeur énorme, appartenant à un oiseau que nous ne connoissons pas. Ce nid étoit construit à terre avec des morceaux de bois, il n'avoit pas moins de vingt-six pieds de circonférence & deux pieds huit pouces de hauteur. Nous reconnûmes que cette isle avoit été visitée par les Indiens, probablement pour manger des tortues; car nous y en apperçûmes une très-grande quantité, ainsi que des monceaux de coquillage entassés en différens endroits.

ANN. 1770. Août.

Nous donnâmes à cette isle le nom d'*Eagle Island* (*Isle de l'Aigle*), &, après l'avoir quittée, nous gouvernâmes au S. Ouest, directement vers le vaisseau; la sonde, pendant tout le chemin, ne rapporta pas moins de 8 brasses & pas plus de 14; c'étoit la même profondeur que j'avois trouvée entre cette isle & l'*Isle des Lézards*.

ANN. 1770. Août.

LORSQUE j'arrivai à bord, le Maître à qui j'avois ordonné de sonder entre les isles basses & la grande terre, me dit qu'il avoit exécuté mon ordre; qu'il pensoit que ces isles étoient situées à environ trois lieues de la *Nouvelle-Galles*; qu'en dehors il avoit trouvé de 10 à 14 brasses, & 7 entr'elles & la grande terre; mais qu'un banc qui se prolongeoit depuis la grande terre à deux lieues rendoit ce canal étroit. Il avoit couché sur une de ces isles basses & descendu sur les autres; il rapporta qu'il avoit vu par-tout des monceaux d'écailles de tortues, & en plusieurs endroits, des arrêtes de poissons avec de la chair autour, suspendues à des arbres, & dont la chair étoit si fraîche encore que l'équipage du bateau en avoit mangé. Il vit en outre deux espaces où il ne croissoit point d'herbes & où il sembloit qu'on avoit fouillé la terre depuis peu, & sur la grandeur & la forme de ces portions de terrein il conjectura que c'étoient des tombeaux.

APRÈS avoir réfléchi sur ce que j'avois vu moi-même & sur le rapport du Maître, je crus que le passage au-dessous du vent seroi dangereux, & qu'en y naviguant le long de la grande terre nous courions risque d'être enfermés par le grand récif, & enfin d'être forcés de retourner sur nos pas pour en chercher

un autre.

cher un autre. Je considérai que ce retard ou tout autre accident qui occasionneroit le même délai nous feroit perdre infailliblement la saison de passer aux Indes orientales, & nous exposeroit à de très-grands périls, parce que nous n'avions plus à bord que pour trois mois de provisions, & encore à très-petite ration. ANN. 1770. Août.

JE communiquai aux Officiers ces conjectures, avec les faits & les apparences sur lesquelles elles étoient fondées; ils convinrent unanimement que nous n'avions rien de mieux à faire que de nous éloigner de la côte, jusqu'à ce que nous pussions nous en rapprocher avec moins de danger.

EN conséquence, à la pointe du jour du 13, nous mîmes à la voile & nous portâmes au N. E. au large, vers l'extrémité N. O. de l'*Isle des Lézards*, en laissant l'*Isle de l'Aigle* au-dessus du vent, & quelques autres isles & bancs sous le vent: la pinasse marchoit en avant pour connoître la profondeur d'eau que nous trouverions dans notre route. La sonde dans ce canal rapporta de 9 à 14 brasses. A midi, l'extrémité N. O. de l'*Isle des Lézards* nous restoit à l'E. S. E. à un mille; notre latitude par observation étoit de 14d 38′ & la profondeur d'eau de 14 brasses. Nous avions un vent fort du S. Est, & à deux heures nous arrivâmes précisément au-dessus du vent

ANN. 1770. Août.

d'un des canaux ou ouvertures dans le récif extérieur que j'avois vu de l'isle. Nous virâmes alors de bord, & nous fîmes une courte bordée au S. O. tandis que le Maître dans la pinasse examinoit le canal; il fit bientôt signal au vaisseau de le suivre, &, en peu de tems, nous fûmes au large. Dès que nous eûmes gagné le dehors des brisans, nous n'eûmes point de fond à 150 brasses, & nous trouvâmes une grosse mer qui rouloit du S. Est; signe certain qu'il n'y avoit près de nous ni banc ni terre dans cette direction.

Le changement de notre situation se manifesta sur tous les visages, parce qu'il étoit vivement senti par tout le monde; nous avions été environ trois mois embarrassés dans des bancs & des rochers qui nous menaçoient à chaque instant du naufrage; passant souvent la nuit à l'ancre, & attendant la houle briser sur nous; chassant quelquefois sur nos ancres, & sachant que si le cable rompoit, par quelques-uns des accidens auxquels une tempête presque continuelle nous exposoit, nous péririons inévitablement en quelques minutes. Enfin, après avoir navigué trois cens soixante lieues, obligés d'avoir dans tous les instans un homme qui eût par-tout la sonde à la main, ce qui n'est peut-être jamais arrivé à aucun autre vaisseau, nous

nous voyions dans une mer ouverte & dans une eau profonde. Le ſouvenir du danger paſſé, & la ſécurité dont nous jouiſſions alors, nous rendit notre gaieté; cependant les longues lames, en nous faiſant voir que nous n'avions plus de rochers ni de bancs à craindre, nous apprirent auſſi que nous ne pouvions plus avoir dans notre vaiſſeau autant de confiance qu'avant qu'il eût touché; les coups de la vague élargiſſoient tellement les voies, qu'il ne faiſoit pas moins de neuf pouces d'eau par heure; ce qui, eu égard à l'état de nos pompes & à la navigation qui nous reſtoit à faire, auroit été l'objet d'une ſérieuſe réflexion pour un équipage qui ne ſeroit pas ſorti ſi récemment d'un péril auſſi imminent que celui auquel nous venions d'échapper.

ANN. 1770. Août.

LE paſſage ou canal, par où nous débouquâmes dans la mer ouverte au-delà du récif, gît au 14d 32′ de latitude S., & on pourra toujours le reconnoître au moyen de trois iſles élevées qui ſont dans l'intérieur, & que j'ai appellées *Iſles de Direction*, parce qu'elles ſerviront à faire connoître aux Navigateurs un paſſage ſûr à travers le récif, juſqu'à la grande terre; le canal gît au N. E. ½ E., à trois lieues de la pointe *des Lézards*; il a environ un tiers de mille de large, & ſa longueur n'eſt pas plus conſidérable. L'*Iſle des*

ANN. 1770. Août.

d'un des canaux ou ... é,
récif extérieur que j'avoi ... ale
virâmes alors de bord ... ous
courte bordée au S. ... bois à
dans la pinasse exa ... entre
bientôt signal au vais ... en
peu de tems, nous ... ement
nous eûmes gagné ... l'année,
n'eûmes point de f ... de
trouvâmes une g ... peut être
Est; signe certa ... it que
nous ni banc r ... des ra-

Le changem ... ue nous
manifesta sur
étoit vivemen ... ur la grève
avions été ... virons, des
dans des b ... , des pierres
menaçoient ... qui ne croissent
passant sou ... peut supposer
la houle b ... apportés de
sur nos ... découvertes par
rompoit ... *Australia del Espiritu*
quels un ... dans le même parallèle,
exposoit ... pas déterminer jusqu'où pré-
quelque ... s'étendent à l'Est; la plupart
trois c ... les placent dans la même longitude
tous les ... Nouvelle-Hollande, que ce Voyageur
la fond ... vue, ainsi qu'on peut en juger par
jamais ... tion qui a été publiée de son voyage;
... D'après ce qu'on y lit, les découvertes se

grés à l'Est de

Ann. 17..
Août.

dehors du récif
es avoir remonté
passâmes toute la
ar je ne voulois pas
t le jour. Le 14, à
des *Lézards* nous
environ dix lieues;
& nous portâmes au
jusqu'à neuf heures,
s au N. O. ½ N., ayant
rais du S. Est. A midi,
oservation, étoit de 13ᵈ
ous ne découvrions point
du soir, nous diminuâmes
mîmes à la cape, le cap
t. Le 15, à six heures du
s voile & nous gouvernâmes
ois me retrouver à la vue de
tre sûr de ne pas dépasser le
en avois, entre cette terre &
uinée. A midi, nous étions par
au 13ᵈ 2' de latitude S., & au
itude O., à 1ᵈ 23' Ouest du méri-
des Lézards; nous n'apperc[illegible]ions
de terre, mais un peu av[illegible] ne
[illegible] vimes du grand mât [illegible]
& l'O. S. Ouest. A deu[illegible]

Ann. 1770. Août.

Lézards, qui, ainsi que je l'ai déjà observé, est la plus grande & la plus septentrionale des trois, présente un mouillage sûr au-dessous du côté N. O., de l'eau douce & du bois à brûler. Les isles basses & les bancs situés entre cette isle & la grande terre, abondent en tortues & en poissons, qu'on peut probablement pêcher dans toutes les saisons de l'année, excepté quand le tems est très-orageux; de sorte que, tout examiné, il n'y a peut-être pas sur toute la côte un meilleur endroit que cette isle pour procurer aux vaisseaux des rafraîchissemens. Je dois observer que nous trouvâmes sur cette isle ainsi que sur la grève de la rivière *Endéavour* & des environs, des bambous, des noix de cocos, des pierres ponces & graines de plante, qui ne croissent pas dans ce pays, & qu'on peut supposer que les vents alisés y avoient apportés de l'Est. Les isles qui furent découvertes par Quiros, & qu'il appella *Australia del Espiritu Sancto*, sont situées dans le même parallèle, mais je ne puis pas déterminer jusqu'où précisément elles s'étendent à l'Est; la plupart des cartes les placent dans la même longitude que la *Nouvelle-Hollande*, que ce Voyageur n'a jamais vue, ainsi qu'on peut en juger par la relation qui a été publiée de son voyage; car, d'après ce qu'on y lit, ses découvertes se

ſont bornées à vingt-deux degrés à l'Eſt de la *Nouvelle-Hollande*. ANN. 1770. Août.

DÈS que nous fûmes en-dehors du récif nous mîmes à la cape, & après avoir remonté les bateaux à bord, nous paſsâmes toute la nuit ſur les deux bords; car je ne voulois pas courir contre le vent avant le jour. Le 14, à la pointe du jour, l'*Iſle des Lézards* nous reſtoit au S. 15d E., à environ dix lieues; nous fîmes voile alors & nous portâmes au large au N. N. O. ½ O. juſqu'à neuf heures, que nous gouvernâmes au N. O. ½ N., ayant l'avantage d'un vent frais du S. Eſt. A midi, notre latitude, par obſervation, étoit de 13d 46′ Sud, & alors nous ne découvrions point de terre: à ſix heures du ſoir, nous diminuâmes de voiles, & nous mîmes à la cape, le cap tourné au Nord-Eſt. Le 15, à ſix heures du matin, nous fîmes voile & nous gouvernâmes à l'*Oueſt*: je voulois me retrouver à la vue de la terre, afin d'être ſûr de ne pas dépaſſer le paſſage, s'il y en avoit, entre cette terre & la *Nouvelle-Guinée*. A midi, nous étions par obſervation, au 13d 2′ de latitude S., & au 216d de longitude O., à 1d 23′ Oueſt du méridien de l'*Iſle des Lézards*; nous n'appercevions point alors de terre, mais un peu avant une heure nous en vîmes du grand mât une qui nous reſtoit à l'O. S. Oueſt. A deux heures

ANN. 1770. Août.

nous en découvrîmes une seconde au N. O; de la première; il sembloit que c'étoient des collines qui formoient des isles, mais nous jugeâmes que c'étoit une continuation de la *Nouvelle-Galles*. Sur les trois heures, nous découvrîmes entre la terre & le vaisseau des brisans qui s'étendoient au Sud, au-delà de la portée de la vue; mais au Nord, nous crûmes appercevoir qu'ils se terminoient en face de nous. Nous reconnûmes bientôt que ce que nous avions pris pour l'extrémité des brisans, étoit seulement une coupure dans le récif; car nous les vîmes alors se prolongeant au Nord, plus loin que la vue ne pouvoit atteindre. Nous serrâmes de plus près le vent, qui souffloit de l'E. S. E.; nous avions à peine disposé nos voiles qu'il sauta à l'Est. $\frac{1}{4}$ N. E.; c'est-à-dire directement sur le récif; ce qui rendit par conséquent notre débouquement incertain. Au coucher du soleil la partie la plus septentrionale de ce récif qui fût en vue, nous restoit au N. $\frac{1}{4}$ N. E., à deux ou trois lieues de distance: comme c'étoit la meilleure bordée que nous puissions suivre pour sortir de ces brisans, nous continuâmes jusqu'à minuit de gouverner au Nord avec toutes les voiles que nous pouvions porter. Craignant alors de courir trop loin dans cette direction, nous virâmes de bord &

portâmes au Sud, ayant fait six lieues au N. $\frac{1}{4}$ N. E, depuis le coucher du soleil jusqu'à ce tems-là. Après avoir couru environ deux milles au S. S. E, nous eûmes calme; nous avions sondé plusieurs fois pendant la nuit, sans trouver de fond, par cent quarante brasses; nous n'en trouvâmes pas non-plus alors avec une ligne de la même longueur: cependant le 16, sur les quatre heures du matin, nous entendîmes distinctement le bruit de la houle, & à la pointe du jour nous la vîmes à environ un mille de distance, écumant à une hauteur considérable. Les dangers que nous avions essuyés se renouvellèrent alors; les vagues qui brisoient sur le récif nous en approchoient très-promptement; nous n'avions point de fond pour jetter l'ancre, & pas un souffle de vent pour naviguer: dans cette situation terrible, les bateaux étoient toute notre ressource. Pour aggraver nos malheurs la pinasse étoit en radoub; cependant on mit dehors la chaloupe & l'esquif, & je les envoyai en avant pour nous remorquer; au moyen de cet expédient, nous parvînmes à mettre le cap du vaisseau au Nord, ce qui pouvoit au moins différer notre perte, s'il ne la prévenoit pas. Il s'écoula six heures avant que cette opération fût achevée, & nous n'étions pas alors à plus

ANN. 1770. Août.

Ann. 1770. Août.

de cent verges du rocher sur lequel la même lame qui battoit le côté du vaisseau, brisoit à une hauteur effrayante au moment où elle s'élevoit; de sorte qu'entre nous & le naufrage, il n'y avoit qu'une épouvantable vallée d'eau qui n'étoit pas plus large que la base d'une vague; & même la mer sur laquelle nous étions n'avoit point de fond, du moins nous n'en trouvâmes pas avec une ligne de 120 brasses. Pendant cette scène de détresse le charpentier vint à bout de raccommoder la pinasse, qu'on mit dehors sur-le-champ, & que j'envoyai en avant pour aider les autres bateaux à nous touer : tous nos efforts auroient été inutiles, si au moment de la crise qui devoit décider de notre sort, il ne s'étoit pas élevé un petit vent si foible que dans un autre tems nous ne nous en serions pas apperçus; il fut cependant suffisant, pour qu'à l'aide des bateaux nous pussions donner au vaisseau un petit mouvement oblique & nous éloigner un peu récif. Notre espérance se ranima alors; mais en moins de dix minutes nous eûmes calme tout plat & le vaisseau dériva de nouveau vers les brisans, qui n'étoient pas éloignés de plus de deux cens verges : la même brise légère revint pourtant avant que nous eussions perdu tout l'espace qu'elle nous avoit fait gagner, & dura cette seconde fois dix minutes.

Sur ces entrefaites nous découvrîmes une petite ouverture dans le récif, à environ un quart de mille, je dépêchai sur-le-champ un des Contre-maîtres pour l'examiner : il rapporta qu'elle n'étoit pas plus large que la longueur du vaisseau, mais qu'en-dedans l'eau étoit calme. Cette découverte nous fit penser qu'en conduisant le vaisseau à travers cette coupure, notre salut étoit encore possible, & sur-le-champ nous tentâmes cette entreprise: il n'étoit pas sûr que nous pussions en atteindre l'entrée; mais si nous venions à bout de surmonter cette première difficulté, nous ne doutions pas qu'il ne nous fût aisé de passer dans l'ouverture; cependant nous nous trompâmes; car, après y être arrivés par le secours de nos bateaux & de la brise, nous vîmes que pendant cet intervalle la marée étoit devenue haute, &, à notre grande surprise, nous trouvâmes le jusant qui sortoit avec beaucoup de force par la coupure. Cet incident nous procura pourtant quelque avantage, quoique dans un sens directement contraire à ce que nous attendions; il nous fut impossible de passer à travers l'ouverture, mais le courant du reflux qui nous en empêcha, nous porta à environ un quart de mille en-dehors, le canal étoit trop étroit pour que nous pussions nous y tenir plus

ANN. 1770. Août.

ANN. 1770. Août.

long-tems; mais enfin ce jusant aida tellement les bateaux, qu'à midi nous avions avancé deux milles au large. Nous avions toujours lieu de désespérer de notre délivrance, en cas que la brise qui s'étoit calmée alors vînt à se relever, car nous étions encore trop près du récif. Quand le jusant fut fini, le flot malgré tous nos efforts, fit dériver de nouveau le vaisseau. Vers ce tems-là, nous apperçûmes une autre ouverture, près d'un mille à l'Ouest, & j'envoyai à l'instant M. Hicks, mon premier Lieutenant, dans le petit bateau pour l'examiner. En attendant, nous combattions avec le flot, gagnant quelquefois un peu d'espace pour le reperdre bientôt; mais toutes les personnes de l'équipage firent leur service avec autant d'ordre & de calme que si nous n'avions point couru de danger. M. Hicks revint sur les deux heures, & nous rapporta que la coupure étoit étroite & périlleuse, mais qu'on pouvoit y passer. Cette seule possibilité fut suffisante pour nous encourager à tenter l'entreprise; car il n'y avoit point de danger aussi redoutable que celui de notre situation actuelle. Une brise légère s'éleva alors à l'E. N. E.; avec ce secours & celui de nos bateaux & du flot qui, sans l'ouverture, auroit causé notre destruction, nous y entrâmes & nous fûmes entraînés avec une

rapidité étonnante par un courant qui nous empêcha de dériver contre l'un ou l'autre côté du canal, lequel n'avoit pas plus d'un quart de mille de large. Tandis que nous passions ce gouffre, nos sondes furent très-irrégulières de 30 à 7 brasses, sur un fond rempli de roches. ANN. 1770. Août.

DÈS que nous fûmes entrés en dedans du récif, nous mîmes à l'ancre par 19 brasses, fond de corail & de coquilles. Telles sont les vicissitudes de la vie, que nous nous crûmes heureux alors d'avoir regagné une situation, que deux jours auparavant nous étions impatiens de quitter. Les rochers & les bancs sont toujours dangereux pour les Navigateurs, même lorsque leur gisement est déterminé; ils le sont encore bien davantage dans des mers qu'on n'a pas encore parcourues, & ils sont plus périlleux dans la partie du globe où nous étions que dans tout autre; car il s'y trouve des rochers de corail qui s'élèvent comme une muraille, presque perpendiculairement, d'une profondeur qu'on ne peut mesurer, & qui sont toujours couverts à la marée haute & secs à la marée basse. D'ailleurs les lames énormes du vaste Océan méridional, rencontrant un si grand obstacle, se brisent avec une violence inconcevable & forment une houle que les rochers & les

ANN. 1770. Août.

tempêtes de l'hémiſphère ſeptentrional ne peuvent pas produire. Notre vaiſſeau étoit mauvais voilier, & nous manquions de proviſions de toute eſpèce, ce qui augmentoit encore le danger que nous courions en naviguant ſur les parties inconnues de cette mer. Animés cependant par l'eſpérance de la gloire qui couronne les découvertes des Navigateurs, nous affrontions gaiement tous les périls & nous nous ſoumettions de bon cœur à toutes les peines & à toutes les fatigues. Nous aimions mieux nous expoſer au reproche d'imprudence & de témérité, que les hommes oiſifs & voluptueux prodiguent ſi libéralement au courage & à l'intrépidité lorſque leurs efforts ont été ſans ſuccès, que d'abandonner une terre que nous ſavions être entièrement inconnue, & d'autoriſer par-là le reproche qu'on pourroit nous faire de timidité & de foibleſſe.

APRÈS nous être félicités d'avoir gagné le dedans du récif, quoique peu de tems auparavant nous euſſions été fort ſatisfaits d'en être dehors, je réſolus de ranger de près la grande terre dans la route que j'allois faire au Nord, quoiqu'il en pût arriver. Car ſi nous étions ſortis encore une fois du récif, nous aurions peut-être été portés ſi loin de la côte, qu'il m'eût été impoſſible de déter-

miner si la *Nouvelle-Hollande* eſt jointe à la *Nouvelle-Guinée*, queſtion que je formai le projet de décider depuis le premier moment où j'apperçus cette terre. Cependant, comme j'avois éprouvé le déſagrément d'avoir un bateau en radoub lorſqu'on en a beſoin, je reſtai à l'ancre juſqu'à ce que la pinaſſe fût parfaitement en état. J'envoyai, le 17 au matin, les autres bateaux ſur le récif, pour voir quels rafraîchiſſemens ils pourroient nous procurer; & M. Banks, accompagné du Docteur Solander, partit avec eux dans ſon eſquif. Dans cette ſituation, je trouvai que la variation de l'aiguille, par amplitude & par azimuth, étoit de 4ᵈ 9′ Eſt; à midi, notre latitude par obſervation étoit de 12ᵈ 38′ S., & notre longitude de 216ᵈ 45′ O. La grande terre s'étendoit du N. 66ᵈ O. au S. O. $\frac{1}{4}$ S., & la partie la plus voiſine de nous étoit éloignée d'environ neuf lieues. J'appellai *Canal de la Providence* (*Providential Channel*), l'ouverture à travers laquelle nous avions paſſé, & qui nous reſtoit alors à l'E. N. E. à dix ou douze milles. Sur la grande terre en-dedans de nous, il y avoit un promontoire élevé, à qui je donnai le nom de *Cap Weymouth*, & ſur le côté ſeptentrional duquel on trouve une baie que je nommai *Baie Weymouth*; ils giſent au 12ᵈ 42′ de la-

ANN. 1770. Août.

titude S. & au 217^{d} 15′ de longitude Oueſt. Les bateaux revinrent à quatre heures de l'après-midi, avec deux cens quarante livres de poiſſons à coquilles, & ſur-tout de pétoncles, dont quelques-unes étoient ſi groſſes que deux hommes pouvoient à peine les remuer & qu'elles avoient vingt livres de chair bonne à manger. M. Banks rapporta auſſi pluſieurs coquillages curieux & des *Molluſca*, outre pluſieurs eſpèces de coraux, entre leſquels il y avoit celui qu'on appelle *Tubipora Muſica.*

Le 18, à ſix heures du matin, nous mîmes à la voile pour porter au N. O., ayant deux bateaux en avant pour nous conduire; nos ſondes furent très-irrégulières & varièrent entre 10 & 27 braſſes, de 5 ou 6 à chaque jet de ligne. Un peu avant midi, nous dépaſsâmes une iſle baſſe & ſablonneuſe, que nous laiſsâmes à ſtriborg à la diſtance de deux milles: à midi, notre latitude étoit de 12^{d} 18′, & nous étions éloignés d'environ quatre lieues de la grande terre: elle s'étendoit du S. $\frac{1}{4}$ S. O. au N. 71^{d} O. & quelques petites iſles giſoient du N. 40^{d} O. à 54^{d} O. Entre l'endroit où nous étions & la grande terre, il y avoit pluſieurs bancs & quelques-uns en-dehors de nous, outre le récif le plus éloigné que nous voyions de la grande hune

se prolonger au N. E. A deux heures de l'après-midi, comme nous gouvernions au N. O. $\frac{1}{4}$ N., nous apperçûmes un grand banc directement à notre avant & qui s'étendoit à trois ou quatre pointes de chaque côté; sur quoi nous mîmes le cap au N. N. E., & au N. O. $\frac{1}{4}$ N. pour faire le tour de la pointe septentrionale de ce banc; nous la doublâmes à quatre heures; nous portâmes ensuite à l'Ouest & nous courûmes entre l'extrémité septentrionale de ce banc & un autre qui gît à deux milles au Nord du premier; nous eûmes pendant tout le chemin un bateau en avant pour sonder; notre profondeur d'eau étoit toujours très-irrégulière, de 22 à 8 brasses. A six heures & demie, nous mîmes à l'ancre par 13 brasses, la plus septentrionale des petites isles que nous voyions à midi, nous restant à l'O. $\frac{1}{2}$ S. à trois milles. Ces isles sont distinguées dans la carte par le nom d'*Isles de Forbes*; elles sont situées à environ cinq lieues de la grande terre qui forme en cet endroit une pointe élevée, que nous appellâmes *Bolt Head* (*Pointe Bolt*). De cette pointe la terre court plus à l'Ouest; elle est basse & sablonneuse dans toute cette direction, élevée & montueuse au Sud, même près de la mer.

ANN. 1770. Août.

LE 19, à six heures du matin, nous

Ann. 1770. Août.

remîmes à la voile, & nous gouvernâmes vers une isle qui gît à une petite distance de la grande terre, qui nous restoit alors au N. 40d O. à environ cinq lieues. Notre route fut bientôt interrompue par des bancs; cependant, à l'aide de bateaux & du guet que nous fîmes sur la grande hune, nous entrâmes dans un beau canal qui nous conduisit à l'isle, entre un très-grand banc qui étoit à stribord & plusieurs petits situés vers la grande terre: nous avions dans ce canal de 20 à 30 brasses d'eau. Entre onze heures & midi, nous dépassâmes le côté N. E. de l'isle en le laissant entre nous & la grande terre, dont elle est éloignée d'environ sept ou huit milles. Cette isle est à peu-près d'une lieue de tour, & nous y vîmes cinq Naturels du pays, dont deux avoient des lances dans leurs mains; ils s'avancèrent sur une pointe, & s'en retournèrent après avoir examiné le vaisseau pendant quelque tems. Au N. O, de cette isle, il y a plusieurs isles basses qui ne sont pas éloignées de la grande terre, & au Nord & à l'Est, on en trouve plusieurs autres, ainsi que des bancs, de sorte que nous étions alors environnés de chaque côté; mais comme nous venions d'être exposés à des dangers beaucoup plus grands, nous étions familiarisés avec les rochers & les bancs de

sable,

sable, & ils ne nous faisoient plus tant de peine. La grande terre sembloit être basse & stérile, couverte de gros monceaux du même sable blanc très-beau que nous avions trouvé sur l'*Isle des Lézards*, & en différentes parties de la *Nouvelle-Galles méridionale*. Les bateaux avoient vu plusieurs tortues sur les bancs qu'ils dépassèrent; mais le vent qui soufffloit avec force ne leur permit d'en prendre aucune. A midi, notre latitude par observation étoit de 12d & notre longitude de 217d 25': la sonde rapportoit 14 brasses; & l'espace que nous avions parcouru depuis le midi de la veille étoit de trente-deux milles, la route ayant été N. 29d Ouest.

ANN. 1770. Août.

LA grande terre en-dedans des isles dont on vient de parler, forme une pointe que j'appellai *Cap Grenville*; elle gît au 11d 58' de latitude & au 217d 38' de longitude; entre ce cap & la pointe *Bolt*, il y a une baie à laquelle je donnai le nom de *Baie-Temple*. A neuf lieues à l'E. ½ N. du cap *Grenville*, on trouve quelques isles élevées que je nommai *Isles de Sir Charles Hardy*, & j'appellai *Isles Cockburn*, celles qui sont à la hauteur du cap. Après être restés en panne jusqu'environ une heure pour attendre les bateaux qui étoient en mer, nous prîmes l'esquif à la remorque, & la pinasse ayant gagné le devant, je fis

Ann. 1770. Août.

qui n'en eſt éloignée que de cinq lieues ; viſiter ces iſles de tems-en-tems pour y prendre des tortues, lorſqu'elles vont y dépoſer leurs œufs. Nous continuâmes à gouverner après la pinaſſe au N. N. E, & N. $\frac{1}{4}$ N. E. vers deux autres iſles baſſes, ayant deux bancs de ſable en dehors de nous, & un entre nous & la grande terre. A midi, nous étions à environ quatre lieues de la grande terre, que nous voyions s'étendre au N. juſqu'à N. O. $\frac{1}{4}$ N. & qui étoit toute plate & ſablonneuſe. Nous étions, par obſervation, au 11^{d} 23′ de latitude S. & au 217^{d} 46′ de longitude Oueſt ; nos ſondes étoient de 14 à 23 braſſes ; mais on verra mieux dans la carte ces détails, ainſi que les bancs & les iſles qui ſont en trop grand nombre pour en faire ici une mention particulière. A une heure, nous avions couru à-peu-près la longueur de la plus méridionale des deux iſles que nous voyions, & trouvant qu'en allant au-deſſus du vent, nous nous écarterions trop de la grande terre principale, nous arrivâmes & nous courûmes ſous le vent. Nous y rencontrâmes un paſſage facile & nous gouvernâmes au N. $\frac{1}{4}$ N. O. dans une direction parallèle à la grande terre. Il y avoit une petite iſle entre cette terre & le vaiſſeau, & nous en laiſsâmes en dehors de nous quelques autres baſſes & ſablonneuſes,

ainsi que des bancs; nous les perdîmes tous de vue vers quatre heures; & nous ne les appercevions plus avant le lever du soleil. La partie la plus éloignée de la terre en vue nous restoit au N. N. O. ½ O; bientôt après, nous mîmes à l'ancre par 13 brasses, fond de vase, à environ cinq lieues de la terre, & nous y restâmes jusqu'au lendemain à la pointe du jour. ANN. 1770. Août.

LE 21, dès le grand matin, nous remîmes à la voile & nous gouvernâmes au N. N. O; de la boussole vers la terre la plus septentrionale qui fût en vue : nous observâmes à ce tems que la variation de l'aiguille étoit de 3d 6' Est. A huit heures, nous découvrîmes des bancs à l'avant & à bas-bord, & nous reconnûmes que la terre la plus septentrionale que nous avions prise pour une partie de la *Nouvelle-Galles* en étoit détachée, & que nous pouvions passer entre ces deux terres, en courant sous le vent des bancs qui étoient à bas-bord & alors tout près de nous. C'est pourquoi nous virâmes vent-arrière & mîmes à la cape, après avoir envoyé la pinasse & l'esquif pour nous guider; nous gouvernâmes ensuite N. O. le long du S. O. ou de l'intérieur des bancs, en faisant le guet sur la grande hune & ayant un autre banc de sable à notre bas-bord. Nous trouvâmes, entre ces deux terres, un bon

ANN. 1770. Août.

canal d'un mille de large, dans lequel nous avions de 10 à 14 brasses. A onze heures, nous étions à-peu-près en travers de la terre, détachée de la grande terre, & le passage entre tous les deux ne sembloit pas être embarrassé; cependant je détachai la chaloupe pour ranger la côte à bas-bord, & j'envoyai en même-tems la pinasse à stribord. Je crus que ces précautions étoient nécessaires, parce que nous avions un flot très-fort qui nous entraînoit avec rapidité, & que nous étions près de la marée haute. Dès que les bateaux furent en avant, nous naviguâmes après eux, & à midi nous entrâmes dans le passage. Notre latitude, par observation, étoit alors de 10^d 36', & la partie la plus proche de la grande terre que nous trouvâmes bientôt être la plus septentrionale, nous restoit à l'O. 2^d S., à trois ou quatre milles. Nous reconnûmes que la terre détachée de la grande terre étoit une simple isle qui s'étendoit du N. au N. 75^d E. à deux ou trois milles. Nous vîmes en même-tems à une distance considérable d'autres isles qui s'étendoient du N. $\frac{1}{4}$ N. O. à l'O. N. O. & parderrière une autre chaîne de terres élevées que nous jugeâmes aussi être des isles. Il y a encore d'autres isles qui se prolongent jusqu'au Nord 71^d Ouest, que nous prîmes à ce tems pour la grande terre.

LA pointe de la grande terre qui forme le côté du canal à travers lequel nous avions passé à un endroit opposé à l'isle, est le promontoire septentrional du pays, & je l'appellai *Cap Yorck*. Sa longitude est de 218d 24′ O.; la latitude de la pointe septentrionale est de 10d 37′, & celle de la pointe est de 10d 42′ Sud. La terre sur la pointe orientale & celle qui est au Sud sont basses & très-plates aussi loin que la vue peut atteindre, & paroissent stériles. Au Sud du cap, la côte forme une grande baie ouverte, que j'appellai *Baie de Neucastle*, & dans laquelle il y a quelques petites isles basses & des bancs; la terre adjacente est aussi très-basse, plate & sablonneuse. Celle de la partie septentrionale du cap est plus montueuse; les vallées paroissent être couvertes de bois & la côte forme quelques petites baies dans lesquelles il semble y avoir de bons mouillages. Près de la pointe orientale du cap, on rencontre trois petites isles, depuis l'une desquelles un petit banc de rochers se prolonge dans la mer; il y a aussi une isle tout près de la pointe septentrionale. L'isle qui forme le détroit ou canal à travers lequel nous passâmes, gît à environ quatre milles en dehors de celles-ci, qui excepté deux sont très-petites: la plus méridionale est la plus grande & beaucoup

ANN. 1770. Août.

ANN. 1770. Août.

plus élevée qu'aucune partie de la grande terre. Nous apperçûmes sur le côté N. O. de cette isle un endroit qui promet un bon mouillage & des vallées qui annonçoient de l'eau & du bois. Ces isles sont appellées dans la carte *Isles d'Yorck*. Au Sud & Sud-Est & même à l'Est & au Nord de ces isles, on en rencontre plusieurs autres qui sont basses, ainsi que des bancs de sable & des rochers : en faisant voile entre ces isles & la grande terre, nous avions 12, 13 & 14 brasses d'eau.

NOUS portâmes le long de la côte à l'Ouest avec une petite brise du S. E. $\frac{1}{4}$ S., & quand nous eûmes fait environ trois ou quatre milles, nous découvrîmes terre à l'avant; nous crûmes d'abord qu'elle faisoit partie de la grande terre, mais nous reconnûmes ensuite qu'elle en étoit détachée par plusieurs canaux. Sur quoi je dépêchai les bateaux, avec des instructions convenables pour nous conduire à travers le canal qui étoit près de la grande terre; mais appercevant bientôt après des rochers & des bancs de sable dans ce canal, je fis signal aux bateaux d'entrer dans celui qui est le plus proche au Nord, situé entre ces isles, & d'en laisser quelques-unes entre nous & la grande terre. Le vaisseau qui suivoit n'avoit jamais moins de cinq

brasses d'eau dans la partie la plus étroite du canal, où la distance d'une isle à l'autre étoit d'environ un mille & demi. ANN. 1770. Août.

A quatre heures de l'après-midi, nous jettâmes l'ancre par 6 brasses & demie bon fond, à un & demi ou deux milles en dedans de l'entrée. Le canal commence ici à s'élargir & les isles de chaque côté de nous étoient éloignées d'environ un mille : la grande terre s'étendoit au S. Ouest; la pointe la plus éloignée qui fût en vue nous restoit au S. 48d Ouest, & nous avions au S. 76d O. la pointe la plus méridionale des isles sur le côté N. O. du passage. Nous ne découvrions point de terre entre ces deux pointes, de sorte que nous conçûmes l'espoir d'avoir enfin trouvé un passage dans la mer de l'Inde; cependant afin de m'en mieux assurer, je résolus de débarquer sur l'isle qui gît à la pointe S. E. du passage. Nous avions vu plusieurs habitans sur cette isle quand nous mîmes à l'ancre pour la première fois, & nous en apperçûmes dix sur une colline, lorsque je m'embarquai dans le bateau avec MM. Banks & Solander & un détachement d'hommes pour aller à terre. Neuf de ces Indiens étoient armés d'une espèce de lances que nous connoissions déjà, & le dixième avoit un arc & un paquet de flèches, armes que nous n'avions

ANN. 1770. Août.

pas encore vues entre les mains de ces Insulaires : nous remarquâmes aussi que deux d'entr'eux portoient autour de leurs cols de grands ornemens de nacre de perle. Trois de ces Indiens, dont l'un étoit celui qui avoit un arc, se placèrent sur la grève à notre travers, & nous nous attendions qu'ils s'opposeroient à notre débarquement; mais, lorsque nous eûmes avancé à une portée de fusil du rivage, ils s'en allèrent tranquillement. Nous gravîmes sur-le-champ la colline la plus haute dont l'élévation n'étoit pas plus de trois fois celle de la grande hune & qui étoit la plus stérile de toutes celles que nous avions rencontrées. De cette colline, on ne pouvoit point appercevoir de terre entre la S. O. & l'O. S. Ouest, de sorte que je comptois trouver sûrement un canal à travers. La terre au N. O. étoit composée d'un grand nombre d'isles de différentes hauteurs, rangées les unes derrière les autres aussi loin que la vue pouvoit porter au Nord & à l'Ouest, c'est-à-dire au moins à treize lieues. Comme j'allois quitter la côte orientale de la *Nouvelle-Hollande* que j'ai parcourue depuis le 38d de latitude jusqu'à cet endroit, & que sûrement aucun Européen n'avoit encore visitée, j'arborai une seconde fois pavillon Anglois, & quoique j'eusse déjà pris possession de plusieurs parties

en particulier, je pris alors possession, au nom du Roi Georges III, de toute la côte orientale, depuis le 38d de latitude jusqu'à cet endroit situé au 10d ½ Sud, ainsi que de toutes les baies, havres, rivières & isles qui en dépendent; je donnai à ce pays le nom de *Nouvelle-Galles méridionale*, nous fîmes trois décharges de nos fusils & le vaisseau y répondit par trois volées de canons. Après avoir fini cette cérémonie sur cette isle, que nous appellâmes *Isle de Possession*, nous nous rembarquâmes dans notre bateau; mais un jusant rapide portant au N. E. rendit notre retour au vaisseau très-difficile & très-pénible. Depuis que nous nous étions engagés pour la dernière fois au milieu de ces bas-fonds, nous avions rencontré constamment une marée modérée dont le flot avoit sa direction au N. O. & le jusant au S. Est. A cet endroit, la marée est haute dans les nouvelles & pleines lunes entre une & deux heures, & l'eau s'élève & retombe perpendiculairement d'environ douze pieds. Nous vîmes de la fumée en plusieurs endroits des terres & des isles voisines, ainsi que nous en avions remarqué sur toutes les parties de la côte, après que nous y étions retourné la dernière fois à travers le récif.

ANN. 1770. Août.

NOUS restâmes à l'ancre pendant toute la

ANN. 1770. Août.

nuit, & entre sept & huit heures du lendemain matin, 22, nous apperçûmes trois ou quatre Naturels du pays, rassemblant sur la greve des poissons à coquilles; à l'aide de nos lunettes, nous découvrîmes que c'étoient des femmes entièrement nues, ainsi que tous les autres habitans de ce pays. A la marée basse qui arriva sur les dix heures, nous mîmes à la voile & nous portâmes au S. O, avec une brise légère de l'E. qui ensuite sauta au N. $\frac{1}{4}$ N. E.; notre profondeur d'eau étoit de 6 à 10 brasses, excepté dans un endroit où nous n'en avions que 5. A midi, l'isle de *Possession* nous restoit au N. 53^d Est. A quatre lieues, l'extrémité occidentale de la grande terre qui étoit en vue nous restoit au S. 43^d O. à quatre ou cinq lieues & sembloit être fort basse; & nous avions au N. 71^d O. à huit milles la pointe S. O. de la plus grande des isles sur le côté N. O. du passage. Je donnai à cette pointe le nom *Cap Cornwall*; il gît au 10^d 43′ de latitude S. & au 219^d de longitude Ouest. Quelques terres basses situées vers le milieu du passage, & que j'appellai *Isles de Wallis*, nous restoient à l'O. $\frac{1}{4}$ S. O. $\frac{1}{2}$ S. à environ deux lieues: notre latitude, par observation, étoit de 10^d 46′ Sud. Nous continuâmes à avancer à l'O. N. O. avec le flot de la marée, ayant peu de vent & de 8. à 5 brasses d'eau

A une heure & demie, la pinaſſe qui étoit en avant nous ſignala un bas-fond, ſur quoi nous virâmes de bord & détachâmes l'eſquif pour ſonder auſſi de ſon côté. Nous revirâmes alors & portâmes après lui. Il s'étoit écoulé environ deux heures quand ils nous ſignalèrent tous deux encore un bas-fond; la marée approchant alors de ſa plus grande hauteur, je craignis de continuer ma route, parce qu'à ce tems il pouvoit être très-dangereux pour nous de toucher; c'eſt pourquoi je mis à l'ancre par un peu moins de 7 braſſes, fond de ſable. Les iſles de *Wallis* nous reſtoient au S. $\frac{1}{4}$ S. O. $\frac{1}{2}$ O. à cinq à ſix milles; les iſles au Nord s'étendoient du S. 73^{d} E. au N. 10^{d} E., & nous avions au N. O. $\frac{1}{2}$ O. une petite iſle que nous venions d'appercevoir. Nous trouvâmes que le flot portoit ici à l'Oueſt & le juſant à l'Eſt.

Ann. 1770. Août.

APRÈS que nous eûmes jetté l'ancre, j'envoyai le Maître dans la chaloupe pour ſonder. A ſon retour, le ſoir, il rapporta qu'il y avoit un banc de ſable qui s'étendoit au Nord & au Sud ſur lequel il n'y avoit que 3 braſſes d'eau, & qu'au-delà il y en avoit 7. Vers ce tems nous eûmes calme qui continua juſqu'à neuf heures du lendemain matin, 23. Nous levâmes alors l'ancre avec une briſe légère du S. S. E., & après avoir envoyé les bateaux

ANN. 1770. Août.

en avant pour ſonder, nous gouvernâmes au N. O. $\frac{1}{4}$ O. vers la petite iſle que nous avions découverte la veille : la profondeur d'eau étoit de 8, de 7, de 6, de 5 & de 4 braſſes, & de 3 ſur le banc de ſable; c'étoit alors le dernier quart du juſant. L'iſle la plus ſeptentrionale qui fût en vue nous reſtoit au N. 9ᵈ E.; le cap *Cornwall* à l'Eſt, à trois lieues, & les iſles de *Wallis* au S. 3ᵈ E. à la même diſtance. Ce banc de ſable, dans la partie que nous avons ſondée, s'étend à-peu-près Nord & Sud, mais je ne puis pas dire juſqu'à quelle diſtance; dans ſa plus grande largeur, il n'a pas plus d'un demi-mille. Quand nous eûmes dépaſſé le banc, la profondeur de l'eau monta à 6 braſſes $\frac{3}{4}$; elle fut la même pendant toute notre route vers la petite iſle qui étoit en avant & dont nous atteignîmes le travers à midi, quand elle nous reſtoit au Sud à environ un demi-mille. Nous avions alors cinq braſſes d'eau, & la terre la plus ſeptentrionale en vue qui fait partie de la même chaîne d'iſles que nous avions découvertes au Nord depuis notre première entrée dans le détroit, nous reſtoit au N. 71ᵈ Eſt. Notre latitude, par obſervation, étoit de 10ᵈ 33′ S. & notre longitude de 219ᵈ 22′ Oueſt. Dans cette ſituation, nous n'appercevions aucune partie de la grande terre. Comme nous avions alors

peu de vent & que nous étions près de l'isle, nous y débarquâmes M. Banks & moi; nous trouvâmes, qu'excepté quelques petits bouquets de bois, c'étoit, un rocher stérile fréquenté par des oiseaux, qui la visitoient en si grand nombre, que leur fiente avoit rendu sa surface presque entièrement blanche : la plus grande partie de ces oiseaux sembloient être de boubies, c'est pour cela que je l'appellai *Isle Booy*. Après y avoir resté peu de tems, nous retournâmes au vaisseau. Sur ces entrefaites, il s'étoit élevé un vent du S. O.; ce n'étoit qu'une petite brise, mais la houle qui venoit du même rhumb; ce qui, joint à d'autres circonstances, me confirma dans l'opnion que nous avions gagné l'Ouest de *Carpentaria* ou de l'extrémité septentrionale de la *Nouvelle-Hollande* & que nous avions une mer couverte à l'Ouest; ce qui me faisoit beaucoup de plaisir, non-seulement parce que les dangers & les fatigues du voyage approchoient de leur fin, mais encore parce qu'on ne pourroit plus douter si la *Nouvelle-Hollande* & la *Nouvelle-Guinée* sont deux isles séparées ou différentes parties de la même terre.

ANN. 1770. Août.

L'ENTRÉE N. E. de ce passage ou détroit gît au 10d 39′ de latitude S. & au 228d 36′ de longitude Ouest. Il est formé au S. E, par la

ANN. 1770. Août.

grande terre ou l'extrémité ſeptentrionale de la *Nouvelle-Hollande*, & au N. O. par un grouppe d'iſles que j'appellai *Iſles du Prince de Galles*; il eſt probable que ces iſles s'étendent juſqu'à la *Nouvelle-Guinée*; elles ſont de hauteur & de circonférence fort différentes, & la plupart ſembloient être bien couvertes de plantes & de bois. Nous apperçûmes de la fumée ſur le plus grand nombre de ces iſles, & par conſéquent on ne peut pas douter qu'elles ne ſoient habitées. Il eſt vraiſemblable encore qu'entr'elles il y a des paſſages au moins auſſi bons & peut-être meilleurs que celui par où nous débouchâmes. Au reſte, on ne doit pas en deſirer un meilleur que le nôtre, à moins qu'on n'en trouve un dont l'accès à l'Eſt ſoit moins dangereux. On ne peut guères douter, ſuivant moi, qu'il ne ſoit poſſible de découvrir cet accès moins périlleux, & pour conſtater ce fait, il ne faut que déterminer juſqu'où le récif principal ou extérieur qui environne les bancs de ſable à l'Eſt, s'étend vers le Nord; je n'en aurois pas laiſſé l'examen aux Navigateurs à venir, ſi j'avois été moins excédé par la fatigue & les dangers, & ſi mon vaiſſeau avoit été en meilleur état pour cette entrepriſe.

JE donnai à ce canal ou paſſage le nom du vaiſſeau, & je l'appellai *Détroit de l'Endéavour*.

Sa longueur

Sa longueur du N.E. au S. O. est de dix lieues, & il a environ cinq lieues de large, excepté à l'entrée N. E. où il a un peu moins de deux milles, parce qu'il est resserré par les isles qui sont situées dans cet endroit. Celle que j'ai nommée isle de *Possession* n'est ni fort haute, ni d'une grande étendue; nous la laissâmes entre nous & la grande terre, en passant entr'elle & deux petites isles rondes qui gisent à environ deux milles à son N. Ouest. Les deux petites isles, que j'appellai *Isles de Wallis*, sont situées au milieu de l'entrée S. O. & nous les laissâmes au Sud. Notre profondeur d'eau dans le détroit étoit de 4 à 9 brasses, bon mouillage par-tout excepté sur le banc de sable qui gît à deux lieues au Nord des isles de *Vallis*, où, à la marée basse, la sonde ne rapporte que 3 brasses. On trouvera des connoissances plus détaillées sur le détroit, sur la situation de différentes isles & bancs de sable qui sont sur la côte orientale de la *Nouvelle-Galles*, dans la carte qui a été faite avec toute l'exactitude que les circonstances ont pu nous permettre. Cependant, relativement aux bancs de sable, je n'assurerai pas que j'aie placé la moitié de ceux qui existent, & on ne peut pas supposer qu'il soit possible d'en découvrir la moitié dans une seule navigation. Je dois aussi avoir omis plusieurs isles,

ANN. 1770. Août.

Ann. 1770. Août.

ſur-tout entre le 20ᵈ & le 22ᵈ de latitude ; où nous en avons apperçu en mer autant qu'on peut en voir à une auſſi grande diſtance. Les Navigateurs ne croiront donc pas qu'il ſoit impoſſible de trouver des iſles ou des bancs de ſable dans ces mers, aux endroits où je n'en ai point marqué ſur ma carte. C'eſt que la ſituation de celles dont j'ai fait mention ſoit déterminée exactement ; &, en général, j'ai les plus grandes raiſons de croire qu'on reconnoîtra qu'elle eſt auſſi exempte d'erreurs que toutes celles qui n'ont pas été corrigées par des obſervations ſubſéquentes & multipliées. On peut ſe fier ſur les latitudes & longitudes de tous ou au moins de la plupart des caps & des baies ; car nous avons manqué rarement de faire une fois chaque jour une obſervation pour corriger la latitude de notre eſtime : les obſervations faites pour déterminer notre longitude ſont également nombreuſes, & nous n'avons laiſſé échapper aucune des occaſions que nous offroient pour cela le ſoleil & la lune. Je manquerois à la juſtice qui eſt dûe à la mémoire de M. Gréen, ſi je n'atteſtois pas ici qu'il étoit infatigable pour faire des obſervations & des calculs utiles aux Navigateurs ; & que, par ſes leçons & ſes ſecours, pluſieurs de nos Officiers ſubalternes furent en état d'obſerver & de calculer avec beaucoup d'exactitude. Cette

méthode de trouver la longitude en mer peut-être adoptée comme un usage universel, & on peut toujours y compter, à un demi-degré près, ce qui est suffisant pour toutes les opérations nautiques. Si donc la connoissance de la manière dont on fait des observations & des calculs est regardée comme une qualité nécessaire à tous les Officiers de Marine, on peut, sans faire beaucoup de tort au progrès des lumières, négliger les travaux de l'astronome spéculateur pour résoudre ce problême. Il ne sera pas aussi difficile qu'il le paroît d'abord, d'acquérir cette connoissance ou de la mettre en pratique; car, à l'aide d'un Almanach nautique & des Ephémérides astronomiques, les calculs, pour détreminer la longitude, prendront aussi peu de tems que le calcul d'un azimuth, pour trouver la variation de l'aiguille. ANN. 1770. Août.



CHAPITRE VI.

Départ de la Nouvelle-Galles méridionale. *Description particulière du Pays, de ses productions & de ses Habitans. Petit Vocabulaire de la Langue de ces Peuples & quelques observations sur les courans & les marées.*

ANN. 1770. Août.

J'AI DÉJA rapporté dans le cours de ma narration plusieurs particularités sur ce pays, ses productions & ses habitans, parce qu'elles étoient tellement liées avec les évènemens qu'on ne pouvoit pas les en séparer. Je vais en donner une description plus complète & plus circonstanciée; si l'on trouve quelques répétitions, on verra du moins que la plus grande partie de ce que je vais dire est entièrement neuf.

LA *Nouvelle - Hollande*, ou comme j'ai appellé la côte orientale de ce pays, la *Nouvelle-Galles méridionale*, est beaucoup plus grande qu'aucune autre contrée du monde connu qui ne porte pas le nom d'un continent. La longueur de la côte, le long de laquelle nous avons navigué, réduite en ligne

droite, ne comprend pas moins de 27^{d}, c'est-à-dire près de 2000 milles, de sorte que la surface en quarré doit être beaucoup plus grande que celle de toute l'Europe. Au Sud des 33 & 34^{d}, la terre est, en général, basse & unie; plus loin au Nord, elle est remplie de collines, mais on ne peut pas dire que, dans aucune partie, elle soit véritablement montueuse: les terreins élevés pris ensemble ne font qu'une surface en comparaison des vallées & des plaines. En général, elle est plutôt stérile que fertile; cependant les terres élevées sont entrecoupées de bois & de prairies, & les plaines & les vallées sont en plusieurs endroits couvertes de verdure. Le sol néanmoins est souvent sablonneux, & la plupart des savannes, sur-tout au Nord, sont semées de rochers & stériles; sur les meilleurs terreins, la végétation est moins vigoureuse que dans la partie méridionale du pays; les arbres n'y sont pas si grands & les herbes y sont moins épaisses. L'herbe est ordinairement élevée, mais clairsemée & les arbres, où ils sont les plus grands, sont rarement à moins de quarante pieds de distance les uns des autres: l'intérieur du pays, autant que nous avons pu l'examiner, n'est pas mieux boisé que la côte de la mer. Les bords des baies, jusqu'à un

Ann. 1770. Août.

mille au-delà de la grève, ſont couverts de palétuviers, au-deſſous deſquels le ſol eſt une vaſe graſſe toujours inondée par les hautes marées. Plus avant dans le pays, nous avons quelquefois rencontré des terreins marécageux, ſur leſquels l'herbe étoit très-épaiſſe & très-abondante, & d'autres fois des vallées revêtues de brouſſailles. Le ſol, dans quelques endroits, nous a paru propre à recevoir quelques améliorations, mais la plus grande partie n'eſt pas ſuſceptible d'une culture régulière. La côte, ou au moins cette partie, qui gît au Nord à 25ᵈ S., eſt remplie de bonnes baies & de havres, où les vaiſſeaux peuvent être parfaitement à l'abri de tous les vents.

Si nous pouvons juger du pays par l'aſpect qu'il nous préſentoit tandis que nous y étions, c'eſt-à-dire, au fort de la ſaiſon sèche, il eſt bien arroſé: nous y avons trouvé une quantité innombrable de petits ruiſſeaux & de ſources, mais point de grandes rivières; il eſt probable cependant que ces ruiſſeaux deviennent plus conſidérables dans la ſaiſon pluvieuſe. Le *Détroit de la Soif* (*Thirty Sound*) a été le ſeul endroit où nous n'ayons pas pu nous procurer de l'eau douce; on trouve même dans les bois un ou deux petits lacs d'eau douce, quoique la ſurface du pays ſoit par-tout entrecoupée de criques ſalées & de terres qui portent des palétuviers.

Ann. 1770. Août.

IL n'y a pas beaucoup de différentes espèces d'arbres; on n'en trouve que deux sortes qu'on puisse appeller bois de charpente; le plus grand est le gommier qui croît dans tout le pays, & dont on a déjà parlé. Il a des feuilles étroites, assez semblables à celles du saule, & la gomme, ou plutôt la résine qu'il distille, est d'un rouge foncé & ressemble au *sang de dragon*; il est possible que ce soit la même, car on sait que cette substance est produite par diverses plantes. *Dampierre* en fait mention; c'est peut-être celle que *Tasman* trouva sur la *terre de Diemen*, quand il dit qu'il vit « de la gomme d'arbres » & de la gomme lacque de terre. » L'autre bois de construction est celui qui ressemble à-peu-près à nos pins, & dont on a parlé plus haut dans la description de la *Baie de Botanique*. Le bois de ces deux arbres, comme je l'ai déjà remarqué, est extrêmement dur & pesant. Outre ceux-ci, il y a un arbre couvert d'une écorce douce qu'il est facile de peler; & c'est la même dont on se sert dans les Indes orientales pour calfater les vaisseaux.

NOUS y avons trouvé trois différentes sortes de palmier. Le premier qui croît en grande abondance au Sud, a des feuilles plissées comme un éventail; le choux en est petit,

ANN. 1770. Août.

mille au-delà de la
palétuviers, au-dessous
vase grasse toujours i
rées. Plus avant da
quelquefois rencontr
sur lesquels l'herbe
abondante, & d'au
de broussailles. Le
nous a paru prop
liorations, mais
pas susceptible
côte, ou au moi
Nord à 25d S., e
de havres, où l
faitement à l'ab

Si nous pou
pect qu'il nous
étions, c'est-à-
il est bien arr
quantité inno
de sources,
il est probabl
deviennent p
pluvieuse. Le
a été le seul
nous procur
même dans
d'eau douce
par-tout en
terres qui p

… quelques-uns de ces … ces animaux. En effet, … mangèrent, & pendant … ne nous parurent être … d'aucune incommodité; … maine après, ils furent … d'entr'eux moururent … avec beaucoup de peine. … que la quantité vé… consiste dans leur jus, … Cassave des isles d'Améri…e, quand elle est seche, … saine mais nourrissante. … palmier & de palétuvier, … arbres & buissons en… en Europe; on en trouve … qui produit une figue d'une …, & un autre qui porte …ne ressemblante aux nôtres … mais non par la forme, car …tie sur les côtés comme un … & un troisième qui produit … pomme couleur de pourpre, …voir été gardée quelques jours, … manger, & a une saveur …blante à celle d'une prune de …

ANN. 1770. Août.

…le-Hol… …nde …ntés … …ole

Ann. 1770. Août.

mais d'une douceur exquiſe, & les noix qu'il porte en quantité ſont une très-bonne nourriture pour les cochons. La ſeconde eſpèce eſt beaucoup plus reſſemblante au véritable chou palmiſte des iſles d'Amérique; ſes feuilles ſont grandes & ailées comme celles du palmier qui produit la noix de coco : cette ſeconde eſpèce porte auſſi un chou qui, ſans être auſſi doux que l'autre, eſt plus gros. La troiſième eſpèce, que nous avons rencontrée ſeulement dans les parties ſeptentrionales ainſi que la ſeconde, avoit rarement plus de dix pieds de hauteur, avec de petites feuilles ailées reſſemblantes à celles d'une eſpèce de fougère. Elle ne produit point de chou, mais une grande quantité de noix, à-péu-près de la groſſeur d'un marron, & plus rondes. Comme nous trouvâmes les coques de ces noix répandues autour des endroits où les Indiens avoient fait leurs feux, nous crûmes qu'elles étoient bonnes à manger; mais ceux d'entre nous qui en firent l'expérience, payèrent cher cette tentative, car elles opérèrent ſur eux avec beaucoup de violence comme un émétique & un purgatif. Nous perſiſtâmes cependant à croire que les Indiens mangeoient ces fruits; & penſant que le tempérament de cochons pourroit être auſſi robuſte que le leur, quoique le nôtre fût beaucoup plus

foible; nous portâmes quelques-uns de ces fruits dans l'étable de ces animaux. En effet, les cochons les mangèrent, & pendant quelque tems, ils ne nous parurent être affectés pour cela d'aucune incommodité; mais environ une semaine après, ils furent si malades que deux d'entr'eux moururent & les autres guérirent avec beaucoup de peine. Il est probable pourtant que la quantité vénéneuse de ces noix consiste dans leur jus, comme celle de la cassave des isles d'Amérique; & que la pulpe, quand elle est sèche, est non-seulement saine mais nourrissante. Outre ces espèces de palmier & de palétuvier, il y a plusieurs petits arbres & buissons entièrement inconnus en Europe; on en trouve un en particulier qui produit une figue d'une mauvaise qualité, & un autre qui porte une sorte de prune ressemblante aux nôtres par la couleur, mais non par la forme, car celle-là est applatie sur les côtés comme un petit fromage; & un troisième qui produit une espèce de pomme couleur de pourpre, laquelle, après avoir été gardée quelques jours, devient bonne à manger, & a une saveur un peu ressemblante à celle d'une prune de damas.

ANN. 1770, Août.

LA *Nouvelle-Hollande* offre une grande variété de plantes capables d'enrichir la col-

Ann. 1770. Août.

lection d'un Botaniste, mais il y en a très-peu qu'on puisse manger; entr'autres une petite plante à feuilles longues, étroites & épaisses ressemblantes à une espèce de jonc, appellée en Angleterre *queue de chat*, distille une résine d'un jaune brillant, exactement semblable à la gomme-gutte, excepté qu'elle ne tache pas. Elle exhale une odeur douce, mais nous n'avons pas eu occasion de distinguer ses propriétés, non plus que celles de plusieurs autres plantes que les Naturels du pays semblent connoître, puisqu'ils les distinguent par différens noms.

J'ai déjà fait mention des racines & de la feuille d'une plante ressemblanté aux cocos des isles d'Amérique, ainsi que d'une espèce de fève: on y peut ajouter une sorte de persil & de pourpier, & deux espèces d'ignames; l'une qui a la forme d'un radis, & l'autre ronde & couverte de fibres cordées; elles sont toutes deux très-petites mais douces. Nous n'avons jamais pu trouver la plante entière, quoique nous ayions vu souvent des endroits que l'on avoit creusés pour en ramasser. Il est probable que la sécheresse avoit détruit les feuilles, & nous ne pouvions pas, comme les Indiens, découvrir cette plante par la tige.

J'ai décrit plus haut la plupart des fruits

de la *Nouvelle-Hollande*. Nous en avons rencontré un dans la partie méridionale de ce pays, ressemblant à une cerise, excepté que le noyau étoit mou, & un autre qui, en apparence, n'étoit pas fort différent de la pomme de pin; celui-ci est d'un goût fort désagréable; il est très-connu dans les Indes orientales, & il est appellé par les Hollandois *Pyn appel Boomen*. ANN. 1770. Août.

A l'égard des quadrupèdes, j'ai déjà fait mention du chien & j'ai décrit en particulier le *Kanguroo*, & l'animal de l'espèce des *Opossum* ressemblant au phalanger de M. Buffon; je n'en connois d'autre qu'un quatrième ressemblant au putois, que les Naturels du pays appellent *Quoll*; il a le dos brun, tacheté de blanc, & le ventre entièrement blanc. Plusieurs de nos gens dirent qu'ils avoient apperçu des loups; peut-être que, si nous n'avions pas vu des pas qui sembloient confirmer ce rapport, nous aurions cru qu'ils n'étoient guères plus dignes de foi que celui qui disoit avoir vu le diable.

NOUS vîmes plusieurs espèces de chauve-souris qui tiennent le milieu entre les oiseaux & les quadrupèdes, & en particulier une qui étoit plus grande qu'une perdrix, comme je l'ai remarqué ailleurs; nous n'avons pas été assez heureux pour en attraper une

ANN. 1770. Août.

vivante ou morte, mais nous supposâmes que c'étoit la même que M. de Buffon a décrite sous le nom de *Rousset* ou de *Rouget*.

LES oiseaux de mer & les autres oiseaux aquatiques, sont les mouettes, les cormorans, d'autres mouettes, appellées en Anglois *Soland Geese* & qui sont de deux sortes; des boubies, des noddies, des corlieux, des canards, des pélicans d'une grandeur énorme, & plusieurs autres. Les oiseaux de terre sont des corneilles, des perroquets, des catacouas & d'autres oiseaux du même genre d'une beauté exquise; des pigeons, des tourterelles, des cailles, des outardes, des hérons, des grues, des faucons & des aigles. Les pigeons volent en grande troupe, & quoiqu'ils soient extrêmement sauvages, nos gens en tuoient souvent dix ou douze dans un jour: ces oiseaux sont fort beaux, & ils portent une crête très-différente de ceux que nous avions encore vus.

PARMI les reptiles, il y a des serpens de différente espèce, quelques-uns nuisibles & d'autres qui ne font point de mal; des scorpions, des millepieds & des lézards. Les insectes sont en petit nombre; les mosquites & les fourmis sont les principaux : il y a plusieurs espèces de fourmis; quelques-unes sont

vertes; & vivent ſur les arbres où elles conſtruiſent des nids, qui ſont d'une groſſeur moyenne entre celle de la tête d'un homme & ſon poignet. Ces fourmillières ſont d'une ſtructure très-curieuſe; les fourmis les compoſent en pliant pluſieurs feuilles dont chacune eſt auſſi large que la main: elles en joignent les pointes enſemble avec une eſpèce de glu, de manière qu'elles forment une bourſe. La ſubſtance viſqueuſe dont elles ſe ſervent pour cela, eſt un ſuc animal ou colle qui s'élabore dans leur corps. Nous n'avons pas pu obſerver la manière dont elles s'y prennent pour replier ces feuilles; mais nous en avons vu des milliers qui réuniſſoient toutes leurs forces pour les tenir dans cette poſition, tandis qu'un grand nombre d'autres étoient occupées à appliquer la colle qui devoit les empêcher de retourner dans leur premier état. Afin de nous convaincre que les feuilles étoient pliées & maintenues dans cette poſition par les efforts de ces petites ouvrières, nous troublâmes leurs travaux, &, dès que nous les eûmes chaſſées de l'endroit qu'elles occupoient, les feuilles repliées ſe détendirent par leur élaſticité naturelle avec une ſi grande force, que nous fûmes ſurpris de voir comment, au moyen de la combinaiſon de leurs efforts, ils

ANN. 1770. Août.

Ann. 1770. Août.

avoient pu la dompter. Si nous satisfîmes notre curiosité à leurs dépens, elles se vengèrent de l'injure; des milliers de ces insectes se jettèrent à l'instant sur nous, & nous causèrent une douleur insupportable avec leurs aiguillons, sur-tout ceux qui s'attachoient à notre col & qui pénétroient dans nos cheveux, d'où il n'étoit pas facile de les écarter. La piquure de ces aiguillons n'étoit guères moins douloureuse que celle d'une abeille; mais, à moins qu'elle ne fût répétée, la souffrance ne duroit pas plus d'une minute.

Il y a une autre espèce de fourmi entièrement noire, dont les travaux & la manière de vivre ne sont pas moins extraordinaires. Elles forment leur habitation dans l'intérieur des branches d'un arbre, qu'elles viennent à bout de creuser en tirant la moëlle presque jusqu'à l'extrémité du plus mince rameau; l'arbre porte en même-tems des fleurs, comme si son intérieur n'étoit pas habité par de pareils hôtes. Lorsque nous découvrîmes cet arbre pour la première fois, & que nous arrachâmes quelques-unes de ses branches, nous ne fûmes guères moins étonné que nous l'aurions été, si nous avions profané un bosquet enchanté, où tous les arbres blessés par la hache auroient donné des signes de vie; car nous fûmes à l'instant couverts

d'une multitude de ces animaux qui sortoient par essains de tous les rameaux que nous avions rompus, & qui dardoient contre nous leurs aiguillons avec une violence continuelle. *Rumphius*, dans son *Herbarium Amboinense*, volume II, page 257, fait mention de ces fourmis ; mais l'arbre, dans lequel il les vit, est très-différent de celui où nous les avons trouvées. Ann. 1770. Août.

NOUS avons vu aussi une troisième espèce de fourmis qui avoient leur nid dans la racine d'une plante croissant comme le gui sur l'écorce d'un arbre, qu'elles percent pour s'y loger. Cette racine est ordinairement aussi grosse qu'un grand navet, & quelquefois elle l'est bien davantage. En la coupant nous y découvrîmes une quantité innombrable de petits canaux tortueux, tous remplis de ces animaux, qui cependant ne paroissoient pas avoir endommagé la végétation de la plante. Toutes les racines que nous avons rompues étoient habitées, quoiqu'il y en eût quelques-unes qui ne fussent pas plus grosses qu'une noisette. Les insectes sont eux-mêmes très-petits, & leur taille n'est guères plus de la moitié de celle de la fourmi rouge d'Angleterre. Ils avoient des aiguillons, mais à peine assez de force pour les faire sentir ; ils pouvoient cependant nous tourmenter au moins autant

ANN. 1770. Août.

que s'ils nous avoient bleſſés par leurs piquures; car, à l'inſtant que nous touchions la racine, ils ſortoient en foule de leurs trous, & ſe précipitant ſur les parties de notre corps qui étoient découvertes, elles y excitoient un chatouillement plus inſupportable que la piquure, excepté quand elle eſt portée à une très-grande violence. Rumphius, volume VI, page 120, a donné auſſi une deſcription de cet oignon & de ſes habitans, & il fait mention d'une autre eſpèce de fourmis qui ſont noires.

Nous avons trouvé une quatrième eſpèce de fourmis qui ne font aucun mal, & qui reſſemblent exactement aux fourmis blanches des Indes orientales. Elles ont des habitations de deux ſortes; l'une eſt ſuſpendue ſur des branches d'arbres, & l'autre eſt conſtruite ſur la terre. Les fourmillières ſuſpendues ſur les arbres, ſont trois ou quatre fois auſſi groſſes que la tête d'un homme, & elles ſont compoſées d'une ſubſtance caſſante, qui ſemble être formée de petites parties de végétaux pêtries enſemble avec une manière glutineuſe que les inſectes tirent probablement de leur corps. En rompant cette croûte, on apperçoit dans un grand nombre de ſinuoſités, une quantité prodigieuſe de cellules qui ont toutes une communication entr'elles & pluſieurs ouvertures qui

qui conduisent à d'autres fourmillières sur le même arbre. Il y a aussi une grande avenue ou chemin couvert qui va jusqu'à terre & communique par-dessous l'autre fourmillière qui y est construite. Celle-ci est communément à la racine d'un arbre, mais non pas de celui sur lequel sont les autres habitations ; elle a la forme d'une pyramide à côtés irréguliers, & quelquefois plus de six pieds de hauteur & à-peu-près autant de diamètre. Il y en a quelques-unes de plus petites, & celles-ci ont en général les côtés plats & ressemblent beaucoup par la figure aux pierres qu'on voit en plusieurs parties de l'Angleterre, & qu'on suppose être d'anciens monumens Druides. L'extérieur de ces dernières est d'une argile bien délayée, d'environ deux pouces d'épaisseur ; elles contiennent en-dedans des cellules qui n'ont point d'ouverture en dehors, mais qui communiquent seulement par un canal souterrein aux fourmillières qui sont sur les arbres. Les fourmis montent dans cet arbre par la racine & ensuite le long du tronc & des branches, sous des chemins-couverts qui sont de la même espèce que ceux par lesquelles elles descendent de leurs autres habitations. Elles se retirent probablement en hiver & lors de la saison pluvieuse, dans ces demeures souterreines, parce qu'elles sont à l'abri de l'humidité & du

ANN. 1770. Août.

ANN. 1770, Août.

froid ; avantage que celles qui ſont conſtruites ſur les arbres, quoiqu'en général placées ſous quelque branche pendante, ne peuvent pas avoir à cauſe de la nature & du peu d'épaiſſeur de l'enduit dont elles ſont couvertes.

La mer, dans ce pays, fournit aux habitans plus d'alimens que la terre; & quoique le poiſſon n'y ſoit pas en ſi grande abondance qu'il l'eſt ordinairement dans les latitudes plus hautes ; cependant nous jettions rarement la ſeine ſans en prendre de cinquante à deux cens livres. Il y en a de différentes ſortes, mais excepté le mulet & quelques-uns des coquillages, les autres ne ſont pas connus en Europe ; la plupart ſont bons à manger, & pluſieurs ſont excellens. On trouve ſur les bancs de ſable & ſur le récif, une quantité incroyable des plus belles tortues vertes du monde, des huîtres de différente eſpèce, & en particulier des huîtres de rocher & des huîtres perlières. Nous avons déjà parlé de pétoncles d'une groſſeur énorme ; il y a en outre des écreviſſes de mer & des cancres ; nous n'avons pourtant vu que les coquilles de ceux-ci. On trouve les caïmans dans les rivières & les lacs ſalés.

Dampierre eſt le ſeul Auteur qui, juſqu'à préſent, ait donné quelque deſcription de la

Nouvelle-Hollande & de ſes habitans, & quoiqu'en général ce ſoit un Ecrivain ſur lequel on peut compter, cependant il s'eſt trompé ici en pluſieurs points. Les peuples qu'il a vus habitoient, il eſt vrai, une partie de la côte très-diſtante de celle que nous avons viſitée; mais auſſi nous avons apperçu des Inſulaires en différens endroits de la côte très-éloignés les uns des autres; & comme nous avons trouvé par-tout une uniformité parfaite dans la figure, les mœurs & les uſages, il eſt raiſonnable de ſuppoſer qu'il en eſt à-peu-près de même dans le reſte du pays.

ANN. 1770. Août.

LE nombre des habitans de la *Nouvelle-Hollande* paroît être très-petit en proportion de ſon étendue. Nous n'en avons vu trente enſemble qu'une ſeule fois; ce fut à la *Baie de Botanique*, quand les hommes, les femmes & les enfans s'attroupèrent ſur un rocher pour regarder le vaiſſeau qui paſſoit. Lorſqu'ils formèrent le projet de nous attaquer, ils ne purent pas raſſembler plus de quatorze ou quinze combattans, & nous n'avons jamais découvert aſſez de hangards ou de maiſons réunies en village pour en former des troupes plus grandes. Il eſt vrai que nous n'avons parcouru que la côte de la mer ſur le côté oriental, & qu'entre cette côte & la

Ann. 1770 Août.

côte occidentale, il y a une immense étendue de pays entièrement inconnu; mais on a les plus fortes raisons de croire que cet espace considérable est entièrement désert, ou au moins que la population y est plus foible que dans les cantons que nous avons examinés. Il est impossible que l'intérieur du pays donne dans toutes les saisons de la subsistance à ses habitans, à moins qu'il ne soit cultivé, & il est d'ailleurs hors de toute probabilité que les Insulaires de la côte ignorassent entièrement l'art de la culture, si elle étoit pratiquée plus avant dans les terres. Il n'est pas non plus vraisemblable que s'ils connoissoient cet art, on n'en retrouvât aucune trace parmi eux. Il est sûr que nous n'avons pas vu dans tout le pays un pied de terrein qui fût cultivé, d'où l'on peut conclure que cette partie de la contrée n'est habitée que dans les endroits où la mer fournit des alimens aux hommes.

La seule tribu, avec laquelle nous ayons eu quelque commerce, habitoit le canton où le vaisseau fut radoubé; elle étoit composée de vingt-une personnes, douze hommes, sept femmes, un petit garçon & une fille. Nous n'avons jamais vu les femmes que de loin, car quand les hommes venoient sur la rivière, ils les laissoient toujours derrière. Les hommes ici & dans

les autres diſtricts, ſont d'une taille moyenne & en général bien faits; ils ſont ſveltes & ſont d'une vigueur, d'une activité & d'une agilité remarquable; leur viſage n'eſt pas ſans expreſſion, & ils ont la voix extrêmement douce & efféminée.

LEUR peau étoit tellement couverte de boue & d'ordure, qu'il étoit très-difficile d'en connoître la véritable couleur. Nous avons eſſayé plusieurs fois de la frotter avec les doigts mouillés pour en ôter la croûte, mais ç'a toujours été inutilement. Ces ordures les font paroître preſque auſſi noirs que des Nègres; &, ſuivant que nous pouvons en juger, leur peau eſt couleur de ſuie, ou de ce qu'on appelle communément couleur de chocolat. Leurs traits ſont bien loin d'être déſagréables, & ils n'ont ni le nez plat, ni les lèvres groſſes; leurs dents ſont blanches & égales; leurs cheveux ſont naturellement longs & noirs, mais ils les portent tout courts : en général, ils ſont liſſes, mais quelquefois ils bouclent légèrement; nous n'en avons point apperçu qui ne fuſſent fort mêlés & ſales, quoiqu'ils n'y mettent ni huile, ni graiſſe, &, à notre grande ſurpriſe, ils étoient exempts de vermine. Leur barbe eſt de la même couleur que leurs cheveux, & touffue & épaiſſe; ils ne la laiſſent cependant pas croître beaucoup. Nous ren-

Ann. 1770. Août.

contrâmes un jour un homme qui avoit la barbe plus grande que ses compatriotes; nous observâmes le lendemain qu'elle étoit un peu plus courte, & en l'examinant nous reconnûmes que l'extrémité des poils avoit été brûlée. Ce fait, joint à ce que nous n'avons jamais découvert parmi eux aucun instrument à couper, nous fit conclure qu'ils tiennent leurs cheveux & leur barbe courts en les brûlant.

Les deux sexes, comme je l'ai déjà remarqué, vont entièrement nuds; & ils ne semblent pas plus regarder comme une indécence de découvrir tout leur corps, que nous d'exposer à la vue nos mains & notre visage. Leur principale parure consiste dans l'os qu'ils enfoncent à travers le cartilage qui sépare ses deux narines l'une de l'autre. Toute la sagacité humaine ne peut pas expliquer par quel renversement de goût ils ont pensé que c'étoit un ornement & ce qui a pu les porter à souffrir la douleur & les incommodités qu'entraîne nécessairement cet usage, en supposant qu'ils ne l'ont pas adopté de quelqu'autre Nation. Cet os est aussi gros que le doigt, & comme il a cinq ou six pouces de long, il croise entièrement le visage & bouche si bien les narines qu'ils sont obligés de tenir la bouche fort ouverte pour ref-

pirer ; auſſi naſillent-ils tellement lorſqu'ils veulent parler qu'ils ſe font à peine entendre les uns aux autres. Nos matelots appelloient cet os en plaiſantant leur vergue de beaupré; & véritablement il formoit un coup-d'œil ſi bizarre, qu'avant d'y être accoutumés il nous fut très-difficile de ne pas en rire. Outre ce bijou, ils ont des colliers faits de coquillages, taillés & attachés enſemble très-proprement ; des bracelets de petites cordes qui forment deux ou trois tours ſur la partie ſupérieure du bras, & autour des reins un cordon de cheveux treſſés. Quelques-uns d'eux portoient en outre des eſpèces de hauſſecols, faits de coquillages, ſuſpendus le long du col & traverſant la poitrine. Quoique ces peuples n'aient pas d'habillemens, leur corps, outre l'ordure & la boue, ont encore une autre enduit: car ils le peignent de blanc & de rouge. Ils mettent ordinairement le rouge en larges taches ſur les épaules & ſur la poitrine; & le blanc en rayes, quelques-unes étroites & d'autres larges ; les étroites ſont placées ſur les bras, les cuiſſes & les jambes, & les larges ſur le reſte du corps; ce deſſein ne manque pas abſolument de goût. Ils appliquent auſſi des petites taches de blanc ſur le viſage & ils en forment un cercle autour de chaque œil. Le rouge ſembloit être de l'ocre, mais nous

Ann. 1770. Août.

ANN. 1770. Août.

n'avons pas pu découvrir de quoi étoit composé leur blanc ; il étoit en petits grains fermes, savonneux au toucher, & presqu'aussi pesant que du blanc de plomb : c'étoit peut-être une espèce de *steatites* ; mais, à notre grand regret, nous n'avons pas pu nous en procurer un morceau pour l'examiner. Ils ont les oreilles percées, mais nous n'y vîmes point de pendans. Ils attachoient un si grand prix à tous leurs ornemens, qu'ils ne voulurent nous en céder aucun malgré tout ce que nous leur offrîmes, ce qui étoit d'autant plus extraordinaire que nos verroteries & nos rubans pouvoient également leur servir de parure, & qu'ils étoient d'une forme plus régulière & plus apparente. Ils n'ont point d'idée de trafic ni de commerce, & ils nous a été impossible de leur en inspirer aucune ; ils recevoient ce que nous leur donnions, mais ils n'ont jamais paru entendre nos signes quand nous leur demandions quelque chose en retour. La même indifférence qui les empêchoit d'acheter ce que nous avions, les empêchoit aussi de nous voler ; s'ils avoient desiré d'avantage, ils auroient été moins honnêtes ; car quand nous refusâmes de leur céder une tortue, ils devinrent furieux & ils entreprirent de s'en emparer par force. Ce fut le seul objet auquel ils mirent de la va-

leur; le reste de nos meubles, effets ou marchandises, n'en avoit point pour eux; j'ai déjà observé plus haut que nous avions trouvé les présens que nous leur avions faits, abandonnés négligemment dans les bois, comme les joujous des enfans qui ne leur plaisent que pendant qu'ils sont nouveaux. Nous n'avons apperçu sur leur corps aucune trace de maladies ou de plaies, mais seulement de grandes cicatrices à lignes irrégulières, qui sembloient être les suites des blessures qu'ils s'étoient faites eux-mêmes avec un instrument obtus; nous comprîmes, par leurs signes, que c'étoient des monumens de la douleur qu'ils avoient ressentie à la mort de quelques-uns de leurs parens ou amis.

ANN. 1770. Août.

ILS ne paroissent pas avoir d'habitations fixes, car, dans tout le pays, nous n'avons rien vu qui ressemblât à une ville ou à un village. Leurs maisons, si toute fois on peut leur donner ce nom, semblent être faites avec moins d'art & d'industrie qu'aucune de celles que nous avons vues, si l'on en excepte les misérables trous de la *Terre de Feu*, & même elles leur sont inférieures à certains égards. Celles de la baie sont les meilleures; elles n'ont que la hauteur qu'il faut pour qu'un homme puisse se tenir debout; mais elles ne sont pas assez larges pour qu'il puisse s'y étendre de sa longueur

ANN. 1770. Août.

dans aucun ſens. Elles ſont conſtruites en forme de four, avec des baguettes flexibles, à-peu-près auſſi groſſes que le pouce; ils enfoncent les deux extrémités de ces baguettes dans la terre, & ils les recouvrent enſuite avec des feuilles de palmier & de grands morceaux d'écorce. La porte n'eſt qu'une grande ouverture pratiquée au bout oppoſé à celui où l'on fait du feu, ainſi que nous le reconnûmes par les cendres. Ils ſe couchent ſous ces hangards en ſe repliant le corps en rond, de manière que les talons de l'un touchent à la tête de l'autre; dans cette poſition forcée, une des huttes contient trois ou quatre perſonnes. En avançant au Nord, le climat devient plus chaud, & nous trouvâmes que les cabanes étoient encore plus minces: elles ſont faites comme les autres avec des branches d'arbre & couvertes d'écorce; mais aucune n'a plus de quatre pieds de profondeur & un des côtés en eſt entièrement ouvert. Le côté fermé eſt toujours oppoſé à la direction du vent qui ſouffle communément, & vis-à-vis du côté ouvert ils font leur feu, probablement pour ſe défendre plutôt des moſquites que du froid. Il eſt probable qu'ils ne paſſent ſous ces trous que la tête & la moitié de leur corps & qu'ils étendent leurs pieds vers le feu. Une horde errante conſtruit au beſoin ces huttes dans les

endroits qui lui fourniſſent de la ſubſiſtance pour un tems ; & elle les abandonne lorſqu'elle quitte ce canton qui ne peut plus lui donner d'alimens. Dans les lieux où ils ne paſſent qu'une nuit ou deux, ils ſe couchent ſans autre abri que les buiſſons ou l'herbe qui a près de deux pieds de hauteur. Nous remarquâmes cependant que quoique les huttes à coucher fuſſent toujours tournées ſur la *Nouvelle-Hollande*, du côté oppoſé au vent dominant, celles de iſles étoient en face du vent, ce qui ſemble prouver qu'il y règne une ſaiſon douce pendant laquelle la mer eſt calme, & que le même tems qui leur permet de viſiter les iſles adoucit l'air froid pendant la nuit.

ANN. 1770. Août.

LE ſeul meuble que nous ayons apperçu dans ces cabanes eſt une eſpèce de vaſe oblong, & qu'ils font tout ſimplement d'écorce ; en liant les deux extrémités de l'écorce avec une baguette d'oſier qui, n'étant pas coupée, ſert d'anſe. Nous imaginâmes que ces vaſes étoient des baquets dans leſquels ils vont puiſer de l'eau à la ſource, qu'on peut ſuppoſer être quelquefois à une diſtance conſidérable. Ils ont cependant un ſac à mailles d'une médiocre grandeur ; pour le travailler ils ſuivent à peu-près la même méthode qu'emploient nos femmes en faiſant du filet. L'homme porte ce ſac

Ann. 1770. Août.

attaché ſur ſon dos avec un petit cordon qui paſſe ſur ſa tête; en général, il renferme un morceau ou deux de réſine ou autre matière dont ils ſe peignent, quelques hameçons & des lignes; une ou deux des coquilles dont ils forment leurs hameçons quelques pointes de dards & leurs ornemens ordinaires, ce qui comprend tous les tréſors de l'homme le plus riche qui ſoit parmi eux.

Leurs hameçons ſont faits avec beaucoup d'art, & il y en a quelques-uns d'une petiteſſe extrême. Pour harponner la tortue ils ont un petit bâton bien pointu & barbelé, & d'environ un pied de long, qu'ils font entrer par le côté opposé à la pointe dans une entaille faite au bout d'un bâton léger qui eſt à peu-près de la groſſeur du poignet, & qui a ſept ou huit pieds de longueur : ils attachent au bâton l'extrémité d'une corde, & ils lient l'autre au bout du bâton pointu. En frappant la tortue, le bâton pointu s'enfonce dans l'entaille, mais lorſqu'il eſt entré dans le corps de l'animal, & qu'il y eſt retenu par les barbes, ils en détachent le grand bâton qui, en flottant ſur l'eau, ſert de trace pour retrouver la victime; il leur ſert auſſi à la tirer, juſqu'à ce qu'ils puiſſent la prendre dans leurs pirogues & la conduire à terre. J'ai dit ailleurs que nous avions trouvé un de ces

bâtons pointus dans le corps d'une tortue dont les blessures s'étoient guéries. Leurs lignes sont de différente épaisseur, depuis la grosseur d'une corde d'un demi-pouce, jusqu'à celle d'un crin; elles sont composées d'une substance végétale, mais nous n'avons pas eu occasion d'apprendre quelle est en particulier celle qu'ils emploient à cet usage.

ANN. 1770. Août.

LES habitans de la *Nouvelle-Hollande* se nourrissent principalement de poisson; mais ils viennent quelquefois à bout de tuer des kanguroos & même des oiseaux de différente espèce; quoiqu'ils soient si sauvages qu'ils nous étoit très-difficile d'en approcher à une portée de fusil. L'igname est le seul végétal qu'on puisse regarder comme un de leurs alimens; il est cependant hors de doute qu'ils mangent plusieurs des fruits que nous avons décrits au nombre des productions du pays, & nous en avons apperçu des restes autour des endroits où ils avoient allumé leurs feux.

ILS ne paroissent pas manger crue aucune nourriture animale; mais, comme ils n'ont point de vase pour les faire bouillir dans l'eau, ils la grillent sur les charbons ou ils la font cuire dans un trou avec des pierres chaudes, de la même manière que les Insulaires des mers du Sud.

Ann. 1770. Août.

Nous ne ſavons pas s'ils connoiſſent quelque plante narcotique du genre du tabac; mais nous avons remarqué que pluſieurs d'entr'eux tenoient continuellement dans leur bouche de certaines feuilles, ainſi que quelques Européens mâchent du tabac & les Aſiatiques du bétel. Nous n'avons jamais vu la plante qui les porte que lorſque nous les priions de la tirer de leur bouche; c'eſt peut-être une eſpèce de bétel, mais quelle qu'elle ſoit, elle ne produiſoit aucun mauvais effet ſur les dents ni ſur les lèvres.

Comme ils n'ont point de filet, ils n'attrappent le poiſſon qu'en le harponnant ou avec une ligne & un hameçon; il faut en excepter ſeulement ceux qu'ils prennent dans les creux des rochers & des bancs de ſable qui ſont ſecs à la marée baſſe.

Nous n'avons pas eu occaſion de connoître leur manière de chaſſer; mais, d'après les entailles qu'ils avoient faites par-tout ſur les grands arbres pour y grimper, nous conjecturâmes qu'ils prenoient leur poſte au ſommet; & que de-là ils guettoient les animaux qui paſſoient par haſard près d'eux pour les atteindre avec leurs lances: il eſt poſſible auſſi que, dans cette ſituation, ils attrappent les oiſeaux qui vont s'y jucher.

J'ai obſervé que, lorſqu'ils quittoient nos

tentes sur les bords de la rivière *Endéavour*, nous pouvions suivre leurs traces au moyen des feux qu'ils allumoient dans leur chemin. Nous imaginâmes que ces feux leur servoient de quelque manière à prendre le *kanguroo*; nous avons remarqué que ces animaux craignent tellement le feu, que nos chiens ne pouvoient les faire passer près des endroits où il y en avoit eu récemment, quoiqu'il fût éteint.

LES habitans de la *Nouvelle-Hollande* produisent du feu avec beaucoup de facilité, & ils le répandent d'une manière surprenante. Afin de l'allumer ils prennent deux morceaux de bois sec; l'un est un petit bâton d'environ huit ou neuf pouces de long, & l'autre morceau est plat. Ils rendent obtuse la pointe du petit bâton, & en le pressant sur l'autre, ils le tournent promptement dans leurs deux mains, comme nous tournons un moussoir de chocolat; ils élèvent souvent la main en haut en roulant le long du bâton, ensuite ils la redescendent en en-bas pour augmenter la pression autant qu'il est possible; & par cette méthode ils font du feu en moins de deux minutes, & la plus petite étincelle leur suffit pour la propager avec beaucoup de promptitude & de dextérité. Nous avons vu souvent un Indien courir le long de la côte, & ne

ANN. 1770. Août.

portant rien en apparence dans sa main ; s'arrêter pour un instant à cinquante ou cent verges de distance & laisser du feu derrière lui ; nous appercevions d'abord la fumée & ensuite la flamme qui se communiquoit tout de suite au bois & à l'herbe sèches qui se trouvoient dans les environs. Nous avons eu la curiosité d'examiner un de ces semeurs de feu ; nous vîmes qu'il mettoit une étincelle dans de l'herbe sèche ; après l'avoir agitée pendant quelque tems, l'étincelle jetta de la flamme ; il en mit ensuite une autre à un endroit différent dans de l'herbe qui s'enflamma de même, & ainsi dans toute sa route.

L'HISTOIRE du genre-humain présente peu de faits aussi extraordinaires que la découverte & l'application du feu. Presque tout le monde conviendra que le hasard apprit la manière de le produire par collision ou par frottement, mais ses premiers effets durent frapper naturellement de consternation & de terreur, des hommes pour qui cet élément étoit un objet nouveau ; il parut alors être un ennemi de la vie & de la nature, & détruire tous les êtres susceptibles de sensations ou de dissolution, & par conséquent il n'est pas aisé de concevoir ce qui put engager les premiers qui le virent recevoir du hasard une existence passagère à le reproduire à dessein. Il n'est pas possible

pas possible que des hommes qui ont vu du feu pour la première fois, s'en soient approchés avec autant de précaution que ceux qui en connoissent les effets ; c'est-à-dire, d'assez près pour en recevoir de la chaleur sans en être blessés. Il seroit naturel de penser que l'excessive douleur qu'éprouva le Sauvage curieux qui fut le premier brûlé par le feu, dut faire naître entre cet élément & l'espèce humaine une aversion éternelle, & que le même principe qui l'a porté à écraser un serpent, dut l'engager à détruire le feu & à se bien garder de le reproduire quand les moyens en furent connus. D'après ces circonstances, il est très-difficile d'expliquer comment les hommes se familiarisèrent avec cet élément au point de le rendre utile, & comment on s'en servit la première fois pour cuire les alimens, puisqu'on avoit contracté l'habitude de manger crues les nourritures animales & végétales, avant qu'il y eût du feu pour les apprêter. Ceux qui ont pesé la force de l'habitude croiront d'abord que des hommes accoutumés à prendre des alimens cruds, durent trouver aussi désagréables ceux qui étoient cuits, que le seroient des plantes ou des viandes crues pour des personnes qui auroient toujours mangé cuites les unes & les autres. Il est remarquable que les habitans de la *Terre*

Ann. 1774. Août.

de Feu produiſent le feu par colliſion, & que
Ann. 1770. Août. les habitans, plus heureux de la *Nouvelle-Hollande*, de la *Nouvelle-Zélande* & d'*Otahiti*, l'allument en frottant une ſubſtance combuſtible contre une autre. N'y a-t-il pas quelque raiſon de ſuppoſer que ces différentes opérations répondent à la manière ſuivant laquelle le haſard a fait connoître cet élément dans la Zone Torride & dans le Zone Glacée? Chez les habitans ſauvages d'un pays froid, il n'y a aucune opération de l'art ou aucun accident qui puiſſe faire croire, que le feu s'y produit auſſi aiſément par frottement que dans un climat chaud où tous les corps ſont chauds, ſecs & combuſtibles, & dans leſquels circule un feu caché que le plus léger mouvement ſuffit pour faire paroître au-dehors. On peut donc imaginer que, dans un pays froid, le feu a été produit par la colliſion accidentelle de deux ſubſtances métalliques, & que par cette raiſon les habitans de cette contrée ont employé le même expédient pour le reproduire. Dans un pays chaud, au contraire, où deux corps inflammables s'allument aiſément par le frottement, il eſt probable que le frottement de deux ſubſtances ſemblables fit connoître le feu pour la première fois, & que l'art adopta enſuite la même opération pour produire le même effet. Il eſt poſſible qu'au-

jourd'hui on fasse du feu par frottement dans la plupart des pays froids, & qu'on en allume par collision dans plusieurs pays chauds; mais peut-être que de nouvelles recherches montreront que l'un des deux climats tient cet usage de l'autre; & que, par rapport à la production primitive du feu dans les pays chauds & les pays froids, la distinction que nous venons d'établir est bien fondée. Il y a lieu de supposer que l'existence permanent des Volcans, dont on retrouve des restes ou des vestiges dans toutes les parties du monde, apprit aux hommes par degrés la nature & les effets du feu; cependant un Volcan n'a pu enseigner d'autre méthode de produire du feu que celle du contact; & les curieux qui voudront rechercher l'origine primitive de l'usage de cet élément parmi les hommes, auront encore un champ vaste à leurs spéculations.

CES peuples ont pour armes des javelines ou des lances: ces dernières sont de différentes espèces. Nous en avons vu sur la partie méridionale de la côte quelques-unes qui avoient quatre branches garnies d'un os pointu & qui étoient barbelées; les pointes sont aussi enduites d'une résine dure qui leur donne du poli & les fait entrer plus profondément dans le corps contre lequel on les pousse. Dans

Ann. 1770. Août.

la partie septentrionale, la lance n'a qu'une pointe; le fût de la lance est fait d'une espèce de canne & de la tige d'une plante qui ressemble un peu au jonc & qui est très-droite & très-légère. Elle a de huit à quatorze pieds de long; elle est composée de plusieurs parties ou pièces qui entrent les unes dans les autres & sont liées ensemble. On adapte à ce fût diverses pointes; quelques-unes sont d'un bois dur & pesant, & d'autres d'os de poissons. Nous en avons remarqué plusieurs qui avoient pour pointe l'aiguillon d'une pastenade, le plus grand qu'on avoit pu trouver, & qui étoit barbelée de beaucoup d'autres plus petits attachés dans une direction contraire. Les pointes de bois sont aussi armées quelquefois de morceaux aigus de coquilles brisées; ils les enfoncent dans le bois & en recouvrent la fente avec de la résine. Les lances ainsi barbelées sont des armes terribles, car, lorsqu'elles sont une fois entrées dans le corps, on ne peut pas les en retirer sans déchirer la chair, ou sans laisser dans la blessure des échardes pointues de l'os ou de la coquille qui formoient les barbes. Ils lancent ces armes avec beaucoup de force & de dextérité; la main seule suffit pour cette opération, s'ils ne veulent qu'atteindre à peu de distance, par exemple, à dix ou vingt verges; mais si leur but est éloigné

de quarante ou cinquante, ils se servent d'un instrument que nous appellâmes *bâton à jetter.* C'est un morceau de bois dur & rougeâtre, uni & très-bien poli, d'environ deux pouces de large, d'un demi-pouce d'épaisseur & de trois pieds de long ayant un petit bouton ou crochet à une extrémité, & à l'autre une pièce qui le traverse à angles droits. Le bouton entre dans une petite hoche ou trou qui est fait pour cela dans la tige de la lance près de la pointe, mais de laquelle il s'échappe aisément lorsqu'on pousse l'arme en avant. Quand la lance est placée sur cette machine & assurée dans sa position par le bouton, la personne qui doit la jetter la tient sur son épaule, & après l'avoir agitée il pousse en avant le bâton à jetter & le lance de toute sa force, mais le bâton étant arrêté par la pièce de traverse qui vient frapper & s'arrête contre l'épaule, la lance fend l'air avec une rapidité incroyable & avec tant de justesse, que ces Indiens sont plus sûrs d'atteindre leur but à cinquante verges de distance, que nous en tirant à balle seule. Ces lances sont les seules armes offensives que nous ayons vues à terre. Lorsque nous étions près de quitter la côte, nous crûmes appercevoir avec nos lunettes un homme portant un arc & des flèches, mais il est possible que nous nous

ANN. 1770. Août.

ANN. 1770. Août.

ſoyons trompés. Nous avons trouvé cependant, dans la *Baie de Botanique*, un bouclier ou targe de forme oblongue, d'environ trois pieds de long & de dix-huit pouces de large, & qui étoit fait d'écorces d'arbres. Un des hommes qui s'oppoſa à notre débarquement le prit dans une hutte, & lorſqu'il s'enfuit, il le laiſſa derrière lui. En le ramaſſant nous reconnûmes qu'il avoit été tranſpercé près du centre par une lance pointue. L'uſage de ces boucliers eſt ſûrement très-fréquent parmi ces peuples ; car, quoique nous ne leur en ayons jamais vu d'autres que celui-là, nous avons ſouvent rencontré des arbres d'où ils ſembloient manifeſtement avoir été pris, & ces marques ſe diſtinguoient aiſément de celles qu'ils avoient faites en enlevant l'écorce pour les eſpèces de ſeaux dont nous avons parlé. Quelquefois auſſi nous trouvâmes des formes de boucliers découpées ſur l'écorce qui n'étoit pas encore enlevée ; cette écorce étoit un peu élevée ſur les bords, à l'endroit de l'entaillure ; de ſorte que ces peuples ſemblent avoir découvert que l'écorce d'un arbre devient plus épaiſſe & plus forte quand on la laiſſe ſur le tronc après l'avoir découpée en rond.

Les pirogues de la *Nouvelle-Hollande* ſont auſſi groſſières & auſſi mal faites que les cabanes. Celles de la partie méridionale de la

côte ne sont qu'un morceau d'écorce d'environ douze pieds de long, dont les extrémités sont liées ensemble, tandis que de petits cerceaux de bois tiennent les parties du milieu séparées. Nous avons vu une fois trois personnes sur un bâtiment de cette espèce. Dans une eau basse, ils les poussent en avant avec une perche; dans une eau profonde, ils les font marcher avec des rames d'environ dix-huit pouces de long, & le conducteur du bateau en tient une à chaque main. Quelque grossiers que soient ces canots, ils ont plusieurs commodités; ils tirent peu d'eau & sont très-légers, de sorte qu'ils les mènent sur des bancs de vase pour y pêcher des poissons à coquille. Cet usage est le plus important auquel on les puisse employer, & ils sont peut-être meilleurs pour cela que des bateaux de toute autre construction. Nous remarquâmes qu'au milieu de ces pirogues, il y avoit un monceau d'algues marines sur lesquelles étoit un petit feu, probablement afin de griller le poisson & de le manger au moment où ils l'attrapoient.

ANN. 1770. Août.

LES pirogues, que nous vîmes en avançant plus loin au Nord, n'étoient pas faites d'écorce, mais d'un tronc d'arbre creusé peut-être par le feu. Elles avoient environ quatorze pieds de long, & comme elles étoient

ANN. 1779. Août.

très-étroites, elles avoient un balancier afin de les empêcher de chavirer. Ils font marcher celles-ci avec des pagayes qui sont si grandes qu'il faut employer les deux mains pour en manier une. L'intérieur de la pirogue ne paroît pas avoir été travaillé à l'aide d'un instrument, mais à chaque extrémité le bois est plus long sur le platbord qu'au fond, de sorte qu'un morceau ressemblant au bout d'une planche, s'avance en saillie au-delà de la partie creuse. Les côtés sont assez épais, mais nous n'avons pas eu occasion de connoître comment ils abattent & taillent ensuite leur arbre. Nous n'avons découvert parmi eux d'autres instrumens qu'une hache de pierre fort mal faite, quelques petits morceaux de la même matière faits en forme de coins, un maillet de bois & des coquillages ou des fragmens de corail. Pour polir leurs bâtons à jetter & les pointes de leurs lances, ils se servent des feuilles d'une espèce de figuier qui mordent sur le bois presque aussi fortement que la prêle de nos menuisiers. Ce doit être un travail bien long que de construire avec de pareils instrumens, même une de leurs pirogues telles que je viens de les décrire. Cette opération paroîtra absolument, impraticable à ceux qui sont accoutumés à l'usage des métaux; mais le courage persévérant surmonte presque toutes les dif-

ficultés; & l'homme qui fera tout ce qu'il peut faire, produira certainement des effets qui surpasseront de beaucoup la borne qu'on assignoit à ses forces. ANN. 1770. Août.

LES pirogues ne portent jamais plus de quatre hommes. Si un plus grand nombre ont besoin quelquefois de traverser la rivière, l'un de ceux qui sont venus les premiers, est obligé de retourner chercher les autres. Cette circonstance nous fit conjecturer que le bateau que nous vîmes, pendant que nous étions sur la rivière *Endéavour*, étoit le seul du voisinage. Nous avons quelques raisons de croire qu'ils se servent aussi de pirogues d'écorce dans les endroits où ils en construisent de bois; car nous trouvâmes sur une des isles sur lesquelles les Naturels du pays avoient pêché de la tortue, une petite rame qui avoit appartenue à une pirogue d'écorce & qui auroit été inutile à bord de toute autre.

IL n'est peut-être pas aisé de deviner par quels moyens les habitans de la *Nouvelle-Hollande* sont réduits à la quantité d'hommes qui subsistent dans ce pays. C'est aux Navigateurs qui nous suivront à déterminer si, comme les Insulaires de la *Nouvelle-Zélande*, ils se détruisent les uns les autres dans les combats qu'ils se livrent pour leur subsistance, ou si une famine accidentelle a diminué la popula-

ANN. 1770. Août.

tion, ou enfin s'il y a quelqu'autre cause qui empêche l'accroissement de l'espèce humaine. Il est évident par leurs armes qu'ils ont entr'eux des guerres; en supposant qu'ils ne se servent de leurs lances que pour harponner le poisson, ils ne peuvent employer le bouclier à d'autre usage que pour se défendre contre les hommes; cependant nous n'y avons découvert d'autre marque d'hostilité que le bouclier percé par une javeline dont je viens de parler, & nous n'avons apperçu aucun Indien qui parût avoir été blessé par un ennemi. Nous ne pouvons pas décider s'ils sont courageux ou lâches. L'intrépidité avec laquelle deux d'entr'eux s'efforcèrent de s'opposer à notre débarquement dans la *Baie de Botanique* pendant que nous avions deux bateaux armés, & même après qu'un d'entr'eux eût été blessé avec du petit plomb, nous donne lieu de conclure que non-seulement ils sont naturellement braves, mais encore familiarisés avec le danger des combats, & qu'ils sont par habitude aussi bien que par nature, un peuple guerrier & audacieux. Cependant leur fuite précipitée de tous les autres endroits dont nous approchâmes, sans que nous leur fissions aucune menace, & lors même qu'ils étoient au-delà de notre portée, sembleroit prouver que leur carac-

tère est d'une timidité & d'une pusillanimité extraordinaire, & que ceux-là seuls, qui se sont battus par occasion, ont subjugué cette disposition naturelle: J'ai seulement rapporté les faits; c'est au lecteur à juger par lui-même. ANN. 1770. Août.

D'APRÈS ce que j'ai dit de notre commerce avec eux, on ne peut pas supposer que nous ayons acquis une grande connoissance de leur langage. Cependant comme ce point est un grand objet de curiosité, sur-tout pour les savans, & fort important pour les recherches qu'ils font sur l'origine des différentes nations qui ont été découvertes, nous avons pris quelque peine pour nous procurer un petit vocabulaire de la langue de la *Nouvelle-Hollande*, qui pût en quelque manière répondre à ce dessein, & je vais expliquer comment nous sommes venus à bout d'en connoître quelques mots. Quand nous voulions savoir le nom d'une pierre, nous la prenions dans nos mains & nous leur faisions entendre par signes le mieux qu'il nous étoit possible, que nous desirions savoir comment ils l'appelloient. Nous écrivions sur-le-champ le mot qu'ils prononçoient dans cette occasion. Quoique cette méthode fût la meilleure de toutes celles que nous imaginâmes, elle pouvoit certainement nous induire dans beaucoup d'erreurs; car si un Indien avoit

Ann. 1770. Août.

ramaſſé une pierre & qu'il nous en eût demandé le nom, nous aurions pu lui répondre, *un caillou* ou *un ſilex*; de même lorſque nous leur demandions comment ils nommoient la pierre que nous leur montrions, ils prononçoient peut-être un mot qui déſignoit l'eſpèce & non le genre, ou qui au lieu de ſignifier ſimplement la pierre en général, exprimoit qu'elle étoit raboteuſe ou unie. Cependant afin d'éviter les erreurs de cette eſpèce autant qu'il dépendoit de nos ſoins, pluſieurs de nous en ont tiré ces mots à différens tems, & après les avoir marqués, nous avons comparé nos liſtes. Nous allons rapporter ceux qui ſe ſont trouvés les mêmes & avoir une ſignification uniforme, ainſi qu'un petit nombre d'autres qui ont acquis une égale autorité par la ſimplicité du ſujet & la facilité que nous avons eûe à exprimer notre queſtion d'une manière claire & préciſe.

FRANÇOIS.	NOUVELLE-HOLLANDE.
la tête,	wageegee.
les cheveux,	morye.
les yeux,	meul.
les oreilles,	melea.

FRANÇOIS.	NOUVELLE-HOLLANDE.
les lèvres,	yembe.
le nez,	bonjoo.
la langue,	unjar.
la barbe,	wallar.
le col,	doomboo.
les mammelles;	cayo.
les mains,	marigal
les cuisses,	coman.
le nombril,	toolpoor.
les genoux,	pongo.
le pied,	edamal.
le talon,	kniorror.
la plante du pied,	chumal.
la cheville du pied,	chongurn.
les ongles,	kulke.
le soleil,	gallan.
le feu,	meanang.
une pierre;	walba.
du sable,	yowall.
une corde;	gurga.
un homme;	bama.
une tortue mâle;	poinga.
une tortue femelle;	mameingo.
une pirogue,	marigan.
ramer,	pelenyo.

Ann. 1770. Août.

FRANÇOIS.	NOUVELLE-HOLLANDE.
s'asseoir,	takai.
unie,	mier carrar.
un chien,	cotta ou kota.
un loriot (espèce d'oiseau),	perpere ou pierpier.
du sang,	garmbe.
du bois,	yocou.
l'os qu'ils portent au nez,	tapool.
un sac,	charngala.
les bras,	aco, ou acol.
le pouce,	eboorbalga.
l'index, le doigt du milieu & le quatrième doigt,	egalbaiga.
le firmament,	kere ou kearre.
un père,	dunjo.
un fils,	jumurre.
une grande pétoncle (coquillage connu),	moingo.
cocos, ignames,	maracotu.

ANN. 1770. Août.

FRANÇOIS.	NOUVELLE-HOLLANDE.
expressions que nous croyons être des mots d'admiration, & que les Naturels du pays proféroient continuellement quand ils étoient avec nous.	chew.
	cherc.o
	yareaw.
	tut, tut, tut; tut.

JE vais finir ma description de la *Nouvelle-Hollande* en faisant quelques observations relatives aux courans & aux marées qu'on rencontre sur la côte. Depuis les 32d de latitude & un peu plus haut jusqu'au *Cap Sandy*, qui gît au 24d 46′ de latitude, nous avons trouvé constamment un courant qui avoit sa direction au Sud & qui faisoit dix ou quinze milles par jour. La différence étoit grande plus ou moins suivant notre éloignement de terre, car il couroit toujours avec plus de force sur la côte qu'au large. Je n'ai pas pu me convaincre si le flot venoit du Sud, de l'Est ou du Nord; je penche à croire qu'il venoit du S.

Ann. 1770. Août.

Est, mais la première fois que nous mîmes à l'ancre à la hauteur de la côte, au 24^d $30'$ de latitude à environ dix lieues au S. E. de la *Baie de l'Outarde*, je reconnus qu'il venoit du N. Ouest. Au contraire, trente lieues plus loin au N. O. sur le côté méridional de la *Baie de Keppel*, je trouvai qu'il venoit de l'Est, & sur la partie septentrionale de cette baie, il venoit du Nord, mais avec un mouvement beaucoup plus lent que quand il partoit de l'Est. Sur le côté oriental de la *Baie des Golfes* (*Bay of Inlets*), il portoit fortement à l'Ouest jusqu'à l'ouverture du *Canal Large* (*Broad Sound*); au côté septentrional de ce canal, il venoit très-lentement du N. O., & quand nous mouillâmes devant la *Baie de Repulse*, il partoit du Nord. Pour expliquer toutes ces différences de direction, il suffit d'admettre que le flot vient de l'E. ou du S. Est. Chacun sait qu'où il y a des golfes profonds & de grandes anses s'enfonçant dans des terres basses, qui montent du lit de la mer & qui ne sont pas formées par des rivières d'eau douce, le flot y est toujours considérable & sa direction déterminée par la position & le gisement de la côte qui fait l'entrée de ce golfe, quelque soit sa route en mer. Enfin, où les marées sont foibles, ce qui arrive ordinairement sur cette côte, un grand golfe attire, si je puis ainsi parler,

parler, le flot dans un espace de plusieurs lieues. ANN. 1770. Août.

UN coup-d'œil sur la carte éclaircira ce que je viens dire. Au Nord du *Passage de la Pentecôte* il n'y a point de grand golfe, & par conséquent le flot porte au N. ou N. O. suivant la direction de la côte, & le jusant au S. ou au S. Est : telle est du moins leur route à peu de distance de terre, car très-près de la côte l'influence des petits golfes fera varier cette direction. J'ai observé aussi que nous n'avions, toutes les vingt-quatre heures, qu'une marée haute qui arrivoit pendant la nuit. La différence entre l'élévation perpendiculaire du flot pendant le jour & pendant la nuit, dans les marées hautes, n'est pas de moins de trois pieds, & où les marées sont peu considérables comme ici, cette proportion est très-forte relativement à toute la différence qui se trouve entre la haute & la basse marée. Nous ne découvrîmes cette irrégularité, qui est très-remarquable, que lorsque nous eûmes échoué ; peut-être qu'elle est encore plus grande plus loin au Nord. Quand nous tombâmes une seconde fois dans le récif, nous trouvâmes que les marées étoient plus considérables que celles que nous avions observées auparavant, si l'on en excepte celles de la *Baie des Golfes* ; ce qui pouvoit provenir de

ANN. 1770. Août.

ce que l'eau étoit plus renfermée entre les bancs de sable. Le flot porte aussi au N. O. ici, & il continue dans la même direction, jusqu'à l'extrémité de la *Nouvelle-Galles*, d'où il prend son cours à l'O. & au S. O. dans la mer de l'Inde.



CHAPITRE VII.

Passage de la Nouvelle - Galles méridionale *à la* Nouvelle - Guinée. *Description de ce qui nous arriva en débarquant sur ce dernier Pays.*

EN QUITTANT l'*Isle Booby*, l'après-midi du 23 Août, nous gouvernâmes à l'O. N. O. avec de petites fraîcheurs du S. S. O., jusqu'à cinq heures du soir que nous fûmes calme; & le flot de la marée portant bientôt après au N. Est, nous mîmes à l'ancre par 8 brasses fond de sable vaseux. L'*Isles Booby* nous restoit au S. 50^d E. à cinq milles, & les *Isles du Prince de Galles* s'étendoient du N. E. ¼ N. au S. 55^d Est; il sembloit y avoir entre ces isles un passage ouvert & sûr, qui s'étendoit du N. 46^d E. à l'E. ¼ N. Est. ANN. 1770. Août.

LE 24, à cinq heures & demie du matin, comme nous étions occupés à lever l'ancre, le cable rompit à environ 8 ou 10 brasses de l'anneau. Le vaisseau commença alors à chasser; je laissai tomber sur-le-champ une autre ancre, ce qui le ramena au lieu du mouillage,

ANN. 1770. Août.

avant qu'il se fût éloigné de plus d'une encablure de la bouée. J'envoyai sur-le-champ les bateaux pour rattraper l'ancre, mais ils ne purent pas en venir à bout. A midi, notre latitude, par observation, étoit de 10ᵈ 30′ S.: comme j'étois résolu de ne pas abandonner l'ancre, tant qu'il y auroit possibilité de la reprendre, je dépêchai les bateaux une seconde fois, après dîner, pour découvrir où elle étoit. Cette tentative ayant réussi, nous mîmes une hansière à l'ancre, & au moyen de cette hansière nous l'attachâmes au vaisseau: nous travaillâmes ensuite à la lever; mais à l'instant, où nous allions y parvenir, la hansière s'échappa, & il fallut recommencer la besogne; il étoit nuit alors, & nous fûmes obligés de suspendre nos opérations jusqu'au lendemain.

Le 25, dès qu'il fut jour, nous nous mîmes à l'ouvrage, & enfin nous suspendîmes l'ancre au bossoir. A huit heures, nous levâmes l'autre ancre; nous appareillâmes & nous portâmes au N.O. avec une brise de l'E.N.Est. A midi, notre latitude, par observation, étoit de 10ᵈ 18′ Sud, & notre longitude de 219ᵈ 39′ Ouest. Nous n'appercevions point alors de terre, mais à environ deux milles au Sud, il y avoit un grand banc de sable, sur lequel la mer brisoit avec beaucoup de violence, & dont je crois qu'une partie est à

ſec à la marée baſſe. Il s'étend au N. Oueſt & au S. Eſt, & il a environ cinq lieues de tour. Depuis que nous eûmes levé l'ancre juſqu'à ce tems, nous eûmes 9 braſſes d'eau, mais bientôt la ſonde n'en rapporta plus que ſept. A une heure & demie, nous avions couru onze milles depuis le midi de la veille, & le bateau, qui étoit en avant, nous ſignala un bas-fond. Sur-le-champ nous laiſsâmes tomber une ancre, & nous mouillâmes à la voile, car le bateau étoit peu éloigné de nous. En examinant la mer autour de nous, nous vîmes preſque de tout côté un bas-fond ſur lequel le vent & la marée portoient en même-tems. Le vaiſſeau étoit ſur un fond de 6 braſſes; mais, en ſondant dans les environs, nous en trouvâmes à peine deux à une demi-encablure. Ce banc s'étendoit de l'E. au N. & à l'Oueſt juſqu'au S. Oueſt; de ſorte que, pour ſortir de cet endroit, nous n'avions d'autre chemin que celui par où nous étions venus. Nous courions un nouveau péril, car nous touchions au moment de la haute marée, & la mer moutonnoit un peu, ce qui auroit bientôt endommagé notre bâtiment s'il avoit touché, & s'il s'étoit écarté d'une demi-encablure à droite ou à gauche, il auroit infailliblement échoué, avant qu'on fît ſignal qu'il y avoit un bas-fonds qui, comme ceux-ci,

ANN. 1770. Août.

gisent à une brasse ou deux au-dessous de l'eau, sont les plus dangereux, car on ne les découvre que lorsque le vaisseau est précisément dessus, & alors même l'eau paroît brune, comme si elle réfléchissoit un brouillard sombre. Le flot de la marée commença entre trois & quatre heures; j'envoyai le Maître sonder au S. & au S. Est : sur ces entrefaites, comme le vaisseau évitoit, je levai l'ancre & je portai d'abord au Sud à petites voiles, & tournant ensuite à l'Ouest, j'échappai encore au danger : au coucher du soleil, nous mîmes à l'ancre par 10 brasses, fond de sable, ayant un vent frais de l'E. S. Est.

Le 26, à six heures du matin, nous appareillâmes & nous portâmes à l'Ouest après avoir, comme à l'ordinaire, envoyé un bateau en avant pour sonder. J'avois envie de gouverner au N. O. jusqu'à ce que je découvrisse la côte méridionale de la *Nouvelle-Guinée*, où je projetois de toucher s'il étoit possible; mais la rencontre de ces bas-fonds me fit changer de route dans l'espérance de trouver un canal plus sûr & une eau plus profonde. J'y réussis; car, à midi, l'eau avoit augmenté jusqu'à 17 brasses. Nous étions alors au 10d 10′ de latitude S. par observation, & au 220d 12′ de longitude Ouest; nous n'appercevions point de terre. Nous continuâmes de porter

à l'Oueſt juſqu'au coucher du ſoleil, la ſonde rapportant de 27 à 23 braſſes. Nous diminuâmes alors de voiles & nous ſerrâmes le vent pendant la nuit, quatre heures ſur une bordée & quatre heures ſur une autre. Le 27, à la pointe du jour, nous forçâmes de voiles en gouvernant O. N. O. juſqu'à huit heures, & enſuite N. O. A midi, notre latitude, par obſervation, étoit de 9d 56′ Sud; notre longitude de 221d O., & la variation de l'aiguille de 2d 30′ Eſt. Nous ſuivîmes notre route au N. O. juſqu'au coucher du ſoleil; nous diminuâmes alors de voiles une ſeconde fois, & nous ſerrâmes le vent au plus près au Nord; notre profondeur d'eau étoit de 21 braſſes. A huit heures, nous virâmes de bord, & nous portâmes au Sud juſqu'à midi que nous gouvernâmes au Nord à petites voiles juſqu'à la pointe du jour du 28. Les ſondes rapportoient de 25 à 17 braſſes; l'eau devenoit baſſe par degrés, à meſure que nous avancions au Nord. A ce tems, nous forçâmes de voiles & nous mîmes le cap au Nord afin de découvrir la terre de la *Nouvelle-Guinée*. Depuis que nous avions fait voile juſqu'à midi, l'eau avoit diminué inſenſiblement de 17 à 12 braſſes, fond de pierre & de coquilles. Nous étions au 8d 52 de latitude S. par obſervation, c'eſt-à-dire, dans

ANN. 1770. Août.

le même parallèle où les cartes placent les parties méridionales de la *Nouvelle-Guinée*; mais il n'y a que deux pointes qui soient si loin au Sud, &, suivant mon estime, nous en étions éloignés d'un degré à l'Ouest; c'est pour cela que je ne découvris pas la terre qui court plus au Nord. Nous trouvâmes la mer couverte en plusieurs endroits d'une écume brune assez semblable à celle que nos marins Anglois appellent communément *Spawn fray*. Je fus d'abord alarmé, craignant que nous ne fussions parmi des bas-fonds; mais, en sondant, nous reconnûmes que l'eau y étoit aussi profonde qu'ailleurs. MM. Banks & Solander examinèrent cette écume, sans pouvoir déterminer ce que c'étoit; elle étoit composée d'une quantité innombrable de petites particules qui n'avoient pas plus d'une demi-ligne de longueur, & dont chacune, vue au microscope, sembloit consister en trente ou quarante tubes. Chaque tube étoit partagé dans toute sa longueur en plusieurs cellules comme les tuyaux de la *conferva*; nos Naturalistes crurent qu'elles étoient du règne végétal, parce qu'en les brûlant elles ne produisoient point l'odeur propre aux substances animales. Le même phénomène avoit été observé sur les côtes du *Brésil* & de la *Nouvelle-Hollande*, mais nous ne l'avions jamais

remarqué à une distance considérable de la côte. Le soir, un petit oiseau voltigea autour du vaisseau; il se percha la nuit sur les agrêts où on le prit. C'étoit exactement le même oiseau que Dampierre a décrit & dont il a donné une figure grossière sous le nom de Noddie de la *Nouvelle-Hollande*. Voyez ses Voyages, vol. III, pag. 98, tab. des oiseaux, fig. 5. ANN. 1770. Août.

NOUS continuâmes à porter au Nord avec un vent frais de l'E. ¼ S. E. jusqu'à six heures du soir, ayant des sondes très-irrégulières & qui varioient tout d'un coup de 24 à 7 brasses. A quatre heures, nous avions découvert de la grande hune, la terre qui nous restoit au N. O. ¼ Nord; elle sembloit être très-basse & s'étendre de l'O. N. O. au N. N. E., à la distance de quatre ou cinq lieues. Nous serrâmes alors le vent au plus près jusqu'à sept heures; nous virâmes ensuite de bord & nous mîmes le cap au Sud jusqu'à minuit. A ce tems nous virâmes vent-arrière, & nous gouvernâmes au Nord jusqu'à quatre heures du matin du 29. Nous mîmes alors le cap du vaisseau au large jusqu'à la pointe du jour, que nous vîmes terre de nouveau; & nous portâmes N. N. O. en courant directement dessus avec un vent frais de l'E. ¼ S. Est. Nos sondes, pendant la nuit, furent très-irrégulières de 7 à 5 brasses; nous nous trou-

Ann. 1770. Août.

vions tout-à-coup dans une eau basse ou profonde, sans aucune proportion à notre distance plus ou moins grande de la terre. A six heures & demie du matin, une petite isle basse, située à environ une lieue de la grande terre, nous restoit au N. $\frac{1}{4}$ N. O., à 5 milles. Cette isle gît au 8^d 13′ de latitude S., & au 221^d 25′ de longitude O., & je trouve qu'elle est marquée dans les cartes sous les noms de *Barthélemi* & de *Whermeyssen*. Nous gouvernâmes alors ayant 5 à 9 brasses au N. O. $\frac{1}{4}$ O., O. N. O., O. $\frac{1}{4}$ N. O., O. $\frac{1}{4}$ S. O., & S. O. $\frac{1}{4}$ O. suivant la direction de la terre; & quoique, suivant mon estime, nous n'en fussions pas éloignés de plus de quatre lieues, cependant elle étoit si basse & si unie, que nous pouvions à peine l'appercevoir de dessus le tillac. Elle paroissoit cependant être bien couverte de bois, & entr'autres arbres, nous crûmes y distinguer le cocotier. Nous vîmes de la fumée en plusieurs endroits, ce qui nous fit connoître que cette partie du pays est habitée. A midi, nous étions à environ trois lieues de la terre; la partie la plus occidentale qui fût en vue, nous restoit au S. 79^d O. Notre latitude, par observation, étoit de 8^d 19′ S., & notre longitude de 221^d 44′ O. Nous avions au N. 74^d E. à 20 milles, l'isle de *Saint-Barthélemi*.

APRÈS avoir gouverné six milles au S. O. ¼ O., nous rencontrâmes un bas-fond à stribord ; j'envoyai l'esquif pour le sonder, & en même-tems je gouvernai au large jusqu'à quatre heures en serrant le vent. Quoique nous eussions parcouru six milles, l'eau n'étoit pas devenue plus profonde d'un pouce. Je portai ensuite au S. O. quatre milles plus loin; mais, trouvant toujours un bas-fond, je mis à la-cape & je rappellai les bateaux à bord. Quand ils furent de retour, nous étions à trois ou quatre lieues de la côte, & l'esquif ayant reconnu qu'il y avoit 3 brasses d'eau dans l'endroit où j'avois ordonné de sonder, je serrai ensuite le vent le cap au large, & je doublai le bas-fond à environ un demi-mille.

ENTRE une & deux heures, nous dépassâmes une baie ou golfe, devant laquelle gît une petite isle qui semble la mettre à l'abri des vents du Sud; mais je doute fort qu'il y ait assez d'eau pour un vaisseau. Je ne pouvois pas entreprendre de décider cette question, parce que le vent Sud-Est souffle directement dans la baie, & que nous n'avions encore aucune brise de terre.

NOUS portâmes au large jusqu'à minuit, que nous nous trouvâmes à environ onze lieues de terre; la profondeur de l'eau étoit

Ann. 1770. Août.

montée à 29 brasses. Nous virâmes alors de bord, & nous courûmes vers la terre jusqu'à cinq heures du matin du 30; à ce tems, la sonde rapportant six brasses & demie, nous revirâmes & nous mîmes le cap du vaisseau au large, jusqu'à la pointe du jour, que nous vîmes terre qui nous restoit au N. O. ¼ O. à environ quatre lieues. Nous gouvernâmes d'abord à l'O. S. O. & ensuite à l'O. ¼ S. O.; mais, comme nous avions 5 brasses & demie d'eau, nous tirâmes au large au S. O. jusqu'à ce que les sondes rapportassent 8 brasses, & alors nous courûmes à l'O. ¼ S. O., & à l'O. par 9 brasses vers la terre que nous appercevions de dessus le tillac: nous jugeâmes qu'elle étoit éloignée d'environ quatre lieues, & qu'elle étoit encore très-basse & couverte de bois. Nous appercevions toujours une grande quantité d'écume brune sur l'eau; & les marins ne croyant plus que c'étoit du frai, lui trouvèrent un nouveau nom, & l'appellèrent *Sea-Saw-Dust* (*Sciure de mer*). A midi, notre latitude, par observation, étoit de 8d 30′ S., notre longitude de 222d 34′ O., & l'*Isle Saint-Barthélemi* nous restoit au N. 69d E. à soixante-quatorze milles.

Comme les Hollandois semblent avoir examiné fort en détail toute cette côte, & qu'on

trouvera dans ma carte la route du vaiſſeau & nos différentes ſondes, il ſuffira de dire ici que, juſqu'au 3 Septembre, nous continuâmes notre direction au Nord avec une eau très-baſſe, ſur un banc de vaſe, & à une telle diſtance de la côte que nous pouvions à peine la découvrir du vaiſſeau. Pendant ce tems, nous fîmes pluſieurs tentatives inutiles, pour en approcher; & ayant perdu ſix jours d'un bon vent, & ſachant que la mouſſon S. E. étoit ſur le point de finir, nous commençâmes à craindre un plus long délai. Nous réſolûmes de conduire le vaiſſeau auſſi près de la côte qu'il ſeroit poſſible; & enſuite, pendant qu'il louvoyeroit, de débarquer avec la pinaſſe pour examiner les productions du pays & la diſpoſition des habitans. Dès le grand matin des deux derniers jours, nous eûmes une petite briſe qui ſouffloit de la côte, & qui étoit fortement imprégnée de l'odeur des arbres, buiſſons & herbages dont le terrein étoit couvert: cette odeur reſſembloit un peu à celle du benjoin. Le 3 Septembre, à la pointe du jour, nous vîmes la terre s'étendre du N. $\frac{1}{4}$ E., à environ quatre lieues de diſtance; & nous courûmes deſſus avec un vent frais de l'E. S. E., & de l'E. $\frac{1}{4}$ S. E. juſqu'à neuf heures; nous en étions alors éloignés de trois ou quatre milles, ayant

ANN. 1770. Septembre.

ANN. 1770. Septembre.

trois brasses d'eau, & nous mîmes à la cape. Nous lançâmes la pinasse en mer, & je m'embarquai avec onze personnes bien armées, parmi lesquelles étoient le Docteur Solander, M. Banks & ses domestiques. Nous ramâmes directement vers la côte, mais l'eau étoit si basse que nous ne pûmes pas en approcher à plus de cent verges; nous traversâmes le reste du chemin à gué, après avoir laissé deux des matelots pour prendre soin du bateau: jusqu'ici nous n'avions découvert aucuns signes d'habitans dans cet endroit; mais, dès que nous fûmes à terre, nous apperçûmes sur le sable des pas d'hommes très-récens, puisqu'ils étoient au-dessous de la marque de la marée haute; nous en conclûmes que les Indiens n'étoient pas éloignés; mais, comme il y a un bois épais à cent verges du rivage, nous crûmes qu'il étoit nécessaire de marcher avec précaution, de peur de tomber dans une embuscade & de ne pouvoir plus retourner au bateau. Nous avançâmes le long du bois à environ deux cens verges de l'endroit où nous avions débarqué; nous parvînmes à un petit bois de cocotiers sur les bords d'un ruisseau d'une eau saumâtre. Les arbres étoient petits; mais ils portoient beaucoup de fruit, & près de-là il y avoit un hangar ou cabane qui avoit été couverte de feuilles, alors tombées pour

la plupart. Nous trouvâmes aux environs de la cabane un grand nombre de coques de fruits, dont quelques-unes sembloient avoir été détachées récemment des arbres. Nous regardâmes les fruits avec avidité ; mais, jugeant qu'il n'étoit pas sûr de monter sur les arbres, nous fûmes obligés de quitter cet endroit, sans goûter une seule noix de coco. A peu de distance de-là, nous rencontrâmes des planes & un arbre à pain, sur lesquels nous ne vîmes point de fruits. Après avoir avancé à un quart de mille du bateau, trois Indiens sortirent du bois en poussant un cri horrible à environ cent verges ; ils coururent vers nous, & celui qui s'approcha le plus ; lança de sa main quelque chose qui fut porté sur un de ses côtés, & qui brûloit comme de la poudre à canon ; mais nous n'entendîmes point de bruit. Les deux autres décochèrent à l'instant leurs javelines contre nous : comme nous n'avions point de tems à perdre, nous tirâmes nos fusils qui étoient chargés à petit plomb : il est probable que les coups ne les atteignirent point, car, quoiqu'ils s'arrêtassent un moment, ils ne firent pas retraite ; ils nous lancèrent au contraire un troisième dard. Nous crûmes que nous exposerions la vie d'un plus petit nombre d'hommes, en les empêchant d'approcher davantage, qu'en les laif-

ANN. 1770. Septembre.

ſant avancer, ce qui nous auroit forcés de nous défendre nous-mêmes contre leur attaque; c'eſt pour cela que nous chargeâmes nos armes à feu à balle, & que nous tirâmes une ſeconde fois. Il eſt vraiſemblable que quelques-uns d'eux furent bleſſés par cette décharge, cependant nous eûmes la ſatisfaction de voir qu'ils s'enfuyoient tous avec beaucoup d'agilité. Comme je n'étois pas diſpoſé à envahir par force ce pays, pour ſatisfaire notre curioſité & nos deſirs, & que je vis qu'il étoit impoſſible de débarquer amicalement, je profitai des momens où la deſtruction des Indiens n'étoit plus néceſſaire à notre propre défenſe, nous retournâmes promptement vers notre bateau. En avançant le long de la côte, nous remarquâmes que les deux matelots, qui étoient à bord, faiſoient ſigne qu'un plus grand nombre d'Inſulaires s'approchoient, &, avant d'entrer dans l'eau, nous en découvrîmes pluſieurs qui venoient autour d'une pointe, à la diſtance d'environ cinq cens verges. Suivant toute apparence, ils avoient rencontré les trois qui nous attaquèrent d'abord; car, dès qu'ils nous apperçurent, ils firent halte & ſembloient attendre l'arrivée de leur grand corps. Enfin, nous entrâmes dans l'eau & nous la paſsâmes à gué juſqu'au bateau; ils

reſtèrent

ils restèrent à leur poste sans tenter d'interrompre notre marche. Dès que nous fûmes à bord, nous ramâmes vis-à-vis d'eux, & ils paroissoient alors être au nombre de soixante ou cent. Nous les examinâmes à loisir; leur figure ressemble beaucoup à celle des habitans de la *Nouvelle-Hollande*; ils sont à-peu-près de la même taille, & ils ont les cheveux courts comme eux : ils vont entièrement nuds, mais il nous parut que la couleur de leur peau n'étoit pas si brune; peut-être cette différence venoit-elle uniquement de ce qu'ils n'avoient pas le corps si sale. Pendant tout ce tems, ils nous défioient par leurs cris, & ils lâchoient leurs feux par intervalles, quatre ou cinq à-la-fois. Nous ne pouvons pas imaginer ce que c'est que ces feux, ni quel étoit leur but en les jettant; ils avoient dans leurs mains un bâton court, peut-être une canne creuse qu'ils agitoient de côté & d'autre, & à l'instant nous voyions du feu & de la fumée, exactement comme il en part d'un coup de fusil, & qui ne duroient pas plus long-tems. On observa du vaisseau ce phénomène surprenant, & l'illusion y fut si grande que les gens à bord crurent que les Indiens avoient des armes à feu; & nous n'aurions pas douté nous-mêmes qu'ils ne tirassent sur nous des coups de fusil, si

ANN. 1770. Septembre.

ANN. 1770. Septembre.

notre bateau n'avoit pas été assez près pour entendre dans ce cas le bruit de l'explosion. Après que nous les eûmes considérés pendant quelque tems avec beaucoup d'attention, sans nous embarrasser de leurs feux & de leurs cris, nous déchargeâmes quelques coups de fusil sur leurs têtes. Dès qu'ils entendirent les balles siffler parmi les arbres, ils s'en allèrent tranquillement, & nous retournâmes au vaisseau. En examinant les armes qu'ils avoient décochées contre nous, nous trouvâmes que c'étoit de petites javelines d'environ quatre pieds de long, très-mal faites, d'une lame de bambou rouge & garnies d'une pointe de bois dur où il y avoit plusieurs barbes. Ils les lançoient avec beaucoup de force, car, quoique nous fussions à soixante verges de distance, elles portoient au-delà de nous. Nous n'avons pas pu connoître exactement le moyen dont ils se servent, peut-être emploient-ils un arc; mais quand nous les examinâmes du bateau, nous ne leur vîmes point d'arcs & nous croyons qu'ils décochent ces javelines avec un bâton à-peu-près comme les habitans de la *Nouvelle-Hollande*.

CET endroit gît au 6d 15′ de latitude Sud, à environ soixante-cinq lieues au N. E. du port *Saint-Augustin* ou *cap Walche*, & il est près de ce qu'on appelle dans les cartes *C. de la*

Colta dè S. Bonaventura. La terre, ainsi que sur toutes les autres parties de la côte, est très-basse, & couverte d'une abondance de bois & d'herbes qui passe l'imagination. Nous vîmes le cocotier, l'arbre à pain & le plane très-florissans, quoique les noix de cocos fussent vertes & que le fruit à pain ne fût pas encore mûr : nous y trouvâmes d'ailleurs beaucoup d'arbres, de plantes & de buissons qui sont communs aux isles de la mer du Sud, à la *Nouvelle-Zélande* & à la *Nouvele-Hollande*.

ANN. 1770. Septembre.

BIENTÔT après notre retour au vaisseau, nous remontâmes le bateau à bord & nous fîmes voile à l'Ouest, je résolus, à la satisfaction du plus grand nombre des personnes de l'équipage, de ne plus perdre de tems sur cette côte. Je suis fâché de dire que quelques-uns des Officiers me pressoient fortement d'envoyer un détachement à terre, & de couper les cocotiers pour en avoir les fruits. Je rejettai cette proposition comme injuste & cruelle. D'ailleurs les naturels du pays nous avoient attaqués lorsque nous ne faisions que débarquer sur la côte, dans un tems où nous ne voulions leur rien enlever; il étoit donc moralement sûr qu'ils feroient de vigoureux efforts pour défendre leur propriété, si nous tâchions de l'envahir; & dans ce cas plusieurs d'entr'eux, peut-être aussi quelques-uns de nos gens, au-

ANN. 1770. Septembre.

de ces peuples, auroient été sûrement transplantés dans la *Nouvelle-Hollande*; cependant on n'y en trouve aucune trace. L'Auteur de l'*Histoire des Navigations aux Terres Australes*, dans la Relation du Voyage de *le Maire*, a donné un vocabulaire du langage qu'on parle sur une isle qui gît près de la *Nouvelle-Bretagne*; en comparant ce vocabulaire avec les mots que nous apprîmes dans la *Nouvelle-Hollande*, nous trouvâmes que les deux langues ne sont pas les mêmes. Si donc par la suite on reconnoissoit de l'analogie entre la langue de la *Nouvelle-Bretagne* & celle de la *Nouvelle-Guinée*, on auroit lieu de supposer que ces deux pays tirent leur population de la même source; & que, malgré leur proximité, les habitans de la *Novelle-Hollande* ont une origine différente.



CHAPITRE VIII.

Passage de la Nouvelle-Guinée *à l'Isle de* Savu. *Ce que nous fîmes dans cette Isle.*

DEPUIS le midi du 3, jusqu'au midi du lendemain, nous portâmes à l'Ouest, & pendant tout ce tems nous tînmes la sonde qui rapporta de 14 à 30 brasses, quelquefois plus, d'autres fois moins. Le 4, à midi, nous étions par 14 brasses, au 6ᵈ 44′ de latitude S. & au 223ᵈ 51′ de longitude Ouest. Depuis le midi de la veille, notre route fut S. 76ᵈ O., & nous fîmes cent vingt milles à l'Ouest. Le 5, à midi, notre latitude étoit de 7ᵈ 25′ S. & notre longitude de 225ᵈ 41′ O., ayant toujours un fond de 10 à 20 brasses. ANN. 1770. Septembre.

LE 6, à une heure & demie du matin, nous dépassâmes une petite isle qui nous restoit au N. N. O. à trois ou quatre milles de distance, & à la pointe du jour, nous découvrîmes une autre isle basse qui s'étendoit du N. N. O. au N. N. E. à environ deux ou trois lieues de distance. J'aurois dé-

ANN. 1770. Septembre.

barqué sur cette isle qui ne paroissoit pas très-petite, pour en examiner les productions, si le vent n'avoit pas été si frais. Quand nous fûmes par son travers, nous n'avions que 10 brasses d'eau, fond de roches; c'est ce qui me fit craindre de tomber sous le vent, où je pourrois trouver une eau basse & un fond dangereux. Ces isles ne sont pas marquées dans les cartes, à moins qu'on ne les prenne pour les isles *Arrou*. Dans ce cas, elles sont placées trop loin de la *Nouvelle-Guinée*; j'ai reconnu que la partie méridionale de ces isles, gît au 7ᵈ 6ʹ de latitude S. & au 225ᵈ de longitude Ouest.

Nous continuâmes à gouverner à l'O. S. O.; en faisant quatre milles & demi par heure, jusqu'à dix heures du soir. Nous avions alors 42 brasses; à onze heures, nous en eûmes 37, à minuit 55, à une heure, 49, & à trois, 120, après quoi nous ne trouvâmes point de fond. A la pointe du jour, nous forçâmes de voiles, & à dix heures nous découvrîmes terre qui s'étendoit du N. N. O. à l'O. $\frac{1}{4}$ N. O., à cinq & six lieues. A midi, elle nous restoit du N. à l'O., à-peu-près à la même distance; elle sembloit être unie & médiocrement élevée. D'après notre éloignement de la *Nouvelle-Guinée*, elle doit faire partie des isles *Arrou*; mais

elle gît un degré plus au Sud qu'aucune de celles-ci n'est marquée dans les cartes, & suivant notre latitude, c'est *Timor Laoet*. Nous sondâmes & nous n'avions point de fond à 50 brasses.

Ann. 1770. Septembre.

COMME les cartes ne m'apprenoient point quelle étoit la terre que je voyois sous le vent, craignant qu'elle ne courût bien avant au Sud, d'autant que le tems étoit si brumeux, que nous ne pouvions pas appercevoir fort au loin, je gouvernai au S.O., & à quatre heures, nous perdîmes l'isle de vue. Je fus sûr alors qu'aucune partie de cette terre n'est située au Sud du 8d 15' Sud. Je continuai de porter au S. O. à petites voiles, avec une brise fraîche du S. E. $\frac{1}{4}$ E., & de l'E. S. Est. Nous sondâmes à toutes les heures, sans rencontrer de fond à 120 brasses.

LE 7, à la pointe du jour, nous gouvernâmes O. S. O., & ensuite O. $\frac{1}{4}$ S. O., & nous nous trouvâmes à midi au 9d 30' de latitude S., & au 229d 34' de longitude Ouest. D'après la route que nous avons suivie depuis notre départ de la *Nouvelle-Guinée*, nous aurions dû appercevoir les *Isles de Weasel*, qui sont marquées dans les cartes à vingt ou vingt-cinq lieues de la côte de la *Nouvelle-Hollande*; cependant nous ne vîmes rien; ainsi, il faut croire qu'elles ont été placées

Ann. 1770. Septembre.

d'une manière fautive. On n'en sera pas surpris si l'on considère que non-seulement ces isles, mais encore la côte qui borde cette mer, ont été découvertes & examinées par différentes personnes & à différens tems, & que d'autres ont dressé les cartes sur les divers résultats, peut-être plus d'un siècle après. Il faut remarquer en outre que les Navigateurs, qui ont fait ces découvertes, n'avoient pas, pour tenir un journal exact, tous les moyens dont nous jouissons aujourd'hui.

Nous continuâmes notre route en gouvernant à l'Ouest jusqu'au soir du 8, que la variation de l'aiguille, calculée par plusieurs azimuths, étoit de 12d O., & par amplitude de 5d Ouest. Le 9, à midi, notre latitude, par observation, étoit de 9d 46′ S., & notre longitude de 232d 7′ Ouest. Pendant les deux derniers jours, nous avions gouverné directement à l'Ouest; cependant nous reconnûmes par observation que nous avions fait seize milles au Sud, six milles depuis le midi du 6 jusqu'au midi du 7, & dix depuis le midi de ce jour jusqu'au midi du lendemain, ce qui nous fit voir qu'il y avoit un courant portant au Sud. Au coucher du soleil, nous trouvâmes que la variation de l'aiguille étoit de 2d O., & en même-tems

nous apperçûmes une terre très-haute qui nous restoit au Nord-Ouest.

ANN. 1779. Septembre.

LE matin du 10, nous reconnûmes clairement que la terre que nous avions vue la veille au soir, étoit *Timor*. A midi, notre latitude, par observation, étoit de 10^{d} 1′ Sud, quinze milles au Sud de celle que nous donnoit le lock. Nous étions, par observation, au 233^{d} 27′ de longitude Ouest. Afin de découvrir plus distinctement la terre que nous avions en vue, nous gouvernâmes N. O. jusqu'à quatre heures du matin du 11, que le vent sauta au N. O. & à l'O., & nous fit gouverner au Sud jusqu'à neuf heures. Nous virâmes alors de bord & nous mîmes le cap au N. O. avec un vent de l'O. S. O. Au lever du soleil, la terre nous avoit paru s'étendre de l'O. N. O. au N. E., & à midi, nous la voyions se prolonger à l'O. jusqu'à l'O. $\frac{1}{4}$ S. O. $\frac{1}{2}$ S., mais à l'E., pas plus loin que le N. $\frac{1}{4}$ N. Est. Nous étions alors bien assurés que la première terre que nous avions vue étoit *Timor*. La dernière isle que nous venions de dépasser, porte le nom de *Timor Laoet* ou *Laut*. *Laoet* est un mot de la langue Malais qui signifie *mer*, & les habitans du pays ont donné ce nom à l'isle. La partie méridionale gît au 8^{d} 15′ de latitude S., & au 228^{d} 10′ de longitude O.; mais, dans les

ANN. 1770. Septembre.

cartes; la pointe méridionale eſt marquée à différentes latitudes depuis le 8^d 30′, juſqu'au 9^d 30′. Il eſt poſſible, il eſt vrai, que la terre que nous découvrîmes ſoit quelqu'autre iſle, mais on a de très-fortes raiſons de préſumer le contraire, car ſi *Timor Laut* étoit à l'endroit où le placent les cartes, nous devrions l'y avoir vu. Nous étions alors au 9^d 37′ de latitude S., & par une obſervation du ſoleil & de la lune, au 233^d 54′ de longitude Oueſt. Nous étions le jour précédent par les 233^d 27′; le lock donnoit préciſément la même différence de 27′, d'où il ſuit que l'obſervation avoit un degré d'exactitude qu'il faut attendre rarement. L'après-midi, nous courûmes ſur la côte juſqu'à huit heures du ſoir, que nous virâmes de bord & gouvernâmes au large, étant à environ trois lieues de la terre, qui, au coucher du ſoleil, s'étendoit du S. O. ½ O., au N. Eſt. Nous ſondâmes alors & nous ne trouvâmes point de fond par 140 braſſes. A minuit, comme nous avions peu de vent, nous virâmes de bord une ſeconde fois & portâmes ſur la terre, & le lendemain, 12, à midi, notre latitude, par obſervation, étoit de 9^d 36′ Sud. Ce même jour, nous vîmes de la fumée ſur la côte en pluſieurs endroits, & pendant la nuit nous avions apperçu des feux. La terre paroiſſoit très-

haute & diſpoſée en collines s'élevant par degrés les unes au-deſſus des autres. Les collines ſont en général couvertes de bois épais, mais nous pouvions y diſtinguer des clarières d'une étendue conſidérable & qui ſembloient être l'ouvrage des hommes. A cinq heures de l'après-midi, nous étions à un demi-mille de la côte par 16 braſſes d'eau, en travers d'un petit golfe qui s'avançoit dans la terre baſſe. Ce golfe gît au 9^d 34′ de latitude S., & c'eſt probablement le même dans lequel Dampierre entra avec ſa chaloupe; car l'eau n'y paroît pas aſſez profonde pour un vaiſſeau. La terre répond fort bien à la deſcription qu'il en a donnée. Près de la grève, elle eſt couverte de grands arbres pyramidaux, qui, ſuivant lui, ont l'apparence de pins. Derrière ceux-ci, il ſemble y avoir des criques d'eau ſalée & beaucoup de palétuviers, entre-mêlés cependant de cocotiers. La terre eſt plate ſur le rivage & ſemble en quelques endroits s'avancer à deux ou trois milles dans l'intérieur du pays, avant la rencontre de la première colline. Quoique nous n'apperçuſſions dans cette partie de l'iſle ni plantations ni maiſons, la fertilité du ſol & le nombre des feux nous firent juger qu'elle devoit être bien peuplée.

ANN. 1770. Septembre.

Ann. 1770. Septembre.

QUAND nous fûmes à un mille & demi du rivage, nous virâmes de bord & portâmes au large. Les extrémités de la côte s'étendoient alors du N. E. $\frac{1}{4}$ E. à l'O. $\frac{1}{4}$ S. O. $\frac{1}{4}$ Sud. Une pointe basse, éloignée de nous d'environ trois lieues, en formoit l'extrémité Sud-Ouest. Pendant que nous portions vers la côte, nous sondâmes plusieurs fois, mais nous ne trouvâmes point de fond avant d'en avoir approché à deux milles & demi, & alors nous eûmes 25 brasses, fond de vase. Après avoir viré de bord, nous portâmes au large jusqu'à minuit avec un vent du Sud; nous revirâmes ensuite & nous gouvernâmes deux heures à l'Ouest. Le vent sauta bientôt au S. O. & à l'O. S. O., & nous mîmes le cap au Sud une seconde fois. Le matin du 13, nous trouvâmes que la variation de l'aiguille, mesurée par amplitude, étoit de 1^{d} 10′ O., & par azimuth de 1^{d} 27′. A midi, notre latitude, par observation, étoit de 9^{d} 45′ S., & notre longitude de 234^{d} 12′ Ouest; nous étions alors à environ sept lieues de la terre, qui s'étendoit du Nord 31^{d} E. à l'O. S. O. $\frac{1}{2}$ Ouest.

Nous avançâmes lentement à l'Ouest avec de légères brises de terre qui souffloient de l'O. $\frac{1}{4}$ N. O. pendant quelques heures le matin,

& des brises de mer du S. S. O. & du Sud. Le 14, à midi, nous étions à six ou sept lieues de la terre qui se prolongeoit du N. ¼ N. E. au S. 78ᵈ O.; nous voyions toujours sur la terre basse & sur les montagnes qui sont par-derrière, de la fumée en plusieurs endroits pendant le jour & du feu pendant la nuit. Nous continuâmes à gouverner le long de la côte, jusqu'au matin du 15, la terre paroissant toujours montueuse, mais moins élevée qu'auparavant. En général, les collines aboutissent à la mer, & dans les endroits où elles ne s'avancent pas loin, nous voyions, au lieu de terres plates & couvertes de palétuviers, de grands bocages de cocotiers qui n'étoient qu'à environ un mille de la grève. Les plantations & les maisons commençoient là & sembloient être innombrables. Les maisons étoient ombragées par des bois de palmier-éventail ou *Borassus*, & il y avoit des plantations enfermées par des haies jusque sur le sommet des plus hautes collines. Nous avions continuellement les yeux à nos lunettes, & nous fûmes fort surpris de ne voir ni hommes ni bétail. ANN. 1770. Septembre.

NOUS suivîmes la même route jusqu'à neuf heures du matin du 16, que nous vîmes la petite isle, appellée *Rotte*; & à

Ann. 1770. Septembre.

midi, l'isle *Semau* (*Simao*, suivant Danville), qui gît à la hauteur de l'extrémité méridionale de *Timor*, nous restoit au N. Ouest.

DAMPIERRE, qui a donné une description fort étendue de l'isle de *Timor*, dit qu'elle a soixante-dix lieues de long & seize de large, & que sa direction est à peu-près N. E. & S. Ouest. J'ai trouvé que le côté oriental de l'isle court presque N. E. $\frac{1}{4}$ E. & S. O. $\frac{1}{4}$ O. & que l'extrémité méridionale gît au 10^d 23′ de latitude S. & au 236^d 5′ de latitude Ouest. Nous avons couru environ quarante-cinq lieues, le long du côté oriental, & nous avons reconnu que cette navigation étoit absolument sans danger. La terre qui est bordée par la mer, excepté près de l'extrémité méridionale, est basse dans un espace de deux ou trois milles en-dedans du rivage & entrecoupée en général de criques salées : parderrière la terre basse il y a des montagnes qui s'élèvent les unes au-dessus des autres à une hauteur considérable. Nous gouvernâmes O. N. O. jusqu'à deux heures de l'après-midi, étant alors à peu de distance de la pointe Nord-de *Rotte*, nous mîmes le cap au N. N. O, afin de passer entre cette isle & celle de *Semau*; après avoir gouverné trois lieues dans cette direction, nous tournâmes au N. O. & à l'O, à six heures, nous étions hors de toutes les isles.

Ann. 1770. Septembre.

isles. A ce tems, la partie méridionale de *Semau*, qui gît au 10^{d} $15'$ de latitude Sud, nous restoit au N. E. à quatre lieues, & l'isle de *Rotte*, s'étendoit au S. jusqu'au S. 36^{d} Ouest. L'extrémité septentrionale de cette isle & la pointe Sud de *Timor* sont situées au N. ½ E. & au S. ½ O. l'une de l'autre, à la distance d'environ trois ou quatre lieues. A l'extrémité Ouest du passage entre *Rotte* & *Semau*, il y a deux petites isles, dont l'une est près de la côte de *Rotte* & la seconde à la hauteur de la pointe S. O. de *Semau*: on trouve entre les deux, un bon canal, d'environ six milles de large, à travers lequel nous passâmes. L'Isle de *Rotte* ne paroît pas si élevée & si montueuse que *Timor*, quoiqu'elle soit agréablement entrecoupée par des collines & des vallées. Sur le côté septentrional, il y a plusieurs greves sablonneuses, près desquelles croissent quelques palmiers-éventail, mais la plus grande partie est couverte d'une espece d'arbustes qui étoient sans feuilles. *Semau* présente un aspect à-peu-près le même que celui de *Timor*, mais elle n'est pas si haute. Sur les dix heures du soir, nous observâmes dans le ciel un phénomene qui, à certains égards, ressembloit beaucoup à l'aurore boréale & à d'autres en étoit très-différent: il étoit formé d'une lueur rougeâtre & obscure, qui montoit environ 20^{d} au-dessus

ANN. 1770. Septembre.

de l'horizon : son étendue varioit par intervalles, mais elle n'étoit jamais moins de huit ou dix pointes de compas. A travers & en dehors de cette première couleur, passoient des rayons d'une autre couleur plus vive, qui s'évanouissoient & reparoissoient à-peu-près au même instant comme ceux de l'aurore boréale; ils n'avoient pourtant rien de ce mouvement ondulatoire & de vibration qu'on observe dans ce phénomème. Le milieu de la lueur nous restoit au S. S. E. du vaisseau; & elle dura sans que son brillant diminuât jusqu'à minuit ; nous nous retirâmes alors pour nous coucher, & je ne puis pas dire combien elle continua de temps après.

APRÈS avoir dépassé toutes les isles qui sont placées entre *Timor* & *Java*, dans les cartes que nous avions à bord, nous gouvernâmes à l'Ouest jusqu'à six heures du lendemain au matin, 17, que nous apperçûmes, sans nous y attendre, une isle qui nous restoit à l'O. S. Ouest. Je crus d'abord que nous avions fait une nouvelle découverte. Nous courûmes directement dessus, & à dix heures nous étions près de son côté septentrional; nous y apperçûmes des maisons, des cocotiers, & nous fûmes surpris fort agréablement d'y voir de nombreux troupeaux de moutons. C'étoit une tentation à laquelle, dans notre situation, nous ne pouvions pas résis-

ter, d'autant que plusieurs de nos gens se portoient assez mal & murmuroient de ce que je n'avois pas touché à *Timor*. Je résolus donc d'entreprendre d'établir un commerce avec des habitans qui paroissoient si fort en état de nous fournir des provisions, afin de dissiper par-là la maladie & le mécontentement qui se répandoient parmi l'équipage. J'envoyai M. Gore, mon second Lieutenant, sur la pinasse, pour voir s'il y avoit quelque endroit commode où l'on pût débarquer; il prit avec lui quelques bagatelles pour en faire des présens aux Naturels du pays qu'il rencontreroit. Quand il fut parti, nous découvrîmes du vaisseau deux hommes à cheval qui sembloient se promener sur les collines, & s'arrêter souvent pour regarder notre vaisseau. Nous reconnûmes par-là que les Européens avoient formé un établissement dans l'isle, & nous espérâmes que nous n'aurions pas à surmonter les circonstances désagréables qui suivent toujours les premières entrevues avec des sauvages. Sur ces entrefaites, M. Gore débarqua dans une petite anse sablonneuse, près de quelques maisons, & il rencontra huit ou dix Insulaires qui, par leur habillement & leur figure, ressembloient beaucoup aux Malais. Excepté les couteaux qu'ils ont coutume de porter à leur ceinture, ils étoient sans

ANN. 1770. Septembre.

armes; l'un d'eux conduiſoit un âne. Ils invitèrent poliment M. Gore à deſcendre à terre, & ils conversèrent avec lui par ſignes; mais ils ne purent guères s'entendre réciproquement. Il nous rapporta peu de tems après cette nouvelle, & il ajouta, à notre grand regret, qu'il n'y avoit point de mouillage pour le vaiſſeau. Cependant je le renvoyai une ſeconde fois avec de l'argent & des marchandiſes, afin d'acheter au moins, s'il étoit poſſible, quelques rafraîchiſſemens pour les malades; le Docteur Solander l'accompagna dans le bateau. Pendant ce tems, je louvoyai avec le vaiſſeau qui étoit alors à environ un mille de la côte. Avant que le bateau débarquât, nous apperçûmes deux autres cavaliers, dont l'un étoit vêtu à l'Européenne, portant un habit bleu, une veſte blanche & un chapeau bordé; ces hommes firent peu d'attention au bateau quand il débarqua; mais ils ſe promenèrent en regardant le vaiſſeau avec beaucoup de curioſité. Nous vîmes cependant d'autres cavaliers & un grand nombre de perſonnes à pied ſe raſſembler autour noix de nos gens, & nous remarquâmes, avec beaucoup de plaiſir, qu'on portoit pluſieurs noix de coco dans le bateau; d'où nous conclûmes qu'il s'étoit établi quelque eſpèce de commerce.

APRÈS que le bateau eut resté à terre environ une heure & demie, il nous fit comprendre par un signal qu'il y avoit sous le vent une baie où nous pourrions mouiller; nous portâmes directement de ce côté, & le bateau qui nous suivoit arriva bientôt à bord. Le Lieutenant me dit qu'il avoit vu quelques-uns des principaux personnages de l'isle qui portoient du linge fin & avoient des chaînes d'or autour de leur col. Il ajouta qu'il n'avoit pas pu acheter des noix de coco, parce que celui à qui elles appartenoient étoit absent, mais qu'on en avoit envoyé environ deux douzaines en présent au bateau, & que les Insulaires avoient accepté quelques toiles en retour. Les Naturels du pays, pour lui donner l'instruction qu'il demandoit d'eux, tracèrent sur le sable une représentation grossière d'un havre au-dessous du vent & d'une ville située tout auprès. Ils lui donnèrent aussi à entendre que nous pourrions nous y procurer une grande quantité de moutons, de cochons; de volailles & de fruits. Quelques-uns d'entr'eux prononçoient souvent le mot de *Portugais*, & faisoient mention de *Larntuca* sur l'isle d'*Ende*. D'après cette circonstance, nous conjecturâmes qu'il y avoit des Portugais en quelques endroits de l'isle, & un de nos gens, Portugais de naissance, qui étoit dans notre bateau, entreprit de

Ann. 1770. Septembre.

converser dans sa Langue avec les Indiens; mais il reconnut bientôt qu'ils n'en savoient qu'un ou deux mots par routine. Lorsqu'ils firent comprendre à nos gens qu'il y avoit une ville près du havre qu'ils nous avoient indiqué, l'un d'eux, pour nous donner un renseignement qui pût nous guider, nous fit entendre que nous devions examiner quelque chose qu'il exprima en croisant ses doigts; notre Portugais imagina à l'instant qu'il vouloit nous parler d'une croix. Comme le bateau se rembarquoit pour revenir à bord, le cavalier habillé à l'européenne s'avança; mais l'Officier, n'ayant pas sa *commission* sur lui, crut devoir éviter une conférence.

A sept heures du soir, nous jettâmes l'ancre dans la baie dont on vient de parler, à environ un mille de la côte, par 38 brasses, fond de sable net. La pointe septentrionale de la baie nous restoit au N. 30d E. à deux milles & demi, & nous avions au S. 63d O. la pointe Sud ou l'extrémité O. de l'isle. Lorsque nous entrâmes dans la baie, nous découvrîmes une grande ville Indienne, vers laquelle nous dirigeâmes notre route, en arborant une flamme sur le sommet du petit mât de hune. Bientôt après, nous fûmes surpris de voir la ville arborer pavillon Hollandois & d'entendre trois coups de canons. Nous continuâmes cepen-

dant notre chemin tant que nous eûmes fond, & quand il nous manqua, nous mîmes à l'ancre. ANN. 1770. Septembre.

LE 18, dès qu'il fut jour, nous apperçûmes le même pavillon sur la grève vis-à-vis du vaisseau; je pensai que les Hollandois avoient un établissement dans cette isle, & j'envoyai à terre M. Gore, mon Lieutenant, rendre visite au Gouverneur ou à la principale personne de la place, afin de lui apprendre qui nous étions, & par quelle raison nous avions touché à la côte. Il fut reçu, en débarquant, par une garde d'environ vingt ou trente Indiens armés de fusils, qui le conduisirent à la ville où le pavillon avoit été arboré la veille; ils emportèrent avec eux l'autre pavillon qui avoit été placé sur le rivage & marchèrent sans ordre. Quand il fut arrivé, on l'introduisit chez le Raja ou Roi de l'isle, à qui il dit par un Interprète Portugais, que notre bâtiment étoit un vaisseau de guerre appartenant au Roi de la Grande-Bretagne, & qu'ayant plusieurs malades à bord, nous avions besoin de quelques-uns des rafraîchissemens que l'isle fournit. Sa Majesté répliqua qu'elle étoit disposée à nous procurer tout ce que nous desirions; mais que, par l'alliance qu'elle avoit faite avec la Compagnie Hollandoise des Indes orientales, elle ne pouvoit

ANN. 1770. Septembre.

commercer avec aucun autre peuple, ſans avoir au préalable obtenu ſon conſentement. Le Roi ajouta qu'il alloit le demander ſur-le-champ à l'Agent de la Compagnie, qui étoit le ſeul blanc de l'Iſle. Il envoya à cet homme, qui réſidoit à quelque diſtance dans l'intérieur des terres, une lettre par laquelle il l'informoit de notre arrivée & de notre demande : ſur ces entrefaites, M. Gore me dépêcha un de ſes gens pour m'apprendre ſa poſition & l'état du traité. Au bout d'environ trois heures, le Réſident Hollandois vint répondre en perſonne à la lettre qu'on lui avoit adreſſée ; il s'appelloit *Jean Chriſtophe Lange*, natif de Saxe, & c'étoit la même perſonne que nous avions vue à cheval habillée à l'européenne. Il traita M. Gore avec beaucoup de politeſſe, & il l'aſſura que nous étions les maîtres d'acheter des Naturels du pays tout ce qu'il nous plairoit. Peu de tems après, il témoigna quelque envie de venir à bord, ainſi que le Roi & pluſieurs Indiens de ſa ſuite. M. Gore leur dit qu'il étoit prêt à les y accompagner ; mais ils deſirèrent qu'on laiſsât deux de nos gens à terre, à quoi mon Lieutenant conſentit.

Ils vinrent tous à bord vers les deux heures, & notre dîner étant prêt, ils acceptèrent l'offre que je leur fis de le partager avec eux.

J'imaginois que sur-le-camp ils alloient s'asseoir, mais le Roi parut hésiter, & enfin il dit un peu confus, qu'il ne croyoit pas que nous autres blancs souffririons que lui, qui étoit d'une couleur différente, s'assît en notre compagnie. Nos complimens dissipèrent bientôt ses scrupules, & nous nous mîmes tous à table avec beaucoup de contentement & de cordialité. Heureusement nous ne manquions pas d'interprètes; le Docteur Solander & M. Sporing savoient assez l'Hollandois pour converser avec M. Lange, & plusieurs des matelots pouvoient parler avec ceux des Naturels du pays qui entendoient le Portugais. Il arriva que notre dîner consistoit en mouton, & le Roi témoigna le desir d'avoir un ces animaux : quoiqu'il ne nous en restât qu'un, nous le lui présentâmes. La facilité avec laquelle il l'obtint, l'encouragea à demander un chien anglois, & M. Banks lui donna poliment son lévrier. M. Lange nous fit entendre qu'il avoit envie d'une de nos lunettes, & sur-le-champ nous lui en donnâmes une. Nos hôtes nous dirent alors que l'isle abonddit en buffles, moutons, cochons & volailles, que le lendemain on en conduiroit une grande quantité sur la grève afin que nous pussions en acheter autant que nous le desirions. Cette nouvelle nous causa tant de plaisir que nous fîmes boire

Ann. 1770. Sebtembre.

les Indiens & le Saxon au-delà de leurs forces. Cependant ils voulurent s'en aller avant d'être entièrement ivres; ils furent reçus sur le pont, par nos soldats de marine sous les armes comme ils l'avoient été lors de leur arrivée. Le Roi parut curieux de voir faire l'exercice: nous satisfîmes sa curiosité & les soldats firent trois décharges. Il les examina avec beaucoup d'attention, & il fut fort surpris de l'ordre & de la promptitude de leurs évolutions, sur-tout de la manière dont ils bandoient leurs fusils. La première fois, il frappa le platbord du vaisseau avec un bâton qu'il tenoit dans sa main, & il s'écria fort haut que toutes les batteries ne produsoient qu'un seul son. Nous fîmes plusieurs présens à nos hôtes quand ils partirent, & nous les saluâmes de neuf coups de canons auxquels ils répondirent par trois acclamations.

MM. Banks & Solander allèrent à terre avec eux, & les accompagnèrent à la ville, qui est composée de plusieurs maisons, dont quelques-unes sont assez grandes; ces maisons consistent uniquement en un toit couvert de feuilles de palmier & soutenu sur une plancher de bois par des colonnes d'environ quatre pieds de hauteur. Les habitans présentèrent à nos Naturalistes un peu de leur vin de palmier qui étoit le suc frais de l'arbre,

non fermenté; il avoit une ſaveur douce, qui n'étoit pas déſagréable; MM. Banks & Solander qui revinrent à bord bientôt après qu'il fut nuit, eſpérèrent que cette liqueur pourroit contribuer à la guériſon de nos ſcorbutiques. ANN. 1770. Août.

LE matin du 19, j'allai à terre, avec M. Banks & pluſieurs des Officiers, pour rendre au Roi la viſite qu'il nous avoit faite; mais mon principal objet étoit de nous procurer quelques-uns des buffles, moutons & volailles qu'on nous avoit promis d'amener ſur le rivage. Nous fûmes très-mortifiés de trouver que Sa Majeſté & les Inſulaires n'avoient fait aucune démarche pour tenir leur parole; cependant nous allâmes à la maiſon d'aſſemblée, conſtruite, ainſi que deux ou trois autres, par la Compagnie Hollandoiſe; elles ſont diſtinguées de celles des Naturels du pays, par deux pièces de bois reſſemblant à une paire de cornes de vache; il y en a une placée à chaque extrémité du faîte qui termine le toit. L'Indien dont nous avons parlé plus haut, vouloit certainement repréſenter ces pièces de bois quand il croiſoit ſes doigts; mais notre Portugais, qui étoit bon catholique, y vit un ſigne de croix, & vouloit nous perſuader, par cette raiſon, que ſes compatriotes avoient

ANN. 1770. Septembre.

un établissement dans l'isle. Nous rencontrâmes en cet endroit M. Lange avec le Roi, qui s'appelloit *A Madacho Lomi Djara*, accompagné de plusieurs des principaux personnages du pays. Nous lui dîmes que nous avions dans le bateau des marchandises de différente espèce, que nous échangerions contre les rafraîchissemens qu'il voudroit nous vendre, & nous lui demandâmes permission de les débarquer, ce qu'il nous accorda. Nous entreprîmes alors de convenir du prix des buffles, moutons, cochons, &c. que nous avions envie d'obtenir & des articles que nous payerions en argent. M. Lange nous quitta dès que nous eûmes entamé cette proposition, & nous dit que ces préliminaires devoient être réglés avec les Naturels. Il ajouta cependant qu'il avoit reçu une lettre du Gouverneur de *Concordia* dans l'isle de *Timor*, qu'il nous communiqueroit à son retour.

COMME la matinée étoit fort avancée & que nous n'étions pas disposés à retourner à bord & à manger des salaisons, tandis que nous étions environnés à terre d'alimens beaucoup plus délicats, nous priâmes Sa Majesté de nous faire vendre un petit cochon & du riz, & d'ordonner à ses sujets de nous les apprêter. Il répondit très-poliment que si nous voulions manger de la cuisine de ses

ſujets, ce qu'il avoit peine à croire, il auroit l'honneur de nous régaler. Nous lui fîmes des remerciemens, & ſur-le-champ nous envoyâmes chercher du vin à bord.

LE dîner fut prêt vers les cinq heures; il fut ſervi ſur trente-ſix plats, ou plutôt ſur trente-ſix paniers qui contenoient ou du porc ou du riz; on avoit rempli trois vaſes de terre du bouillon dans lequel le cochon avoit été cuit. Ces alimens furent rangés à terre, & l'on mit tout autour des nattes pour nous faire aſſeoir. On nous conduiſit chacun à notre tour vers un trou fait dans le plancher, près duquel il y avoit un homme tenant un vaſe fait de feuilles de palmier & rempli d'eau, qui nous donna à laver. Quand cette opération fut finie, nous nous plaçâmes autour des plats & nous attendîmes le Roi. Comme il ne venoit point, nous le demandâmes, & on nous dit que la coutume du pays ne permettoit pas à la perſonne qui donnoit le repas, de s'aſſeoir avec ſes hôtes; mais que ſi nous ſoupçonnions que les mets fuſſent empoiſonnés, il viendroit en goûter. Nous déclarâmes à l'inſtant que nous n'avions point de pareille crainte, & nous demandâmes aux jardins de ne point s'écarter pour nous d'aucun de leurs uſages d'hoſpitalité. Le premier Miniſtre & M. Lange nous tinrent compagnie, &

Ann. 1770. Septembre.

nous fîmes un repas délicieux; nous trouvâmes que le porc & le riz étoient excellens, & le bouillon assez bon; mais les cuillers, faites de palmier, étoient si petites, que nous n'eûmes pas la patience de nous en servir. Après dîner, nous fîmes passer notre vin à la ronde; nous demandâmes une seconde fois le Roi, pensant que, quoique la coutume de son pays ne lui accordât pas la liberté de manger à notre table, il pouvoit au moins avoir le plaisir de boire avec nous; mais il s'en excusa de nouveau en disant que le maître d'un repas ne devoit pas s'enivrer, & qu'il n'y avoit d'autre moyen d'éviter cet inconvénient, que de ne pas goûter de vin. Nous ne bûmes cependant pas le nôtre dans l'endroit où nous avions mangé le porc & le riz. Dès que nous eûmes dîné nous quittâmes la maison, & les matelots & les domestiques prirent nos places. Ils ne purent pas consommer tout ce que nous avions laissé, mais les femmes qui vinrent nettoyer les paniers & les vases, les obligèrent d'emporter avec eux ce qu'ils n'avoient pas mangé. Comme le vin échauffe & dilate ordinairement le cœur, nous saisîmes le moment où nous crûmes que les Indiens en sentoient les effets pour parler de rechef des buffles & des moutons dont il n'avoit été fait aucune mention jusqu'alors, quoiqu'ils eussent dû nous les amener de grand matin. Notre Saxon, Agent

de la Compagnie, nous fit part alors, avec beaucoup de flegme, du contenu de la lettre qu'il prétendoit avoir reçue du Gouverneur de *Concordia*. Cet Officier, après l'avoir averti qu'un vaisseau avoit fait voile vers l'isle où nous étions alors, lui enjoignoit de l'assister si le bâtiment avoit besoin de provisions & qu'il en demandât, mais de ne pas souffrir qu'il restât plus long-tems qu'il n'étoit nécessaire. Il lui recommandoit en outre de ne pas permettre qu'il fît des présens considérables aux Indiens de la classe inférieure, & qu'il en donnât aucun à ceux d'un rang distingué. Il avoit la bonté d'ajouter que nous étions les maîtres de donner des verroteries & d'autres bagatelles en échange du vin de palmier & des petits rafraîchissemens qu'on pourroit nous fournir.

ANN. 1770. Septembre.

NOUS pensâmes tous que cette lettre avoit été fabriquée par le Saxon, qu'il n'avoit inventé ces défenses que pour nous extorquer de l'argent en les enfreignant, & qu'en nous défendant de faire des libéralités aux Naturels du pays, il espéroit les détourner à son avantage.

NOUS apprîmes le soir qu'on n'avoit conduit au rivage ni buffles ni cochons, mais seulement un petit nombre de moutons qu'on avoit remmenés avant que nos gens,

ANN. 1770. Septembre.

qui étoient allé chercher de l'argent, pussent s'en procurer. Ils achetèrent cependant quelques volailles & une grande quantité d'une espèce de sirop fait de suc de palmier, qui étoit fort supérieur aux melasses & qui coûtoit beaucoup moins. Nous portâmes nos plaintes à M. Lange, qui imagina un autre subterfuge. Il dit que si nous étions allés nous-mêmes sur le rivage, nous aurions pu acheter tout ce que nous aurions voulu; mais que les Naturels du pays avoient craint de recevoir de l'argent de nos gens, de peur qu'il ne fût contrefait. Nous fûmes indignés que cet homme nous eût caché jusques-là ce fait s'il étoit vrai, ou osât l'alléguer s'il étoit faux. Cependant j'allai à l'instant vers la grève, mais je ne vis ni moutons ni bétail, & je n'apperçus aucun endroit dans le voisinage où nous pussions nous en procurer. Pendant mon absence, Lange qui savoit assez que je ne réussirois pas mieux que nos gens, dit à M. Banks que les Naturels étoient mécontens de ce que nous ne leur avions pas offert de l'or pour leurs marchandises, & que sans cet expédient nous ne ferions rien. M. Banks ne crut pas devoir lui répliquer; il se leva bientôt après & nous revînmes tous à bord, fort mécontens de l'issue de nos négociations. Pendant le courant

rant de la journée, le Roi avoit prómis qu'on nous ameneroit le lendemain du bétail & des moutons au rivage, & il nous avoit donné des raisons un peu plus plausibles que celles de l'Agent de la Compagnie. Il nous dit que les buffles étoient fort loin dans l'intérieur du pays, & que jusqu'alors il n'y avoit pas eu assez de tems pour les amener.

LE lendemain au matin, 20, nous débarquâmes encore. Le Docteur Solander alla à la ville pour parler à Lange, & je restai au rivage afin de voir quelles provisions on pourroit y acheter. J'y trouvai un vieil Indien à qui nous avions donné le nom de premier Ministre, parce qu'il paroissoit avoir quelque autorité. Voulant mettre cet homme dans nos intérêts, je lui offris une lunette, mais je ne vis rien au marché qu'un petit buffle; j'en demandai le prix & on me répondit qu'il étoit de cinq guinées, c'est-à-dire, deux fois autant qu'il valoit; cependant j'en offris trois. Je crus m'appercevoir que le Maître du buffle pensoit que je le payois assez bien, mais il dit qu'il devoit avertir le Roi de ce que je lui avois offert, avant de pouvoir l'accepter. Il expédia sur-le-champ un messager à Sa Majesté, qui répondit que le buffle ne seroit pas vendu pour moins de

Ann. 1770. Septembre.

cinq guinées. Je refusai absolument d'en donner ce prix, sur quoi on dépêcha un second messager qui resta plus long-tems que le premier. Tandis que j'attendois son retour, je fus fort surpris de voir le Docteur Solander revenir de la ville suivi de plus de cent hommes, dont quelques-uns étoient armés de fusils & d'autres de lances. Lorsque je demandai la raison de cette apparence d'hostilité, le Docteur me dit que M. Lange lui avoit expliqué un message du Roi, qui portoit que ses sujets ne commerceroient point avec nous, parce que nous avions refusé de leur payer leurs marchandises au-delà de la moitié de leur valeur, & que passé ce jour-là on ne nous permettoit plus de rien acheter en aucune manière. Outre les Officiers qui commandoient le détachement, il y avoit avec eux un homme né à *Timor*, de parens Portugais, & que nous reconnûmes ensuite pour être une espèce de Collègue du Facteur Hollandois. Cet homme m'annonça un ordre qu'il prétendoit venir du Roi, & qui contenoit en substance ce que le Docteur Solander avoit appris de Lange. Nous crûmes tous que c'étoit un artifice employé par le Facteur pour nous arracher de l'argent, & qu'il nous avoit déjà préparés à cette exaction par la prétendue

lettre reçue de *Concordia*. Pendant que nous délibérions sur les mesures que nous avions à prendre, le Portugais, afin d'accomplir plutôt son projet, commença à renvoyer les Indiens qui avoient apporté les volailles & le sirop, & d'autres qui amenoient des buffles & des moutons. En jettant mes yeux sur le vieillard à qui j'avois donné le matin une lunette, je crus appercevoir dans ses regards qu'il n'approuvoit pas ce qui se passoit; c'est pourquoi je le pris par la main, & je lui présentai un grand sabre. Ce présent eut des suites favorables pour nous; il accepta le sabre avec un transport de joie, il l'agita sur la tête du Portugais, qui se mit à trembler; & il lui ordonna, ainsi qu'à l'Officier qui commandoit le détachement, de s'asseoir derrière. Les Indiens, qui malgré les spécieux prétextes des injustes Facteurs de la Compagnie Hollandoise, avoient grande envie de nous fournir ce dont nous avions besoin, & qui paroissoient desirer avec plus d'ardeur nos marchandises que notre argent, profitèrent à l'instant de l'occasion qu'on leur offroit, & dans peu le marché fut bien approvisionné. Cependant je fus obligé de payer dix guinées pour deux buffles, dont l'un ne pesoit pas plus de cent soixante livres; mais j'en achetai sept autres à beau-

ANN. 1770 Septembre.

ANN. 1770. Septembre.

coup meilleur marché, & j'aurois pu m'en procurer autant que je le desirois au prix que j'aurois voulu fixer; car on les amenoit alors en troupeaux sur le rivage. Lange partagea sûrement les profits des deux premiers qui me coûtèrent si cher; il espéroit également avoir part à la vente des autres; c'est pour cela qu'il avoit prétendu que nous devions les payer en or. Les Naturels furent contens de ce que nous leur donnâmes en échange de ceux qu'ils nous cédèrent dans la suite, & ils ne furent point obligés de partager le produit de leur vente avec l'Agent de la Compagnie. La plupart des buffles que nous achetâmes après que le premier Ministre, notre ami, eut mis de l'ordre dans le marché, ne nous coûtèrent qu'un fusil la pièce, & à ce prix nous aurions pu en charger notre vaisseau.

LES rafraîchissemens que nous prîmes, consistoient en neuf buffles, six moutons, trois cochons, trente douzaines de volailles, un petit nombre de limons, quelques noix de cocos, plusieurs douzaines d'œufs dont la moitié se trouva pourrie, un peu d'ail, & quelques centaines de gallons de sirop de palmier.

Fin du septième Volume.



TABLE DES CHAPITRES

Contenus dans ce septième Volume.

VOYAGE DU CAPITAINE COOK.

LIVRE III.



Fin de la Table des Chapitres.

Fin de la Table des Chapitres.

VOYAGES
AUTOUR
DU MONDE.

TOME HUITIÈME.

RELATION DES VOYAGES

ENTREPRIS PAR ORDRE DE SA MAJESTÉ BRITANNIQUE,

Et successivement exécutés par le Commodore BYRON, le Capitaine CARTERET, le Capitaine WALLIS & le Capitaine COOK, dans les Vaisseaux le DAUPHIN, *le* SWALLOW *& l'*ENDÉAVOUR;

TRADUITE DE L'ANGLOIS.

TOME HUITIEME.



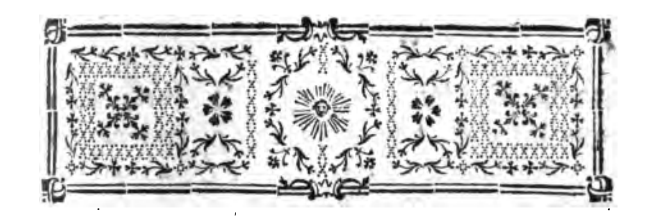
A PARIS,

Chez { NYON, l'aîné, rue du Jardinet.
MÉRIGOT, le jeune, quai des Augustins.



M. DCC. LXXXIX.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.



RELATION D'UN VOYAGE FAIT AUTOUR DU MONDE,

Dans les années 1769, 1770 & 1771;

Par JACQUES COOK, *commandant le Vaisseau du Roi* l'Endéavour.

LIVRE III.

CHAPITRE IX.

Description particulière de l'isle de Savu, *de ses productions & de ses Habitans; avec un vocabulaire de la langue qu'on y parle.*

LE MILIEU de cette isle, appellée *Savu* par les naturels du pays, gît à-peu-près au 10d 35′ de longitude Ouest; elle est si peu connue, ANN. 1770. Septembre.

Ann. 1770. Septembre.

que je n'ai jamais trouvé de carte dans laquelle elle fût marquée nettement ou avec exactitude. J'en ai vu une très-ancienne qui la nomme *Sou*, & qui la confond avec *Sandel Bosch*. Rumphius parle d'une isle de *Saow*, & il dit aussi que c'est la même que les Hollandois appellent *Sandel Bosch*. L'Isle de *Savu* est différente de celles dont on vient de faire mention, ainsi que de *Timor*, de *Rotte*, & de toutes les autres isles que nous avons rencontrées dans ces mers & qui sont placées à une assez grande distance de la véritable situation de *Savu*. Elle a environ huit lieues de long de l'E. à l'Ouest; je ne sais pas quelle est sa largeur, parce que je n'en ai examiné que le côté septentrional. Le havre dans lequel nous mouillâmes est appelé *Seba*, du nom du district où il est situé; il gît sur le côté N. O. de l'isle; il est à l'abri du vent alisé de S. Ouest, mais il est ouvert au N. Ouest. On nous apprit qu'il y a deux autres baies où les vaisseaux peuvent mettre à l'ancre; que la meilleure, appellée *Timo*, est sur le côté S. O. de la pointe S. Est; on ne nous a dit ni le nom ni la situation de la troisième. La côte de la mer est basse en général, mais il y a des collines d'une élévation considérable au milieu de l'isle. Nous étions sur la côte à la fin de la saison sèche

il n'y étoit point tombé de pluie pendant sept mois; & l'on nous a assuré que lorsque cette sécheresse dure si long-tems, on ne trouve pas dans toute l'isle un seul courant d'eau douce, mais seulement de petites sources, qui sont à une fort grande distance de la mer; cependant on ne peut rien imaginer de plus beau que l'aspect du pays, vu du lieu de notre mouillage. Le terrein uni près de la grève est rempli de cocotiers & d'une espèce de palmier, appellé *Arécas*; par-derrière, les collines qui s'élèvent insensiblement & avec régularité sont richement couvertes jusqu'aux sommets, de plantations de palmier-éventail, qui forment des bocages presque impénétrables au soleil. Chaque pied de terrein entre les arbres est garni de verdure, de maïs, de millet & d'indigo; & lorsqu'on ne connoît pas la magnificence & la beauté des arbres qui ornent cette partie de la terre, il n'y a qu'une imagination forte qui puisse se peindre tous les charmes de cette perspective. La saison sèche commence en Mars ou Avril, & finit au mois d'Octobre ou de Novembre.

ANN. 1770. Septembre.

LE palmier-éventail, le cocotier, le tamarin, le limonier, l'oranger & le mangue sont les principaux arbres de cette isle; & entr'autres productions végétales, le sol

ANN. 1770. Septembre.

fournit du maïs, du bled-sarrasin, du riz, du millet, des *callivances*, des melons d'eau. Nous y avons vu aussi une canne à sucre, quelques espèces de légumes d'Europe & en particulier du céleri, de la marjolaine, du fenouil & de l'ail. Pour fournir aux besoins de luxe & de fantaisie, les Insulaires de *Savu* ont du bétel, de l'areque, du tabac, du coton, de l'indigo & une petite quantité de canelle, qu'ils semblent ne planter que par curiosité; je doute même si c'est de la véritable canelle, les Hollandois ayant un très-grand soin de ne pas laisser hors des isles dont ils sont les maîtres les arbres qui produisent les épiceries. Outre les fruits que je viens de décrire, il y en a cependant plusieurs espèces d'autres, & en particulier le fruit doux du savonier qui est très-connu dans les isles d'Amérique, & un petit fruit ovale appellé *blimbi*; il croissent tous deux sur des arbrisseaux. Le *blimbi* a environ trois ou quatre pouces de long; dans le milieu il est de l'épaisseur du doigt, & il se termine en pointe à chaque extrémité. Il est couvert d'une pellicule très-mince d'un verd clair, & l'intérieur contient un petit nombre de semences, disposées en forme d'étoiles : sa saveur est peu forte & d'un acide agréable, mais on ne peut pas le manger crud. On dit qu'il est excellent mariné, &

cuit à l'étuvée, il nous donnoit une ſauce aigrelette très-agréable pour nos alimens bouillis. ANN. 1770. Septembre.

PARMI les animaux apprivoiſés dans l'Iſle, on compte le buffle, & le mouton, la chèvre, le cochon, la poule, le pigeon, le cheval, l'âne, le chien & le chat qui y ſont tous en grande quantité. Les buffles diffèrent beaucoup des bêtes à cornes d'Europe; leurs oreilles ſont plus grandes; ils ont la peau preſque ſans poil; leurs cornes ſont recourbées l'une vers l'autre, & ſe prolongent toutes deux ſe rejettant en arrière, & ils n'ont point de fanons. Nous en avons apperçu pluſieurs auſſi gros que nos bœufs d'Europe qui ont pris tout leur accroiſſement, & il doit y en avoir quelques-uns qui le ſont bien davantage, car M. Banks a vu une paire de cornes qui avoient trois pieds neuf pouces & demi de la pointe de l'une à celle de l'autre; quatre pieds un pouce & demi dans leur plus grande diſtance de l'une à l'autre, & le demi-cercle qu'elles formoient ſur le front s'élevant à ſept pieds ſix pouces & demi de hauteur. Il faut obſerver cependant qu'un buffle quelconque de *Savu*, ne pèſe pas plus de la moitié d'un bœuf d'Angleterre de la même grandeur. Ceux que nous imaginions peſer quatre cens livres, n'en peſoient que deux

ANN. 1770. Septembre.

cens cinquante ; parce que, sur la fin de la saison sèche, leurs os sont à peine couverts de chair : il n'y a pas une once de chair dans toute la carcasse, & sur les côtes ils n'ont à la lettre que la peau & les os. La chair en est succulente & d'un bon goût, & je crois qu'elle vaudroit mieux que celle de nos bœufs, si les buffles ne mouroient pas de faim dans ce pays brûlé par le soleil.

LES chevaux ont onze à douce palmes de haut ; mais, malgré leur petitesse, ils sont agiles & pleins de feu, sur-tout en marchant le pas qui est leur allure commune. Les habitans les montent ordinairement sans selle, & ils n'ont pas d'autre bride qu'un licou. Les moutons sont de l'espèce qu'on appelle en Angleterre, moutons de Bengale, & ils diffèrent des nôtres à plusieurs égards. Au lieu de laine, ils sont couverts de poil ; ils ont les oreilles très grandes & pendantes au-dessous des cornes ; leur museau est arqué, on croit qu'ils ont quelque ressemblance avec la chèvre, & c'est pour cela qu'on les appelle souvent *cabritos*. Leur chair est aussi maigre que celle du buffle, sans saveur, & elle nous parut plus mauvaise que celle de tous les moutons que nous ayions jamais mangés. En revanche, nous n'avons point vu de cochons aussi gras que ceux de ce pays, quoiqu'on nous ait dit qu'ils se

nourrissoient principalement de gousses de riz & de syrop de palmier dissout dans l'eau. Les volailles sont principalement de grosses poules, dont les œufs sont d'une petitesse remarquable. ANN. 1770. Septembre.

NOUS ne connoissons qu'un petit nombre de poissons que la mer y produit : on trouve quelquefois des tortues sur la côte, & les Insulaires, ainsi que tous les autres peuples, les regardent comme un excellent manger.

LES naturels du pays sont d'une taille au-dessous de la moyenne; les femmes sur-tout sont très-petites & trapues: leur teint est d'un brun foncé, & leurs cheveux sont universellement noirs & lisses. Nous n'avons point remarqué de différence dans la couleur des riches & des pauvres, quoique dans les isles de la mer du Sud, ceux qui sont plus exposés aux injures de l'air soient à-peu-près aussi bruns que les habitans de la *Nouvelle-Hollande*, tandis que les personnes d'un rang plus distingué, ont le teint presque aussi beau que les Européens. Les hommes sont en général bien faits, vigoureux & actifs, & leurs traits, leur taille sont plus variés qu'ils ne le sont communément entre les habitans d'un même pays. Les femmes, au contraire, ont toutes la même physionomie.

Ann. 1770. Septembre.

cens cinquante ; parce que, sur la
saison sèche, leurs os sont à peine
de chair : il n'y a pas une once de
toute la carcasse, & sur les côtes
la lettre que la peau & les os. La
succulente & d'un bon goût, & je
vaudroit mieux que celle de nos
buffles ne mouroient pas de fa
pays brûlé par le soleil.

Les chevaux ont onze à douc
haut ; mais, malgré leur petit
agiles & pleins de feu, sur-tout e
pas qui est leur allure commun
les montent ordinairement sa
n'ont pas d'autre bride qu'un
tons sont de l'espèce qu'on ap
terre, moutons de Bengale,
des nôtres à plusieurs égar
laine, ils sont couverts de
oreilles très grandes & pend
des cornes ; leur museau est
qu'ils ont quelque ressemblanc
& c'est pour cela qu'on les
cabritos. Leur chair est aussi
du buffle, sans saveur, & elle
mauvaise que celle de tous les m
ayions jamais mangés. En reva
vons point vu de cochons aussi
de ce pays, quoiqu'on nous

ANN. 1775.
Septembre.

cette ceinture
'un des bouts
& l'autre par-
ıire tomber sur
la ceinture par-
étendant ou en
:nt couvrir leur
t qu'ils le jugent
s les bras, les
La différence de
:s consiste princi-
dont est arrangée
e; les femmes, au
érieur & de laisser
:n haut serrent au
érieure, & laissent
ı'aux genoux celle
pas non plus la pièce
r-dessous la ceinture
l'attachent sous les
la gorge avec la plus
éjà observé que les
urs cheveux au som-
les femmes les nouent
mais il y a dans leur
autre différen
femmes n'on
ıapeau, & les
a tête

ANN. 1770. Septembre.

Les hommes attachent leurs cheveux au ſommet de la tête avec un peigne, les femmes les nouent parderrière d'une manière qui ne leur ſied pas bien. Les deux ſexes s'arrachent les poils ſous les aiſſelles, & les hommes en font de même de leur barbe; ceux d'un rang au-deſſus du commun portent pour cela des pincettes d'argent ſuſpendues à leur col avec un cordon. Il y en a quelques-uns qui laiſſent quelques poils ſur la lèvre ſupérieure, mais ils les tiennent toujours courts.

L'HABILLEMENT des deux ſexes eſt d'une étoffe de coton, dont le fil, teint en différens bleus, produit une couleur changeante qui, à nos yeux, n'étoit point déſagréable. Cette étoffe ſe fabrique dans le pays: leur vêtement eſt compoſé de deux pièces qui ont chacune environ deux verges de long, & une verge & demie de large. L'une ſe replie autour des reins, & l'autre couvre la partie ſupérieure du corps. Les hommes ſerrent ſur la chair à la réunion des cuiſſes, le bord inférieur de la pièce qui enveloppe leurs reins, en laiſſant l'autre bord plus lâche, de manière à former une eſpèce de ceinture pliſſée qui leur ſert de poche, & où ils mettent leurs couteaux & les autres petits meubles qu'ils portent avec eux. Ils

passent l'autre pièce en-dessous cette ceinture par derrière, & ramenent l'un des bouts par-dessus l'épaule gauche, & l'autre par-dessus la droite, pour les faire tomber sur la poitrine & les rattacher à la ceinture par-devant; de manière qu'en étendant ou en resserrant les plis, ils peuvent couvrir leur corps plus ou moins, suivant qu'ils le jugent à propos. Ils ont toujours les bras, les jambes & les pieds nuds. La différence de l'habillement des deux sexes consiste principalement dans la manière dont est arrangée la pièce qui sert de ceinture; les femmes, au lieu de serrer le bord inférieur & de laisser flotter en poche celui d'en haut serrent au contraire la partie supérieure, & laissent retomber en jupon jusqu'aux genoux celle d'en bas. Elles ne passent pas non plus la pièce qui couvre le corps par-dessous la ceinture en devant, mais elles l'attachent sous les bras, & s'en couvrent la gorge avec la plus grande décence. J'ai déjà observé que les hommes attachoient leurs cheveux au sommet de la tête, & que les femmes les nouent en touffe par derrière; mais il y a dans leur ajustement de tête une autre différence qui distingue les sexes. Les femmes n'ont rien qui leur tienne lieu de chapeau, & les hommes ont toujours autour de la tête, une

ANN. 1770. Septembre.

eſpèce de bandeau qui n'eſt pas large, mais des plus belles étoffes qu'ils peuvent ſe procurer. Nous en avons vu quelques-uns qui employoient des mouchoirs de ſoie, & d'autres, une toile de coton ou mouſſeline fine, dont ils font une ſorte de petit turban.

L'EXEMPLE de ces peuples prouve bien que l'amour de la parure eſt une paſſion univerſelle; car ils ont un très-grand nombre d'ornemens. Quelques perſonnes d'un rang au-deſſus du commun, portent des chaînes d'or autour de leur col; mais elles ſont faites d'un fil treſſé, & par conſéquent légères & de peu de valeur; d'autres ont des bagues ſi uſées, qu'elles ſemblent leur avoir été tranſmiſes de pere en fils dans une ſuite de pluſieurs générations. Un d'eux avoit une canne à pomme d'argent avec une eſpèce de chiffre contenant les lettres romaines V, O, C; comme c'eſt la marque de la Compagnie Hollandoiſe des Indes orientales, il l'avoit probablement reçue d'elle en préſent. Nous leur avons vu auſſi quelques ornemens de grains de verre en forme de colliers ou de bracelets; ils ſont communs aux deux ſexes, mais les femmes ont en outre des cordons ou ceintures des mêmes grains avec leſquels elles attachent leurs jupons.

Les deux ſexes, ſans aucune exception, ont les oreilles percées; cependant nous n'avons jamais apperçu qu'ils y mettent des pendans. Nous n'avons vu perſonne porter d'autres vêtemens que ceux de l'uſage ordinaire, excepté le Roi, qui avoit une eſpèce de robe-de-chambre d'une toile des Indes groſſière; & ſon Miniſtre, qui nous reçut une fois en robe noire. Nous avons rencontré quelques enfans d'environ douze ou quatorze ans qui avoient des cercles en ligne ſpirale d'un gros fil de cuivre paſſé trois ou quatre fois autour de leur bras, au-deſſous du coude, & quelques hommes qui avoient ſur la même partie du corps des anneaux d'ivoire de deux pouces de large, & de plus d'un pouce d'épaiſſeur. On nous a dit que les fils ſeuls des Rajas ou les Chefs portoient ces ornemens incommodes comme une marque de leur haute naiſſance.

ANN. 1770. Septembre.

PRESQUE tous les hommes tracent leurs noms ſur leurs bras en caractères ineffaçables d'une couleur noire, & les femmes s'impriment, de la même manière au-deſſous du pli du coude, une figure quarrée qui contient des deſſeins de fleurs. Nous fûmes frappés de la reſſemblance qui ſe trouve entre ces marques & le *Tattow* des Inſulaires de la mer du Sud; & faiſant des recherches ſur leur origine, nous apprîmes que les na-

Ann. 1776. Septembre.

turels du pays avoient adopté cet usage long-tems avant que les Européens arrivassent parmi eux; & que, dans les isles voisines, les habitans tracent des cercles sur leurs cols & leurs poitrines. Ce seroit un objet de recherches curieuses que cette pratique universelle qui règne chez les sauvages de toutes les parties du monde, depuis l'extrémité la plus septentrionale de l'Amérique jusqu'aux isles des mers du Sud, & qui, probablement, diffère très-peu de la méthode qu'employoient les anciens Bretons pour imprimer sur leurs corps de pareilles marques (*a*).

(*a*) M. Bossu rapporte le fait suivant dans la description qu'il a donnée de quelques Indiens qui habitent les bords de l'*Akanza*, rivière de l'Amérique septentrionale qui prend sa source dans le nouveau *Mexique* & qui a son embouchure dans le *Mississipi*. « Les Akansas, dit-» il, m'ont adopté pour leur compatriote, & comme » une marque de ce privilège, ils m'ont imprimé sur » la cuisse une figure de chevreuil. Voici comment ils » ont fait cette opération : un Indien après avoir brûlé » de la paille en délaya les cendres dans l'eau, & avec » cette composition, il traça sur ma peau la figure de l'a-» nimal dont je viens de parler. Il la retraça une seconde » fois, en donnant sur chaque point de la ligne des coups » d'aiguille qui tiroient du sang ; le sang mêlé avec les » cendres de la paille forme une figure qui ne peut » jamais s'effacer. » Voyez *Voyage à la Louisiane*, vol. I, p. 10.

LES maisons

Les maisons de l'isle de *Savu* sont toutes bâties sur le même plan ; elles ne diffèrent que par l'étendue. Elles sont plus ou moins grandes en proportion du rang & de la richesse de celui qui en est le maître. Quelques-unes ont jusqu'à quatre cent pieds de long ; & d'autres n'en ont pas plus de vingt ; elles sont toutes élevées sur des piliers ou colonnes d'environ quatre pieds de haut, dont un des bouts est enfoncé en terre, & l'autre porte un plancher solide de bois ; de sorte qu'il y a, entre le plancher & le terrein sur lequel est bâtie la maison, un espace vuide de quatre pieds. Ils placent sur ce plancher d'autres poteaux ou colonnes qui soutiennent un toit incliné, dont le faîte est semblable à celui de nos granges. Les bords inférieurs de ce toit, qui est couvert de feuilles de palmier, descendent à deux pieds du plancher; l'intérieur est ordinairement divisé en trois parties égales ; la partie du milieu ou le centre est enfermé des quatre côtés par une cloison qui s'élève d'environ six pieds au-dessus du plancher. Ils ménagent aussi quelquefois deux petites chambres dans les côtés; le reste de l'espace au-dessous du toit est ouvert, de façon qu'il admet librement l'air & la lumière. Le peu de séjour que nous avons fait dans l'isle ne nous a

Ann. 1770. Septembre.

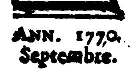
pas permis d'apprendre l'usage de ces divers appartemens; nous savons seulement que la chambre ménagée dans le centre est destinée aux femmes.

Ces Indiens se nourrissent de tous les animaux apprivoisés du pays; le cochon est celui qu'ils estiment le plus, & le cheval tient le second rang; après le cheval, ils mettent le buffle au nombre des meilleurs alimens, ensuite la volaille; & ils préfèrent le chien & le chat au mouton & à la chèvre. Ils n'aiment pas le poisson; je crois qu'il n'y a que les pauvres qui en mangent; & encore faut-il pour cela qu'ils se trouvent près du rivage. Lorsque leurs affaires les y conduisent, ils portent autour de leur ceinture un petit filet qui fait partie de leur habillement & dont ils se servent pour prendre les petits poissons qui sont, pour ainsi dire, sous leur main.

J'ai fait mention plus haut des végétaux & des fruits comestibles de l'isle; mais le palmier-éventail demande une description particulière; car, dans certains tems de l'année, c'est presque l'unique nourriture des hommes & des animaux. Les Insulaires de *Savu* tirent de cet arbre une espèce de vin, appellé *Toddy*; ils coupent pour cela les bourgeons qui doivent produire des fleurs, peu de tems après qu'ils

font sortis de la tige, & ils attachent au-dessous de petits vases faits de feuilles si bien jointes l'une à l'autre, qu'ils reçoivent la liqueur sans la laisser s'écouler. Des hommes montent matin & soir sur les arbres pour recueillir le suc qui tombe dans ces vases, & qui sert de boisson ordinaire à tous les habitans; mais ils en tirent encore une beaucoup plus grande quantité que celle qu'ils emploient à cet usage, & de cet excédent ils font un syrop & du sucre grossier. La liqueur est appellée *dua* ou *duac*, & ils donnent au syrop & au sucre le nom de *gula*. Ils fabriquent le syrop en faisant bouillir la liqueur dans des pots de terre, jusqu'à ce qu'elle soit suffisamment épaisse. Ce syrop ressemble beaucoup aux melasses, mais il est un peu plus épais, & il a un goût plus agréable. Le sucre est d'un brun rougeâtre & peut-être le même que le sucre *Jugata* du continent de l'Inde; nous l'avons trouvé meilleur que toutes les cannes à sucre non raffinées que nous ayons jamais goûtées. Nous craignîmes d'abord que le syrop dont nos gens prenoient une grande quantité, ne leur causât la dissenterie; mais il est si peu relâchant, qu'il nous fut plutôt salutaire que nuisible. J'ai déjà observé qu'on le donne aux cochons mêlé avec des gousses de riz, & qu'ils deviennent énormément gras, sans prendre

ANN. 1770. Septembre.


Ann. 1770. Septembre.

aucune autre nourriture. On nous a dit que les habitans se servoient aussi de syrop pour engraisser leurs chiens & leurs volailles, & qu'eux-mêmes vivoient de ce seul aliment pendant plusieurs mois, lorsque les autres récoltes leur manquoient & que les nourritures animales étoient rares. Outre les vases dont je viens de parler, ils se servent encore des feuilles du palmier-éventail pour couvrir leurs maisons, pour faire des paniers, des coupes, des paillassons & des pipes à fumer. Le fruit n'est pas fort estimé, & comme on fait des incisions aux bourgeons pour le *tuac* ou le *toddy*, il en reste fort peu à cueillir. Il est à-peu-près de la grandeur d'un gros turnep, & recouvert, comme la noix de coco, d'une enveloppe fibreuse, sous laquelle il y a trois amandes qu'il faut manger avant qu'elles soient mûres; car elle deviennent si dures, qu'on ne peut pas les mâcher. Quand elles sont bonnes à manger, elles ont une saveur assez semblable à celle de la noix de coco verte, & probablement elles donnent comme elle une nourriture aqueuse & peu substantielle.

L'apprêt de leurs alimens consiste ordinairement à les faire bouillir, & comme le bois à brûler est très-rare, & qu'ils n'ont ni charbon ni tourbe, ils ont inventé un expédient qui n'est pas entièrement inconnu en Europe, mais qu'on n'emploie guère que dans les camps.

Ils creusent par-dessous terre un trou dans une direction horizontale d'environ deux verges de long, comme le terrier d'un lapin, & ils font une grande ouverture à l'une des extrémités & une petite à l'autre. Ils mettent le feu par la première, & la seconde sert à donner une issue à l'air. Ils percent quelques trous au-dessus de ce sillon creusé, & ils mettent sur ces trous des pots de terre qui sont larges au milieu & pointus vers le fond; de sorte que le feu agit sur une plus grande partie de leur surface. Chacun de ces pots contient ordinairement huit à dix gallons; on ne voit pas sans étonnement combien il faut peu de feu pour faire bouillir l'eau; une feuille de palmier ou une tige de la plante sèche, jettée de tems-en-tems dans le foyer, suffit pour cela. C'est de cette manière qu'ils cuisent tous leurs alimens, & qu'ils font leurs syrops & leurs sucres. Il paroît, par le voyage de Frézier dans la mer du Sud, que les Péruviens avoient une pratique à-peu-près semblable, & peut-être que les pauvres gens d'un pays où le bois est cher, pourroient l'adopter avec avantage.

LES deux sexes sont dans la mauvaise & pernicieuse habitude de mâcher du bétel & de l'areque; il la contractent dès leur enfance, & depuis le matin jusqu'au soir, il ne font autre chose. Ils mêlent toujours avec le

ANN. 1770 Septembre.

bétel & l'areque une espèce de chaux blanche faite de pierre de corail & de coquillages, & souvent une petite quantité de tabac; ce qui leur rend la bouche extrêmement dégoûtante à l'odorat & à la vue. Le tabac infecte leur haleine, & le bétel & la chaux pourrissent leurs dents & les noircissent comme du charbon. J'ai vu des hommes de vingt ou trente ans, dont les dents de devant étoient cariées jusqu'à la gencive; ils n'en avoient pas deux qui fussent exactement de la même longueur & la de même épaisseur; mais elles étoient rongées d'une manière inégale, comme le fer l'est par la rouille; ce qu'on attribue, si je ne me trompe, à l'habitude de mâcher des noix d'areque, dont l'enveloppe est dure & fibreuse; mais je crois que la chaux en est la seule cause. Les dents des Indiens ne sont ni ébranlées, ni rompues, ni hors de la gencive, comme elles le seroient sans doute s'ils mâchoient continuellement des substances dures; mais elles se rongent peu-à-peu, ainsi que les métaux qu'on expose à l'action d'un acide puissant. Lors même qu'il ne paroît point de dents au-dessus de la gencive, la racine adhere toujours fortement à l'intérieur. Ceux qui soutiennent que le sucre gâtent les dents des Européens, ne se trompent peut-être pas; car on sait que le sucre raffiné contient une quantité considérable de chaux; &

si l'on doute que la chaux détruise les os, de quelque espèce qu'ils soient, on peut s'en convaincre par l'expérience.

ANN. 1770. Septembre.

LORSQUE les Insulaires de *Savu* ne mâchent pas du bétel & de l'areque, ils fument. Voici comment ils s'y prennent pour cette opération; ils roulent un peu de tabac; ils le mettent au bout d'un tube d'environ six pouces de long, fait d'une feuille de palmier, & de la grosseur d'une plume d'oie. Comme la quantité de tabac que contiennent ces pipes est très-petite, afin d'en augmenter l'effet, ils avalent la fumée, ce qui arrive sur-tout aux femmes.

ON ne connoît pas avec certitude l'époque où les naturels de l'isle se sont réunis en société civil; mais aujourdhui elle est partagée en cinq principautés ou *Nigrées* : *Laai*, *Seba*, *Regeeua*, *Timo* & *Massara*, dont chacune est gouvernée par son Rajah ou Roi particulier. Le Rajah de *Seba*, dans le domaine duquel nous débarquâmes, sembloit avoir beaucoup d'autorité, sans être environnné de beaucoup de pompe ou d'appareil, & sans qu'on parût avoir beaucoup de respect pour sa personne. Il avoit environ trente-cinq ans, & c'étoit l'homme le plus gras de toute l'isle. Il nous parut phlegmatique & pesant & se laissant conduire par le vieillard, qui, en dépit des

Ann. 1770. Septembre.

artifices & de la cupidité des Facteurs Hollandois, avoit mis l'ordre dans le marché, lorsque nous lui eûmes donné un sabre. Ce Ministre s'appelloit *Mannu Djarme*; & l'on peut supposer, avec raison, qu'il avoit des talens & une intégrité peu commune, puisque, malgré l'autorité que lui donnoit son titre de favori du Prince, il étoit aimé de tout le district. On nous a dit que lorsqu'il s'élève des différends parmi les naturels du pays, le Rajah & ses Conseillers terminent sans délai & sans appel, mais après une mûre délibération & avec la justice la plus impartiale.

M. Lange nous apprit que les chefs avoient successivement gouverné les cinq principautés de cette isle, vivoient entr'eux depuis un tems immémorial dans la plus étroite alliance & la plus cordiale amitié; cependant il ajouta que ce peuple est naturellement brave & guerrier, & qu'il s'est défendu courageusement contre les ennemis étrangers qui ont tenté des invasions sur leur Isle. Il nous dit aussi que l'Isle pour mettre en campagne dans peu de jours sept mille trois cent combattans, armés de fusils, de javelines, de lances & de boucliers, *Laai* en fournit pour sa part deux mille six cent; *Seba*, deux mille; *Regeeua*, quinze cens; *Timo*, huit cens, *Massara*, quatre cens. Outre les armes dont je viens

de faire mention, chaque homme porte une hache d'armes, ressemblant à un croissant à émonder, excepté qu'elle est plus étroite, mais plus pesante; & ce doit être un instrument terrible, lorsque les soldats ont le courage d'approcher de l'ennemi. On nous a assuré qu'ils sont si adroits & si vigoureux qu'ils lancent leurs javelines à soixante pieds, droit au cœur de leur ennemi, & qu'ils le percent d'outre en outre.

Ann. 1770. Septembre.

Nous ne déciderons pas si cette réputation de bravoure des insulaires de *Savu* est bien fondée; mais, pendant notre séjour dans l'Isle, nous n'en n'avons point vu d'exemple. Nous avons remarqué, il est vrai, dans la maison-de-ville, ou maison d'assemblée, une centaine de javelines & de boucliers dont s'armèrent les Indiens qui furent envoyés à notre marché pour nous intimider; mais il nous parut que c'étoient des restes de vieilles armures; il n'y avoit pas deux javelines de la même force & de la même longueur; les unes avoient six pieds de long, & les autres en avoient seize. Nous n'apperçûmes point de lances, & quoique les fusils fussent polis en dehors, cependant la rouille, en rongeant l'intérieur, y avoit formé des trous. Les soldats sembloient connoître si peu la discipline militaire, qu'ils marchoient sans aucun ordre : chacun d'eux, au

Ann. 1770. Septembre.

lieu de bouclier, avoit un ſac rempli de tabac ou de quelque autre marchandiſe pareille, tous cherchoient à profiter de cette occaſion pour nous les vendre. Preſque toutes leurs gibernes étoient mal fournies de poudre & de balle, quoiqu'ils euſſent mis dans les trous un petit morceau de papier pour ſauver les apparences : nous vîmes à la maiſon-de-ville quelques pierriers & des *pateraros*, & un grand canon à l'entrée. Les pierriers & les *pateraros* n'avoient point d'affûts, & le canon étoit ſur un tas de pierres attaqué par-tout de la rouille; on avoit tourné le trou de la lumière en en-bas, probablement pour cacher ſa largeur, qui peut-être n'étoit guères moindre que celle de l'embouchure.

Nous n'avons pas découvert qu'il y ait parmi ces peuples un rang intermédiaire entre le Rajah & les propriétaires des terres. Ceux-ci ſont reſpectables à proportion de l'étendue de leurs poſſeſſions; les claſſes inférieures ſont compoſées de manufacturiers, de pauvres journaliers & d'eſclaves. Les eſclaves, comme les payſans de quelques parties de l'Europe, ſont attachés à la glèbe; on les vend & on les tranſmet avec les terres; mais, quoique le propriétaire ſoit le maître de vendre ſon eſclave, il n'a point d'autre autorité ſur ſa perſonne; il ne peut pas même le châtier

sans l'aveu & le consentement du Rajah. Certains propriétaires ont cinq cens esclaves, & d'autres n'en ont pas une demi-douzaine; la valeur commune d'un esclave est celle d'un cochon gras. Lorsqu'un homme de distinction paroît en public, il en a toujours deux ou un plus grand nombre à sa suite. L'un d'eux porte un épée ou un coutelas dont la poignée est ordinairement d'argent & ornée de grandes touffes de crin de cheval; un autre porte un sac qui contient du bétel, de l'areque de la chaux & du tabac. Cette suite compose toute leur magnificence, car le Rajah lui-même n'a pas d'autres marques de distinction.

ANN. 1770. Septembre.

UNE longue suite d'ancêtres respectables forme le principal objet de la vanité de ce peuple, ainsi que de tant d'autres; & le respect pour l'antiquité semble être porté ici beaucoup plus loin que dans aucun autre pays. Une maison, qui a été habitée pendant plusieurs générations, devient presque sacrée, & il y a peu de marchandises de besoin & de luxe qui ait un aussi grand prix que les pierres sur lesquelles on s'est assis pendant long-tems, & qui par-là sont devenues polies. Ceux qui peuvent acheter ces pierres ou qui les acquièrent par héritage, les placent autour de leurs maisons, & elles servent de siéges aux personnes de la famille.

ANN. 1779. Septembre.

CHAQUE Rajah dreſſe dans la principale ville de ſa province ou *Nigrée*, une grande pierre qui ſert de monument à ſon règne. Il y avoit, dans la première ville du canton de *Sava* où nous étions, treize de ces pierres, outre pluſieurs fragmens d'autres qui y avoient été miſes plus anciennement & qui avoient été détruites par les années. Ces monumens ſemblent prouver que depuis une époque fort éloignée, il y a dans cette partie de l'iſle quelque eſpèce d'établiſſement civil. Les treize derniers règnes en Angleterre renferment un eſpace d'un peu plus de 276 ans.

PLUSIEURS de ces pierres ſont ſi grandes, qu'il eſt difficile de concevoir par quels moyens on a pû les amener au ſommet de la colline où elles ſont placées. La terre eſt remplie de monumens de la force de l'homme, qui ſemblent fort au-deſſus des forces de la méchanique actuelle, quoiqu'aidée dans ces derniers tems par les progrès des mathématiques. En Angleterre, il reſte un grand nombre de monumens ſemblables des ſiècles de barbarie, ſans compter ceux de la plaine de *Saliſbury*.

CES pierres ne ſervent pas ſeulement à rappeller les règnes des différens Princes; on les emploie encore pour un uſage beaucoup plus extraordinaire & qui eſt probablement

particulier à ce pays. Quand un Rajah meurt on proclame une fête générale dans l'étendue de ses domaines, & tous ses sujets s'assemblent autour de ces pierres ; ils tuent presque toutes les créatures vivantes qu'ils peuvent attraper, & l'orgie dure pendant un nombre plus ou moins grand de semaines ou de mois, suivant que le royaume est alors fourni d'animaux; les pierres servent de table. Ce massacre fini doit nécessairement être suivi d'un jeûne, & s'il se fait dans la saison sèche où on ne peut point se procurer de végétaux, tout le canton est obligé de subsister de syrops & d'eau, jusqu'à ce que le petit nombre d'animaux échappés par hasard au carnage général, ou conservé par la prévoyance, puisse en engendrer de nouveau ; ou qu'on puisse en tirer des cantons voisins. Tels sont les faits que nous avons appris de M. Lange.

Nous n'avons pas eu occasion d'observer leurs manufactures, excepté celle de leurs étoffes qu'ils savent filer, tisser & teindre; nous ne les avons pas vu travailler, mais nous avons rencontré, chemin faisant, plusieurs des instrumens dont ils se servent. Nous avons apperçu leur machine pour tirer le coton de sa gousse ; elle est faite sur les mêmes principes que celle dont on se sert en Europe ;

Ann. 1770. Septembre.

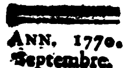
mais elle est si petite qu'on pourroit la prendre pour un modèle ou pour un joujou d'enfant. Elle consiste en deux cylindres d'un peu moins d'un pouce de diamètre, & dont l'un tourné par une manivelle, fait tourner l'autre au moyen d'une vis sans fin. Toute la machine n'a pas plus de quatorze pouces de long & sept de haut. Celle que nous avons examinée avoit beaucoup servi, & comme nous y avons vu du coton encore attaché, nous n'avons aucune raison de douter qu'elle fut faite sur le modèle des autres. Nous avons vu aussi leur appareil pour filer; c'est-à-dire, une bobine sur laquelle étoit devidée une petite quantité de fil & une espèce de quenouille garnie de coton. Nous conjecturâmes qu'ils filoient avec la main, comme faisoient nos femmes avant l'usage des rouets, qui, dit-on, n'ont pas encore été adoptés dans toute l'Europe. Leur métier semble, en un point, préférable au nôtre. La toile n'est pas déployée sur un chassis, mais étendue au moyen de deux pièces de bois placées à chaque extrémité; l'étoffe se roule autour de l'un & les fils de la chaîne se développent de dessus l'autre. L'étoffe a environ une demi-verge de large, & la longueur de la navette est égale à cette largeur; de sorte que, suivant toute apparence, l'ouvrage avance lentement. La couleur de cette

étoffe & l'indigo que nous avons trouvé dans leurs plantations, nous a fait juger qu'ils savoient teindre, & M. Lange nous a confirmés dans cette conjecture. Nous les avons vu teindre en un rouge sale, la pièce qui sert de ceinture aux femmes ; mais nous n'avons pas cru devoir prendre la peine de rechercher quelle matière ils y employoient.

Ann. 1770. Septembre.

La religion de ces peuples, ainsi que nous l'apprit M. Lange, est une espèce de Paganisme absurde. Chaque homme choisit son Dieu & détermine lui-même la manière dont il doit l'adopter, de façon qu'il y a presque autant de Dieux & de cultes différens qu'il y a de personnes. On dit cependant que leur morale est irréprochable & qu'elle ne contredit point les principes du christianisme. Quoiqu'elle ne permette qu'une femme à chaque homme, le commerce illicite entre les deux sexes est en quelque manière inconnu parmi eux. Les exemples du vol y sont très-rares, ils sont si éloignés de se venger par l'assassinat d'une injure qu'on leur a faite, que, s'il s'élève des différends, ils n'en font pas même le sujet d'une querelle, de peur d'être provoqués à la vengeance dans la chaleur du premier mouvement ; mais sur-le-champ ils renvoient l'affaire à la décision de leur Roi.

Ces Insulaires semblent jouir d'une bonne



ANN. 1770. Septembre.

ſanté & d'une longue vie ; quelques-uns d'entr'eux étoient pourtant marqués de la petite vérole, que M. Lange nous a dit s'être manifeſtée pluſieurs fois dans le pays, & qu'ils traitent avec la même précaution que la peſte. Dès qu'une perſonne en eſt attaquée, ils la tranſportent dans un endroit ſolitaire, très-éloigné de toute habitation ; ils laiſſent la maladie ſuivre ſon cours, & ils fourniſſent au patient des alimens qu'ils lui tendent au bout d'un grand bâton.

Nous connoiſſons très-peu leur manière de vivre dans leur intérieur ; dans un certain cas, leur délicateſſe & leur propreté ſont très-remarquables. Pluſieurs d'entre nous ont été à terre trois jours conſécutifs dès le grand matin, & n'en revenant qu'au ſoir, ſans avoir jamais apperçu le moindre veſtige de leurs excrémens ; il eſt très-difficile d'expliquer ce phénomène dans un pays ſi peuplé, & il n'y a peut-être point d'autre contrée du monde où l'on ſatisfaſſe à ce beſoin d'une manière ſi ſecrète.

Les bateaux dont ils ſe ſervent ſont une eſpèce de pros.

Les Portugais formèrent un établiſſement dans cette iſle, dès qu'ils commencèrent à naviguer ſur cette partie de l'Océan ; mais ils furent bientôt ſupplantés par les Hollan-

dois.

dois. Ceux-ci n'en prirent cependant pas possession ; ils y envoyèrent seulement des *sloups*, pour acheter probablement des naturels du pays des provisions pour la subsistance des habitans de leurs Isles à épiceries, qui s'appliquant entièrement à la culture de cet article important de commerce, & employant tout leur terrein en plantations, ne pouvoient nourrir qu'un petit nombre d'animaux. Peut-être les secours qu'ils tiroient de ce trafic accidentel ne furent-ils que précaires ; peut-être craignirent-ils d'être supplantés à leur tour. Quoi qu'il en soit, leur Compagnie des Indes Orientales fit, il y a environ dix ans, un traité avec les Rajahs, par lequel elle s'engageoit à fournir toutes les années, à chaque Rajah, une certaine quantité de soie, de toiles, de coutellererie, d'arrack & d'autres articles ; les Rajahs promettant, de leur côté, que ni eux ni leurs sujets ne commerceroient avec aucune autre personne que les Hollandois, sans en avoir obtenu sa permission, & qu'ils admettroient dans l'isle, pour le compte de la Compagnie, un Résident qui seroit chargé de veiller à l'exécution du traité. Ils promirent aussi de lui fournir annuellement du riz, du maïs & des *callivances*. Le maïs & les *callivances* sont envoyés à *Timor* sur des *sloups* qu'on

ANN. 1770. Septembre.

ANN. 1770. Septembre.

y achete pour cet usage, & dont chacun est monté par dix Indiens. Le riz est exporté toutes les années par un vaisseau qui apporte les retours de la Compagnie, & qui met à l'ancre alternativement dans chacune des trois baies. On délivre ces retours en forme de présent aux Rajahs, qui, avec les principaux personnages de leur suite, ne cessent pas de boire l'arrack tant qu'il en reste une goutte.

En conséquence de ce traité, les Hollandois avoient placé trois personnes à l'isle de *Savu*: M. Lange, son collégue, natif de *Timor*, & fils d'une femme Indienne & d'un Portugais, & Frédérick Craig, fils d'une femme Indienne & d'un Hollandois. Lange visite chacun des Rajahs une fois tous les deux mois; il fait alors le tour de la ville, & est suivi par cinquante esclaves à cheval. Il exhorte ces Chefs à mieux soigner leurs plantations, quand ils se laissent aller à un peu de négligence; il remarque les endroits où l'on vient de faire la récolte afin d'ordonner des *sloups* pour l'enlever & la faire passer immédiatement des champs qui la produisent aux magasins hollandois à *Timor*. Dans ces excursions, il porte toujours avec lui quelques bouteilles d'arrack, qui lui sont d'un grand usage, pour toucher le cœur des Rajahs avec qui il doit traiter.

Ann. 1770. Septembre.

DEPUIS dix ans qu'il résidoit dans cette Isle, il n'avoit jamais vu d'autres Européens que nous, excepté lors de l'arrivée du vaisseau hollandois qui y avoit mouillé deux mois avant notre débarquement. On ne peut plus le distinguer des naturels du pays que par sa couleur & par son habillement ; car il s'asseoit à terre, il mâche du bétel & il a entièrement adopté leur caractère & leurs mœurs. Il a épousé une Indienne de l'isle de *Timor*, qui tient sa maison à la mode du pays: il s'excusa par cette raison de ne pas nous inviter à lui rendre visite; il dit qu'il ne pourroit nous régaler que de la manière dont les Indiens nous avoient donné un repas; il ne parloit facilement aucune langue, si ce n'est celle de *Savu*.

M. Frédérick Craig est chargé d'instruire la jeunesse du pays, de lui apprendre à lire & à écrire & les principes de la religion chrétienne. Les Hollandois ont imprimé dans la langue de cette isle & des voisines des versions du nouveau testament, un catéchisme & plusieurs autres traités. Le Docteur Solander qui alla chez lui, a vu les livres & les copies de ses écoliers dont plusieurs écrivoient fort bien. Il se vantoit d'avoir fait six cens chrétiens dans la ville de *Seba*; il n'est peut-être pas aisé de deviner en quoi

ANN. 1770. Septembre.

consiste le christianisme de ces Indiens, car il n'y a pas une église, ni un seul Prêtre dans toute l'Isle.

PENDANT notre séjour à *Savu* nous avons fait plusieurs recherches sur les isles voisines; voici ce que nous en avons appris.

IL y a à l'Ouest de *Savu* une petite isle dont on ne nous a pas dit le nom; elle ne produit rien d'important, si ce n'est la noix d'*areque* dont les Hollandois reçoivent annuellement une cargaison de deux *sloups*, en retour des présens qu'ils font aux Insulaires.

TIMOR est le principal de ces établissemens; & les Résidens hollandois des autres Isles y vont une fois par année pour arrêter leurs comptes. L'Isle est à-peu-près dans le même état que du tems de Dampierre; les Hollandois y ont un fort & des magasins; & Lange nous dit que nous y trouverions tout ce dont nous avions besoin, & que nous comptions nous procurer à *Batavia*; sans en excepter les provisions salées & l'arrack. Les Portugais sont toujours les maîtres de plusieurs villes sur le côté septentrional de *Timor*, & en particulier, de *Lifao* & de *Sesial*.

UN vaisseau François avoit fait naufrage sur la côte orientale de *Timor*, environ deux

ans avant notre arrivée. Après qu'il eut resté quelques jours sur le banc de sable, un coup de vent le mit en pièces & engloutit dans la mer le Capitaine & la plus grande partie de l'équipage. Ceux qui se sauvèrent à terre, parmi lesquels étoit un des Lieutenans, allèrent promptement à *Concordia*. Ils restèrent quatre jours dans la rade, où ils furent obligés de laisser une partie de leurs compagnons épuisés de fatigue; les autres, au nombre de quatre-vingt, arrivèrent à la ville. On leur fournit ce dont ils avoient besoin, & on les renvoya avec des aides au lieu où le bâtiment avoit coulé à fond, afin d'en tirer tout ce qui n'étoit pas perdu dans les flots. Heureusement ils rattrapèrent tout leur argent qui étoit dans des caisses, & plusieurs de leurs canons qui étoient très-grands. Ils retournèrent ensuite à la ville; mais ils ne retrouvèrent plus leurs compagnons qu'ils avoient laissé dans la rade. On croit que les Indiens les ont retenus par persuasion ou par force; car ils desirent fort d'avoir parmi eux des Européens pour les instruire dans l'art de la guerre. Après un séjour d'un peu plus de deux mois à *Concordia*, la maladie, suite de la fatigue & des maux qu'ils avoient soufferts dans le naufrage, fit périr la moitié de l'équipage;

ANN. 1770. Septembre.

ANN. 1770. Septembre.

& on renvoya en Europe ceux qui avoient survécu.

L'ISLE de *Rotte* gît à-peu-près dans le même parallèle que *Savu.* Un Facteur hollandois y fait son séjour pour conduire les naturels & veiller sur leurs récoltes, dont un des principaux articles est le sucre. Ils le fabriquoient autrefois, en brisant seulement les cannes, & en faisant bouillir le suc jusqu'à ce qu'il fût réduit en syrop selon la même méthode qu'ils emploient pour le vin de palmier; mais, depuis peu, on a beaucoup perfectionné cette manufacture. L'établissement hollandois de *Concordia* étend aussi son autorité sur les trois petites isles appellées *The Solars*, (*les Solaires*). Elles sont plates & basses, & abondantes en toutes sortes de provisions; on dit que celle du milieu a un bon havre pour les vaisseaux. *Ende*, autre petite isle à l'Ouest des *Solaires*, appartient toujours aux Portugais, qui ont sur le côté oriental un port & une ville nommée *Larntuca*; ils fréquentoient autrefois un havre sur le côté méridional, mais il a été entièrement négligé depuis quelque tems, parce qu'il est beaucoup moins bon que celui de *Larntuca.*

LES habitans de chacune de ces petites Isles parlent une langue qui leur est particulière; & les Hollandois, par politique, les empêchent,

autant qu'il est possible, d'apprendre celle de leurs voisins. S'ils parloient un langage commun, en communiquant les uns avec les autres, ils apprendroient à cultiver des productions qui leur seroient plus profitables que celles qu'ils tirent à présent de leurs terres, & qui seroient moins avantageuses aux Hollandois; mais leurs idiômes étant différens, ils ne peuvent pas s'éclairer mutuellement de leurs lumières, & la Compagnie s'assure par-là le moyen de leur fournir elle-même les articles dont ils ont besoin, & d'en fixer le prix, qu'on peut raisonnablement supposer n'être pas modéré. C'est probablement dans la même vue que les Hollandois n'enseignent point leur langue aux naturels de ces pays, & qu'ils se sont donnés la peine de traduire le nouveau Testament & des Catéchismes en chaque langue de ces différentes Isles; car, à mesure que le Hollandois seroit devenu la langue commune de la religion, il se seroit bientôt répandu par-tout.

Je vais ajouter à cette description de l'isle de *Savu*, un petit vocabulaire de la langue qu'on y parle, par où l'on verra qu'elle a quelque analogie avec celle des isles de la mer du Sud. Plusieurs des mots sont exactement les mêmes, & les noms qui désignent les nombres, dérivent manifestement des mêmes racines.

ANN. 1770
Septembre.

FRANÇOIS.	ISLE DE SAVU.
Un homme,	Momonne.
une femme,	mobunnee.
la tête,	catoo.
les cheveux,	row catoo.
les yeux,	matta.
les cils des yeux,	rowna matta.
le nez,	ſwanga.
les joues,	cavaranga.
les oreilles,	wodeeloo.
la langue,	vaio.
le col,	lacoco.
la poitrine,	ſooſoo.
les mammelles,	caboo ſooſoo.
le ventre,	dulloo.
le nombril,	aſſoo.
les cuiſſes,	tooga.
les genoux,	rootoo.
les jambes,	baibo.
le pied,	dunceala.
les doigts du pied,	kiſſovei yilla.
les bras,	camacoo.
la main,	wulaba.
un buffle,	cabaou.
un cheval,	djara.
un cochon,	vavee.
un mouton,	doomba.
une chèvre,	keſavoo.

FRANÇOIS.	ISLE DE SAVU.
un chien,	guaca.
un chat,	maio.
une poule,	mannu.
la queue,	carow.
le bec d'un oiseau,	pangoutoo.
un poisson,	ica.
une tortue,	unjoo.
une noix de coco,	niev.
le palmier-éventail,	boaceree.
l'areque,	calella.
le bétel,	canana.
la chaux,	aou.
un hameçon,	maanadoo.
le tattow, les marques qu'ils portent sur la peau,	tata.
le soleil,	lodo.
la lune,	wurroo.
la mer,	aidassee.
l'eau,	ailea.
le feu,	aee.
mourir,	maate.
dormir, se coucher,	tabudge.
se lever,	tateetoo.
un,	usse.
deux,	lhua.
trois,	tullu.

ANN. 1770. Septembre.

FRANÇOIS	ISLE DE SAVU.
quatre,	uppah.
cinq,	lumme.
six,	unna.
sept,	pedu.
huit,	arru.
neuf,	saou.
dix,	singooroo.
onze,	singurung usse.
20,	lhuangooroo.
100,	sing assu.
1000,	setuppah.
10,000,	selacussa.
100,000,	serata.
1,000,000,	sereboo.

Je dois rappeller, en finissant ce chapitre, qu'excepté les faits dont nous avons été témoins, & la description des objets que nous avons eu occasion d'examiner, tout le reste est fondé uniquement sur le témoignage de M. Lange; on ne doit compter ici que sur sa seule autorité.

CHAPITRE X.

Traversée de l'isle de Savu *à* Batavia. *Récit de ce que nous y fîmes pendant qu'on radouboit notre vaisseau.*

NOUS MÎMES à la voile le matin du 21 Septembre 1770, & nous portâmes à l'Ouest le long de la côte septentrionale de l'isle de *Savu*, & d'une autre petite isle qui gît à l'Ouest, & qui, à midi, nous restoit au S. S. E., à deux lieues. A quatre heures de l'après-midi, nous découvrîmes à notre S. S. O., à trois lieues, une petite Isle basse, qui n'est marquée dans aucune des cartes actuellement existentes, au moins de celles que j'ai pu me procurer; elle est située au 10ᵈ 47′ de latitude S., & au 238ᵈ 28′ de longitude Ouest. ANN. 1770. Septembre.

NOUS étions le 22 à midi, par le 11ᵈ 10′ de latitude S., & le 249ᵈ 38′ de longitude O.; le soir du 23 nous trouvâmes la variation de l'aiguille de 2ᵈ 44′ Ouest. Dès que nous fûmes hors des Isles, nous eûmes constamment une houle du Sud; je pensai qu'elle n'étoit pas causée par un vent soufflant de ce rhumb, mais que

ANN. 1770. Septembre.

la position de la côte de la *Nouvelle-Hollande* lui donnoit cette direction.

Le 26, à midi, étant au 10^d 47′ de latitude S., & au 249^d 52′ de longitude O., la variation de l'aiguille étoit de 3^d 10′ O., & nous nous trouvions à vingt-cinq milles plus au Nord que notre estime par le lock, différence dont je ne puis pas rendre raison. Le 27, à midi, notre latitude, par observation, étoit de 10^d 51′ Sud, ce qui s'accordoit avec le lock, & notre longitude de 252^d 11′ Ouest. Nous gouvernâmes N. Ouest, pendant toute la journée du 28, afin de découvrir la terre de *Java*, & le 29, à midi, nous étions, par observation, au 9^d 31′ de latitude Sud, & au 254^d 10′ de longitude Ouest. Les Officiers, les bas-Officiers & les matelots me remirent le 30, au matin, le livre du lock, & tous les journaux que je pus obtenir; & je leur enjoignis le secret relativement au voyage que nous avions fait.

Nous trouvant à sept heures du soir à la latitude de la pointe de *Java*, sans voir de terre, je conclus que nous étions trop loin à l'Ouest; c'est pourquoi je mis le cap à l'E. N. Est, après avoir gouverné auparavant au N. ¼ N. Est. Nous eûmes pendant la nuit du tonnerre & des éclairs; &, vers minuit, nous apperçûmes, à la lueur des éclairs, une terre qui nous restoit à l'Est. Je virai de bord alors,

& je portai au S. Oueſt, juſqu'à quatre heures du matin du premier Octobre, & à 6 heures nous avions au S. E. ¼ Eſt, à cinq lieues la pointe de *Java*, ou l'extrémité occidentale de l'Iſle. Bientôt après, nous découvrîmes l'*iſle du Prince* à l'E. ½ Sud ; & à dix heures, celle de *Cracata* nous reſtoit au N. Eſt. *Cracata* eſt une iſle remarquable, élevée, & qui ſe termine en pic ; à midi, nous l'avions au Nord 40ᵈ Eſt à ſept lieues.

ANN. 1770. Octobre.

JE dois obſerver ici que, pendant notre route depuis l'iſle de *Savu*, je faiſois entrer dans mes calculs 20′ par jour pour le courant Oueſt, que je croyois alors devoir être très-fort, ſur-tout à la hauteur de la côte de *Java*, & je trouvai que cette compenſation étoit préciſément équivalente à l'effet du courant ſur la route du vaiſſeau.

LE 2, à quatre heures du matin, nous nous trouvâmes tout près de la côte de *Java* par 15 braſſes. Nous la longeâmes enſuite, & dès la pointe du jour, j'envoyai le bateau à terre afin de tâcher d'en tirer quelques fruits pour Tupia qui étoit très-mal, & de l'herbe pour les buffles qui vivoient toujours. Une ou deux heures après, on nous rapporta quatre noix de cocos, un petit paquet de fruits du plane acheté pour un ſcheling, & quelques herbages pour nos animaux que les Indiens

Ann. 1770. Octobre.

donnèrent si volontiers à nos gens, qu'ils les aidèrent à les couper. Le pays, qui est d'un aspect très-agréable, sembloit former un bois continuel.

Sur les sept heures nous apperçûmes deux vaisseaux Hollandois mouillant en travers de la pointe *Anger*, & j'envoyai M. Hicks à bord de l'un d'eux, pour demander des nouvelles de notre pays, d'où nous étions absens depuis si long-tems. Sur ces entrefaites nous eûmes calme, & vers midi, nous mîmes à l'ancre par 18 brasses, fond de vase. M. Hicks nous apprit à son retour que les vaisseaux étoient des bâtimens Hollandois de *Batavia*, dont l'un étoit destiné pour *Ceylan*, & l'autre pour la côte de *Malabar*; qu'il y avoit aussi un paquebot qu'on disoit être chargé de porter à *Batavia* les lettres des navires Hollandois qui viennent ici; mais je pensai bien plutôt que son principal soin étoit d'examiner tous les vaisseaux qui passent le détroit : enfin nous apprîmes avec grand plaisir que le *Swallow* avoit été à *Batavia* environ deux ans auparavant.

A sept heures, il s'éleva une brise du S. S. O., nous en profitâmes pour appareiller, & nous portâmes au N. E, entre l'isle & le cap; la sonde rapportant de 18 à 28 brasses. Nous eûmes peu de vent pendant la nuit & un cou-

rant fort ayant sa direction contre nous ; le 3, à huit heures du matin, nous n'étions que vis-à-vis la pointe de *Bantam*. Le vent sauta alors au N. E., & nous obligea de mettre à l'ancre par 22 brasses, environ deux milles de la côte. La pointe nous restoit au N. E. $\frac{1}{4}$ E., à une lieue de distance, & nous trouvâmes un courant fort qui portoit au N. Ouest. Le matin, nous avions vu le paquebot Hollandois marchant à nous, mais ils s'en retourna lorsque le vent passa au N. Est.

A six heures du soir, le vent nous forçant toujours à rester à l'ancre, un des bateaux du pays, à bord duquel étoit le Maître du paquebot, vint sur le côté de notre vaisseau. Sa visite sembloit avoir deux objets ; l'un de connoître l'état du bâtiment, l'autre de nous vendre des rafraîchissemens ; car il avoit des tortues, des poules, des canards, des perroquets, des becs croisés de risières, des singes, & d'autres marchandises qu'il évaluoit fort cher, mais que nous n'étions pas obligés d'acheter à ce prix, parce que les provisions que nous avions embarquées à *Savu* n'étoient pas encore consommées. Cependant je lui donnai une piastre espagnole d'une petite tortue qui pesoit trente-six livres ; je lui en donnai une seconde de dix grosses poules, & j'en achetai ensuite quinze autres au même prix ; j'aurois

ANN. 1770. Octobre.

pu pour une piaſtre obtenir deux ſinges & un grand nombre de becs croiſés. Le Maître du ſloup apportoit avec lui deux livres, dans l'un deſquels il me pria de faire écrire, par un des Officiers, le nom du vaiſſeau & de ſon Commandant, celui de l'endroit d'où nous étions partis & du lieu pour lequel nous étions deſtinés, & telles autres particularités que nous jugerions à propos de lui apprendre pour l'inſtruction de nos amis qui pourroient naviguer après nous. Il enrégiſtra dans le ſecond livre les noms du vaiſſeau & du Commandant, afin d'en envoyer la note au Gouverneur & Conſeil des Indes. Nous remarquâmes que, dans le premier livre, pluſieurs bâtimens, & en particulier des Portugais y avoient inſéré les mêmes détails qu'on nous demandoit. M. Hicks pourtant, après avoir écrit le nom du vaiſſeau, ſe contenta d'ajouter, d'Europe. Le Hollandois s'en apperçut, mais il dit qu'il étoit ſatisfait de ce que nous voudrions lui communiquer, puiſqu'il ne nous interrogeoit que pour donner de nos nouvelles à quelques Navigateurs qui pourroient s'en informer dans la ſuite par intérêt.

Nous fîmes pluſieurs tentatives pour appareiller avec un vent qui ne pouvoit pas ſurmonter le courant; mais nous fûmes toujours obligés de retourner à l'ancre. Le 5, au ma-

tin;

tin, il arriva à nos côtés un pros monté par un Officier Hollandois, qui m'envoya un papier imprimé en Anglois, & dont il avoit des doubles en d'autres langues, & sur-tout en hollandois & en françois. Ils étoient tous signés en forme, au nom du Gouverneur & Conseil des Indes, par leur Secrétaire. Celui qu'on me présenta contenoit neuf questions très-mal exprimées dans les termes suivans. ANN. 1770. Octobre.

« 1.° A quelle nation appartient le vaisseau, & quel est son nom ?

» 2.° VIENT-IL d'Europe ou de quelque autre endroit ?

» 3.° QUELLE est la dernière place d'où il est parti ?

» 4.° Où se propose-t-il d'aller ?

» 5.° COMBIEN y avoit-il de vaisseaux de la Compagnie hollandoise dans le dernier port d'où il est parti, & quels sont leurs noms ?

» 6.° EST-IL parti pour cet endroit ou pour un autre, accompagné d'un ou de plusieurs de ces vaisseaux ?

» 7.° LUI est-il arrivé, ou a-t-il vu quelques particularités pendant son voyage ?

» 8.° A-T-IL vu ou parlé à quelques vaisseaux en mer, ou dans le détroit de la Sonde ? Et quels sont ces vaisseaux ?

» 9.° EST-IL arrivé au vaisseau quelqu'autre

ANN. 1770. Octobre.

» incident digne de remarque au dernier en» droit d'où il est parti, ou pendant la tra» versée?

» Au château de *Batavia*, par ordre du » Gouverneur Général & des Conseillers » de l'Inde, J. BRANDER BUNGL, Secré» taire. »

JE ne répondis qu'à la première & à la quatrième de ces questions; quand l'Officier s'en apperçut, il dit que la réponse aux autres n'étoit pas de conséquence; cependant il ajouta sur-le-champ qu'il devoit envoyer ce papier à *Batavia*, & qu'il y arriveroit le lendemain à midi. J'ai rapporté en détail cet incident, parce que je sais, à n'en pouvoir douter, que ce n'est que depuis quelques années que les Hollandois se sont avisés d'examiner ainsi les vaisseaux qui passent dans ce détroit.

A dix heures de la même matinée, nous appareillâmes avec une petite brise du S. O.; comme elle pouvoit à peine nous porter contre le courant, vers les deux heures, nous remîmes à l'ancre au-dessous de la pointe de *Bantam*, & nous y restâmes jusqu'à neuf heures. Un vent léger s'élevant alors au S. Est, nous levâmes l'ancre, & nous gouvernâmes à l'Est jusqu'à dix heures du lendemain au matin 6, que le courant nous força de nouveau à mouiller par 22 brasses, *Pulo-Babi*

nous restant à l'E. ¼ S. Est, cinq degrés & demi au Sud, à trois ou quatre milles de distance. Après avoir alternativement appareillé & remis à l'ancre plusieurs fois jusqu'à quatre heures de l'après-midi du 7, nous mîmes ensuite le cap à l'Est avec une très-petite brise du N. E., & nous dépassâmes l'isle *Wapping*, & la première Isle qui est à l'Est de celle-là. Lorsque le vent tomba, nous fûmes portés par le courant entre la première & la seconde des Isles situées à l'Est de celle de *Wapping*; nous y jettâmes l'ancre par 30 brasses; parce que nous étions très-près d'un banc de rochers qui se prolonge en mer depuis l'une de ces Isles. A deux heures du lendemain au matin 8, nous appareillâmes avec le vent de terre du Sud, & nous dépassâmes le banc; mais, avant midi, nous fûmes obligés de mouiller de nouveau par 28 brasses, près d'une petite Isle qui est parmi celles qu'on appelle les *Mille Isles*, & que nous ne trouvâmes marquée dans aucune carte. *Pulo-pare* nous restoit alors à l'E. N. Est, à six ou sept milles de distance.

MM. Banks & Solander débarquèrent sur l'Isle, qu'ils reconnurent n'avoir pas plus de cinq cens verges de long & cent de large; ils rencontrèrent cependant une maison & une petite plantation où, entr'autres fruits, il y

Ann. 1770. Octobre.

avoit le *Palma Christi*, dont on fait l'huile appellée *de castor* dans les isles d'*Amérique*. Ils augmentèrent un peu leur collection de plantes, & ils tuèrent une chauve-souris qui avoit trois pieds d'envergure, & quatre pluviers qui ressembloient exactement au pluvier doré d'Angleterre. Quelque tems après leur retour, un petit bateau Indien s'approcha de nous; il avoit à bord deux Malais qui nous apportoient trois tortues, quelques poissons secs & des citrouilles. Nous achetâmes pour une piastre les tortues qui pesoient ensemble cent quarante-six livres, & considérant que nous avions dernièrement payé la même somme pour une seule qui n'en pesoit que trente-six, nous crûmes avoir fait un bon marché. Le vendeur parut aussi content que nous, & nous traitâmes ensuite pour ses citrouilles, qu'il ne vouloit nous céder que pour une piastre. Nous lui dîmes que ce prix étoit trop haut; il en convint, mais il nous proposa de couper la piastre & de lui en donner une partie. A la fin cependant une pataque portugaise très-brillante le tenta, & il nous donna pour l'avoir ses vingt-six citrouilles. En partant, il nous fit signe de ne pas dire à *Batavia* qu'un bateau étoit venu à notre bord.

Nous ne pûmes pas doubler *Pulo-pare* ce

jour-là; mais, vers les dix heures du soir, ayant gagné le vent de terre du Sud, nous appareillâmes & nous portâmes à l'E. S. E. pendant toute la nuit. Nous remîmes à l'ancre le 9, à dix heures du matin, pour attendre la brise de mer; elle se leva à midi au N. N. E.; nous courûmes alors vers la rade de *Batavia*, où nous mouillâmes à quatre heures de l'après-midi.

Ann. 1770. Octobre.

Nous y trouvâmes l'*Harcourt*, vaisseau de notre Compagnie, deux bâtimens anglois de particuliers treize grands vaisseaux hollandois, & un nombre considérable d'autres petits bâtimens. Sur-le-champ, nous vîmes arriver à notre bord un bateau appartenant à un vaisseau qui arboroit une grande flamme, & l'Officier qui le commandoit ayant demandé qui nous étions & d'où nous venions, s'en retourna bientôt avec les réponses que nous jugeâmes à propos de lui faire. Lui & ses gens étoient aussi pâles que des spectres, présages sinistres des maux que nous aurions à souffrir dans un pays si mal-sain; mais notre équipage qui, excepté Tupia, étoit très-bien portant, & fort accoutumé à toutes sortes de climats, n'imaginoit pas que rien pût l'incommoder. Sur ces entrefaites, j'envoyai un Lieutenant à terre pour avertir le Gouverneur de notre arrivée, & lui faire des excuses

Ann. 1770.
Octobre.

si je ne le saluois pas. Comme je ne pouvois tirer que trois canons, outre les pierriers, qui, à ce que je craignois, ne seroient pas entendus, je pensai qu'il valoit mieux ne point faire de salut.

Dès que le bateau fut parti, le charpentier me remit un état des avaries de notre vaisseau dont voici la copie.

« Le vaisseau a beaucoup de voies d'eau, » puisqu'il fait de douze à six pouces d'eau par » heure; la quille est endommagée en plusieurs » endroits, & les emparures de la poupe sont » très-larguées. Il a perdu sa fausse quille de» puis le milieu à l'avant, & peut-être plus » loin, parce que l'eau ne m'a pas permis de la » visiter en entier quand on l'a mis à la bande » pour le radouber. Il est fort endommagé à » bas-bord au-dessous du grand porte-bossoir, » où j'imagine qu'est la plus grande voie, ce » que je n'ai pas pu vérifier. Une des pompes » du bas-bord est inutile, les autres sont fort » mauvaises; les mâts, les vergues, les bateaux » & la calle sont d'ailleurs en assez bon » état. »

Comme nous croyions unanimement que le bâtiment ne pouvoit pas en sûreté remettre à la voile pour l'Europe, sans qu'on eût examiné sa quille, je résolus de demander permission de mettre à la bande à *Batavia*. Pensant

qu'il étoit nécessaire de faire cette demande par écrit, je dressai une requête, & après qu'elle fut traduite en hollandois, nous allâmes tous à terre le lendemain au matin 10. ANN. 1770. Octobre.

Nous nous rendîmes sur-le-champ à la maison de M. Leith, seul Négociant anglois un peu considérable qui résidât dans cette ville; il nous reçut avec beaucoup de politesse, & nous invita à dîner. Nous le priâmes de nous instruire sur la manière dont nous devions nous y prendre pour nous procurer un logement & les autres choses dont nous aurions besoin pendant notre séjour; il nous dit qu'il y avoit un hôtel ou une espèce d'hôtellerie, entretenue par ordre du Gouvernement, où tous les marchands & les étrangers étoient obligés de loger, en payant un demi pour cent de la valeur des marchandises mises dans un magasin que le maître de la maison devoit fournir; mais que, puisque nous étions sur un vaisseau de Roi, nous serions les maîtres de vivre où il nous plairoit, en demandant permission au Gouverneur qui l'accordoit ordinairement. Il ajouta qu'il nous en coûteroit moins de louer une maison dans la ville, & d'amener à terre nos domestiques, si nous avions quelqu'un sur qui nous puissions compter pour acheter des provisions; mais comme nous n'avions personne qui parlât Malais,

Ann. 1770. Octobre.

MM. Banks & Solander & nos Officiers résolurent d'aller à l'hôtel. Nous y retînmes donc nos lits, & nous fîmes dire que nous y coucherions le soir.

A cinq heures de l'après-midi, je fus introduit chez le Gouverneur-général qui me reçut fort honnêtement : il me dit qu'on me fourniroit tout ce dont j'aurois besoin, & que le lendemain au matin, ma requête seroit mise sous les yeux du Conseil, où je voudrois bien me rendre.

Vers les neuf heures, nous eûmes une tempête terrible, des éclairs, de la pluie & du tonnerre ; le grand mât d'un des vaisseaux de la Compagnie hollandoise fut fendu & couché sur le pont. Son grand mât de hune & son grand perroquet furent mis en pièces ; il y avoit au haut de ce dernier une verge de fer qui probablement attira le tonnerre. Ce bâtiment n'étoit pas à plus de deux encablures du nôtre, &, suivant toute apparence, nous aurions partagé le même sort, si la chaîne électrique que nous avions dressée depuis peu n'eût conduit la foudre sur le côté du vaisseau. Nous échappâmes à ce danger, mais l'explosion causa sur nous un ébranlement pareil à celui d'un tremblement de terre, & la chaîne parut en même-tems comme une traînée de feu. Dans ce moment, une sentinelle char-

geoit son fusil; la commotion lui fit tomber des mains la baguette, qui se brisa. A cette occasion, je ne puis m'empêcher de recommander à tous les vaisseaux, quelle que soit leur destination, de prendre des *conducteurs* de la même espèce que le nôtre; & j'espère que l'accident du bâtiment hollandois déterminera tous ceux qui liront cette relation à ne point laisser de verges de fer au haut de la grande hune.

[redacted] ANN. 1770. Octobre.

LE lendemain, au matin, 11, je me rendis à la Chambre du Conseil, & l'on m'assura de nouveau qu'on me fourniroit tout ce dont j'avois besoin. Sur ces entrefaites, nos Observateurs & nos Officiers qui étoient à terre, convinrent de donner chacun au Maître de l'hôtel deux rixdalles ou neuf schelings par jour, pour la table & le logement; comme ils étoient au nombre de cinq, & qu'ils devoient recevoir probablement plusieurs visites des gens du vaisseau, l'hôte promit de leur servir une table séparée, à condition qu'ils donneroient une rixdalle pour le dîner de chaque étranger & une seconde pour son souper & son lit. D'après cette stipulation, on leur fournit du thé, du café, du punch, des pipes & du tabac, pour eux & pour leurs amis, autant qu'ils purent en consommer. Ils fixèrent aussi le prix d'une demi-roupie ou

Ann. 1770. Octobre.

d'un ſcheling & trois pences par jour, pour chacun de leurs domeſtiques.

Ils apprirent bientôt que ce taux étoit plus que double de celui que coûtoient ordinairement la table & le logement dans la ville; & leur table, quoiqu'elle eût un air de magnificence, étoit très-mal ſervie. Leur dîner étoit compoſé d'un ſervice de quinze plats, & celui de leur ſouper de treize; mais il y en avoit neuf ou dix de mauvaiſes volailles diverſement apprêtées, & ſervies ſouvent pour la ſeconde, troiſième & quatrième fois; cependant peu de jours après, on leur dit à *Batavia* que la manière dont on les traitoit étoit une ſorte d'eſſai; que c'étoit l'uſage de ſervir les étrangers à leur arrivée avec le moins de dépenſe poſſible de la part de l'hôte; que ſi, par indifférence ou par bonté de caractère, ils ſe trouvoient contents, l'aubergiſte continuoit à les ſervir de même; mais s'ils ſe plaignoient, on rendoit peu-à-peu leur table meilleure, juſqu'à ce qu'ils fuſſent ſatisfaits, ce qui arrivoit quelquefois avant qu'on les traitât à proportion de ce qu'ils payoient. D'après cet avis, ils firent des remontrances, & leur table fut mieux ſervie. Cependant M. Banks, dégoûté de cette manière de vivre, loua pour lui & ſes compagnons de voyage, une petite maiſon voiſine de l'auberge, au prix de dix rixdalles, qui

deux livres cinq schelings sterling par mois; mais il fut bien loin d'y rencontrer les commodités & l'agrément qu'il attendoit; il étoit défendu, sous peine de châtiment à qui que ce fût, d'y coucher lorsqu'on viendroit lui rendre visite; & presque tous les Hollandois alloient, chacun à leur tour, demander, sans aucune cérémonie, ce qu'on y vendoit; car il arrive très-rarement à *Batavia* des particuliers qui ne soient pas marchands. Toutes les personnes à leur aise y louent des voitures: M. Banks en loua deux pour quatre rixdalles. Ce sont des chaises ouvertes, qui ont deux places & qui sont conduites par un homme assis sur un siège.

ANN. 1770. Octobre.

Dès qu'il fut établi dans sa nouvelle demeure, il envoya chercher Tupia qui jusqu'alors étoit resté à bord du vaisseau à cause d'une maladie occasionnée par la bile pour laquelle il avoit refusé opiniâtrément de prendre aucun remède. Il arriva bientôt avec son valet Tayeto; en sortant du vaisseau & pendant qu'il fut dans le bateau, il étoit abattu & engourdi; mais à peine fut-il entré dans la ville, qu'il parut animé d'une nouvelle vie. Les maisons, les voitures, les rues, les habitans & une multitude d'autres objets nouveaux pour lui, se précipitoient à-la-fois dans son imagination, & y produisirent un

Ann. 1770. Octobre.

effet semblable à celui de cette force subite & secrette qu'on imagine provenir d'un enchantement. Tayeto exprimoit son étonnement & son plaisir avec encore moins de retenue ; il se mit à danser dans les rues saisi d'une espèce d'extase, & il examinoit tout avec une curiosité empressée & ardente, à chaque instant éveillée & satisfaite. Les divers habillemens des hommes qu'il voyoit furent une des premières choses que remarqua Tupia, & il nous fit plusieurs questions sur ce point. Quand nous lui dîmes que dans cette ville, qui rassemble des habitans des Nations les plus éloignées, chacun portoit le vêtement de son pays, il voulut se conformer à l'usage & prendre celui d'*Otahiti*. On lui apporta du vaisseau des étoffes de la mer du Sud, & il s'habilla lui-même avec beaucoup de promptitude & de dextérité. Les habitans de *Batavia* qui avoient vu Otaourou, l'Indien qu'y avoit amené M. de Bougainville, demandoient si Tupia n'étoit pas la même personne. Nous apprîmes par-là que le vaisseau dont les Otahitiens nous avoient parlé n'étoit point espagnol, mais françois.

Sur ces entrefaites, j'obtins pour le Sur-Intendant de l'isle d'*Onrust* un ordre qui lui enjoignoit de recevoir notre bâtiment qui devoit y être radoubé ; & j'envoyai à

M. Stephens, Secrétaire de l'Amirauté, la nouvelle de notre arrivée à *Batavia* par un des vaisseaux qui faisoient voile pour la Hollande.

Ann. 1770. Octobre.

Les dépenses qu'entraînoit le radoub de l'*Endéavour* me forcèrent de chercher de l'argent dans cette place; j'imaginois en trouver facilement; mais je me trompois. Après bien des démarches, je ne pus rencontrer aucun particulier qui eût le pouvoir ou la volonté de m'avancer la somme dont j'avois besoin. Dans cet embarras, je présentai ma requête par écrit au Gouverneur lui-même, & il ordonna au Sabandar de me fournir de la caisse de la Compagnie l'argent que je demanderois.

Après avoir souffert un délai de plusieurs jours, par des contretemps & des méprises, le 18, au matin, je levai l'ancre, & je fis voile vers *Onrust*. Peu de jours après, nous allâmes le long du quai sur l'isle de *Cooper* qui est tout près d'*Onrust*, pour y débarquer notre équippement.

Nous n'étions que depuis neuf jours dans ce pays, & nous commencions déja à ressentir les funestes effets du climat & de sa situation. Après la première activité qu'inspira à Tupia la nouveauté des objets qu'il apperçut, il retomba dans sa première langueur &

Ann. 1770. Octobre.

son mal empira de jour en jour. Tayeto fut attaqué d'une inflammation de poitrine ; les deux domestiques de M. Banks étoient mourans, & le Docteur Solander avoit la fièvre. Presque toutes les personnes de l'équipage, tant à bord qu'à terre, furent bientôt malades ; il faut certainement en attribuer la cause à la situation basse & marécageuse de Batavia, & aux canaux sans nombre remplis d'ordures qui coupent la ville dans tous les sens. Le 26, je fis dresser une tente pour y loger les gens du vaisseau ; un très-petit nombre d'entr'eux étoit en état de faire leur service ; le pauvre Tupia, dont l'état commençoit à nous sembler désespéré, & qui jusqu'alors étoit resté à terre dans la maison de M. Banks, demanda à être ramené au vaisseau, où il dit qu'il respireroit un air plus libre qu'au milieu du grand nombre de maisons dont il étoit environné. On ne pouvoit cependant pas le conduire à bord de l'*Endéavour*, car il étoit désagréé, & on se préparoit à le mettre à la bande pour le caréner ; mais, le 28, M. Banks l'accompagna dans l'isle de *Cooper*, ou, comme on l'appelle ici, de *Kuypor* ; & comme l'endroit parut lui faire plaisir, on lui dressa une tente. La brise de mer & de terre souffle directement sur cet endroit, & il témoigna qu'il étoit fort content de sa nouvelle situation. M. Banks, que

son humanité retint deux jours près de ce malheureux Indien, revint à la ville le 30; il avoit une fièvre intermittente qui se changea en fièvre tierce, si violente, que pendant l'accès elle le privoit de l'usage de ses sens, & lorsqu'il finissoit, il étoit si foible qu'il pouvoit à peine se traîner pour descendre son escalier. La maladie du Docteur Solander avoit aussi augmenté, & notre Chirurgien, M. Monkhouse, étoit au lit. ANN. 1770. Octobre.

Le 5 Novembre, après plusieurs délais, causés par l'arrivée des bâtimens hollandois qui venoient charger du poivre le long des quais, notre vaisseau entra dans le port, & le même jour M. Monkhouse, homme plein de lumières & de raison, fut la première victime de ce climat mal sain : l'état où nous nous trouvions aggravoit encore le regret de sa perte. Le Docteur Solander eut à peine la force d'assister à ses funérailles, & M. Banks ne pouvoit pas sortir. Notre détresse étoit on ne peut pas plus grande, & l'avenir très-effrayant. Tous nos efforts étoient incapables de surmonter les dangers qui nous menaçoient; le courage, les soins & la vigilance étoient aussi peu efficaces, & la mort que nous ne pouvions ni éviter ni fuir, s'approchoit à chaque instant de nous. Nous louâmes des domestiques malais pour nous servir; mais ils étoient si Novembre.

Ann. 1770. Novembre

incapables de commisération qu'ils ne se tenoient pas même auprès des malades, qui étoient souvent obligés de quitter leur lit pour les aller chercher. Le 9, notre pauvre Tayeto, valet de Tupia, mourut, & son maître en fut si affecté que nous désespérâmes de lui voir survivre jusqu'au lendemain.

Cependant on examina le fond de notre vaisseau, & on le trouva dans un état beaucoup plus mauvais que nous ne l'imaginions; il avoit perdu toute sa fausse quille jusqu'à vingt pieds de l'étambord; la quille étoit considérablement endommagée en différens endroits. Une grande partie du doublage étoit détachée, & plusieurs planches étoient brisées, deux d'entr'elles & la moitié d'une troisième au-dessous du grand porte-bossoir, près de la quille, étoient si usées qu'elles n'avoient pas plus d'une ligne & demie d'épaisseur, & les vers y avoient pénétré jusqu'aux couples. Cependant avec toutes ces avaries, il avoit fait plusieurs centaines de lieues dans des parages où la navigation est aussi dangereuse qu'en aucune autre partie du globe. A combien nous échappâmes de tourmens, en ignorant qu'une partie si considérable de la quille n'étoit plus que de l'épaisseur d'une semelle de soulier, & qu'entre nous & la mort il n'y avoit qu'une barrière si mince & si fragile!

fragile! mais il sembloit que nous n'avions été conservés jusqu'alors que pour périr ici. MM. Banks & Solander étoient si mal, que les Médecins déclarèrent qu'il ne leur restoit d'autre ressource que d'essayer l'air de la campagne. En conséquence, je louai pour eux, à environ deux milles de la ville, une maison qui appartenoit au maître de l'auberge qui s'engagea à leur fournir des provisions & des esclaves. Comme ils avoient déjà éprouvé qu'ils ne pouvoient pas se faire servir par ces esclaves, qui avoient d'autres maîtres & qui étoient absolument sans attention & sans intérêt pour les malades, ils achetèrent chacun une femme malaise dans l'espoir d'être mieux soignés. Ils ne se trompèrent pas, & ils retrouvèrent dans des femmes qui leur appartenoient en propre, toute la tendresse & les soins de leur sexe. Tandis qu'on faisoit ces préparatifs, ils apprirent la mort de Tupia qui succomba à son mal, peu de jours après la perte de son valet, qu'il aimoit avec l'attachement d'un pere.

ANN. 1770. Novembre.

LE 14, la quille du vaisseau fut entièrement radoubée, & je fus fort content du calfatage. Je manquerois à la justice qui est dûe aux Officiers & aux ouvriers de ce chantier, si je ne déclarois pas que, suivant moi, il

Ann. 1770. Novembre.

n'y en a point dans le monde où l'on puisse mettre un vaisseau à la bande plus sûrement & avec plus de commodité & de promptitude, & le réparer avec plus de soin & d'adresse. A *Onrust*, ils abattent le vaisseau en le tirant sur ses deux mâts; pratique que nous n'avons pas encore adoptée & qui est incontestablement plus sûre & plus expéditive que celle d'appliquer le cabestan sur un seul. Il faut que le respect superstitieux pour les anciennes coutumes ait bien de la force, & qu'on manque absolument de raison, si l'on n'adopte pas cet usage lorsqu'on a vu avec quelle facilité les Hollandois couchent leurs plus grands vaisseaux sur le côté.

MM. Banks & Solander recouvroient peu-à-peu leur santé à leur maison de campagne, qui étoit exposée à la brise de mer, & en outre située sur un courant qui contribuoit beaucoup au renouvellement de l'air. J'étois alors très-mal; M. *Sporing* & un matelot, qui avoient accompagné M. Banks, eurent aussi la fièvre intermittente, & il n'y avoit plus dans tout l'équipage que dix personnes qui fussent en état de faire le service.

Cependant on se mit à gréer le vaisseau; & à conduire l'eau & l'équippement à bord: nous fûmes obligés d'acheter de l'eau à Batavia, & de payer six schelings & huit pences pour cent cinquante gallons.

VERS le 26, nous eûmes le commencement de la mouſſon d'Oueſt, qui ordinairement, pendant la nuit, ſouffle du S. O. ou du Nord. Quelques nuits avant celle-ci, la pluie fut très-forte & accompagnée de beaucoup de tonnerre; dans la nuit du 25 au 26, elle tomba pendant près de quatre heures ſans interruption, avec tant d'abondance, que je n'ai jamais rien vu de ſemblable. L'eau entroit de tous côtés dans la maiſon de M. Banks; elle y formoit dans les chambres baſſes un courant qui auroit pu faire aller un moulin: il étoit alors aſſez bien rétabli pour en ſortir, & quand il arriva à *Batavia* le lendemain au matin, il fut fort ſurpris de voir tous les lits, qu'on avoit été obligé de ſuſpendre pour les ſécher.

QUOIQUE la ſaiſon pluvieuſe eût commencé, cependant nous avions quelques intervalles de beau tems. Les grenouilles qui croaſſent dans les marais dix fois plus haut que celles d'Europe, nous annonçoient la pluie par un bruit continuel qui étoit preſque inſupportable; & le nombre des couſins & des moſquites qui avoient été incommodes, même dans la ſaiſon sèche, étoit alors devenu infini; on les voyoit ſortir en foule de deſſus les eaux ſtagnantes, comme les abeilles d'une ruche. Ils ne nous incommodoient

Ann. 1770. Novembre.

pourtant pas beaucoup dans le jour ; & leurs piquures, quelque douloureuses qu'elles fussent d'abord, ne faisoient jamais mal plus d'une heure; de sorte que nous ne nous ressentions pas le jour des piquures que nous avions reçues pendant la nuit.

Décembre.

Le vaisseau étant entièrement radoubé le 8 Décembre, après que nous eûmes embarqué son eau & son équippement, & reconduit les malades à bord, nous remontâmes dans la rade de *Batavia*, & nous remîmes à l'ancre par 4 brasses & demie.

Depuis ce tems jusqu'au 24, nous nous occupâmes à mettre à bord le reste de l'eau & nos provisions, avec quelques nouvelles pompes, & à faire plusieurs autres préparatifs pour appareiller. Tous ces travaux auroient fini beaucoup plutôt si la maladie & la mort n'avoient pas mis hors de service ou enlevé un grand nombre de nos gens.

Pendant notre séjour à *Batavia* le *Comte d'Elgin*, Capitaine *Cook*, vaisseau de la Compagnie angloise, mouilla dans la rade. Il alloit de Madrass à la Chine, & ayant perdu le tems du passage, il touchoit à *Batavia* pour attendre la saison suivante. *Le Phœnix*, Capitaine *Black*, autre vaisseau Anglois, venant de *Bencouli*, y mit aussi à l'ancre.

L'après-midi de la veille de Noël, je pris

congé du Gouverneur & de plusieurs des principaux habitans de la ville avec qui j'avois formé des liaisons, & dont j'ai reçu tous les secours & toutes les honnêtetés possibles ; mais, sur ces entrefaites, il nous arriva un accident qui pouvoit avoir des suites désagréables. Un matelot s'étoit enfui d'un vaisseau hollandois qui mouilloit dans la rade & s'étoit réfugié à bord du mien : le Capitaine s'adressa au Gouverneur pour le réclamer comme sujet de la Hollande, & il obtint pour cela un ordre. Lorsqu'on me remit cet ordre, je répondis que je délivrerois le déserteur, si on prouvoit qu'il fût Hollandois. Je donnois à l'Officier hollandois un billet par lequel j'enjoignis à M. Hicks, qui commandoit au vaisseau, de relâcher le matelot à cette condition. Je passai la nuit à terre, & le lendemain, au matin, 25, le Capitaine hollandois vint me dire que mon Lieutenant n'avoit pas voulu se dessaisir du matelot, alléguant qu'il n'étoit pas hollandois, mais sujet de la Grande-Bretagne, né en Irlande. Je lui repliquai que l'Officier avoit exécuté mon commandement à la lettre, & que si l'homme étoit sujet de l'Angleterre, on ne devoit pas attendre que je l'abandonnasse. Le Capitaine me déclara alors qu'il venoit de la part du Gouverneur redemander l'homme qui étoit danois &

ANN. 1770. Décembre.

ANN. 1770. Décembre.

enrégiſtré dans les livres du vaiſſeau comme natif d'Elſeneur. J'obſervai au Capitaine que puiſqu'il ne ſoutenoit plus que le matelot fût hollandois, qu'il ſembloit y avoir quelque mépriſe dans les ordres du Gouverneur, parce que certainement il ne redemanderoit jamais un matelot danois qui n'avoit commis d'autre crime que de préférer le ſervice d'Angleterre à celui de la Hollande. Afin de le convaincre que je deſirois ſincèrement d'éviter les conteſtations, j'ajoutai que ſi l'homme étoit danois je le céderois par politeſſe, quoiqu'on ne pût pas l'exiger de droit; mais que ſi, dans le fait, il étoit natif de la Grande-Bretagne, je le retiendrois à tout évènement. Nous nous quittâmes ainſi; bientôt après, je reçus de M. Hicks une lettre qui prouvoit d'une manière inconteſtable que le matelot en queſtion étoit ſujet de ſa Majeſté Britannique. Je portai ſur-le-champ cette lettre au Sabandar, en le priant de la montrer au Gouverneur, & de ſignifier à ſon Excellence que je ne relâcherois point le matelot. Ma déclaration eut l'effet que je ſouhaitois, & je n'entendis plus parler de cette affaire.

Le ſoir, j'allai à bord avec M. Banks & le reſte de nos Officiers & obſervateurs qui avoient toujours réſidé-à-terre, dont la ſanté

étoit un peu meilleure, quoiqu'ils ne fussent pas parfaitement rétablis. ANN. 1770. Décembre.

LE 26, à 6 heures du matin, nous appareillâmes & nous mîmes à la voile avec une petite brise du S. Ouest. *L'Elgin*, vaisseau de notre Compagnie, nous salua de trois acclamations & de treize coups, & la garnison de quatorze; nous rendîmes les deux saluts avec nos pierriers. Bientôt après le vent se fixa au N. $\frac{1}{4}$ N. Ouest, ce qui nous obligea de mettre à l'ancre précisément en dehors des bâtimens qui étoient dans la rade.

A notre départ, le nombre de nos malades montoit à quarante, & le reste de l'équipage étoit très-foible. Tout le monde avoit été malade, excepté le voilier, vieillard de soixante-dix à quatre-vingts ans, & il est à remarquer que cet homme s'enivra tous les jours pendant notre relâche à *Batavia*. Nous y enterrâmes sept personnes, le Chirurgien, trois matelots, le domestique de M. Green, Tupia & Tayeto, son valet. Tous furent victimes de l'insalubrité de l'air stagnant & putride du pays, hormis Tupia : comme il étoit accoutumé dès sa naissance à se nourrir principalement de végétaux, & en particulier de fruits mûrs, le changement de nourriture lui fit contracter bientôt toutes les maladies des marins, & il

ANN. 1770. Décembre.

auroit probablement ſuccombé avant la fin de notre voyage, quand même nous n'aurions pas été obligés de toucher à *Batavia* pour radouber l'*Endéavour.*



CHAPITRE XI.

Description de Batavia *& du pays adjacent; de ses fruits, fleurs & autres productions.*

BATAVIA, la capitale des Domaines hollandois dans l'Inde, à laquelle on ne peut comparer aucune autre ville des possessions européennes en Asie, est située sur le côté septentrional de l'isle de *Java*, dans une plaine basse & marécageuse, où plusieurs petites rivières qui prennent leur source dans les montagnes appellés *Blaeuwen Berg*, à environ quarante milles dans l'intérieur du pays, débouchent dans la mer, & où la côte forme une grande baie appellée *Baie de Batavia*, à huit lieues du détroit de la *Sonde*. D'après les observations astronomiques faites sur les lieux par M. Mohr, qui a bâti un bel observatoire aussi bien fourni d'instrumens que la plupart de ceux d'Europe, on sait qu'elle gît au 6d 10′ de latitude Sud, & au 106d 50′ de longitude Ouest du méridien de Greenwich. ANN. 1770. Décembre.

LES Hollandois semblent avoir choisi ce terrein pour la commodité de la navigation

ANN. 1770. Décembre.

intérieure ; &, à cet égard, c'eſt véritablement une ſeconde Hollande ſupérieure à tous les autres endroits du monde. Il y a très-peu de rues qui n'aient un canal d'une largeur conſidérable, où l'eau eſt ſtagnante plutôt que courante, & dont pluſieurs ſe prolongent à pluſieurs milles dans l'intérieur du pays. Comme les maiſons ſont grandes & les rues larges, proportionnellement au nombre de maiſons qu'elle contient, elle occupe une beaucoup plus grande étendue de terrein qu'aucune ville de l'Europe. *Valentyn*, qui en a fait la deſcription vers l'an 1726, dit qu'il y avoit alors dans l'enceinte des murailles douze cens quarante-deux maiſons hollandoiſes, & douze cens chinoiſes ; & que, hors des remparts, on en comptoit mille ſoixante-ſix hollandoiſes, & douze cens quarante chinoiſes, outre douze autres où l'on vendoit de l'arrack ; ce qui fait en tout quatre mille ſept cens ſoixante ; mais ce nombre nous paroît fort exagéré, ſur-tout relativement à la quantité de maiſons qu'on dit être en-dedans des murs.

Les rues ſont ſpacieuſes & belles, & les bords des canaux ſont plantés de rangées d'arbres qui forment un coup-d'œil très-agréable ; mais les canaux & les arbres concourent à rendre cette ville mal-ſaine. L'eau ſtagnante des canaux exhale dans la ſaiſon

sèche une puanteur insupportable, & les arbres empêchent le renouvellement de l'air qui pourroit dissiper, jusqu'à un certain point, les exhalaisons putrides. L'inconvénient est égal dans la saison pluvieuse; car alors ces réservoirs d'une eau corrompue sortent de leurs lits, inondent la partie basse de la ville, sur-tout dans le voisinage de l'hôtel où logent les étrangers, & remplissent les étages inférieurs des maisons où ils laissent une quantité inconcevable d'ordure & de vase. On nettoye quelquefois ces canaux, mais cette opération malfaite entraîne des suites aussi funestes que si l'on y laissoit une eau croupissante. La boue noire qu'on tire du fond est déposée sur les bords, c'est-à-dire au milieu des rues, jusqu'à ce qu'elle ait acquis assez de consistance pour qu'on puisse la charger sur un bateau & l'enlever. Comme cette boue est composée principalement d'excrémens humains qu'on jette dans les canaux tous les matins, parce qu'il n'y a pas de lieux privés dans toute la ville, elle empoisonne l'air au loin, tandis qu'elle se sèche. Les eaux courantes elles-mêmes sont nuisibles à leur tour par la malpropreté des habitans. Ils traînent de tems-en-tems sur le rivage un cochon mort de maladie, ou le cadavre d'un cheval; & comme personne en

ANN. 1770.
Decembre.

ANN. 1770. Décembre.

particulier n'eſt chargé de nettoyer les rues; les cadavres y reſtent juſqu'à ce que le tems où le haſard les ait conſumés ou que quelqu'autre cauſe les emporte. Pendant que nous y étions, un buffle mort reſta plus d'une ſemaine ſur le bord d'une rivière qui traverſe une des principales rues, & fut entraîné par une inondation.

Les maiſons ſont en général bâties d'une manière très-convenable au climat; elles conſiſtent en une très-grande chambre ou ſalle de plain-pied, avec deux portes aux extrémités qui ſont ordinairement ouvertes. Ils ménagent à l'un des bouts de la ſalle un cabinet où le maître du logis travaille à ſes affaires; & au milieu de la maiſon, il y a une cour qui donne du jour à la ſalle & y répand en même-tems de l'air. D'un coin de la ſalle, des eſcaliers conduiſent à l'étage de deſſus, où les chambres ſont auſſi ſpacieuſes & aérées. Une galerie couverte, ménagée dans la cour, leur ſert de ſalle à manger, & d'autres fois elle eſt occupée par les femmes eſclaves à qui on ne permet pas de s'aſſeoir ailleurs.

Les bâtimens publics ſont, pour la plupart, vieux, lourds & de mauvais goût; mais la nouvelle égliſe n'eſt pas ſans élégance; elle a un dôme qu'on apperçoit à une grande diſtance en mer; quoique l'édifice paroiſſe pe-

ſant, l'intérieur en eſt très-beau : il eſt magnifiquement illuminé par des luſtres; & l'on y voit un très-grand orgue. La ville eſt fermée par un rempart de pierre médiocrement élevé; mais il eſt ancien & tombe en ruines dans pluſieurs endroits. La muraille elle-même eſt environnée par une rivière qui a de cinquante à cent verges de large; le courant en eſt rapide & l'eau baſſe. De l'autre côté du rempart dans l'intérieur, on trouve encore un canal d'une largeur inégale; de ſorte qu'en entrant ou en ſortant par les portes, il faut paſſer deux ponts. Il n'eſt pas permis aux gens oiſifs & aux étrangers de ſe promener ſur les remparts qui nous ont paru mal fournis de canons.

LE château ou la citadelle eſt ſitué à l'extrémité N. E. de la ville; les murailles en ſont plus élevées & plus épaiſſes que celles de la ville, ſur-tout près de la place de débarquement, où il n'y a d'eau que pour les bateaux, & qui eſt entièrement commandée par la forteteſſe, munie d'une artillerie nombreuſe qui ſe préſente d'une manière très-impoſante.

LE château contient des appartemens pour le Gouverneur général & tout le Conſeil de l'Inde, il leur eſt enjoint de s'y réfugier en cas de ſiége. On y voit auſſi de grands

Ann. 1770. Décembre.

magasins où l'on dépose une quantité considérable de marchandises de la Compagnie, & en particulier celles qui viennent d'Europe; c'est-là que travaillent tous ses Facteurs. On y trouve encore beaucoup de canons; nous n'avons pas pu savoir si c'est pour les monter sur les murailles, ou pour en fournir les vaisseaux. On dit que la Compagnie a aussi beaucoup de poudre répandue en différens arsenaux, afin que si quelques-uns étoient détruits par la foudre, qui tombe souvent à *Batavia*, les autres dépôts soient conservés.

Outre les fortifications de la ville, on rencontre à vingt ou trente milles dans les environs, un grand nombre de forts; ils ne semblent être destinés qu'à tenir les naturels du pays en respect, & en effet ils ne sont propres qu'à cela. C'est dans la même vue que les Hollandois ont construit des espèces de maisons garnies chacune de huit canons, & qui sont situées de manière qu'elles commandent à la navigation de trois ou quatre canaux, & par conséquent aux chemins qui sont sur les bords. Quelques-unes se trouvent dans la ville, c'est par le feu d'une de celles-ci que toutes les meilleures maisons des Chinois furent rasées en 1740, lors de leur révolte. Ces redoutes sont dispersées sur toutes les

parties de l'isle de *Java* & des autres Isles dont la Compagnie s'est emparée dans ces mers. Nous aurions dressé le plan d'un de ces singuliers forts ou maisons fortifiées, si nos Dessinateurs n'avoient pas été malades presque pendant tout le tems de notre séjour à *Batavia*.

ANN. 1770. Décembre.

SI les fortifications des Hollandois ne sont pas formidables en elles-mêmes, elles le sont du moins par leur situation, car elles sont placées parmi des marais, où les chemins, qui ne sont rien autre chose qu'une jettée entre un canal & un marais, peuvent être facilement détruits, ce qui arrêteroit entièrement ou retarderoit de beaucoup l'approche d'une grosse artillerie. Il seroit extrêmement difficile, pour ne pas dire impossible, de transporter les canons dans des bateaux, puisqu'il faudroit qu'ils passassent sous le feu de l'artillerie du château, dont l'ennemi ne pourroit pas s'emparer. D'ailleurs tout délai est mortel dans ce pays, & quiconque y arrêtera un ennemi, le détruira infailliblement. En moins d'une semaine nous avons ressenti les effets de ce climat mal-sain, & en moins de quinze jours notre équipage fut incapable de faire le service. On nous a dit que de cent soldats qui y arrivent d'Europe, il étoit rare qu'il en survécût cinquante la première année;

ANN. 1770. Décembre.

que de ces cinquante, la moitié étoit à l'hôpital, & qu'il n'en reſtoit pas dix en parfaite ſanté. Ce calcul eſt peut-être exagéré, mais les miſérables Européens que nous avons vu, pâles & foibles ſe traîner avec un fuſil, nous portent à croire qu'il n'eſt pas bien éloigné. A la vérité, tous les blancs de la ville ſont ſoldats; les plus jeunes ſont toujours ſous le drapeau, & ceux qui ont ſervi cinq ans, ſont ſujets à y être rappellés quand on juge que leur ſecours eſt néceſſaire; mais comme on ne les exerce jamais & qu'ils ne font aucun ſervice, on ne peut pas attendre beaucoup de ſes Inſulaires. Les Portugais ſont en général bons tireurs, parce qu'ils s'occupent à tuer des cochons ſauvages ou des dains. Les *Mardykers* & les Chinois ne connoiſſent point l'uſage des armes à feu; cependant, comme ils ont la réputation d'être braves, ils pourroient faire beaucoup de carnage avec leurs armes, les ſabres, les lances & les dagues. Les *Mardykers* ſont des Indiens de toutes nations; dont les ancêtres étoient libres & qui ont eux-mêmes recouvré leur liberté.

S'il eſt difficile d'attaquer *Batavia* par terre, il eſt abſolument impoſſible d'en former le ſiège par mer, car l'eau eſt ſi baſſe qu'une chaloupe peut à peine s'approcher à la portée du canon des remparts, excepté dans un

canal

canal étroit, appellé *la Rivière*, défendu des deux côtés par des moles qui s'étendent à environ un demi-mille dans le havre. Il aboutit à l'autre extrémité sous le feu de la partie la plus forte du château, & sa communication avec les canaux qui entrecoupent la ville, est interrompue par de grandes poudres flottantes, formant une chaîne qui se ferme tous les soirs à six heures, & qu'on n'ouvre jamais sous aucun prétexte avant le lendemain au matin. Le havre de *Batavia* passe pour le plus beau de l'Inde, & il semble que c'est avec raison; il est assez vaste pour contenir la plus grande flotte, & le fond en est si bon que l'ancre y tient jusqu'à ce que le cable pourrisse. La mer n'y est jamais incommode, & il n'a d'autre inconvénient que le bas-fond qui est entre la rade & la rivière. Quand la brise de mer souffle frais, elle produit une mer moutonnante, dangereuse pour les bateaux. Notre chaloupe toucha un jour trois fois en entreprenant de sortir, & elle ne regagna l'embouchure de la rivière qu'avec difficulté. Nous y avons vu échouer un bateau chargé de voiles & d'agrêts qu'il portoit à un des vaisseaux de la Compagnie. En-dehors & autour du havre, il y a plusieurs Isles dont les Hollandois se sont emparés, & qu'ils emploient à différens usages. Ils transportent dans l'une d'elles, appellée *Edam*, tous les

ANN. 1770. Décembre.

ANN. 1770. Décembre.

Européens coupables de quelques crimes qui ne méritent pas la mort. Quelques-uns sont condamnés à y rester quatre-vingt-dix-neuf ans, d'autres quarante, vingt, ou moins, jusqu'à cinq, suivant la nature de leur délit. Pendant le tems de leur bannissement, on les occupe comme esclaves à faire des cordes & à d'autres travaux. Sur une autre Isle, appellée *Purmerent*, ils ont construit un hôpital où l'on dit que les malades recouvrent la santé beaucoup plus promptement qu'à *Batavia*. Dans une troisième, nommée *Kuyper*, la Compagnie a des magasins pour le riz & d'autres marchandises de peu de valeur; & les vaisseaux étrangers qu'on met à la bande à *Onrust*, autre isle dont on a déjà parlé, y déposent leurs cargaisons & équipemens sur des quais très-commodes pour cela. C'est-là que furent portés les canons, les voiles & les autres provisions du *Falmouth*, vaisseau de Roi anglois, qui fut condamné en revenant de *Manille*, & le bâtiment resta pendant plusieurs années, n'ayant à bord que les seuls Officiers non brevetés. On leur fit régulièrement des remises d'Angleterre, mais on n'eut aucune attention aux différens mémoires qu'ils présentèrent pour être licenciés. Heureusement pour eux les Hollandois, six mois avant notre arrivée, jugèrent à

propos de vendre à l'encan le vaisseau & tout son équipement, & de renvoyer les Officiers en Angleterre, sur des bâtimens de la Compagnie.

Ann. 1770. Décembre.

Le pays des environs de *Batavia*, dans un espace de quelques milles, est semé partout de maisons de campagne & de jardins. La plupart des jardins sont très-grands, & par une étrange fatalité, ils sont tous plantés d'autant d'arbres que le terrein peut en porter, de sorte que l'Isle ne tire aucun avantage d'avoir été débarrassée des bois qui la couvroient autrefois, si l'on en excepte les fruits que lui procurent les arbres substitués aux anciens. Ces impénétrables forêts occupent un terrein plat qui s'étend à plusieurs milles au-delà des jardins, & qui est entrecoupé par des rivières & des canaux navigables pour les petits bâtimens. Ce n'est pas encore le plus grand inconvénient; tous les champs & jardins sont environnés d'un fossé, & au milieu des terres cultivées, on trouve par-tout des marais, des fondrières & des amas d'eaux saumâtres.

Il n'est pas étrange que les habitans d'un pareil pays soient familiarisés avec la maladie & la mort; ils prennent des médecines de précaution presque aussi régulièrement que des repas, & chacun attend le retour

Ann. 1770. Décembre.

des maladies comme nous attendons les saisons de l'année. Nous n'avons pas vu à *Batavia* un seul visage qui indiquât une santé parfaite; les joues des hommes & des femmes ne sont animées d'aucune couleur; les personnes du sexe seroient pourtant très-jolies, si, avec un air de maladie, on pouvoit avoir quelque beauté. On y parle de la mort avec autant d'indifférence que dans un camp; & quand on annonce la mort de quelqu'un de connoissance, ils répondent communément: «bon, il ne me devoit rien,» ou bien «il faut que je me fasse payer de ses exécuteurs testamentaires ou de ses héritiers.»

Il y a peu d'exceptions à la description que nous venons de faire des environs de *Batavia*. La maison de campagne du Gouverneur est placée sur une monticule; mais sa pente est si peu considérable, qu'elle n'est guère au-dessus du niveau ordinaire des autres terreins. Cependant son Excellence, qui est originaire du pays, a fait à grands frais & par de grands travaux, enclorre son jardin d'un fossé marécageux; telle est l'influence de l'habitude sur le goût & la raison. On tient aussi un fameux marché, appellé *Passar Tanaban*, sur une hauteur qui s'élève perpendiculairement à environ trente pieds au-dessus de la plaine. Tout le reste des environs de

Batavia, dans une étendue de trente à quarante milles, eſt exactement parallèle à l'horizon. Paſſé cette diſtance, il y a deux collines d'une hauteur conſidérable où l'on nous a dit que l'air étoit ſain & frais, relativement à celui des bords de la côte. Les végétaux d'Europe & en particulier les fraiſes, qui ne peuvent pas ſupporter la chaleur, y croiſſent fort bien; les Inſulaires y ſont vigoureux & ont des couleurs. Quelques-uns des principaux perſonnages de *Batavia* poſsèdent des maiſons de campagne ſur ces collines, où ils vont une fois par année: on y en a commencé une pour le Gouverneur ſur le plan de *Blenheim*, célèbre château du Duc de Marlborough, dans le comté d'*Oxford*, mais elle n'a jamais été finie. Les Médecins y envoient auſſi les malades recouvrer la ſanté; l'air paſſe pour y produire des effets prodigieux; les malades s'y guériſſent en peu de tems, mais ils retombent toujours bientôt après leur retour à *Batavia*.

ANN. 1770. Décembre.

LA même ſituation & les circonſtances qui rendent *Batavia* & ſes environs mal-ſains, les rendent auſſi le meilleur pays de la terre pour la culture des légumes. Le ſol eſt fertile au-delà de ce qu'on peut imaginer; & les productions de beſoin ou de luxe qu'il fournit ſont preſque ſans nombre.

ANN. 1770. Décembre.

LE riz qu'on fait être le grain de ces pays, & qui sert de pain aux habitans, y croît en grande abondance; & je dois observer ici que, sur les parties montueuses de *Java* & de plusieurs des Isles orientales, on cultive une espèce de riz entièrement inconnue dans les parties occidentales de l'Inde. Il est appelé par les Naturels du pays, *Paddy Gunung*, ou riz de montagne. Tandis que l'autre espèce doit être sous l'eau pendant les trois quarts du tems de sa croissance, on sème celle-ci sur des côteaux qui ne sont arrosés que par la pluie; il faut pourtant remarquer qu'on le sème au commencement de la saison pluvieuse, & qu'on le recueille au commencement de la sèche. Il seroit peut-être avantageux de rechercher jusqu'à quel point cette espèce de riz pourroit être utile dans nos Isles d'Amérique, qui ne produisent point de froment.

IL faut compter au nombre des productions de ce pays, le bled d'Inde ou maïs, que les habitans recueillent avant qu'il soit mûr, & grillent en épi; beaucoup d'espèces différentes de haricots, des lentilles qu'ils appellent *Cadjang*, & qui sont une partie considérable de la nourriture du peuple; du millet; des ignames fondantes; & d'autres sans suc; des patates douces; des pommes de terre d'Europe,

ANN. 1770. Décembre.

qui ſont très-bonnes, mais qu'on n'y cultive pas en grande quantité. On trouve dans les jardins des choux, des laitues & des concombres; des raves blanches de la Chine, qui cuiſent preſque auſſi bien que le turnep; le fruit de la plante appellée *Plante aux œufs*; des carottes, du perſil, du céleri; le pois d'angole qui eſt délicieux, lorſqu'après l'avoir rôti, on le mange avec du poivre & du ſel; une ſorte de légume reſſemblant à l'épinard; des oignons très-petits, mais excellents; des aſperges; & en outre, quelques plantes d'Europe fort odoriférantes, telles que la ſauge, l'hyſſope & la rue. On y recueille avec très-peu de culture des quantités immenſes des plus belles & des plus groſſes cannes de ſucre qu'on puiſſe imaginer; & elles donnent beaucoup plus de ſucre que celles des Iſles d'Amérique. Le ſucre blanc s'y vend deux *pences* & demi la livre, & les melaſſes ſervent à la fabrique de l'arrack; elles ſont le principal ingrédient de cette liqueur, ainſi que du rum, en y ajoutant un peu de riz & de vin de coco, afin de lui donner quelques parfums. Il y croît encore de l'indigo qui, ſe conſommant dans le pays, ne fait pas une branche de commerce.

MAIS les végétaux comeſtibles les plus abondants dans le pays, ſont les fruits; il n'y en

Ann. 1770. Décembre.

a pas moins de trente-six espèces différentes, dont je vais donner une courte description.

1.° La pomme de pin, *Bromelia ananas*. Ce fruit qu'on appelle ici *ananas*, y vient très-gros, & en si grande abondance, qu'on peut quelquefois l'acheter de la première main pour un *farthing* la pièce; des fruitiers nous en ont vendu trois pour deux *pences* & demi. Ils ont beaucoup de suc & un bon goût; mais nous convînmes tous que nous en avions mangé d'aussi agréables dans les serres d'Angleterre : leur végétation est si forte, qu'en croissant, la plupart portent deux ou trois têtes, & un grand nombre de rejettons depuis la partie inférieure du fruit, sur l'un desquels M. Banks en compta neuf une fois. Ces rejettons poussent de si bonne heure, que très-souvent, pendant qu'ils adhèrent à la mère plante, leur fruit est d'une grosseur assez considérable, lorsque le gros ananas est mûr. Nous en avons vu plusieurs fois trois sur une pomme, & l'on nous a dit qu'une de ces plantes en avoit donné une année jusqu'à neuf, sans compter la principale; ce qui fut regardé comme une si grande curiosité, qu'on l'envoya au Prince d'Orange conservée dans du sucre.

2.° Des oranges douces. Elles sont très-bonnes; mais pendant que nous étions à

Batavia, elles se vendoient six *pences* la pièce.

ANN. 1770. Décembre.

3.° DES pimplemousses, qu'on appelle *Shaddocks* dans les isles d'Amérique. Elles ont une bonne saveur, mais elles ne sont pas succulentes. Leur défaut de jus étoit pourtant un effet accidentel de la saison.

4.° LES citrons. Ils sont très-rares; mais l'abondance des limons compense ce défaut.

5.° LES limons. Ils sont excellens, & on les achette à environ douze *pences* le cent. Nous n'avons vu que deux ou trois oranges de Séville où il n'y avoit presque que l'écorce. On y trouve plusieurs espèces d'oranges & de limons, que je ne décrirai pas en particulier, parce qu'ils ne sont estimés ni des Européens, ni des Naturels du pays.

6.° LES mangues. Ce fruit, pendant notre relâche à *Java*, étoit si attaqué des vers qui en rongeoient l'intérieur, que sur trois, il y en avoit à peine un de mangeable; & le meilleur de tous est fort inférieur à ceux du Brésil. Les Européens le comparent ordinairement à une pêche fondante; il y ressemble véritablement par sa douceur & sa mollesse, mais il n'a pas un si bon goût. On nous a dit que le climat étoit trop chaud & trop humide pour ce fruit, dont il y a autant d'espèces que de sortes de pommes en Angleterre, & quelques-unes sont fort supérieures aux autres.

ANN. 1770. Décembre.

Un de ces mangues, appellé *Mangha cowant*, a une odeur si forte qu'un Européen la supporte avec peine dans la chambre, quoique les Naturels du pays l'aiment passionnément. Les trois sortes qu'on préfere ordinairement aux autres, sont le *Mangha doodool*, le *Mangha santock*, & le *Mangha gure*.

7.° LES bananes. Les espèces différentes de ce fruit sont innombrables; mais il n'y en a que trois de bonnes, le *Pissang mas*, le *Pissang radja* & le *Pissang ambou*. Toutes celles-ci ont un goût vineux fort agréable, & les autres sont utiles à différens usages. Ils en font frire quelques-unes en beignets, & ils en grillent & en mangent d'autres comme du pain. Il y en a une qui mérite en particulier d'être connue des Botanistes, parce qu'à la différence des autres espèces de la même famille, elle est remplie de pepins; & on l'appelle pour cela *Pissang batu*, ou *Pissang bidjie*. Elle n'est pas agréable au goût; les Malais s'en servent comme d'un remède contre la dyssenterie.

8.° LES raisins. Ils ne sont pas très-bons, & ils sont fort chers; car nous n'avons pas pu en acheter une grappe médiocre pour moins d'un scheling ou dix-huit *pences*.

9.° LES tamarins. Ce fruit y croît en grande abondance & est à bon marché. Les Naturels

du pays cependant ne l'apprêtent pas comme les habitans des isles d'Amérique, mais ils l'assaisonnent de sel; ce qui en fait une masse noire, si désagréable à la vue & au goût, que peu d'Européens veulent en manger. ANN. 1770. Décembre.

10.° LES melons d'eau. Ils y sont abondans & très-bons.

11.° LES citrouilles. C'est, sans comparaison, le fruit le plus utile qu'on puisse porter en mer; il s'y conserve plusieurs mois sans aucun soin, & en le mêlant avec du sucre & du jus de citron, on en fait des tourtes qu'on distingue à peine de celles qui sont faites des meilleurs pommes.

12.° LA papaye. Ce fruit, lorsqu'il est mûr, est rempli de pepins & presque sans saveur; mais si on le pèle quand il est verd & qu'on en ôte le pepin, il est meilleur que le turnep.

13.° LES goyaves. Les habitans des isles d'Amérique estiment beaucoup ce fruit. Ils en ont probablement d'une meilleure espèce que celui que nous avons rencontré ici, car il avoit une odeur si forte & si déasagréable, qu'elle incommoda quelques-uns de nous. Ceux qui le goûtèrent dirent que sa saveur étoit également forte.

14.° UNE espèce de corosol; l'*annona squammosa* de Linnæus, qu'on trouve aussi dans les

ANN. 1770. Décembre.

Isles d'Amérique. Il est composé seulement d'une masse de gros pepins dont on peut sucer un peu de chair qui est très-douce, mais qui n'a guère de saveur.

15.° LE *cachiman* ou cœur de bœuf; l'*annona reticulata* de Linnæus. La qualité de ce fruit est bien exprimée par son nom anglois, qui signifie *pomme-de-flan*. On l'a nommée ainsi dans les Isles d'Amérique; effectivement il ressemble au flan, & il est très-bon.

16.° LA pomme de cachou. On la mange rarement, parce qu'elle est astringente. La noix qui croît au sommet est très-connue en Europe.

17.° LA noix de coco. Elle est aussi très-connue en Europe. Il y en a de plusieurs sortes à *Java*; la meilleure de celles que nous y avons trouvées, est appellée *Calappi edjou*, & on la distingue aisément par la rougeur de la chair qui est entre la peau & la coque.

18.° LE mangoustan; le *garcinia mangostana* de Linnæus. Ce fruit particulier aux Indes orientales, est à-peu-près de la grosseur d'une pomme sauvage, & d'une couleur de vin foncé. Sur son sommet il a une couronne de cinq ou six petits triangles qui se réunissent en cercles & plusieurs feuilles vertes creuses qui sont des restes de la fleur. Lorsqu'on veut le manger, il faut en ôter la peau ou plutôt

une eſpèce de chair, au-deſſous de laquelle on trouve ſix ou ſept noyaux blancs placés en rond. La pulpe dont ils ſont enveloppés eſt le fruit, qui eſt délicieux au-delà de tout ce qu'on peut imaginer. C'eſt un heureux mélange de doux & d'aigrelet qui n'eſt pas moins ſain qu'agréable. Les malades qui ſont attaqués de fièvres putrides ou inflammatoires, prennent ce fruit mêlé avec l'orange douce, & s'en trouvent fort bien.

ANN. 1770. Décembre.

19.° LE jambos; l'*eugenia malaccenſis* de Linnæus. Ce fruit eſt d'un rouge foncé & d'une forme ovale. Les plus gros, qui ſont toujours les meilleurs, ont la grandeur d'une petite pomme; ils ſont agréables & rafraîchiſſans, quoiqu'ils n'aient pas beaucoup de ſaveur.

20.° LE *jambu-eyer*, autre jambos; une eſpèce de l'*eugenia* de Linnæus. Il y a deux eſpèces de ce fruit qui ont une forme ſemblable, reſſemblante à une cloche; mais ils diffèrent par la couleur; l'une eſt rouge & l'autre blanche. Ils ſont un peu plus gros qu'une cériſe; ils n'ont ni ſaveur, ni douceur au goût; ils ne contiennent qu'un ſuc aqueux légèrement imprégné d'acide. Cependant on les eſtime dans ce pays chaud, parce qu'ils ſont rafraîchiſſans.

21.° LE *jambu-eyer mauwar*; l'*eugenia jambos* de Linnæus. Celui-ci eſt plus agréable

ANN. 1770. Décembre.

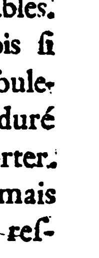
à l'odeur qu'au goût; sa saveur ressemble à la conserve de rose, & son odeur, au parfum que répandent ces fleurs fraîches.

22.° LA pomme de grenade. C'est le même fruit qui est connu en Europe sous ce nom.

23.° LE durion. Ce fruit ressemble à un petit melon; mais la peau est couverte d'épines coniques & pointues, d'où il a tiré son nom; car *dure*, dans la langue malais, signifie piquant. Quand il est mûr, il se partage longitudinalement en sept ou huit compartimens, dont chacun contient six ou sept noix qui n'ont pas tout-à-fait la grosseur des châtaignes, & qui sont recouvertes d'une substance qui, par la couleur & la consistance, ressemble beaucoup à la crême épaisse; c'est la partie comestible, & les naturels du pays l'aiment passionnément. Les Européens, qui en mangent pour la première fois, la trouvent ordinairement désagréable; sa saveur approche un peu d'un mélange de crême, de sucre & d'oignons, & l'odeur de l'oignon y est dominante.

24.° LE *nanca*. Ce fruit, appellé *jack* dans quelques parties de l'Inde, a comme le durion une odeur très-désagréable aux étrangers, & un peu ressemblante à celle d'une pomme pourrie mêlée avec de l'ail. La saveur

n'en eſt pas non plus du goût de tout le monde. On dit qu'il devient prodigieuſement gros dans quelques pays qui lui ſont favorables. Ann. 1770. Décembre. Rumphius rapporte qu'il eſt quelquefois ſi grand, qu'un homme peut à peine le ſoulever, & un Malais nous a aſſuré qu'à Maduré il faut ſouvent deux hommes pour le porter. Cependant ceux de *Batavia* n'excèdent jamais la groſſeur d'un gros melon, à qui ils reſſemblent beaucoup par la forme. Il ſont couverts d'épines anguleuſes ſemblable aux aiguilles de quelques cryſtaux ; mais qui ne ſont pourtant pas aſſez dures pour bleſſer ceux qui les manient.



25.° LE *champada*. Celui-ci ne differe guères du *nanca*, qu'en ce qu'il n'eſt pas ſi gros.

26.° LE *rambutan*. Ce fruit eſt peu connu aux Européens. Il reſſemble beaucoup à la châtaigne enveloppée de ſa gouſſe, & comme elle, il eſt couvert de petites pointes émouſſées & d'un rouge foncé. Le fruit ſe trouve ſous cette peau, & il y a un noyau en-dedans du fruit. La partie bonne à manger eſt en petite quantité; mais ſon acide eſt peut-être plus agréable que celui d'aucun des autres végétaux.

27.° LE *jambolan*. Sa groſſeur & ſa figure approchent beaucoup de celles de la prune

ANN. 1770. Décembre.

de damas; mais il eſt un peu plus âpre au goût, & par conſéquent moins agréable.

28.° LE *boa bidarra*, ou *rhamnus jujuba* de Linnæus. Ce fruit rond & jaune eſt à-peu-près de la groſſeur d'une groſeille. Sa ſaveur reſſemble à celle de la pomme, & il eſt auſſi âpre que la pomme ſauvage.

29.° LE *nam-nam*; le *cynometra cauliflora* de Linnæus. La forme de ce fruit reſſemble un peu à celle de la fève; il a environ trois pouces de long, & l'extérieur en eſt très-raboteux. On le mange rarement cru; mais cuit au beurre il eſt très-bon.

30.° 31.° LE *catappa*, ou *terminalia catappa*; & le *canare*, ou *canarium commune* de Linnæus. Ce ſont deux noix qui ont une pulpe un peu reſſemblante à une amande; mais il eſt ſi difficile d'en rompre la coque, qu'on ne les vend pas au marché. Celles que nous goûtâmes avoient été cueillies par M. Banks ſur l'arbre qui les porte.

32.° LE *madja*, ou *limonia* de Linnæus. Ce fruit renferme, ſous une coque dure & caſſante, une chair un peu acide qu'on ne peut pas manger ſans ſucre, & même avec ce ſupplément, il ne paſſe pas généralement pour être agréable.

33.° LE *ſuntul*, la *trichilia* de Linnæus. C'eſt le plus mauvais de tous les fruits que je viens

de

de décrire; il ressemble au *madja* par la forme & la grosseur, & sous une peau épaisse, il contient une chair comme celle du mangoustan; le goût en est acide & âpre, & si désagréable, que nous fûmes surpris de le voir exposé en vente chez les fruitiers. Ann. 1770. Décembre.

34.° 35.° 36.° Le *blimbling*, ou *averrhoa belimbi*; le *bimbling besse*, ou *averrhoa carambola*; & le *cherrema*, ou *averrhoa acida* de Linnæus. Ce sont trois espèces du même genre; &, quoiqu'ils diffèrent par la grosseur, ils ont à-peu-près le même goût. Le *blimbling besse* est le plus doux; les deux autres sont si acides, qu'on ne peut pas les manger sans les apprêter; on en fait pourtant une excellente sauce aigrelette.

37.° Le *salach*, ou *calamus rotang zalacca* de Linnæus. C'est le fruit d'un arbrisseau garni de piquans; il est à-peu-près de la grosseur d'une châtaigne, & couvert d'écailles. Au-dessous des écailles il y a deux ou trois amandes jaunes, dont la saveur ressemble un peu à celle de la fraise.

Outre ces fruits, l'isle de *Java*, & en particulier le pays des environs de *Batavia*, en produit plusieurs espèces d'autres qui n'étoient pas de saison pendant notre séjour; on nous dit aussi que les pommes, les fraises & d'autres fruits de l'Europe, avoient été plantés sur les montagnes, & qu'ils y croif-

ANN. 1770. Décembre.

ſoient en grande abondance. Nous avons vu plu-ſieurs fruits conſervés dans du ſucre, que nous n'avons pas apperçus dans leur état naturel; l'un eſt appelé *kimkit*, & un ſecond, *boa atap*: il y en a beaucoup d'autres, & en particulier, le *kellor*, le *guilindina*, le *moringa* & le *ſoccum*, qui ne ſont mangés que par les naturels du pays. Le *ſoccum* eſt de la même eſpèce que le fruit à pain des iſles de la mer du Sud, mais ſi inférieur en bonté, que nous ne l'aurions pas rapporté à cette claſſe, ſi l'apparence extérieure du fruit & de l'arbre n'étoit pas la même au premier coup-d'œil. Ces fruits, ainſi que quelques autres, ne méritent pas une deſcription particulière.

LA quantité de fruits qui ſe conſomme à *Batavia* eſt incroyable; ceux qu'on expoſe publiquement en vente ſont ordinairement trop mûrs. Cependant un étranger peut en acheter de bons dans la rue de Peſſang, au Nord, & tout près de la grande Egliſe. Cette rue n'eſt habitée que par des fruitiers chinois qui ſe fourniſſent dans les jardins des particuliers des environs de la ville, & qui en tirent tout ce qu'il y a de plus frais & de meilleur en fruits; mais il faut les leur payer au moins quatre fois plus qu'ils ne leur ont coûté.

Ann. 1770. Décembre.

Une grande quantité de terreins, dont plusieurs sont à une distance considérable de *Batavia*, & où l'on ne cultive que des fruits, approvisionnent la ville de cette denrée. Les gens de la campagne, à qui ces terres appartiennent, se rendent avec les habitans de la ville à deux grands marchés, dont l'un, appellé *Passar sineen*, se tient le lundi, & l'autre, nommé *Passar tanabank*, le samedi. Ces foires se tiennent à des endroits fort éloignés l'un de l'autre, pour la commodité des différens districts, mais aucune des deux n'est distante de *Batavia* de plus de cinq milles. On peut y acheter les meilleurs fruits & à plus bas prix; le spectacle du marché est très-amusant. La quantité de fruits qu'on y amène est étonnante; il est ordinaire d'y voir arriver cinquante chariots des plus beaux ananas, entassés aussi négligemment que des turneps en Angleterre, & les autres fruits s'y trouvent avec la même profusion. Cependant les jours de marché sont mal disposés; l'intervalle du samedi au lundi est trop court, & celui du lundi au samedi trop long; la plus grande partie de ce qu'on achette le lundi ne peut pas se garder jusqu'au marché suivant; de sorte que, pendant plusieurs jours de la semaine, il n'y a de bons fruits à *Batavia*, que chez les Chinois de *Passar-Pissang*.

Ann. 1770. Décembre.

Les habitans de cette partie de l'Inde ont une eſpèce de luxe qui n'eſt guères pratiqué dans les autres pays; ils brûlent continuellement des bois aromatiques & des réſines, & s'environnent d'odeurs, en plaçant autour d'eux une grande quantité de fleurs; c'eſt peut-être un antidote qu'ils emploient contre les exhalaiſons infectes de leurs foſſés & de leurs canaux. Ils ont beaucoup de fleurs odoriférantes entièrement inconnues en Europe; je vais donner une deſcription des principales.

1.° Le *champacka*, ou *michelia champacca.* Cette fleur croît ſur un arbre auſſi grand qu'un pommier; elle a quinze pétales longues & étroites, ce qui lui donne l'apparence d'être double, quoique réellement elle ne le ſoit pas. Sa couleur eſt jaune & beaucoup plus foncée que la jonquille, à laquelle elle reſſemble un peu par ſon parfum.

2.° Le *cananga*, ou *Uvaria cananga.* C'eſt une fleur verte qui ne reſſemble point du tout à la fleur d'aucun arbre ou plante d'Europe; elle a plus l'apparence d'une touffe de feuilles que d'une fleur; ſon parfum eſt agréable, mais il lui eſt particulier.

3.° Le *mulatti* ou *nyctanthes ſambac.* Celle-ci eſt très-connue ſous le nom de jaſmin d'Arabie dans les ſerres chaudes d'Angleterre. Elle croît à *Batavia* dans la plus grande abondance; &

son odeur, ainsi que celle de toutes les autres fleurs de l'Inde, quoique extrêmement agréable, n'a pas cette force qui distingue quelques-unes de la même espèce en Europe.

4.° LE *combang caracnassi*, & *combang tonquin*, *percularia glabro*; ce sont de petites fleurs de l'espèce des apocins, & qui y ressemblent beaucoup par la forme & le parfum; elles sont fort odoriférantes & très-différentes de toutes les productions de nos jardins anglois.

6.° LE *bonja tanjong*, ou *mimusops Elengi* de Linnæus. Cette fleur a la forme d'une étoile de sept ou huit rayons, & d'environ un demi-pouce de diamètre; elle est d'une couleur jaunâtre & d'un agréable parfum.

ON y trouve encore le *sundal malam*, ou *polianthes tuberosa*. Cette fleur étant la même que notre tubéreuse ne doit point être rangée parmi celles qui sont inconnues en Europe; mais j'en parle à cause de son nom malai qui signifie « intrigante de nuit, » qualité qui lui convient assez bien. La chaleur de ce climat est si grande que peu de fleurs exhalent leur parfum pendant le jour; la tubéreuse étant alors absolument sans odeur & sa couleur étant modeste & sans éclat, elle paroît négliger de s'attirer des admirateurs; mais, dès que la nuit vient, elle répand son parfum,

ANN. 1770. Décembre.

attire l'attention, & charme tous ceux qui l'approchent.

ON vend des fleurs dans les rues tous les soirs au coucher du soleil; elles sont disposées en guirlandes d'environ deux pieds de long, ou arrangées en bouquets de différentes formes, qui se séparent. Il y a encore dans les jardins particuliers plusieurs autres fleurs odoriférantes, qui n'y croissent pas en assez grande quantité pour être apportées au marché. Les personnes des deux sexes remplissent leurs cheveux & leurs habits de ces fleurs, mêlées avec les feuilles d'une plante appllée *pandang*, & coupées en petits morceaux. Ils poussent la recherche encore plus loin; ils répandent ce mêlange sur leurs lits, de manière que la chambre dans laquelle ils couchent respire le plus délicat & le plus pur de tous les parfums, & comme ils n'ont d'autre couverture qu'une simple pièce de toile fine, cette odeur n'est point altérée par la transpiration, qui n'est pas si abondante que lorsqu'on passe la nuit entre deux ou trois couvertures & des matelas.

AVANT de terminer ma description des productions végétales de cette partie de l'Inde, je dois parler des épiceries. *Java* ne produisoit originairement que du poivre : on en envoie aujourd'hui en Europe pour de très-grandes

sommes ; la quantité qu'on en consomme dans l'isle est très-petite, les habitans employant presque universellement à sa place du *capsicum*, ou, comme on l'appelle en Europe, du poivre de Cayenne. Les Hollandois s'étant emparés des clous de girofle & des muscades, ils sont devenus trop chers pour que les autres habitans de ce pays, qui les aiment passionnément, en fassent beaucoup d'usage. Les clous de girofle sont à présent confinés à *Amboine* & dans les petites Isles situées dans les environs : on dit qu'originairement ils viennent de *Machian* ou *Bachian*, petite isle fort éloignée de *Java* à l'Est, mais qui n'est qu'à quinze milles au Nord de la ligne, & que de-là les Hollandois, lors de leurs premiers établissemens, les répandirent dans toutes les isles orientales. Ils stipulèrent, par différens traités de paix passés entr'eux & les Rois des Isles conquises dont on vient de parler, que ceux-ci n'auroient qu'un certain nombre de girofliers dans leurs domaines ; & dans les contestations qui survinrent, sous prétexte de punir la désobéissance de ces Princes, ils diminuèrent la quantité permise des girofliers, jusqu'à ce qu'enfin ils les eussent entièrement détruits. Les noix muscades ont été extirpées de toutes les Isles, excepté de *Banda* leur premier sol na-

ANN. 1770. Décembre.

Ann. 1770. Décembre.

turel qui en approvisionne toutes les nations de la terre, & qui en fourniroit également aux peuples d'un autre globe, s'il y en avoit un second où l'industrieux Hollandois pût transporter cette marchandise. Il est sûr qu'il y a très-peu de ces arbres sur la côte de la *Nouvelle-Guinée*. Peut-être y a-t-il des girofliers & des muscadiers sur les autres isles à l'Est, mais les Hollandois & les autres Européens paroissent ne pas les regarder comme dignes d'être visitées.

Les animaux domestiques de ce pays, parmi les quadrupèdes, sont principalement les chevaux, les vaches, les buffles, les moutons, les chèvres & les cochons. Les chevaux sont petits; leur taille ne surpasse jamais celle des chevaux qu'on appelle en Angleterre *galloway*; mais ils sont agiles & pleins de feu, & on dit que les Européens les trouvèrent à *Java*, lorsqu'ils doublèrent pour la première fois le Cap de *Bonne-Espérance*. On prétend que les bœufs sont de la même espèce que ceux d'Europe; cependant leur figure est si différente de celle des nôtres, que nous doutons qu'ils soient de la même race. Ils ont, il est vrai, le *palearia* ou le fanon, que les Naturalistes donnent comme le caractéristique qui distingue l'espèce que nous avons en Europe; mais il est certain qu'on en trouve de

ſauvages non-ſeulement à *Java*, mais encore dans pluſieurs des Iſles d'Orient. Celui que nous mangeâmes à *Batavia* avoit une chair plus belle que le bœuf d'Europe, mais il étoit moins ſucculent & exceſſivement maigre. Les buffles y ſont abondans; les Hollandois n'en mangent jamais la chair; ils ne boivent pas non plus le lait des femelles, parce qu'ils ſont perſuadés que cette nourriture eſt mal-ſaine & tendante à donner la fièvre; quoique les Naturels du pays & les Chinois mangent de l'un & de l'autre ſans en être incommodés. Les moutons ſont de ceux qui ont de grandes oreilles pendantes & du poil au lieu de laine; la chair en eſt dure & coriace, & c'eſt à tous égards le plus mauvais mouton que nous ayions jamais mangé. Nous y trouvâmes pourtant quelques moutons du Cap excellens, mais ſi chers que nous en achetâmes quatre à quarante-cinq ſchelings la pièce, & le plus gros ne peſoit que quarante-cinq livres. Les chèvres ne ſont pas meilleures que les moutons, mais les cochons, ſur-tout ceux de la race chinoiſe, ſont très-bons & ſi gras qu'on y achette le maigre ſéparément. Le boucher, qui eſt toujours chinois, en ôte, ſans la moindre difficulté, autant de gras qu'on le veut, & il le revend à ſes compatriotes qui le fondent & le mangent en place de beurre

ANN. 1770.
Décembre.

ANN. 1770. Décembre.

avec leur riz; malgré l'excellence de ce porc, les Hollandois sont si fortement prévenus en faveur de tout ce qui vient de leur pays natal, qu'ils ne mangent que des moutons de race hollandoise, qui y sont beaucoup plus chers que les chinois, comme les moutons chinois coûtent plus en Europe que les hollandois.

OUTRE ces animaux, qui sont domestiques, ils ont encore des chiens & des chats sauvages, ainsi que des chevaux & d'autres bestiaux dans les montagnes de l'intérieur de l'Isle : on ne trouve plus de buffles sauvages dans aucune partie de *Java*, quoiqu'ils soient abondans à *Macassar* & dans plusieurs autres Isles d'Orient. Les environs de *Batavia* sont très-bien fournis de deux espèces de dains & de cochons sauvages très-bons; les Portugais, qui les tuent, vendent à un prix raisonnable.

ON dit qu'il y a une grande quantité de tigres & quelques rhinocéros dans les montagnes & les lieux déserts de l'Isle; ces mêmes endroits nourrissent aussi des singes, qui ne sont qu'un petit nombre aux environs de *Batavia*.

ON est étonné de l'abondance de poissons qui se trouvent à *Batavia*; il y en a plusieurs d'excellens, & ils sont tous à bon marché, excepté le petit nombre de ceux qui sont rares. Là, comme dans les autres pays, la vanité

Ann. 1770.
Décembre.

l'emporte même sur la gourmandise; les seuls esclaves se nourrissent de poissons à bon marché, quoiqu'ils soient la plupart de la meilleure espèce, & les riches couvrent leurs tables de ceux qui sont chers, précisément parce qu'ils sont rares, car ils valent souvent beaucoup moins que les premiers. Un Aubergiste de bon sens nous parla un jour librement sur ce sujet. « Je sais aussi bien que vous, nous » dit-il, que je pourrois pour un scheling acheter » un plat de poisson meilleur qu'un autre qui » m'en coûte dix; mais si je prenois ce parti, » je serois aussi peu estimé que vous le seriez » en Europe, si vous serviez sur vos tables » des mets qui ne seroient bons que pour les » mendians ou pour les chiens. »

Il y a des tortues à *Batavia*, mais elles ne sont ni aussi tendres, ni aussi grasses que celles des Isles d'Amérique, même lorsqu'on mange celles-ci à *Londres*; telles qu'elles sont, nous les regardions comme un bon aliment, mais les Hollandois singuliers, en ce point comme en beaucoup d'autres choses, ne les mangent pas. Nous avons vu quelques lézards ou iguans très-grands; on nous a dit que quelques-uns étoient aussi gros que la cuisse d'un homme; & M. Banks en tua un qui avoit cinq pieds de long: la chair de cet animal est une excellente nourriture.

ANN. 1770. Décembre.

LA volaille y eſt très-bonne & en grande abondance. Les poules qui ſont très-groſſes, les canards & les oies y ſont à fort bon marché; les pigeons ſont chers, & le prix des cocqs-d'inde eſt exorbitant. Nous avons trouvé quelquefois que la chair de ces animaux étoit maigre & sèche; mais cela provenoit uniquement de ce qu'ils avoient été mal nourris, car ceux que nous nourriſſions nous-mêmes étoient auſſi bons qu'aucun de la même eſpèce que nous euſſions mangé en Europe; & quelquefois ils nous ont paru meilleurs.

EN général le gibier volant y eſt rare : nous avons apperçu une fois dans les champs un canard ſauvage, mais nous n'en avons jamais vu d'expoſés en vente. Nous avons vu ſouvent des becaſſines de deux eſpèces, dont l'une eſt exactement la même que celle d'Europe, & il y a une eſpèce de grive qu'on peut toujours acheter en grande quantité des Portugais, qui, je ne ſais pour quelle raiſon, ſe ſont approprié le commerce du gibier. Il eſt à remarquer que les becaſſines ſe trouvent dans beaucoup plus de pays du monde qu'aucun autre oiſeau; elles ſont communes preſque dans toute l'Europe, l'Aſie, l'Afrique & l'Amérique.

LA nature n'a pas accordé tant de boiſſons

aux habitans de *Java* qu'à d'autres peuples placés dans les régions les moins fertiles du Nord. Il est vrai que les Naturels de *Java* & la plupart des autres Indiens qui habitent cette isle sont Mahométans, & par conséquent ils n'ont pas beaucoup à regretter de ne point avoir de vin; mais, comme si la prohibition de leur loi ne regardoit que la manière de s'enivrer & non l'ivrognerie elle-même, ils mâchent du bétel jusqu'à perdre entièrement la raison & la santé.

ANN. 1770. Décembre.

L'ARRACK qu'on y fait est trop connu pour qu'il soit nécessaire d'expliquer la manière dont on le fabrique; le palmier donne en outre un vin de la même espèce que celui dont nous avons déjà parlé dans la description de l'isle de *Savu*. On le tire du même arbre; on emploie la même méthode pour le faire & on le vend dans trois états. Dans le prem[illegible] il est presque tel qu'il sort de l'arbre, & on l'appelle *tuac manise.* Il a cependant déja reçu quelque préparation qui nous est entièrement inconnue, au moyen de laquelle il se garde deux jours, & sans laquelle il se corromproit en douze heures : il est alors d'une douceur agréable & n'enivre pas. Dans les deux autres états, il a subi une fermentation & on y a mis une infusion d'herbes & de racines qui lui font perdre sa douceur & lui

Ann. 1770. Décembre.

donnent un goût très-auſtère & très-déſagréable. L'une de ces liqueurs eſt nommée *tuac cras* & l'autre *tuac cuning*; je ne puis pas aſſigner quelle eſt leur différence, mais elles enivrent fortement toutes deux. Ils expriment auſſi de la noix de coco une liqueur appellée *tuac*; ils s'en ſervent principalement pour la mettre dans l'arrack, car c'eſt un ingrédient eſſentiel de la compoſition de celui qui eſt bon.



CHAPITRE XII.

Détails sur les Habitans de Batavia *& du pays adjacent, sur leurs mœurs, leurs coutumes & leur manière de vivre.*

QUOIQUE *Batavia* soit la capitale des domaines hollandois dans l'Inde, elle est si loin d'être peuplée de Hollandois, que parmi les habitans européens de la ville & de ses environs, il n'y en a pas la cinquième partie qui soient natifs de Hollande, ou d'extraction hollandoise. Les portugais forment le plus grand nombre, &, outre les Européens, il y a des Indiens de diverses nations, des Chinois & beaucoup d'esclaves nègres. On trouve dans les troupes des hommes de presque tous les pays de l'Europe; mais des Anglois, des François, autant d'Allemands que de toutes les autres nations. Les Hollandois, qui permettent aux autres Européens de gagner de l'argent, retiennent tout le pouvoir entre leurs mains & possèdent par conséquent tous les emplois publics. Aucun homme, de quelque nation qu'il soit, ne

ANN. 1770. Décembre.

ANN. 1770. Décembre.

peut aller s'y établir qu'en qualité de ſoldat au ſervice de la Compagnie, & même avant d'être reçu, il doit s'engager à y reſter cinq ans. Cependant, dès qu'il a ſatisfait à cette formalité, il s'adreſſe au Conſeil qui lui permet de s'abſenter de ſon corps & de ſe livrer au genre de commerce que ſa fortune & ſes talens le mettent en état d'entreprendre, & c'eſt ce qui fait que tous les blancs de *Batavia* ſont ſoldats.

LES femmes de toutes les nations peuvent s'établir à *Batavia* ſans être ſoumiſes à aucunes gênes; mais on nous a dit que, pendant notre ſéjour, il n'y en avoit pas vingt de nées en Europe, & que les blanches qui y ſont en aſſez grande quantité, deſcendent de parens européens de la troiſième ou quatrième génération, les reſtes de pluſieurs familles qui ſont venues ſucceſſivement s'y fixer, & dont la ligne mâle s'eſt éteinte; car il eſt ſûr que ce climat n'eſt pas ſi funeſte aux femmes qu'aux hommes.

CES femmes imitent en tout les Indiennes; leur habillement eſt composé des mêmes étoffes; elles arrangent leurs cheveux de la même manière, & elles ſe ſont également aſſervies à l'habitude de mâcher du bétel.

LES Marchands conduiſent leur commerce avec moins de peine, peut-être que dans aucune

d'une autre partie du monde : chaque manufacture est dirigée par un Chinois qui vend le produit de leur travail au Négociant résidant à *Batavia*, sans pouvoir le vendre à d'autres personnes. Lorsqu'un vaisseau arrive, & demande, par exemple, cent *leagers* d'arrack, ou quelque quantité que ce soit d'autres marchandises, le Marchand n'a rien à faire que d'envoyer des ordres à son Chinois pour les faire mettre à bord. Celui-ci exécute l'ordre, tire un reçu du Capitaine du bâtiment pour les marchandises, le porte au Négociant qui l'a employé ; celui-ci reçoit l'argent, & après en avoir déduit son profit, paie au Chinois la valeur de ce qu'il a fourni. La cargaison importée cause un peu plus d'embarras au Marchand ; il doit l'examiner, la recevoir, la mettre dans ses magasins suivant la pratique des autres pays.

ANN. 1770. Décembre.

LES Naturels de l'Isle appellent les Portugais *Oranserane*, ou hommes Nazaréens, pour les distinguer des autres Européens. *Oran*, dans la langue du pays signifie homme ; ils comprennent cependant les Portugais sous la dénomination générale de *caper* ou *cafir*, nom injurieux que les Mahométans donnent à tous ceux qui ne professent pas leur religion ; quant aux Portugais ils ont renoncé à la religion de Rome pour devenir luthériens ; ils n'ont au-

Ann. 1770. Décembre.

cune communication avec la patrie de leurs ancêtres, & même ils ne la connoissent pas. Ils parlent, il est vrai, une langue corrompue du Portugais; mais ils se servent beaucoup plus souvent de la langue Malaise. On leur permet seulement de s'occuper aux travaux les plus vils; plusieurs vivent de la chasse, d'autres du métier de blanchisseur de linge, & quelques-uns sont artisans & ouvriers. Ils ont adopté tous les usages des Indiens dont on les distingue principalement par les traits & la couleur; ils ont la peau beaucoup plus brune & le nez plus pointu; si l'on en excepte la manière d'arranger leurs cheveux, leur ajustement est absolument le même.

Les Indiens, mêlés avec les Hollandois & les Portugais à *Batavia* & dans le pays adjacent, ne sont pas javans comme on pourroit se l'imaginer, mais natifs de différentes isles d'où la Compagnie importe des esclaves, & ils ont été affranchis eux-mêmes, ou ils descendent d'Indiens anciennement affranchis, & ils sont tous compris sous le nom général d'*Oranslam* ou *Isalam*, qui signifie Sectateurs de la vraie foi. Cependant on distingue aisément les natifs de chaque pays en particulier, & on peut les reconnoître, comme des esclaves à leur marque, par les vices & les vertus de leurs différentes nations. La plupart

de ceux-ci sont employés à la culture des jardins & à vendre des fruits & des fleurs. Ce sont ces Indiens qui cultivent le bétel & l'areque, qu'on appelle ici *siri* & *pinang*; les deux sexes de tous les rangs en mâchent une quantité surprenante. Ils mêlent aussi la chaux avec ces racines, ainsi qu'on le fait à *Savu*; mais la chaux leur gâte moins les dents, parce qu'ils l'éteignent avant de s'en servir, & ils y ajoutent en outre une substance appellée *gambir*, qu'on tire du continent de l'Inde; les femmes, au-dessus du commun, y mettent encore du cardamome & plusieurs autres aromates, pour donner à leur haleine une odeur agréable. D'autres Indiens s'adonnent à la pêche & conduisent par eau des marchandises d'un endroit à l'autre. Quelques-uns d'entr'eux sont riches & vivent avec la magnificence de leur pays, qui consiste principalement à avoir un grand nombre d'esclaves.

CES *Isalams* sont d'une tempérance remarquable à l'égard de la nourriture: elle consiste sur-tout en riz bouilli, avec très-peu de buffle, du poisson ou de la volaille, quelquefois du poisson sec, & des chevrettes sèches qu'on y apporte de la Chine; chaque plat est fortement assaisonné de poivre de Cayenne; ils ont aussi plusieurs espèces de pâtisseries faites de farine de riz & d'autres substances que je ne

ANN. 1770. Décembre.

connois pas, & ils mangent beaucoup de fruits & en particulier de ceux que produit le plane.

MALGRÉ leur tempérance générale, leurs festins sont somptueux & magnifiques à leur manière. Comme ils sont mahométans, le vin & les liqueurs fortes ne font pas partie de leur régal en public, & ils n'en boivent pas souvent en particulier; ils se contentent de leur bétel & de leur opium.

LE mariage est la principale cérémonie d'appareil parmi eux; les familles empruntent, à cette occasion, autant d'ornemens d'or & d'argent qu'elles peuvent en trouver pour en parer les époux; de sorte que leurs habillemens de noce sont très-brillans & très-magnifiques. Les fêtes que donnent les riches durent quelquefois plus long-tems; pendant cet intervalle les femmes empêchent le mari d'avoir commerce avec son épouse, quoiqu'il soit marié dès le premier jour.

LA langue que parlent presque tous ces peuples, de quelques pays qu'ils tirent leur origine, est le Malais, au moins c'est le nom qu'on lui donne, & c'est probablement un dialecte très-corrompu de celui qui est en usage à *Malacca*. Chaque petite isle cependant a son langage particulier, & *Java* en a deux ou trois; mais cette espèce de langue franque est

la ſeule qu'on y parle aujourd'hui, & on m'a dit qu'elle étoit uſitée dans une grande partie des Indes Orientales. Thomas Bowrey a publié à Londres, en 1701, un Dictionnaire Malais & Anglois.

LES femmes portent tous les cheveux qui croiſſent ſur leurs têtes, & afin d'en augmenter la quantité, elles ſe ſervent d'huiles & d'autres ingrédiens. Elles en ont beaucoup; ils ſont généralement noirs; elles en forment une eſpèce de treſſe circulaire ſur le ſommet de la tête où elles l'attachent avec une aiguille d'une manière on ne peut pas plus élégante. La treſſe de cheveux eſt ſurmontée d'une autre treſſe de fleurs, dans laquelle le jaſmin d'Arabie eſt agréablement entremêlé avec les étoiles d'or du *Bonger Tanjong*.

LES deux ſexes ſe baignent conſtamment dans la rivière, au moins une fois par jour. Cet uſage, dans ce pays chaud, eſt également néceſſaire à la propreté & à la ſanté. Ils donnent auſſi beaucoup d'attention à leurs dents, quoique leur couleur s'altère fortement par le bétel qu'ils mâchent. Par une opération très-incommode & très-pénible, ils en uſent les extrémités, tant de celles de la mâchoire ſupérieure que de l'inférieure, avec une eſpèce de pierre à aiguiſer, juſqu'a ce qu'elles ſoient parfaitement égales & polies, de ſorte qu'ils

ANN. 1770. Décembre.

leur font perdre au moins une demi-ligne de longueur. Ils font ensuite au milieu des dents de la mâchoire supérieure, un sillon profond, parallèle aux gencives; la profondeur de ce sillon est au moins égale à la quatrième partie de l'épaisseur de la dent, de sorte qu'il peut aller fort au-delà de ce qu'on appelle l'émail, qu'on ne peut pas endommager suivant les dentistes d'Europe, sans perdre la dent. Cependant nous n'en avons jamais vu une de gâtée parmi ces peuples qui sont dans l'usage universel d'en sillonner ainsi l'émail. La noirceur qui y reste après l'opération, s'enlève en la lavant, & la dent paroît alors aussi blanche que l'ivoire, ce qui n'est pourtant pas estimé comme un avantage par les belles & les petits-maîtres de ces nations.

DEPUIS un tems immémorial, la pratique appellée *mock* ou *courir un muck*, est établie chez ces peuples. On dit qu'un Indien *court un muck*, dans le sens originaire du mot, lorsqu'après s'être enivré d'opium il se précipite dans les rues une arme à la main, tuant toutes les personnes qu'il rencontre, jusqu'à ce qu'il soit tué lui-même ou arrêté. Nous en avons vu plusieurs exemples pendant notre séjour à *Batavia*, & un des Officiers chargés de saisir ces furieux, nous dit qu'il se passoit rarement une semaine

ſans que lui ou ſes confrères fuſſent appellés pour en arrêter quelqu'un. Dans un des cas dont nous avons été témoins, l'homme avoit eu pluſieurs fois à ſe plaindre de la perfidie des femmes, & étoit devenu fou de jalouſie avant de s'enivrer d'opium; on nous a dit que l'Indien *qui court un muck*, eſt toujours réduit au déſeſpoir pour quelque outrage, & qu'il ſe venge d'abord ſur ceux qui lui ont fait des injures; on nous a appris auſſi que, quoique ces miſérables courent les rues une arme à la main, écumans de rage, cependant ils ne tuent jamais que ceux qui tâchent de les arrêter, ou ceux qu'ils ſoupçonnent de ce deſſein, & que ceux qui les laiſſent paſſer ſont en ſûreté. Ce ſont ordinairement des eſclaves qui, par conſéquent ſont très-expoſés aux injuſtices, & qui en obtiennent plus difficilement une réparation légale; les hommes libres cependant ſe livrent quelquefois à cette extravagance, & un de ceux que nous vîmes étoit libre & aſſez riche. Il étoit jaloux de ſon propre frere, qu'il maſſacra d'abord, ainſi que deux autres hommes qui voulurent lui faire réſiſtance; il ne ſortit pourtant pas de ſa maiſon: il tâcha de s'y défendre, quoique l'opium l'eût tellement privé de ſes ſens, que de trois fuſils qu'il mit en joue contre les Officiers de

ANN. 1770. Décembre.

ANN. 1770. Décembre.

la police, aucun n'étoit ni chargé, ni amorcé. Si l'Officier prend en vie un de ces *amocks* ou *mohawks*, comme on les appelle par corruption, sa récompense est très-considérable, mais s'il le tue, il ne reçoit rien au-delà de sa paie ordinaire. Cependant, tel est le désespoir de ces furieux qu'ils tuent trois ou quatre des personnes chargées de les arrêter, quoique ceux-ci aient des espèces de grandes tenailles pour les saisir sans se mettre à la portée de leurs armes. Ceux qu'on prend en vie sont ordinairement blessés, mais ils n'en sont pas moins rompus vifs, & si le médecin qui est chargé d'examiner leurs blessures, pense qu'elles peuvent être mortelles, la peine est infligée sur-le-champ, & la place de l'exécution est communément le lieu où ils ont commis leur premier assassinat.

On trouve chez ces peuples plusieurs pratiques & opinions absurdes qu'ils ont reçues des payens leurs ancêtres : ils croyent que le diable, qu'ils appellent Satan, est la cause de toutes les maladies & de toutes les adversités ; & pour cette raison, lorsqu'ils sont infirmes ou dans l'infortune, ils lui consacrent, comme une offrande propitiatoire, des alimens, de l'argent & beaucoup d'autres choses. Si quelqu'un, parmi eux, ne peut pas prendre de repos, & fait des rêves

deux ou trois nuits consécutives, il conclut que Satan emploie cette voie pour lui intimer ses commandemens, & que s'il néglige de les accomplir, quoiqu'ils ne soient pas révélés assez clairement pour en comprendre le sens, il tombera certainement malade ou mourra. Il fait pour interpréter ses songes, de grands efforts d'imagination, & si en les prenant à la lettre ou allégoriquement, directement ou en sens contraire, il ne peut venir à bout d'en tirer une explication qui le satisfasse, il a recours au *Cawin*, ou Prêtre qui l'aide de ses commentaires & de ses éclaircissemens, & qui lui explique distinctement les mystérieuses inspirations de la nuit. L'interprétation générale est que le diable a besoin de vivres ou d'argent, qu'on ne manque jamais de lui donner : ils placent ces présens sur une petite planche de feuilles de cocos, & ils les suspendent sur les branches d'un arbre près de la rivière; de sorte que ces peuples ne paroissent pas penser que le diable dans ses courses sur la terre, « se promene, comme dit l'Ecriture, dans les lieux déserts & arides. » M. Banks leur demanda une fois s'ils pensoient que le diable dépensât l'argent ou mangeât les alimens; on lui répondit que quant à l'argent, il est regardé plutôt comme une expiation que paie le pécheur,

ANN. 1770. Décembre.

Ann. 1770. Décembre.

que comme un don dont Satan doive jouir; & que, s'il est offert par l'homme qui fait des songes, il n'importe pas en quelles mains il arrive, qu'il est ordinairement pris par quelque étranger qui passe dans ce lieu. Ils ajoutent que pour les alimens, quoique le diable n'en mange pas les parties grossières, cependant en les approchant de sa bouche, il en suce toute la saveur sans changer leur forme; de sorte qu'ensuite ils sont aussi insipides que de l'eau.

Ils ont une autre opinion superstitieuse, dont il est encore plus difficile de rendre compte. Ils croyent que les femmes en accouchant, mettent souvent au monde en même-tems un jeune crocodile, jumeau de l'enfant; ils imaginent que la sage-femme reçoit cet animal avec beaucoup de soin, & le porte sur-le-champ à la rivière où elle le met dans l'eau. La famille dans laquelle on suppose qu'est arrivée cette naissance, porte constamment des alimens à la rivière pour ces parens amphibies, & le jumeau sur-tout y va à certain tems, dans tout le cours de sa vie, accomplir ce devoir fraternel; ils sont unanimement persuadés que s'il y manquoit, il seroit puni de maladie ou de mort. Il n'est pas aisé de deviner ce qui a pu introduire pour la première fois une idée si extravagante

& si absurde, d'autant plus qu'elle ne paroît avoir aucune liaison avec leur croyance, & il est encore plus difficile d'expliquer comment on peut soutenir qu'un fait qui n'est jamais arrivé, arrive tous les jours, sur-tout lorsqu'il est affirmé par des hommes qui ne peuvent pas être trompés par les apparences, & qui n'ont aucun intérêt à la fraude. Il n'est cependant rien de plus certain que la ferme croyance de cette folie parmi ce peuple, & tous les Indiens que nous avons interrogés sur ce fait nous l'ont unanimement attesté. Elle semble avoir pris naissance dans l'isle de *Célèbes* & de *Bouton*, où plusieurs des habitans nourrissent des crocodiles dans leurs familles; mais, quoi qu'il en soit de cette conjecture, cette opinion s'est répandue sur toutes les isles orientales jusqu'à *Timor*, & *Ceram*, & à l'Ouest jusqu'à *Java* & *Sumatra*, où cependant je ne crois pas qu'on ait jamais entretenu de jeunes crocodiles.

ANN. 1770. Décembre.

CES crocodiles jumeaux sont appellés *sudaras*, & je vais rapporter une des fables sans nombre, qu'on nous a racontées pour certifier, nous disoit-on, d'une manière incontestable, leur existence par un témoignage oculaire.

UNE jeune femme esclave, née & élevée parmi les Anglois de *Bencouli*, & qui savoit

Ann. 1770. Décembre.

un peu notre langue, dit à M. Banks que son père en mourant, lui apprit qu'il avoit un crocodile pour son *sudara*, & qu'il l'avoit chargée solemnellement de lui donner à manger quand il seroit mort, en lui indiquant dans quelle partie de la rivière elle le trouveroit, & par quel nom elle devoit l'appeller : que, suivant les instructions & le commandement de son père, elle étoit allée sur les bords de la rivière, & qu'elle l'avoit appellé *radja pouti*, « roi blanc » ; sur quoi un crocodile étoit sorti de l'eau & avoit mangé de sa main les provisions qu'elle lui avoit apportées. Quand on la pria de faire la description de cet oncle paternel qui faisoit sa demeure dans l'eau sous une forme si étrange, elle dit qu'il n'étoit pas comme les autres crocodiles, mais beaucoup plus beau ; que son corps étoit tacheté & son nez rouge ; qu'il avoit des bracelets d'or à ses pates, & des pendans de même métal à ses oreilles. M. Banks écouta patiemment jusqu'à la fin ce conte d'une fausseté ridicule, & il renvoya ensuite la fille, sans lui faire remarquer qu'un crocodile avec des oreilles étoit un monstre aussi extraordinaire qu'un chien avec des griffes. Quelque tems après, un domestique que M. Banks avoit loué à *Batavia* & qui étoit fils d'un Hollandois & d'une femme

Javane, jugea à propos d'avertir son maître qu'il avoit vu avec plusieurs autres Hollandois & Malais, un crocodile de la même espèce; qu'il étoit très-jeune; qu'il n'avoit que deux pieds de long, & des bracelets d'or à ses pates. *Je ne puis pas croire cette histoire*, lui répondit M. Banks; car on m'a assuré l'autre jour qu'un crocodile avoit des pendans d'oreille, & vous sçavez que cela est faux, puisque ces animaux n'ont point d'oreilles. « Ah, » Monsieur, lui répliqua le valet, ces *sudara* » *oran* ne sont pas comme les autres crocodiles; » ils ont cinq doigts à chaque pied, une » grande langue qui remplit leur bouche, & » des oreilles aussi, quoiqu'à la vérité elles » soient très-petites. »

ANN. 1770. Décembre.

ON ne peut savoir jusqu'où ces personnes croyoient à la vérité de ce qu'elles racontoient; car la crédulité de l'ignorance & de la sottise n'a point de bornes. Cependant il y a dans la relation de la fille, des faits sur lesquels il lui étoit impossible de se tromper, & par conséquent elle étoit coupable d'une fausseté manifeste & volontaire. Son père a pu la charger de nourrir un crocodile qu'il imaginoit être son *sudara*; mais dire qu'il est sorti de la rivière lorsqu'elle l'a appellé par le nom de *roi blanc*, & qu'il a pris des alimens qu'elle lui avoit apportés, c'est une fable de sa pro-

Ann. 1770. Décembre.

pre invention, puiſqu'il lui a été impoſſible de croire que ce fait fût vrai. Cependant ſon hiſtoire prétendue, ainſi que celle du domeſtique, ſont une forte preuve qu'ils étoient fermement perſuadés de l'exiſtence des crocodiles *ſudaras*, & on expliquera aiſément la fiction de la fille, ſi l'on conſidère que le deſir vif que chacun éprouve naturellement de perſuader aux autres ce qu'il croit lui-même, eſt une tentation puiſſante de le ſoutenir par les preuves les plus abſurdes. On ſait qu'il eſt arrivé que pluſieurs perſonnages, reſpectables d'ailleurs, ſe ſont rendus coupables de cette eſpèce de faux témoignage, afin d'opérer ſur les autres la perſuaſion d'une opinion qu'ils croyoient être vraie.

Les Bongis, les Macaſſars & les Boëtons ſont ſi fermement perſuadés qu'ils ont des parens crocodiles dans les rivières de leur pays, qu'ils font en leur ſouvenir une cérémonie périodique. Ils vont par troupes ſur un bateau, fourni d'une grande quantité de proviſions & de toute ſorte de muſique; ils chantent & pleurent alternativement; chacun invoque ſes parens juſqu'à ce qu'un crocodile paroiſſe, & dès-lors la muſique s'arrête, & ils jettent dans l'eau les proviſions, le bétel & le tabac. Par ces honneurs qu'ils rendent à l'eſpèce, ils eſpèrent être agréables aux indi-

vidus qui sont leurs parens, & que ceux-ci accepteront ces offrandes générales qu'ils ne peuvent pas leur adresser en particulier. ANN. 1770. Décembre.

PARMI les habitans de *Batavia*, après les Indiens, il faut ranger les Chinois qui sont en très-grand nombre dans cette place, mais qui possèdent très-peu de biens; plusieurs d'entr'eux vivent en-dedans des murailles & tiennent boutique. Nous avons déjà parlé des vendeurs de fruits de *Passar-Pissang*: d'autres étalent une grande quantité de marchandises européennes & chinoises; la plus grande partie cependant vit en dehors des murailles dans un quartier qui leur est particulier, & qui est appellé le camp Chinois. Plusieurs d'entr'eux sont charpentiers, menuisiers, forgerons, & tailleurs, cordonniers teinturiers & brodeurs; ils y soutiennent la réputation d'hommes industrieux qu'on leur attribue universellement; quelques-uns sont répandus dans la campagne des environs, où ils entretiennent des jardins, cultivent du riz & du sucre, ou nourrissent des vaches & des buffles, dont ils portent journellement le lait à la ville.

IL n'est rien de vil ou de mal-honnête que l'appât du gain ne fasse entreprendre aux Chinois, pouvu qu'ils ne courent pas un trop grand danger d'être surpris: quoiqu'ils travaillent avec beaucoup d'application, & qu'ils

Ann. 1770. Décembre. supportent patiemment toute espèce de fatigue, cependant ils n'ont pas plutôt quitté leur ouvrage qu'ils se mettent à jouer aux cartes, aux dés, ou à quelques autres jeux qu'ils ont inventés, & qui sont entièrement inconnus en Europe. Ils s'y adonnent avec tant d'ardeur, qu'ils prennent à peine le tems de manger & de dormir; de sorte qu'il est aussi rare de voir un Chinois oisif, que de rencontrer un Hollandois ou un Indien occupés.

Ils sont très-polis, ou plutôt serviles dans leurs manières; & de quelque rang qu'ils soient, leur habillement est toujours d'une propreté remarquable. Je n'entreprendrai pas de décrire ici leur figure & leurs vêtemens; car la belle espèce de papier chinois, qui est aujourd'hui commune en Angleterre, en donne une représentation parfaite, quoique peut-être avec quelques légères exagérations qui approchent de la caricature.

Ils ne sont pas difficiles sur le manger; leurs repas sont peu somptueux, quoique le petit nombre de riches se nourrissent de mets délicats. Le riz, avec très-peu de viande ou de poisson, sert de nourriture aux pauvres, & ils ont en cela de grands avantages sur les Indiens Mahométans, à qui la religion défend de manger plusieurs choses qu'ils pourroient aisément

aisément se procurer. Comme on ne leur a point imposé de défenses pareilles, outre le porc, ils mangent des chiens, des chats, des grenouilles, des lézards, des serpens de plusieurs sortes, & un grand nombre de poissons qui ne sont pas partie des alimens des autres habitans de ce pays : ils y font entrer aussi plusieurs végétaux, auxquels un Européen ne toucheroit jamais, à moins qu'il ne fût sur le point de périr de faim.

ANN. 1770. Décembre.

LES Chinois ont une superstition singulière sur l'enterrement de leurs morts; car jamais, dans aucun cas, ils n'ouvrent la terre une seconde fois, à l'endroit où un cadavre a été enterré. Leurs cimetières, dans les environs de *Batavia*, couvrent plusieurs centaines d'acres de terrein; & les Hollandois, fâchés de voir tant de terres en friche, n'en vendent pour cela qu'au prix le plus exorbitant. Cependant les Chinois trouvent moyen de se procurer la somme qu'on demande, & ils nous donnent un autre exemple de la folie & de la foiblesse de la nature humaine, qui transporte aux morts les égards qu'elle a pour les vivans, & qui fait de ce point un objet de sollicitude & de dépenses, qui ne peuvent procurer aucun avantage à ceux qui ont quitté la vie. Entraînés par ce préjugé universel, ils emploient une méthode peu

Ann. 1770. Décembre.

commune pour conſerver le cadavre entier ; & empêcher que ſes cendres ne ſe mêlent avec la terre qui les environne. Ils le renferment dans une bière de bois large & épaiſſe, qui n'eſt pas faite de planches jointes enſemble, mais d'un tronc d'arbre ſolide, creuſé comme un canot. Après en avoir recouvert le deſſus, ils la placent dans la foſſe & l'enduiſent d'une couche de leur mortier, appellé *chinam*, d'environ huit ou dix pouces d'épaiſſeur, laquelle, en peu de tems, devient auſſi dure que la pierre. Les parents du défunt aſſiſtent aux funérailles avec un nombre conſidérable de femmes louées pour pleurer : on peut bien penſer que cet appareil de deuil, acheté à prix d'argent, ne flatte pas plus les vivans qu'il n'eſt utile aux morts ; cependant on paie des pleureurs chez des peuples beaucoup plus raiſonnables & plus éclairés que les Chinois. La loi ordonne à *Batavia* que chacun ſoit enterré ſuivant ſon état, & on n'en diſpenſe dans aucun cas ; de ſorte que, ſi le défunt n'a pas laiſſé de biens pour payer ſes dettes, un Officier fait un inventaire de ce qui lui reſtoit en mourant ; il en prélève une partie pour faire les funérailles, ſuivant l'uſage preſcrit, & les créanciers ne ſe partagent que le ſurplus. C'eſt ainſi que, dans pluſieurs cas, les vivans ſont ſacrifiés aux morts, &

que l'argent qui devroit acquitter une dette ou nourrir des orphelins, est dépensé dans des cérémonies inutiles, ou enfoui dans le sein de la terre.

ANN. 1770 Décembre.

LES esclaves forment une autre classe nombreuse parmi les habitans de ce pays; les Hollandois, les Portugais & les Indiens d'un certain rang, sont toujours suivis par des esclaves: on les tire de *Sumatra*, de *Malacca* & de presque toutes les Isles à l'Est. Les natifs de *Java*, dont un très-petit nombre, comme je l'ai déjà remarqué, vivent dans les environs de *Batavia*, ne peuvent pas être réduits en servitude; les loix statuent sur cette matière des peines très-sévères qui, à ce que je pense, sont très-rarement violées. Le prix de ces esclaves est de dix à vingt livres sterlings, mais les femmes en coûtent quelquefois cent si elles ont de la beauté; ces malheureux sont très-paresseux, & comme ils font peu d'ouvrage, ils se contentent de peu de nourriture; ils vivent uniquement de riz bouilli & d'une petite quantité du poisson le moins cher. Etant originaires de différens pays, ils diffèrent extrêmement les uns des autres par la figure & le caractère. Les Nègres d'Afrique, appellés *Papua*, sont les plus mauvais, & par conséquent ceux qu'on achette à meilleur marché; ils sont tous voleurs & incorrigibles.

ANN. 1770. Décembre.

Il faut ranger enſuite les *Bongis* & les *Macaſſars* de l'Iſle de *Célèbes* ; ceux-ci ſont fainéans au dernier point, &, quoiqu'ils ne ſoient pas ſi adonnés au vol que les Nègres, ils ont un eſprit vindicatif & cruel qui les rend extraordinairement dangereux ; d'autant plus que, pour ſatisfaire leur reſſentiment, ils n'héſitent pas à ſacrifier leur vie. Les meilleurs eſclaves & les plus chers viennent de l'Iſle de *Bali* ; les plus belles femmes ſont originaires de *Nias*, petite iſle ſur la côte *Sumatra* ; mais leur conſtitution foible & délicate ſuccombe bientôt à l'air malſain de *Batavia*. Il y en a en outre des Malais & des eſclaves de pluſieurs autres dénominations, dont je ne me rappelle pas les différens caractères.

Les maîtres ont plein pouvoir d'infliger à leurs eſclaves tous les châtimens qui ne les privent pas de la vie. Mais s'ils meurent par une ſuite de coups, quand même elle ſeroit arrivée contre le deſſein du propriétaire, il eſt jugé très-ſévèrement & condamné ordinairement à une peine capitale. C'eſt pour cela que le maître punit rarement lui-même ſon eſclave ; dans ce cas, il s'adreſſe à un Officier, appellé *Marineu*, & il y en a un d'établi dans chaque diſtrict. Le *Marineu* eſt chargé d'appaiſer les querelles & de mettre les

Ann. 1770. Décembre.

délinquans en prison; mais sur-tout d'arrêter les esclaves fugitifs, & de les punir des crimes, dont le maître les accuse après en avoir donné des preuves convenables. Le *Marineu* en personne n'inflige pourtant pas le châtiment; il y emploie des esclaves qui font les fonctions de bourreaux. Les hommes sont châtiés en public devant la porte de leur maître, & les femmes dans l'intérieur de la maison. On les punit à coups de fouet, dont le nombre est proportionné à l'offense qu'ils ont commise; on se sert pour cela de verges de rattans découpés en baguettes minces qui font jaillir le sang à chaque coup. Une punition ordinaire coûte une rixdale au maître, & un châtiment plus sévère lui coûte un ducaton, c'est-à-dire, environ six schelings & huit pences. Le maître est obligé de donner à l'esclave trois *dubbelcheys*, environ sept pences & demie par semaine, pour l'encourager au travail, & prévenir les tentations trop fortes qu'il pourroit avoir de voler.

Je dirai peu de chose du gouvernement de *Batavia*. Nous avons observé une grande subordination parmi les habitans. Tout homme qui est en état de tenir une maison, a son rang plus ou moins distingué qu'il acquiert par la longueur de ses services dans les affaires de la Compagnie. La qualité de ces différentes

ANN. 1770. Décembre.

personnes est distinguée par les ornemens des voitures & l'habillement des cochers : quelques-unes sont obligées de se servir de voitures unies ; on permet à d'autres de les faire peindre de certaine manière & jusqu'à un certain point, & à d'autres de les dorer. Les habits des cochers sont aussi les uns unis, les autres plus ou moins garnis de galons.

LE Gouverneur de *Batavia* a le titre de Gouverneur-général des Indiens ; les Gouverneurs Hollandois de tous les autres établissemens lui sont surbordonnés, & ils sont obligés d'aller à *Batavia* pour qu'il arrête leurs comptes. S'ils paroissent coupables ou négligens, il les punit par le délai ; il les retient, suivant son plaisir, quelquefois un ou deux ans, & quelquefois trois ; car ils ne peuvent pas quitter la ville jusqu'à ce qu'il les renvoie. Après le Gouverneur, les personnes les plus distinguées sont les membres du Conseil, appellés *Edele heeren*, & que les Anglois nomment par corruption *Idoleers*. Ces *Idoleers* exigent tant de respects, que quiconque les rencontre dans sa voiture, est obligé de se lever, de faire une révérence, de faire détourner son carrosse sur un des côtés du chemin, & de s'y arrêter jusqu'à ce qu'ils soient passés : on exige les mêmes égards envers leurs femmes & leurs enfans, & les habitans le leur ren-

dent communément. Quelques-uns de nos Capitaines de vaiſſeaux ont jugé que cet hommage ſervile étoit au-deſſous de la dignité que leur conféroit le ſervice de Sa Majeſté Britannique, & ils ont refuſé de s'y prêter; cependant lorſqu'ils étoient dans une voiture de louage, ils ne pouvoient empêcher le cocher d'honorer le magiſtrat Hollandois à la manière du pays, qu'en le menaçant de le tuer ſur-le-champ. ANN. 1770. Décembre.

LA Juſtice eſt adminiſtrée par un corps de Magiſtrats diviſés en pluſieurs claſſes. Je ne connois point la manière dont ils décident les procès qui s'élèvent dans les affaires de propriété; mais leurs jugemens, dans les affaires criminelles, ſemblent être ſi ſévères par rapport aux Naturels du pays, & ſi doux relativement aux autres habitans, qu'ils en ſont révoltans. Quelque puiſſe être le crime d'un Chrétien, on lui fournit toujours moyen de s'échaper avant de l'appeller en juſtice; s'il n'y comparoît, & qu'il ſoit convaincu d'un délit capital, il eſt rarement puni de mort, tandis que les pauvres Indiens, au contraire, ſont pendus, rompus vifs, & même empalés ſans miſéricorde.

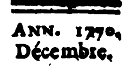
LES Malais & les Chinois ont des Juges particuliers ſous le nom de Capitaines & de Lieutenans; ils décident dans les matières ci-

ANN. 1770. Décembre.

viles, & on appelle de leur ſentence au Tribunal Hollandois.

CES deux peuples paient des impôts très-conſidérables à la Compagnie, & celui qu'on exige d'eux pour avoir permiſſion de porter leurs cheveux longs, n'eſt pas le moindre; ils les acquittent tous les mois. Les Hollandois, afin de s'épargner l'embarras & la peine de les percevoir, arborent un pavillon au ſommet d'une maiſon ſituée au milieu de la ville, & les Chinois ont éprouvé qu'il eſt de leur intérêt d'y porter leur argent ſans délai.

LA monnoie courante à *Batavia* conſiſte en *ducats* de cent trente-deux *ſtivers*; en *ducatons* de quatre-vingt; en *rixdales de l'Empire* de ſoixante; en *roupies* de *Batavia* de trente; en *ſchelings* de ſix; doubles *cheys* de deux *ſtivers* & demi, & en *doits* d'un quart de *ſtiver*. Les piaſtres Eſpagnoles, pendant notre ſéjour, étoient à cinq ſchelings ſix pences, & l'on a dit qu'ils n'étoient jamais plus bas que cinq ſchelings & quatre pences, même dans les bureaux de la Compagnie. Nous n'avons pas pu faire paſſer les guinées d'Angleterre pour plus de dix-neuf ſchelings, prix moyen; car quoique les Chinois en donnaſſent vingt pour quelques-unes des plus neuves, ils n'en vouloient pas donner plus de dix-ſept pour celles qui étoient fort uſées.



ANN. 1770, Décembre.

IL ſera peut-être utile aux étrangers de dire qu'il y a deux eſpèces de monnoies de même dénomination; l'une fabriquée au moulin & l'autre qui ne l'eſt pas; & que la première eſt celle qui a la plus grande valeur. Un ducaton, frappé au moulin, vaut quatre-vingt ſtivers, tandis que les autres n'en valent pas plus de ſoixante-douze. Tous les comptes ſe tiennent à *Batavia* en rixdales & en ſtivers, qui ſont des monnoies idéales comme notre livre ſterling. La rixdale vaut quarante-huit ſtivers, c'eſt-à-dire, environ quatre ſchelings & ſix pences courans d'Angleterre.



CHAPITRE XIII.

Passage de Batavia *au Cap* de Bonne-Espérance. *Description de l'Isle* du Prince *& de ses Habitans. Comparaison de la Langue de ces Insulaires avec celle des Malais & des Javans.*

Ann. 1770. Décembre.

LE 27 Décembre, à six heures du matin, nous levâmes l'ancre & nous portâmes au large. Après avoir souffert beaucoup de délai par les vents contraires, nous doublâmes *Pulo Pare* le 29, & nous mîmes le cap sur la terre. Nous atteignîmes bientôt une petite Isle située au milieu de la route entre *Batavia* & *Bantam*, & qu'on appelle isle de *Manéater*. Le lendemain, nous dépassâmes la première isle *Wasping*, & ensuite *Pulo Babi*. Le 31, nous gouvernâmes sur la côte de *Sumatra*, & le matin du premier Janvier 1771, nous courûmes sur celle de *Java*.

NOUS continuâmes notre route autant que le vent le permettoit jusqu'à trois heures de l'après-midi du 5, que nous mîmes à l'ancre, par 18 brasses, sous le côté orien-

tal de l'Isle du *Prince*, afin de faire de l'eau & du bois, & de nous procurer des rafraîchissemens pour les malades, dont plusieurs étoient alors beaucoup plus mal qu'à notre départ de *Batavia*. Dès que le vaisseau fut en sûreté, j'allai à terre avec MM. Banks & Solander, & nous rencontrâmes sur la grève quelques Indiens qui nous conduisirent à l'instant vers un homme qu'ils disoient être leur Roi. Après quelques complimens de part & d'autre, nous parlâmes d'affaires; mais nous ne pûmes pas convenir du prix d'une tortue. Nous ne nous décourageâmes cependant point, persuadés que le lendemain Sa Majesté nous la céderoit pour ce que nous voudrions lui en donner. Les Indiens se dispersèrent dès que nous nous fûmes quittés, & nous marchâmes le long de la côte en cherchant une aiguade. Nous trouvâmes un ruisseau d'eau douce situé très-convenablement, & nous avions lieu d'espérer qu'en la puisant avec un peu de soin elle seroit très-bonne. Quelques Insulaires qui étoient demeurés sur le rivage avec une pirogue, nous vendirent trois tortues, mais ils nous firent promettre que nous ne le dirions pas au Roi.

LE lendemain au matin, 6, tandis que quelques-uns de nos gens étoient occupés

[redacted]

Ann. 1771. Janvier.

à remplir les futailles, nous fîmes de nouvelles tentatives pour acheter des tortues. Les Indiens diminuèrent d'abord par degrés le prix qu'ils nous en avoient demandé ; mais, vers le midi, ils consentirent à nous en livrer pour ce que nous leur offrions, de sorte qu'avant la nuit nous en eûmes en abondance. On servit les trois que nous avions achetées la veille à l'équipage qui, depuis notre arrivée à *Savu* jusqu'à ce jour, c'est-à-dire, pendant près de quatre mois, n'avoit pas mangé une seule fois des provisions salées. Le soir, M. Banks alla présenter ses respects au Roi dans son palais, au milieu d'un champ de riz ; & quoique Sa Majesté fût fort occupée à apprêter son souper, elle reçut l'étranger très-gracieusement.

Le lendemain, 7, les Naturels du pays vinrent au lieu du marché avec des volailles, des poissons, des petits chevreuils & quelques végétaux, mais point de tortues, car ils nous dirent que nous les avions toutes achetées la veille. Le 8, cependant, il en arriva un plus grand nombre ; & tous les jours suivans, pendant notre séjour, ils en apportèrent quelques-unes, quoique toutes prises ensemble elles ne formassent pas une quantité égale à celle que nous avions achetée le lendemain de notre arrivée.

LE 11, M. Banks ayant appris du domestique qu'il avoit loué à *Batavia*, que les Indiens de cette isle avoient une ville sur la côte à quelque distance à l'Ouest; il résolut de la voir. Dans ce dessein il partit le matin accompagné de mon second Lieutenant, & comme il avoit quelque raison de penser que sa visite ne seroit pas agréable aux habitans, il dit aux Insulaires qu'il rencontra en avançant le long de la côte, qu'il alloit chercher des plantes, ce qui étoit vrai. Après deux heures de marche, ils arrivèrent à un endroit où il y avoit quatre ou cinq maisons. Ils trouvèrent un vieillard à qui ils se hasardèrent de faire quelques questions sur la ville. Il leur dit qu'elle étoit fort éloignée, ce qui ne découragea pas nos voyageurs dans leur entreprise; l'Indien voyant qu'ils continuoient leur route, les joignit & se mit en marche avec eux. Il entreprit plusieurs fois, mais inutilement, de les détourner d'aller plus avant, & enfin ils arrivèrent à la vue des maisons. Le vieillard parut alors les conduire de meilleure grace, & il les mena à la ville; elle se nomme *Samadang*; elle est composée d'environ quatre cents maisons, & coupée par une rivière d'une eau saumâtre, en deux parties, dont l'une est appellée la vieille ville, & l'autre la nouvelle. En entrant dans la

ANN. 1771. Janvier.

ANN. 1771. Janvier.

vieille ville, ils rencontrèrent plusieurs Indiens qu'ils avoient vus au lieu du marché, & un d'eux s'offrit à les passer à la nouvelle ville pour deux pences par tête. Quand le marché fut conclu, il alla chercher deux très-petites pirogues dans lesquelles M. Banks & M. Monkhouse s'embarquerent. Les deux pirogues étoient placées à côté l'une de l'autre, & jointes ensemble, précaution qui étoit absolument nécessaire pour les empêcher de chavirer. Ils achevèrent heureusement, quoiqu'avec peine, leur navigation. Quand ils débarquèrent dans la nouvelle ville, les habitans les reçurent avec beaucoup d'amitié, & leur montrèrent les maisons de leurs Rois & de leurs principaux personnages qui habitent ce district. Il y en avoit cependant peu qui fussent ouvertes, car alors les Insulaires avoient transporté leur résidence dans les champs de riz, pour défendre la récolte contre les oiseaux & les singes, qui la détruiroient sans cette précaution. Lorsque leur curiosité fut satisfaite, ils louèrent pour deux roupies & quatre schelings, un grand bateau à voile qui les ramena au vaisseau assez à tems pour le dîner qui étoit composé d'un petit chevreuil pesant seulement quarante livres, qui avoit été acheté la veille, & qui se trouva très-bon & très-succulent.

Nous allâmes à terre le soir pour voir s'il n'étoit rien arrivé à ceux de nos gens qui faisoient de l'eau & du bois, & nous apprîmes qu'on leur avoit volé une hache. Si nous avions toléré cette faute, nous aurions encouragé les Insulaires à en commettre d'autres de la même espèce. Sur-le-champ nous nous adressâmes au Roi qui, après quelque altercation, promit que la hache seroit rendue le lendemain. Il tint parole; car elle nous fut rapportée par un homme qui prétendit que le voleur, craignant d'être découvert, l'avoit apportée secrètement la nuit & laissée dans sa maison.

Nous continuions à acheter deux ou trois cens livres de tortues par jour, outre des volailles & d'autres provisions; & le soir du 13, ayant presque achevé de faire notre eau & notre bois, M. Banks alla à terre pour prendre congé du Roi, à qui il avoit donné plusieurs bagatelles en présent, & en quittant Sa Majesté il lui offrit deux mains de papier qu'elle reçut gracieusement. Dans une longue conversation qu'ils eurent ensemble, le Prince demanda pourquoi les Anglois ne relâchoient pas sur l'Isle, comme ils le faisoient autrefois. M. Banks répondit qu'il pensoit que c'étoit parce qu'il n'y avoit pas

Ann. 1771. Janvier.

assez de tortues, & que puisque un seul vaisseau ne pouvoit pas s'en approvisionner, il ne falloit pas s'attendre à y en voir arriver un grand nombre. Pour suppléer à ce défaut, il conseilla au Roi de nourrir du bétail, des buffles & des moutons; projet qu'il ne parut pas fort disposé à adopter.

Nous étions prêts, le 14, à remettre en mer; nous avions à bord une bonne provision de rafraîchissemens que nous avions achetés des Naturels du pays, & qui consistoient en tortues, volailles & poisson; en dains de deux espèces, les uns gros comme des moutons, les autres aussi petits que des lapins; en noix de coco, fruits du plane, citrons & autres végétaux. Il falloit pourtant manger les dains tout de suite, car nous ne pouvions guères les conserver en vie plus de vingt-quatre heures après les avoir embarqués. Nous achetâmes ces denrées principalement avec des piastres espagnoles; les Naturels du pays sembloient attacher peu de valeur aux autres choses; de sorte que nos gens, qui avoient une permission générale de commercer, furent obligés, à leur grand désavantage, de substituer à l'argent de vieilles chemises & d'autres articles. Le matin du 15, nous levâmes

levâmes l'ancre avec une brise légère du N. & nous remîmes en mer. Le cap *Java*, d'où je pris mon point de départ, gît au 6d 49′ de latitude Sud, & au 253d 12′ de longitude Ouest. L'isle du *Prince*, où nous séjournâmes environ dix jours, est appellée *Pulo Selan* dans la langue Malaise, & *Pulo Paneitan* dans celle des habitans. C'est une Isle située à l'embouchure occidentale du détroit de la Sonde; elle est couverte de bois, & on en a défriché une très-petite partie; il n'y a point de hauteur remarquable, cependant les Anglois donnent à la petite éminence placée vis-à-vis du lieu de notre débarquement, le nom de *Pic*. Les vaisseaux de l'Inde de plusieurs nations, sur-tout ceux d'Angleterre, y relâchoient souvent; mais ils l'ont abandonnée dans ces derniers tems, parce qu'on dit que l'eau y est mauvaise, & ils touchent à la petite Isle Nord qui gît sur la côte de *Sumatra*, en-dehors de l'entrée orientale du détroit, ou à la nouvelle baie qui n'est située qu'à quelques lieues de l'Isle du *Prince*, quoiqu'on ne puisse pas se procurer à l'une ou l'autre de ces deux relâches, une quantité considérable de rafraîchissemens. Tout considéré, l'Isle du *Prince* est préférable aux deux dont on vient de parler; l'eau n'est saumâtre que

ANN. 1771. Janvier.

Ann. 1771. Janvier.

dans la partie inférieure du ruiſſeau; en remplissant les futailles plus haut, on la trouvera excellente.

Le premier, le ſecond, & peut-être le troiſième vaiſſeau qui arrivent ſur cette Iſle dans la ſaiſon, peuvent s'y procurer aſſez de tortues; mais ceux qui y vont enſuite n'en trouvent plus que de petites. Celles que nous achetâmes étoient des tortues vertes, & nous les payâmes, les unes dans les autres, un demi-pence ou trois farthings la livre. Elles n'avoient ni graiſſe ni beaucoup de ſaveur; nous conjecturâmes que cela provenoit de ce qu'elles s'étoient traînées long-tems ſans nourriture dans une eau ſaumâtre. Les poules y ſont groſſes & nous en achetâmes une douzaine pour une piaſtre eſpagnole, c'eſt-à-dire, à raiſon d'environ cinq pences la pièce. Les petits chevreuils nous coûtèrent deux pences chacun, & les plus gros, dont on ne nous apporta que deux, une roupie. On peut acheter des Naturels du pays, pluſieurs eſpèces de poiſſon que nous trouvâmes à aſſez bon marché. Nous payâmes les noix de coco choiſies une piaſtre le cent, & nous en avions cent trente pour la même ſomme en les prenant ſans les trier. Nous y trouvâmes des fruits du plane en grande abon-

ANN. 1771. Janvier.

dance ; nous y fîmes aussi provision de quelques pommes de pin, de melons d'eau & de citrouilles, de riz dont la plus grande partie étoit de l'espèce qui croît sur les montagnes & dans les terreins secs, d'ignames & d'autres végéteaux que nous obtînmes tous à un prix très-raisonnable.

LES habitans sont Javans, & leur Rajah est sujet du Sultan de *Bantam*. Leurs usages ressemblent beaucoup à ceux des Indiens des environs de *Batavia* ; mais ils paroissent être plus jaloux de leurs femmes : car, pendant tout le tems de notre séjour, nous n'en avons jamais vu qu'une, qui se déroba à notre vue en fuyant dans le bois. Ils professent la religion mahométane ; je crois pourtant qu'il n'y a point de mosquée dans toute l'Isle. Nous étions, parmi eux, pendant la fête que les Turcs appellent *Ramadan* ; ils sembloient l'observer avec beaucoup de rigueur, car aucun d'eux ne vouloit ni manger ni même mâcher du bétel avant le coucher du soleil.

ILS se nourrissent à-peu-près des mêmes alimens que les Indiens de *Batavia*, & ils mangent en outre les noix du palmier, appelé *cyas cyrcinalis*, qui rendirent malades plusieurs de nos gens sur la côte de la *Nou-*

velle-Hollande, & empoisonnèrent quelques-uns de nos cochons.

ANN. 1771. Janvier.

En remarquant que cette noix faisoit partie de leur nourriture, nous leur demandâmes par quels moyens ils la privoient de sa qualité vénéneuse. Ils nous dirent qu'ils la coupoient d'abord en tranches minces qu'ils faisoient sécher au soleil, & qu'ils laissoient ensuite tremper dans de l'eau douce pendant trois mois; qu'après cette opération ils en exprimoient l'eau & les séchoient au soleil une seconde fois; mais nous apprîmes qu'ils ne mangent ce fruit que dans les tems de disette, & qu'ils le mêlent avec le riz, afin que leur provision de cette dernière denrée dure plus long-tems.

Les maisons de leurs villes sont portées sur des colonnes ou poteaux élevés de quatre ou cinq pieds au-dessus de terre; il y a sur ces poteaux un plancher de cannes de bambou, qui sont placées à quelque distance l'une de l'autre, de manière qu'elles admettent librement l'air par en bas; l'enceinte est aussi de bambous entrelacés en forme de claie, & mêlés de petits bâtons portant perpendiculairement sur les poutres qui forment la charpente du bâtiment : le toit est incliné & la maison est si bien couverte de feuilles de palmier, que la pluie &

le soleil n'y peuvent pas pénétrer. Ce bâtiment est construit sur un terrein qui forme un quarré long. La porte est au milieu d'un des côtés; & entre cette porte & l'extrémité de la maison à gauche, il y a une fenêtre; à chacun des deux murs du bout est une cloison qui se prolonge vers le milieu, & qui, si elle étoit continuée jusqu'à l'autre, couperoit la maison dans toute sa longueur en deux parties égales, mais elle est interrompue au milieu, de sorte que l'entre-deux se trouve vis-à-vis de la porte. Chaque partie de la maison, à droite & à gauche de la porte, est donc partagée en deux chambres, qui ont une ouverture sur le passage de la porte à la muraille du côté opposé. Les enfans couchent dans celle qui est à main gauche, près de la porte; on donne aux étrangers l'usage de celle qui lui est opposée à main droite; le maître & sa femme occupent la partie intérieure à main gauche, & la quatrième enfin, opposée à celle-ci, sert de cuisine. Les maisons des pauvres & des riches ne diffèrent entr'elles que par la grandeur; il faut en excepter seulement le palais du Roi & la maison d'un homme qui s'appelle *Gundang* & qui, par les richesses & l'autorité, est le premier personnage après le Roi; les parois de ces deux habitations sont de planches,

ANN. 1771. Janvier.

ANN. 1771. Janvier.

au lieu de la paliſſade de bâtons & de bambous.

Comme les habitans ſont obligés de quitter la ville, & de vivre dans les champs de riz à certaines ſaiſons, afin de défendre leurs récoltes des oiſeaux & des ſinges, *ils* y conſtruiſent des cabanes pour ce tems-là. Elles ſont bâties exactement comme les maiſons de la ville; elles ſont ſeulement plus petites & élevées de huit ou dix pieds au-deſſus de terre, au lieu de quatre.

Le caractère de ce peuple, autant que nous avons pu le connoître, n'eſt pas méchant. Ils mirent de la bonne-foi dans leur commerce avec nous; mais, ainſi que tous les autres Indiens & les marchands détailleurs de poiſſon à Londres, ils demandoient pour leurs marchandiſes deux ou trois *fois* autant qu'ils vouloient nous les vendre. Comme un grand nombre d'Inſulaires apportoit au marché ſa petite proviſion, & qu'il auroit été difficile d'acheter leurs denrées par petites parties, ils trouvèrent un expédient très-commode qui nous ſatisfaiſoit tous; ils raſſembloient toutes les denrées d'une même eſpèce, les fruits du plane, par exemple, ou les noix de coco, & quand nous étions convenus du prix de ce tas, ils *partageoient* entr'eux, en proportion de ce que chacun

avoit fourni, l'argent que nous en donnions: ils changeoient quelquefois notre argent en nous donnant deux cent quarante *doits*, montans à cinq schelings pour une piastre espagnole, & quatre-vingt-seize montant à deux schelings pour une roupie du Bengale.

ANN. 1771. Janvier.

ILS parlent tous la langue Malaise, quoiqu'ils en aient une particulière différente du Malais & du Javan. Ils donnent à la leur le nom de *catta gunung* « la langue des montagnes, » & ils disent qu'elle est en usage sur les montagnes de *Java*, d'où leur tribu sortit originairement pour passer à la *Nouvelle-Baie* & ensuite dans l'endroit où ils sont aujourd'hui; parce qu'ils furent chassés de leur premier établissement par les tigres qu'ils trouvèrent en trop grand nombre pour les détruire. J'ai déja observé que les natifs de *Java* parlent différens dialectes dans les diverses parties de leur Isle, & lorsque je dis que l'idiôme de ce peuple est différent du *Javan*, c'est-à-dire, qu'il n'est pas le même que celui qu'on parle à *Samarang*, place qui n'est éloignée que d'une journée de la résidence de l'Empereur de *Java*. Voici une liste de quelques mots des trois langues de l'*Isle du Prince*, de *Java* & de *Malacca*.

ANN. 1771. Janvier.

FRANÇOIS.	ISLE DU PRINCE.	JAVAN.	MALAIS.
un homme,	jalma,	oonglanang,	oran lacki lacki.
une femme,	becang,	oongwadong,	parampuan.
un enfant,	oroculatacke	lari,	anack.
la tête,	bolo,	nndafs,	capalla.
le nez,	erung,	erung,	edung.
les yeux,	mata,	moto,	mata.
les oreilles,	chole,	cuping,	cuping.
la dent,	cutock,	untu,	ghigi.
le ventre,	beatung,	wuttong,	prot.
le derrière,	ferit,	celit,	pantat.
la cuiſſe,	pimping,	poopoo,	paha.
le genou,	hullootoor,	duncul,	lontour.
la jambe,	metis,	fickil,	kauki.
un clou,	cucu,	cucu,	cucu.
une main,	langan,	tangan,	tangan.
un doigt,	ramo langan,	jari,	jaring.

J'AI choiſi les noms des différentes parties du corps, dans ce vocabulaire des langues de trois pays ſi voiſins les uns des autres, parce qu'il eſt facile de les apprendre d'un peuple dont on ignore entièrement l'idiôme, & parce qu'étant les expreſſions des premiers objets auxquels on donne des noms, ils paroiſſent être la partie principale du tiſſu ori-

ginaire du langage. Il est très-remarquable que le Malais, le Javan, & l'idiôme de l'*Isle du Prince* ont des mots qui, s'ils ne sont pas exactement semblables aux mots correspondans dans la langue des Isles des mers du Sud, dérivent manifestement de la même origine, ainsi qu'on le verra par la table suivante.

ANN. 1771. Janvier.

FRANÇOIS.	MER DU SUD.	MALAIS.	JAVAN.	ISLE DU PRINCE.
un œil,	matta,	mata,	moto,	mata.
manger,	maa,	macan,	mangan,	
boire,	einu,	menum,	gnumbe,	
tuer,	matte,	matte,	matte,	
un pou,	outou,	coutou,		
la pluie,	euwa,	udian,	udan,	
canne de bambou,	owhe,			awe.
la poitrine,	eu,	sousou,	sousou,	
un oiseau,	mannu,		mannu,	mannuck.
un poisson,	eyca,	jcan,	iwa,	
le pied,	tapao,		tapaan,	
une écrevisse de mer,	toouraa,	udang,	urang,	
ignames,	eeswhe,	ubi,	urve,	
enterrer,	etannou,	tannam,	tandour,	
une mosquite,	enammou,	gnammuck,		

&c.

Ann. 1771. Janvier.

François.	Mer du Sud.	Malais.	Javan.	Isle du Prince.
se gratter,	hearu,	garru,	garu,	
racines de coco;	taro,	tallas,	talas,	
intérieur des terres,	uta,	utan,		

Cette ressemblance est sur-tout remarquable dans les mots qui expriment les nombres; ce qui semble d'abord prouver que les sciences de ces différens peuples ont une origine commune. Mais les noms des nombres, dans l'Isle de *Madagascar*, ont quelque rapport avec tous ceux-ci; ce qui est un problême encore plus difficile à résoudre. La table suivante montrera que les mots qui expriment les nombres sont en partie communs à tous ces pays; elle a été dressée par M. Banks, à l'aide d'un esclave nègre, né à *Madagascar*, qui étoit à bord d'un vaisseau anglois à *Batavia*, & qu'on lui envoya pour satisfaire sa curiosité sur ce sujet.

Franç.	Sud.	Malais.	Javan.	Isle du Prince.	Madagascar.
un,	tahie,	satou,	sigi,	hegie,	isse.
deux,	rua,	dua,	lorou,	dua,	rua.
trois,	torou,	tiga,	tullu,	tollu,	tellou.

FRANÇ.	SUD.	MALAIS.	JAVAN.	ISLE DU PRINCE.	MADAGASCAR.
quatre,	haa,	ampat,	pappat,	opat,	eſtats.
cinq,	reina,	lima,	limo,	limah,	limi.
ſix,	wheney,	annam,	nunnam,	gunnap,	ene.
ſept,	heru,	tudju,	petu,	tudju;	titou.
huit,	waru,	delapau,	wolo,	delapan.	walon.
neuf,	jva,	ſembilan,	ſongo,	ſalapan,	ſivi.
dix,	ahouroa,	ſapoulou,	ſapoulou,	ſapoulour,	tourou.

IL y a, dans la langue de *Madagaſcar*, d'autres mots reſſemblans à ceux qui déſignent la même choſe dans le Malais. Le nez, dans ce dernier idiôme, eſt appellé *erung*, & à *Madagaſcar*, *ourou*; *lida*, la langue eſt nommée *lala*; *tangan*, la main, *tang*; & *tanna*, la terre, *taan*.

LA reſſemblance qui ſe trouve entre la langue des Indes Orientales & les Iſles de la mer du Sud, fait naître relativement à la population de ces pays, des conjectures qui ne peuvent pas s'appliquer aiſément à *Madagaſcar*. Les habitans de cette Iſle & les Javans ſemblent être d'une race différente; le *Javan* eſt d'une couleur olive & a les cheveux longs; le natif de *Madagaſcar* au contraire eſt noir & ſa tête n'eſt pas couverte de cheveux,

ANN. 1771. Janvier.

mais de laine ; cette distinction ne prouve peut-être pas, autant qu'il le paroît d'abord, que leurs ancêtres ne sont pas communs. Il ne paroît pas moins difficile de rendre raison de la différence qu'on remarque entre un Anglois & un François, par la seule différence de situation locale, que de celle qu'on observe entre les Naturels de *Java* & les Insulaires de *Madagascar* : cependant on n'a jamais supposé que la population de l'Angleterre & de la France n'a pas une origine commune. Si un homme & une femme indigènes de la Grande-Bretagne s'épousent dans leur pays, & qu'ensuite ils choisissent pour demeure nos établissemens des Isles d'*Amérique*, les enfans qui en naîtront auront le teint & le tour du visage qui distinguent les créoles ; s'ils reviennent ensuite dans leur patrie, les enfans qu'ils y feront ne porteront point ces marques caractéristiques. Si l'on dit que l'imagination de la mere frappée de différens objets extérieurs imprime à son enfant, pendant sa grossesse, les traits & la couleur des habitans du pays où elle vit, cette explication souffrira autant de difficultés d'après les seuls principes de la physique que celle que l'on tire de la différence d'origine ; car on ne voit pas d'avantage comment une simple idée, reçue dans l'imagination de la mère, peut changer la forme cor-

porelle de ſon enfant, que comment la ſimple ſituation locale peut y apporter de différences. On ſait que les habitans du petit eſpace qui comprend l'Angleterre & l'Irlande, nés à la diſtance de deux à trois cens milles les uns des autres, ſont diſtingués par des traits qu'on appelle phyſionomie écoſſoiſe, galloiſe, irlandoiſe. Ne peut-on pas ſuppoſer raiſonnablement qu'il y a dans la nature des qualités qui agiſſent fortement comme cauſes efficientes, & qu'on ne connoît par aucune des cinq manières de percevoir que nous appellons ſens ? Un ſourd qui voit vibrer une corde de harpe, lorſqu'en ſoufflant dans une flûte, à une certaine diſtance, on produit des ſons harmoniques de celui que rend la corde, ſera témoin d'un effet dont il ne pourra pas mieux concevoir que la cauſe exiſte dans la flûte où l'on a ſoufflé, que nous ne concevons que la différence phyſique des divers habitans du globe, provient uniquement de leur ſituation locale; & il ne peut pas plus ſe former une idée de la cauſe elle-même dans le premier cas, que nous dans le ſecond. Ce qui lui arrive alors, parce qu'il n'a que quatre ſens au lieu d'en avoir cinq, peut, relativement à pluſieurs phénomènes de la nature, nous arriver, parce que nous n'en avons pas ſix ou un plus grand nombre.

ANN. 1771. Janvier.

Ann. 1771. Janvier.

Il est possible que les connoissances de l'ancienne Egypte, prenant deux routes, l'une, à travers l'Afrique & l'autre, à travers l'Asie, aient répandu dans ces pays divers mots, & sur-tout ceux qui désignent les nombres, qui ont pu devenir ainsi partie de la langue de différens peuples qui n'ont jamais eu de communication entr'eux.

Nous forçions de voiles pour arriver au Cap de *Bonne-Espérance*, mais les germes de maladie que nous avions pris à *Batavia* commencèrent à se manifester en dyssenteries & en fièvres lentes, avec les symptômes les plus menaçans. Craignant que l'eau que nous avions faite à l'*Isle du Prince* ne contribuât en partie à cet effet, nous la mêlions avec du jus de citron, & pour purifier l'air, nous lavâmes avec du vinaigre toutes les parties du vaisseau entre les ponts. M. Banks étoit au nombre des malades, & nous désespérâmes, pendant quelque tems, de sa vie. Nous nous trouvâmes bientôt dans la situation la plus déplorable, notre bâtiment n'étoit qu'un hôpital, dans lequel ceux qui pouvoient se traîner étoient en trop petit nombre pour servir les malades retenus sur les cadres; & nous avions presque tous les jours un mort à jetter à la mer. Dans l'espace d'environ six semaines, nous perdîmes M. Sporing, qui étoit à la

suite de M. Banks; M. Parkinson, son Peintre d'histoire naturelle; M. Gréen, l'Astronome; le contre-maître, le charpentier & son aide; M. Monkouse, l'Officier de poupe qui avoit lardé la bonnette quand le vaisseau échoua sur la côte de la *Nouvelle-Hollande*; notre vieux voilier & son aide; le cuisinier du bâtiment; le caporal des soldats de marine; deux autres charpentiers; un Officier de poupe & neuf matelots; c'est-à-dire, vingt-trois hommes, outre les sept qui étoient morts à *Batavia*.

ANN. 1771. Janvier.



CHAPITRE XIV.

Arrivée au Cap de Bonne-Espérance. *Quelques Remarques sur la traversée de la pointe* Java *à cet endroit. Description du Cap de* Sainte-Hélène *& des Hottentots. Retour de l'*Endéavour *en Angleterre.*

ANN. 1771. Mars.

LE 15 Mars, sur les dix heures du matin, nous mîmes à l'ancre en travers du Cap de *Bonne-Espérance* par sept brasses, fond de vase. La pointe occidentale de la baie, appellée *Queue du Lion*, nous restoit à l'O. N. Ouest, & le château au S. Ouest, à la distance d'environ un mille & demi. J'allois sur-le-champ rendre visite au Gouverneur, qui me dit qu'on me fourniroit tout ce que produit le pays. Mon premier soin fut de chercher à terre un endroit convenable pour les malades qui n'étoient pas en petit nombre; je trouvai bientôt une maison, dont le propriétaire convint avec moi du prix de deux schelings par jour pour le logement & la nourriture de chaque personne.

PENDANT notre travesée depuis la pointe

Java

Java à cet endroit, nous avons fait très-peu de remarques qui puissent être utiles aux Navigateurs : je vais cependant les rapporter telles qu'elles sont. Nous ne trouvâmes le vent alisé général Sud-Est qu'onze jours après avoir quitté la pointe *Java*, & durant cet intervalle, nous n'avançâmes pas plus de 5^{d} au Sud, & 3^{d} à l'Ouest, ayant des petites fraîcheurs variables, interrompues par des calmes, avec un tems brûlant & un air mal-sain, occasionnés probablement par le poids des vapeurs qu'amènent dans ces latitudes le vent alisé Est & les moussons Ouest, qui souffloient dans ces mers à la saison de l'année où nous y étions. Le vent Est règne jusqu'au 10 ou 12^{d} Sud, & le vent Ouest jusqu'au 6 ou 8^{d} : dans l'espace intermédiaire, les vents sont toujours variables & l'air est toujours mal-sain. Cela aggravoit certainement les maladies que nous avions prises à *Batavia*, & en particulier la dyssenterie, que les secours de la médecine ne soulageoient en aucune manière, de sorte que nous regardions comme un homme mort quiconque en étoit attaqué ; mais nous n'eûmes pas plutôt gagné le vent alisé, que nous ressentîmes ses effets salutaires ; il est vrai qu'alors nous jettâmes à la mer encore plusieurs de nos gens ; mais nous les avions pris

ANN. 1771. Mars.

Ann. 1771. Mars.

à bord dans un état si foible & si languissant; qu'il leur étoit presqu'impossible de recouvrer la santé. Nous soupçonnâmes d'abord que cette terrible maladie provenoit de l'eau que nous avions prise à l'Isle du *Prince* ou des tortues que nous y avions achetées. Mais il n'y a pas la moindre raison de croire que cette conjecture fût bien fondée; car tous les vaisseaux qui viennent de *Batavia* à la même saison, souffrent également & quelquefois davantage, quoique aucun d'eux ne touche sur cette Isle dans leur route.

Peu de jours après notre départ de *Java*, nous vîmes des boubies autour du vaisseau pendant plusieurs nuits consécutives, & comme on sait que ces oiseaux vont se jucher le soir à terre, nous en conjecturâmes qu'il y avoit quelque Isle dans les environs: c'est peut-être l'Isle de *Selam*, dont le nom & la situation sont marqués très-diversement dans différentes cartes.

La déclinaison de l'aiguille à la hauteur de la côte occidentale de *Java*, est d'environ 3^{d} Ouest; nous la trouvâmes la même sans aucune variation sensible, dans la route ordinaire des vaisseaux, jusqu'au 288^{d} de longitude Ouest, & au 22^{d} de latitude Sud: elle augmenta ensuite peu-à-peu; de sorte qu'au 295^{d} de longitude & au 23^{d} de latitude, elle

étoit de 10d 20′ Oueſt. Sept degrés de longitude & un de latitude plus loin, elle augmenta de 2d; à la même diſtance plus loin à l'Oueſt, elle augmenta de 5d : au 28d de latitude & au 314d de longitude, elle étoit de 24d 20′ : au 29d de latitude & au 317d de longitude, elle étoit de 26d 10′, & elle fut ſtationnaire pendant l'eſpace d'environ 10′ plus loin à l'Oueſt : mais au 34d de latitude & au 333d de longitude, nous l'obſervâmes deux fois à 28d $\frac{1}{4}$ Oueſt; ce fut la plus grande variation où elle parvint; car au 35d $\frac{1}{2}$ de latitude, & au 337d de longitude, elle étoit de 24d, & elle continua enſuite à diminuer peu-à-peu, de ſorte qu'à la hauteur du *Cap des aiguilles*, elle étoit de 22d 30′, & à la baie de *la Table* de 20d 30′ Oueſt.

Ann. 1771. Mars.

QUANT aux courans, nous ne les avons trouvés conſidérables qu'en approchant du méridien de *Madagaſcar*; car, après que nous eûmes atteint le 52d de longitude de la pointe *Java*, nous reconnûmes, par obſervation, que notre erreur en longitude n'étoit que de deux degrés; différence que nous avions trouvée exactement la même lorſque nous n'avions encore fait que dix-neuf degrés. Cette erreur pouvoit provenir de différentes cauſes : d'un courant portant à l'Oueſt; de ce que nous n'avions pas aſſez alloué dans

Ann. 1771. Mars.

nos calculs à la dérivation causée par l'action de la mer, sur laquelle nous naviguions, & peut-être enfin d'une faute commise en prenant la longitude de la pointe *Java*. Si cette longitude est fautive, il faut en attribuer l'erreur à l'imperfection des cartes dont j'ai fait usage pour rapporter la longitude de *Batavia* à celle de cet endroit; car on ne peut pas douter que la longitude de *Batavia* ne soit bien déterminée. Après que nous eûmes dépassé le 307^d de longitude, les effets des courans O. commencèrent à être considérables; car au bout de trois jours, notre erreur en longitude étoit de 1^d 5'. La vitesse du courant augmentoit tellement à mesure que nous avancions à l'Ouest, que pendant cinq jours consécutifs, après que nous eûmes découvert terre, nous dérivions au S. O. & au S. O. $\frac{1}{4}$ O. de vingt lieues toutes les vingt-quatre heures. Nous continuâmes à dériver ainsi jusqu'à ce que nous fûmes à soixante ou soixante-dix lieues du Cap, où le courant portoit tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, quoique inclinant cependant vers l'Ouest.

Après que les *boubies* nous eurent quittés, nous ne vîmes plus d'oiseaux, avant d'arriver par le travers de *Madagascar*, ou au 27^d $\frac{1}{4}$

de latitude Sud, que nous apperçûmes un albatrofs, & depuis ce tems nous en découvrîmes tous les jours un grand nombre, ainſi que des oiſeaux de pluſieurs autres eſpèces, & en particulier un qui étoit à-peu-près de la groſſeur d'un canard, d'une couleur très-foncée, avec un bec jaunâtre. Ces oiſeaux devinrent plus nombreux à meſure que nous approchâmes de la côte, &, dès que les ſondes ne rapportèrent plus de fond, nous vîmes des mouettes que nous continuâmes d'appercevoir tant que nous fûmes ſur ce banc qui s'étend à la hauteur du *Cap des aiguilles*, à la diſtance de quarante lieues, & qui a cent ſoixante lieues le long de la côte, à l'Eſt du Cap *Falſe*. On ne connoît pas exactement l'étendue de ce banc. Il eſt cependant utile pour ſervir de direction aux vaiſſeaux, & leur apprendre quand il faut gouverner vers la côte pour arriver à terre.

PENDANT notre ſéjour au Cap, le *Houghton*, vaiſſeau de l'Inde qui avoit perdu trente à quarante hommes pendant ſon ſéjour dans l'Inde, fit voile pour l'Angleterre, & quand il quitta le Cap, pluſieurs perſonnes de ſon équipage étoient mortellement attaquées de ſcorbut. D'autres bâtimens, qui n'étoient partis d'Angleterre que depuis un

ANN. 1771. Mars.

an, souffroient dans la même proportion de sorte que notre état étoit beaucoup moins fâcheux après un voyage qui avoit duré trois fois plus long-tems.

NOUS relâchâmes au Cap jusqu'au 13 Avril, pour laisser à nos malades le tems de se guérir, prendre des provisions & faire au vaisseau & aux agrêts plusieurs réparations nécessaires; je rembarquai alors tous les malades, dont plusieurs étoient encore en danger. Après avoir pris congé du Gouverneur, je démarrai le 14, & je me tins prêt à remettre à la voile.

LE *Cap de Bonne-Espérance* a été si souvent décrit, & il est si connu en Europe, que je ne parlerai que de quelques particularités qui sont omises ou mal exposées dans les autres relations.

MALGRÉ tout ce qu'on a dit au contraire, nous n'avons point vu, pendant notre voyage, de pays qui présente un aspect plus désert, & qui, dans le fait, soit plus stérile que le Cap. La péninsule formée au Nord par la Baie de la *Table*, au Sud & par la fausse Baie (*False-Bay*), est composée de hautes montagnes entièrement nues & désertes; celle qui est par-derrière à l'Est, & qui forme une espèce d'isthme, est une plaine d'une vaste étendue, où il n'y a presque autre chose qu'une espèce de

ſable léger qui ne produit que de la bruyere, & qui n'eſt pas ſuſceptible de culture. Tous les cantons qu'on peut cultiver & qui, relativement au tout, ſont dans la proportion d'un à mille, ſont plantés en vignobles, vergers & jardins, la plupart éloignés d'une diſtance conſidérable les uns des autres. On a auſſi les plus grandes raiſons de croire que dans l'intérieur du pays il n'y a pas une plus grande quantité de terres ſuſceptibles de culture, en comparaiſon de celles qui ſont ſtériles de leur nature; car les Hollandois nous ont dit qu'ils y avoient des établiſſemens éloignés de huit & même de vingt journées de chemin, c'eſt-à-dire, d'au moins neuf cens milles, d'où ils apportent des proviſions au Cap; ce qui donne lieu de conclure qu'on ne peut pas en tirer aſſez des environs pour la conſommation de la ville. Pendant que nous y étions, un fermier qui réſidoit dans la campagne, à quinze jours de diſtance de chemin y arriva, & amena avec lui un jeune enfant. Nous en fûmes fort ſurpris, & nous lui demandâmes s'il n'auroit pas mieux valu le laiſſer entre les mains de ſon voiſin. « Un voiſin, répondit cet homme! pour en trouver un, il faut faire cinq jours de marche. » Sûrement un pays doit être fort ſtérile, quand ceux qui s'y établiſſent pour cultiver des denrées qu'ils puiſſent porter au marché,

Ann. 1771. Mars.

ſont diſperſés à une diſtance ſi conſidérable les uns des autres. Il eſt évident que le pays eſt par-tout dépourvu de bois, puiſqu'on y importe de *Batavia* preſque tous les bois de charpente, & qu'on y dépenſe autant à ſe chauffer qu'à ſe nourrir. Nous n'avons point vu d'arbres de ſix pieds de haut, ſi ce n'eſt dans les plantations près de la ville, & les tiges qui n'étoient pas plus groſſes que le pouce, avoient des racines groſſes comme le bras ou la jambe; tant eſt funeſte l'influence des vents ſur la végétation, ce qui ne permet pas de douter de la ſtérilité du ſol.

La ſeule ville que les Hollandois y aient bâtie, eſt appellée *Ville du Cap* à cauſe de ſa ſituation : elle eſt compoſée d'environ mille maiſons proprement conſtruites en briques, & dont l'extérieur eſt ordinairement blanchi; elles ne ſont pourtant couvertes que de chaume, car la violence des vents Sud-Eſt rendroient tout autre toit incommode, embarraſſant & dangereux. Les rues ſont larges, commodes & toutes coupées à angles droits. Il y a dans la rue principale un canal, ſur chaque côté duquel eſt plantée une rangée de chênes qui ſont aſſez bien venus & qui donnent un ombrage agréable : il y en a un ſecond dans un autre endroit de la ville; mais la pente des lits de ces canaux eſt ſi



ANN 1771. Mars.

rapide, que les écluses ne sont pas éloignées les unes des autres de plus de cinquante verges.

Les habitans Hollandois y sont proportionnellement en bien plus grand nombre qu'à *Batavia*, & comme la ville se soutient principalement par l'abord des vaisseaux étrangers, auxquels elle fournit des rafraîchissemens, chaque homme imite jusqu'à un certain point les mœurs & les usages de la nation avec laquelle il a le plus de commerce : cependant les femmes observent avec tant de fidélité la mode de leur pays, qu'elles ne sortent jamais sans une chaufferette que porte un domestique, afin de la placer sous les pieds de sa maîtresse par-tout où elle s'assied. Cette pratique est d'autant plus remarquable que, parmi ces chaufferettes, il y en a très-peu qui contiennent du feu, que le climat rend tout-à-fait inutile.

Les femmes sont en général très-belles ; elles ont la peau blanche & fine, & un teint qui annonce que leur constitution est saine, & qu'elles jouissent d'une parfaite santé. Elles sont les meilleures épouses du monde, en même-tems qu'elles sont bonnes maîtresses de famille & excellentes mères ; il n'y a presque point de maisons qui ne fourmillent d'enfans.

Ann. 1771. Mars.

L'AIR est infiniment sain au Cap : de sorte que presque tous ceux qui y arrivent malades d'Europe recouvrent la santé en peu de tems ; mais les maladies qu'on y apporte de l'Inde ne se guérissent pas si sûrement.

MALGRÉ la stérilité naturelle du climat, l'industrie a fourni cette place de tout ce qui est nécessaire à la vie ; elle y a même répandu dans la plus grande profusion les commodités du luxe. Le bœuf & le mouton y sont excellens, quoique ces animaux soient originaires du pays. Les vaches y sont plus petites que les nôtres ; leur taille est plus élégante, & elles ont des cornes beaucoup plus longues & plus écartées. La toison des moutons est une substance mitoyenne entre la laine & le poil, & ils ont des queues d'une grosseur énorme ; nous en avons vu quelques-unes qui pesoient douze livres, & on nous a dit qu'il y en avoit de beaucoup plus fortes. Ils font avec le lait de vache un très-bon beurre, mais le fromage est fort inférieur au nôtre. Il y a des chèvres qu'on ne mange jamais, des cochons & beaucoup de volailles. On y trouve aussi des lièvres exactement semblables à ceux d'Europe, des gazelles de plusieurs espèces ; des cailles de deux sortes, & des outardes qui ont de la saveur, mais point de suc. Les champs produisent de notre froment & de

notre orge, & l'on cultive dans les jardins tous nos végétaux & nos fruits, outre ceux du plane, les goyaves, les jambos & quelques autres fruits de l'Inde, mais qui ne sont pas trop bons; les fruits du plane en particulier sont très-mauvais, & les goyaves ne sont pas plus grosses que les groseilles. Les vignobles donnent encore des vins de plusieurs sortes inférieurs à plusieurs de ceux d'Europe, si l'on en excepte celui de Constance, dont le véritable ne se fait que sur un seul canton, à environ dix milles de la ville. Il y a un autre vignoble tout près, où l'on fait du vin qu'on appelle du même nom, mais qui est fort au-dessous du premier. ANN. 1771. Mars.

LES étrangers prennent leur logement & leur table chez quelques habitans; & l'on trouve plusieurs maisons toujours prêtes à les recevoir. En payant de cinq à deux schelings par jour, on leur fournit tout ce qui leur est nécessaire. On peut louer des voitures pour vingt-quatre schelings par jour, & des chevaux pour six; mais on n'est pas souvent tenté de s'en servir. Il n'y a point de fêtes ni de divertissemens publics: ceux que donnent les particuliers, & auxquels les étrangers d'un certain rang sont toujours admis, étoient suspendus par une épidémie de rougeole pendant notre séjour au Cap.

Ann. 1771. Mars.

A l'extrémité de la rue haute, la Compagnie a un jardin qui a environ deux tiers de mille de long; il est partagé par des allées qui se coupent à angles droits, & qui sont plantées de chênes taillés en palissades, excepté dans l'allée du milieu où on les laisse croître de toute leur hauteur: ces arbres produisent un ombrage agréable, & qui est recherché avec d'autant plus d'empressement qu'excepté les plantations des bords des deux canaux, il n'y a pas à plusieurs milles de la ville un seul arbre qui puisse donner de l'ombre. La plus grande partie de ce jardin est employée à la culture des légumes; mais il y en a deux petits quarrés destinés à la botanique, où il ne paroît pas y en avoir la moitié autant de plantes qu'il y en avoit lorsque Oldenland fit son catalogue. Au bout du jardin, on trouve une ménagerie qui renferme plusieurs oiseaux & quadrupèdes qu'on n'a jamais vus en Europe, & un en particulier appellé par les Hottentots *coe-doe*, qui est aussi gros qu'un cheval & qui a de belles cornes spirales qu'on trouve quelquefois dans les cabinets d'histoire naturelle.

Nous n'avons guères appris que par ouï-dire ce que nous savons sur les Naturels du pays; car de toutes les habitations, où ils suivent leurs coutumes & leurs usages particuliers, il n'y en a aucune qui ne soit éloignée de plus de quatre

jours de marche de la ville; ceux que nous avons vus au Cap étoient tous serviteurs des Fermiers Hollandois, occupés à prendre soin du bétail & autres travaux les plus vils. Ceux-ci sont en général d'une taille mince & plutôt maigres que gras; mais ils sont d'une force, d'une vivacité & d'une activité remarquables. Leur taille est à-peu-près la même que celle des Européens, & quelques-uns ont six pieds de haut; leurs yeux sont ternes & sans expression: ils ont la peau couleur de suie, ce qui provient sur-tout de la poussière qui est si fortement attachée à leur peau, que l'on ne peut pas distinguer la couleur de l'une avec celle de l'autre; car je crois qu'ils ne se lavent jamais aucune partie du corps. Leurs cheveux frisent naturellement, non pas comme ceux des Nègres, mais en boucles pendantes d'environ sept ou huit pouces. Leur habillement consiste en une peau, qui est ordinairement celle d'un mouton, jettée sur leurs épaules; les hommes portent en outre une petite poche à la ceinture, & les femmes un large tablier de cuir, l'une & l'autre attachés à une ceinture ou cordon qui est orné de verroterie & de petites pièces de cuivre. Les deux sexes ont des colliers & quelquefois des bracelets de grains de verre; & les femmes entourent les chevilles de leurs pieds d'un cercle de cuir dur, afin de se dé-

ANN. 1771. Mars.

Ann. 1771. Mars.

fendre des épines dont le pays abonde partout : quelques-unes d'entr'elles ont des sandalles faites de bois ou d'écorce ; mais le plus grand nombre ne porte point de chaussures.

La langue des Naturels du pays semble à peine articulée à un Européen ; elle est d'ailleurs distinguée par une singularité très-remarquable. Pendant qu'ils parlent, ils produisent un glouſſement fréquent en appuyant la langue contre le palais ; ces glouſſemens ne paroiſſent avoir aucune signification, mais ils servent plutôt à marquer les divisions des phrases dans leurs discours. La plupart de ces Hottentots parlent Hollandois, sans que leur prononciation ait rien de particulier.

Ils sont tous d'une modestie qui va jusqu'à la stupidité : nous ne pouvions les engager que très-difficilement à danser ou à parler entr'eux dans leur langue naturelle devant nous. Nous les avons cependant vu danser & entendu chanter : leurs danses sont alternativement emportées ou lentes à l'excès ; elles consistent quelquefois en mouvemens vifs & prompts avec des contorsions étranges de corps, & des sauts forcés en avant & en arrière, qu'ils font en croisant les jambes : elles sont quelquefois si peu animées que le danseur frappe seulement la terre d'un pied & ensuite de l'autre, sans changer de place &

sans mouvoir aucune autre partie du corps. La mesure de leurs chansons est aussi tour-à-tour, comme leur danse, d'une lenteur ou d'une promptitude extrême.

NOUS avons fait aux Hollandois plusieurs questions sur ces Peuples : nous rapporterons les particularités suivantes d'après ce qu'ils nous ont dit.

DANS les limites des établissemens Hollandois, il y a plusieurs tribus d'Hottentots qui diffèrent beaucoup les unes des autres par leurs usages & leur manière de vivre. Elles vivent cependant toutes en paix & en bonne intelligence, si l'on en excepte une qui est fixée à l'Est, & dont les habitans, appellés par les Hollandois *Bosch men*, ne subsistent que de pillage ou plutôt de vol ; car ils n'attaquent jamais leurs voisins ouvertement, mais ils dérobent secrètement le bétail pendant la nuit. Afin de se défendre s'il leur arrive d'être découverts, ils sont armés de lances ou de zagayes & de flèches qu'ils empoisonnent de différentes manières, les unes avec du suc de certaines herbes & d'autres avec le venin d'un serpent nommé *cobra di capelo*. Une pierre est aussi une arme très-formidable dans les mains de ces Peuples, car ils la lancent avec tant de force & de dextérité, qu'ils frappent plusieurs fois

ANN. 1771. Mars.

de ſuite & à cent pas de diſtance, un but de la largeur d'un écu. Pour ſe mettre à l'abri de ces voleurs, les autres habitans dreſſent des taureaux qu'ils placent autour de leurs villages pendant la nuit; ces animaux à l'approche d'un homme ou d'une bête ſe raſſemblent & s'oppoſent aux attaquans juſqu'à ce qu'ils entendent la voix de leurs maîtres qui les encouragent au combat ou qui les rappellent; &, dans ce dernier cas, ils obéiſſent avec autant de docilité qu'un chien.

QUELQUES-UNES de ces Nations connoiſſent l'art de fondre & de préparer le cuivre, qui ſe trouve probablement dans leur pays; & ils en font de grandes lames qu'ils portent comme des ornemens ſur leur front. Pluſieurs d'entr'eux ſavent auſſi travailler des morceaux de fer qu'ils obtiennent des Hollandois, & en fabriquent des couteaux auxquels ils donnent une trempe ſupérieure à celle des couteaux qu'ils pourroient acheter.

LES chefs, dont pluſieurs poſſèdent de nombreux troupeaux de bétail, ſont ordinairement couverts de peaux de lions, de tigres ou de zèbres, auxquelles ils ajoutent des franges & d'autres ornemens de très-bon goût. Les deux ſexes s'oignent ſouvent le corps avec de la graiſſe. Mais ils ne ſe ſervent

jamais

jamais de celle qui est rance & de mauvaise odeur, lorsqu'ils peuvent en avoir de la fraîche. Ils emploient ordinairement pour cela le suif le mouton & le beurre; ils préfèrent pourtant le beurre, qu'ils font en battant le lait dans une autre faite de la peau de quelque bête.

ON nous a assuré que leurs Prêtres donnent la bénédiction nuptiale en arrosant les époux de leur urine; mais les Hollandois nous ont tous dit que les femmes n'entortilloient jamais des boyaux de mouton autour de leurs jambes, comme quelques voyageurs l'ont dit, en ajoutant qu'elles les mangeoient ensuite. Ils ont dit aussi qu'il étoit absolument faux que la coutume de s'amputer un testicule fût générale parmi les Hottentots; mais ils sont convenus que dans la tribu particulière qui connoît l'art de fondre le cuivre, on trouvoit des hommes qui avoient subi cette opération; qu'ils passoient pour les meilleurs guerriers, & surtout qu'ils excelloient à lancer des pierres.

Nous avions grande envie de décider la grande-question agitée par les Naturalistes, si les femmes de ce pays ont ce tablier de chair qui est appellé *sinus pudoris :* je vais rapporter ce que nous en avons appris. Un grand nombre de Hollandois & de Malais, qui

ANN. 1771. 1 Mars.

de cette place du bœuf salé, du biscuit, de la fleur de farine & du vin. Les Hollandois leur ont fourni cette année 500,000 liv. de bœuf salé, 400,000 liv. de fleur de farine, 400,000 liv. de biscuit & 1,200 *leagers* de vin.

Le 14, au matin, nous lévâmes l'ancre & nous sortîmes de la baie, & à cinq heures du soir nous mouillâmes au-dessous de *Penquin* ou de l'Isle *Roben*; nous y restâmes pendant toute la nuit, & comme je ne pouvois pas faire voile le lendemain, faute de vent, j'envoyai un bateau dans l'Isle pour y chercher quelques petits articles que nous avions oubliés de prendre au Cap. Dès que le bateau approcha de terre, les Hollandois avertirent l'équipage de ne pas débarquer s'ils ne vouloient pas s'exposer à des dangers; ils amenèrent six hommes armés de fusils, qui se présentèrent sur le rivage. L'Officier qui commandoit à bord, ne croyant pas devoir risquer la vie de nos gens pour quelque choux dont nous avions besoin, s'en revint au vaisseau. Nous ne pûmes pas d'abord expliquer pourquoi on avoit refusé de nous recevoir; mais nous apprîmes ensuite que les Hollandois du Cap releguent dans cette Isle pour un nombre d'années proportionné aux délits, les criminels qui ne méritent pas

la mort ; ils les emploient comme esclaves à tirer des carrières de la pierre à chaux qui, quoique rare sur le continent, est abondante en cet endroit ; que le Cap ayant refusé autrefois de donner des secours à un vaisseau danois qui avoit perdu par les maladies une grande partie de son équipage, ce bâtiment avoit touché à cette Isle, & qu'après s'être assuré de la garde, il avoit pris à bord autant de criminels qu'il en avoit besoin pour la manœuvre jusqu'à son retour dans sa patrie. Nous en conclûmes que les Hollandois, afin d'empêcher à l'avenir de pareils enlèvemens, avoient donné ordre à leurs gens de ne pas souffrir qu'aucun bateau étranger débarquât dans cette Isle.

Le 25, à trois heures après-midi, nous levâmes l'ancre avec une brise légère du S. Est, & nous remîmes en mer. Nous perdîmes, environ une heure après, notre Maître ; M. Robert Mollineux, jeune-homme de beaucoup de talens, mais malheureusement adonné à l'intempérance, qui abrégea ses jours.

Nous continuâmes notre route sans qu'il nous arrivât rien de remarquable ; & le 29 au matin, nous traversâmes notre premier méridien, après avoir fait le tour du globe dans la direction de l'Est à l'Ouest. Nous avions par conséquent perdu un jour, que

ANN. 1771. Mai.

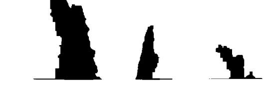
nous rétablîmes dans nos calculs à *Batavia*, comme je l'ai déjà dit.

A la pointe du jour du premier de Mai, nous découvrîmes l'Isle *Sainte-Hélène*, & à midi, nous mîmes à l'ancre devant le fort *James*.

Nous y restâmes jusqu'au 4 pour nous rafraîchir. M. Banks profita de ce tems pour faire le tour de cette Isle & visiter les endroits les plus remarquables.

Elle est située au milieu du vaste Océan Atlantique, à quatre cens lieues de distance de la côte d'Afrique, & à six cens de celle d'Amérique. C'est le sommet d'une montagne immense, s'élevant hors de la mer, qui, à peu de distance dans tous les environs, est d'une profondeur inconnue; l'Isle n'a pas plus de douze lieues de long & six de large.

On a toujours trouvé, sans exception, le siége des volcans au sommet des parties les plus élevées des pays où ils existent. L'*Etna* & le *Vésuve* sont les terres les plus hautes de tous les environs; l'*Hecla* est la montagne la plus élevée de l'*Islande*; on rencontre souvent des volcans au sommet des Andes de l'Amérique méridionale; & l'on sait que le *Pic de Ténérife* est sur un feu souterrain. Ces Volcans sont encore allumés, mais il y a une quantité innombrable d'autres monta-



gnes qui portent des marques évidentes d'un feu actuellement éteint, & qui l'est depuis les époques les plus reculées : il faut compter parmi celles-ci, *Sainte-Hélène*, où les inégalités du sol dans sa surface extérieure, sont manifestement des effets de l'affaissement de la terre : car les côteaux opposés, quoique toujours séparés par des vallées profondes & quelquefois très-large, présentent le même aspect & ont la même direction : il n'est pas moins évident d'après la nature des pierres, que l'affaissement de la terre dans ces endroits a été causé par un feu souterrain, car quelques-unes d'entr'elles, sur-tout celles du fond des vallées, sont brûlées jusqu'à être presque réduites en cendre. On en trouve qui ont de petites bulles, comme celles qu'on voit dans le verre mal-fondu; & quoiqu'au premier coup-d'œil, elles ne semblent pas avoir été exposées à l'action d'une grande chaleur, on reconnoîtra, en les examinant plus attentivement, qu'elles contiennent de petits morceaux de corps étrangers, & en particulier de marcassites, qui ont cédé à la force du feu, quoiqu'elles n'y soient pas en assez grande quantité pour altérer le caractère extérieur de la pierre qui les renferme. ANN. 1771. Mai.

EN approchant du côté sur le vent nous apperceviоns un amas confus de rochers,

Ann. 1771. Mai.

bornés par des précipices d'une hauteur pro digieuse, & composés d'une espèce de pierr à moitié friable qui ne présentoit aucun sign de végétation; lorsqu'on la voit de plu près, l'Isle ne promet pas davantage. En fai sant voile le long de la côte, nous avançâme si près de ces énormes piles de rochers, qu'el les paroissent suspendues sur le vaisseau; & l'idée terrible des effets de leur chûte nou causoit presque de la frayeur. Enfin, nou apperçûmes une vallée, appellée *Vallée Chapel*, qui ressemble à une large tranchée; & dans cette vallée, nous découvrîmes la ville. Le terrain de la vallée est revêtu d'une herbe clair semée; mais les côtés sont aussi nuds que les rochers qui gisent près de la mer. Tel est le coup-d'œil que présente d'abord l'Isle dans sont état actuel de culture; & il faut passer les premières collines, avant qu'on trouve de la verdure dans les vallées, & qu'elles donnent quelques autres marques de fertilité.

La ville est située au bord de la mer, & la plus grande partie des maisons sont mal bâties; l'église, qui n'a jamais été qu'un chétif édifice, est aujourd'hui en ruines, & la halle est à-peu-près dans le même état.

Tous les blancs sont anglois, & comme la Compagnie des Indes Orientales, à qui

l'Isle appartient, ne leur permet pas de faire quelque trafic ou commerce pour leur propre compte, ils n'ont d'autre moyen de subsistance que de fournir des rafraîchissemens aux vaisseaux qui y touchent. Ils ne tirent pourtant pas de la terre des récoltes proportionnées à la fertilité du sol & à la température du climat; si elle étoit cultivée convenablement, elle pourroit produire tous les fruits & les végétaux de l'Europe & de l'Inde. Cette petite Isle jouit des divers avantages des différens climats, car les choux palmistes, qui croissent sur les plus hautes montagnes, ne peuvent point être cultivés sur les côteaux qui sont au-dessous, qui produisent le bois rouge & le gommier, arbres qui ne viennent point sur les endroits plus élevés; & on ne trouve aucun de ces trois arbres dans les plaines qui, en général, sont couvertes de plantes d'Europe & des plus communes de celles des Indes.

Il y a peu de chevaux & on ne les entretient que pour la selle, de sorte que tout le travail se fait par des esclaves qui n'ont aucune des différentes machines que l'art a inventées pour les travaux de la campagne. Le sol n'est pas trop escarpé en plusieurs endroits pour les chariots, & dans ces lieux même on pourroit se servir de la

Ann. 1771. Mai. brouette avec beaucoup d'avantage; cependant il n'y en a pas une seule dans toute l'isle : tout se transporte d'un endroit à l'autre par des esclaves, ils ne connoissent pas même l'usage des hottes, mais ils portent tout sur leurs têtes. Ces esclaves sont en très-grand nombre, & on les tire de presque toutes les parties du monde ; ils semblent être fort misérables, épuisés par un mauvais traitement dont ils se plaignent souvent ; & je suis fâché de dire, que les exemples de cette barbarie sont plus fréquens parmi mes compatriotes, que chez les Hollandois à qui on reproche, & peut-être avec raison, de manquer d'humanité à *Batavia* & au *Cap*.

Parmi les productions de cette Isle, qui ne sont pas en grand nombre, il faut compter l'ébene, quoique les arbres en soient presque perdus, & qu'on ne se rappelle pas de les y avoir vus en abondance; on trouve souvent dans les vallées des morceaux de ce bois d'une belle couleur noire & d'une dureté presqu'égale à celle du fer; cependant ils sont toujours si courts & si tortus, qu'on ne peut en faire aucun usage. On ne sait pas si cet arbre est le même que l'ébénier de l'Isle *Bourbon* ou des Isles adjacentes, dont les François n'ont encore publié aucune description.

ON ne trouve que peu d'insectes dans cette Isle, mais on voit sur le sommet des plus hautes montagnes une espèce de serpent qui est probablement depuis la première création des animaux au commencement du monde. En effet il est très-difficile de concevoir comment tout ce qui n'y a pas été apporté par l'industrie de l'homme, peut se rencontrer dans un endroit si séparé du reste du monde par des mers d'une immense étendue; à moins qu'on n'admette l'hypothèse dont nous avons parlé dans une autre occasion, & qu'on ne suppose que ce rocher est le reste d'une grande étendue de pays, qui s'est affaissé par quelque convulsion de la nature, ou qui a été englouti dans l'Océan. ANN. 1771. Mai.

LE 4 Mai, à une heure après midi, nous sortîmes de la rade accompagné du *Portland*, vaisseau de guerre, & de douze bâtimens de notre Compagnie.

NOUS continuâmes à faire voile avec cette flotte jusqu'au 10 au matin, lorsque m'appercevant que l'*Endéavour* marchoit beacoup plus mal que tous les autres vaisseaux, & jugeant par cette raison que le *Portland* arriveroit probablement en Angleterre avant nous, je fis un signal pour lui parler. Le Capitaine Elliot vint lui-même à bord, & je lui re-

Ann. 1771. Mai.

mis une lettre adressée à l'Amirauté; & une boîte qui contenoit les livres ordinaires du lock du vaisseau, & les journaux de quelques-uns des Officiers. Cependant nous marchâmes de conserve jusqu'au 23 au matin; & nous perdîmes alors de vue tous les vaisseaux. M. Hicks, mon premier Lieutenant, mourut vers une heure après midi; & le soir nous jettâmes son corps à la mer avec les cérémonies accoutumées. La maladie qui mit fin à sa vie étoit une consomption, & comme il en étoit attaqué lorsque nous partîmes d'Angleterre, on peut dire avec vérité qu'il fut mourant pendant tout le voyage, quoique son dépérissement fut insensible jusqu'à notre arrivée à *Batavia*. Le lendemain, 24, je donnai sa place de Lieutenant à M. Charles Clerk, jeune-homme qui étoit fort en état de remplir cet emploi.

Nos agrêts & nos voiles étoient alors en si mauvais état, que chaque jour nous essuyions quelque dommage. Nous continuâmes pourtant notre route sans accident jusqu'au 10, quand Nicolas Young, le même mousse qui découvrit la *Nouvelle-Zelande* pour la première fois, apperçut terre, que nous reconnûmes ensuite être la pointe *Lizarde*. Le 11, nous remontâmes le canal; le 12, à six heures du

soir; nous dépassâmes le Cap *Béachy*; à midi, nous étions en travers de *Douvres*; vers les trois heures nous mîmes à l'ancre aux dunes, & nous allâmes à terre à *Déal*.

ANN. 1771. Mai.

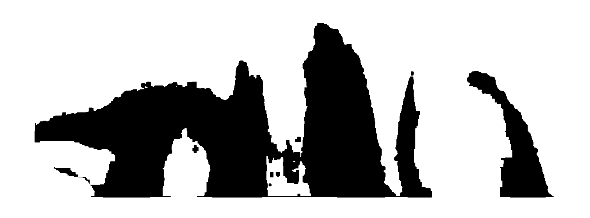
Fin du huitième & dernier Tome.

TABLE
DES CHAPITRES

Contenus dans ce huitième Volume.

VOYAGE DU CAPITAINE COOK.

LIVRE III.



Fin de la Table des Chapitres.

TABLE GÉNÉRALE

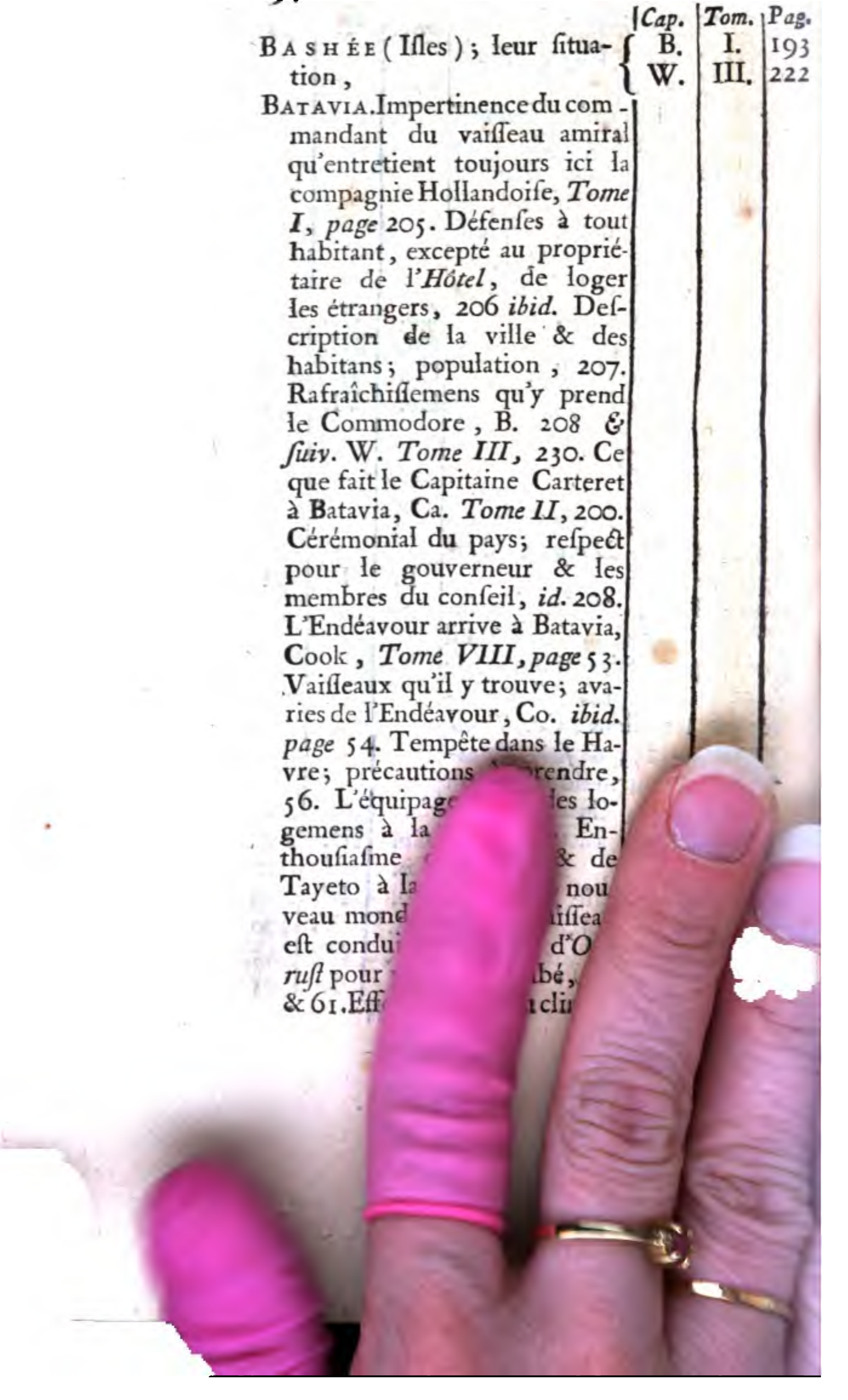
DES MATIÈRES

Contenues dans les quatre Voyages, en huit Volumes *in-8.°*

N. B. *Les lettres* B., CA., W., CO. *désignent que les articles auxquels on renvoie, se trouvent dans les Voyages du Commodore* Byron, *des Capitaines* Carteret, Wallis *&* Cook.

A

ANDRÉ



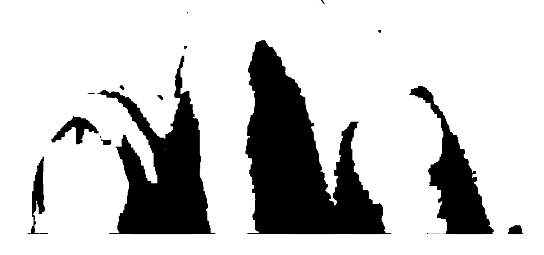
(*a*) On trouve à l'article de Tupia des renvois qui [illegible]ent les principales pages de l'Ouvrage, où il [illegible]rlé de cet Indien si intéressant.

qu'ils

	Cap.	Tom.	Pag.

R

qu'ils





FIN.

Le Privilège & l'Approbation sont à l'Edition in-quarto.

DE L'IMPRIMERIE DES BATIMENS DU ROI.

fait

